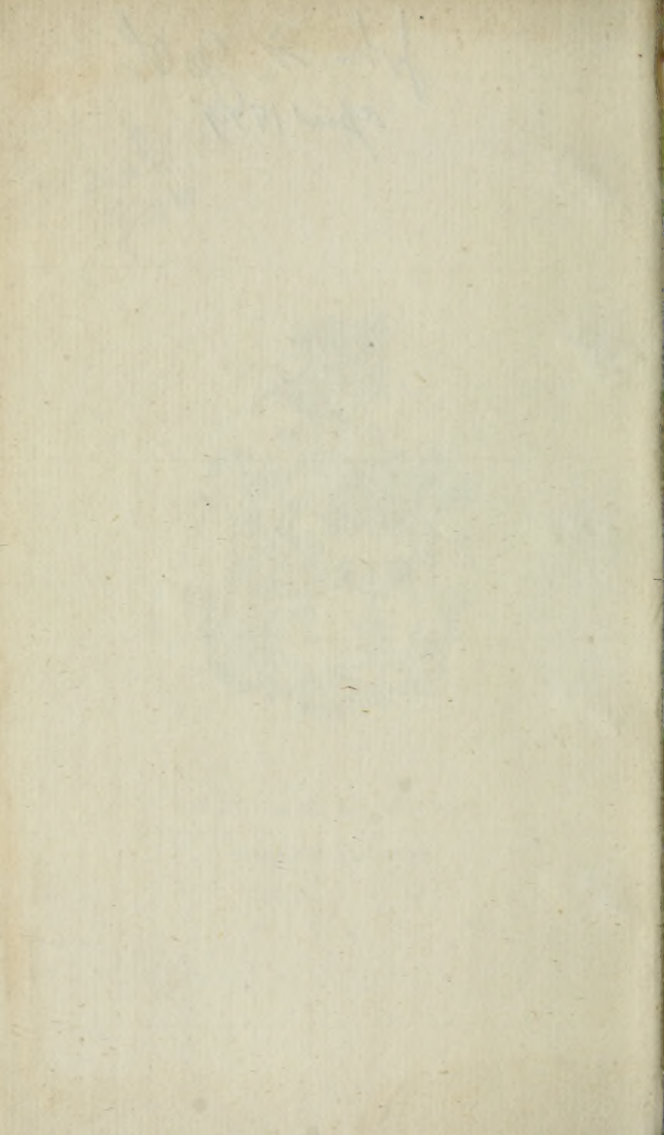




John M. Yoder
April 1979



L'Auteur est Mr. Bouiller, connu par plusieurs autres Ouvrages estimés, &c

v. Mémoires sur M. De Fontenelle par Mr. L'Abbé Trublet — p: 118 —

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
SUR
L'AME DES BETES:

OU L'ON TROUVE

Diverses Reflexions sur la Nature de la LIBERTE', sur celle de nos SENSATIONS, sur L'UNION DE L'AME ET DU CORPS, sur L'IMMORTALITE' DE L'AME.

Seconde Edition revue & augmentée,

A laquelle on a joint un Traité DES VRAIS PRINCIPES QUI SERVENT DE FONDEMENT A LA CERTITUDE MORALE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

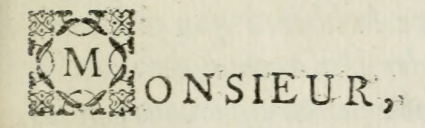
Chez *FRANCOIS CHANGUION.*

M. DCC. XXXVII.

A MONSIEUR

DE FONTENELLE,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES.



MONSIEUR,

Je ne connois personne à qui l'hommage de mon Livre appartienne plus légitimement qu'à vous. Quoi que l'Usage ait établi

parmi les Auteurs, de mettre leurs Productions à l'ombre du nom de quelque Mècéne, la Raison leur conseilleroit de les offrir plutôt aux Maîtres de l'Art, & de ne faire de pareils présens, qu'en vue d'avoir l'instruction pour récompense. Cette seule idée, Monsieur, m'inspire la liberté que je prends de m'adresser à vous, & la justifie. L'obligation que vous ont les Sciences, dont vous êtes le fidelle Interprête, & dont vous savez si bien révéler toutes les beautés, vous attire avec justice le respect de ceux qui les aiment, & vous constitue le Juge des Ouvrages dont elles sont l'objet. D'ailleurs j'ai trop profité dans la lecture des vôtres, pour per-

perdre une pareille occaſion de vous marquer ma reconnoiſſance. Redirai-je ici ce qu'on en a dit tant de fois ? Ils aident notre Siècle à diſputer avec tous ceux de l'Antiquité la gloire de l'eſprit, & peut-être à ſe l'aſſûrer par deſſus les Siècles qui doivent ſuivre. Un genre d'écrire que tant de plumes ſe ſont efforcées d'imiter, quoique, par malheur pour elles, il ſe trouve inimitable : le don de prendre toutes les formes qu'il vous plaît, & toujours avec de nouveaux agrémens : ce rare Talent d'orner la Vérité ſans l'obſcurcir ; & l'Art à mon avis bien plus précieux encore, d'en faire une peinture fine qui la rende juſques au moindre trait ; voilà

le ſceau qui conſacrera vos Ecrits, & qui ſaura les mettre au-deſſus des atteintes de l'Envie & du Tems.

Mais je ne m'apperçois pas que mon goût m'entraîne inſenſiblement dans un Eloge, qu'il ne me convient guère d'entreprendre après toute la France, & après toute l'Europe. Je me réduis donc, Monſieur, à vous préſenter mon Eſſai Philoſophique ſur l'Ame des Bêtes, *ayant tâché, dans cette nouvelle Edition, de le rendre plus digne de l'indulgence du Public & de la vôtre, que lorsqu'il parut au jour la premiére fois. J'y joins un autre Eſſai touchant les Principes ſur lesquels la Certitude Morale s'appuye; matiére presque*

que

que neuve, quoique par ſon importance elle méritât bien de ne l'être plus. Permettez, Monſieur, que je vous intéreſſe à l'éclairciſſement d'un ſi beau Sujet, en vous conſultant ſur les idées qu'il m'a fait naître. Souffrez que je les expoſe à ces lumiéres vives & perçantes, auxquelles ni le Vrai ni le Faux ne ſe dérobent aiſément; & que dans mes recherches philoſophiques je me ménage l'apui d'un Génie qui depuis ſi long-tems eſt en poſſeſſion d'embellir, d'éclairer & de perfectionner tout ce qu'il touche. On me trouvera bien hardi d'avoir oſé ſeulement ébaucher un Ouvrage ſi difficile, & ſi quelque choſe faiſoit l'Apologie de ma témérité, ce

seroit sans doute un suffrage comme le vôtre. Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

BOULLIER.

AVERTISSEMENT
Sur cette nouvelle Edition.

LOrsqu'un Auteur retouche ou augmente considérablement son Ouvrage, il semble faire excuse aux Lecteurs de s'être trop pressé de le publier. Quoique le mien reparoisse avec de grands changemens, je me crois pourtant moins obligé qu'un autre à de pareilles excuses. Quand je composai cet Essai Philosophique, l'impression étoit l'unique voye que j'eusse pour me mettre en état de le perfectioner, en profitant des diverses Critiques, qu'une matiére aussi délicate que celle que j'avois choisie, devoit m'attirer vraisemblablement. Mon atten-

te n'a point été trompée. Il m'eſt revenu des Objections de toute eſpèce. Il eſt vrai qu'il m'en a fallu eſſuyer de peu inſtructives, parce qu'il ſe trouve toujours mille gens qui liſent ſans entendre, & qui critiquent de même. Mais ſur le grand nombre, j'avoue que quelques-unes m'ont amplement dédommagé. On ne ſauroit croire combien un homme qui médite, gagne à ſe voir contredit : car, ou cela lui ſert à redreſſer ſes idées ; ou bien ces difficultés mêmes qu'on lui fait, lui donnent lieu de s'affermir dans la poſſeſſion d'une Vérité qu'il tenoit déja, de l'éclaircir, de l'approfondir, & d'en pouſſer plus loin les preuves.
Nous

Nous avons beau nous être rendu notre ſujet familier, les jugemens d'autrui nous y découvrent des faces nouvelles, & nous avertiſſent de certains recoins obscurs où de nous mêmes nous ne nous fuſſions jamais aviſez de porter la vue.

L'Edition que j'offre maintenant au Public eſt le fruit de ces contradictions utiles. J'ai rectifié pluſieurs choſes dans mon Ouvrage; j'en ai développé d'autres; j'ai tâché d'en rendre les raiſonnemens plus ſenſibles, en les plaçant dans un nouveau jour; je n'ai même pu réſiſter à la tentation dangereuſe de l'augmenter en divers endroits, m'y ſentant invité par la nature de mon

Sujet qui tient à tant de Vérités différentes, de maniére à ne se pouvoir passer de leur secours.

Je ne prétends point justifier sous ce prétexte mille réflexions accessoires, ou même les citations nombreuses dont j'ai grossi mes Notes. On dira sans doute que tout cela n'est point à sa place, dans un Livre de pur raisonnement. Je passe volontiers condamnation sur ces hors-d'œuvre, sans me prévaloir de plus d'un Exemple célèbre qu'il me seroit aisé d'alléguer pour ma défense. Oserai-je dire cependant qu'ils sont assez dignes d'excuse. Un Auteur, l'esprit rempli de la matiére qu'il a traitée, y rapporte tout naturellement ce que

que ſes Lectures lui fourniſſent. Il eſt bien difficile alors que le ſuperflu ne ſe gliſſe ſous les apparences du néceſſaire,& qu'avec un goût vif, l'on ne paſſe un peu les bornes du vrai beſoin. Ne ſera-t-il donc point permis au Poſſeſſeur d'un Champ , de profiter des accroiſſemens inſenſibles que lui apporte la Riviére qui l'arroſe, par le moyen des terres qu'elle a détachées des Champs voiſins? En tout cas le mal eſt fait; je m'en ſuis apperçu trop tard. Ceux qui liront le texte , n'ont qu'à ſe diſpenſer s'ils veulent,de jetter la vue ſur le bas des pages.

Ma reconnoiſſance pour les Critiques dont Mrs. les Journaliſtes de la Haye m'ont honoré,

ne me permet pas de taire, que ce ſont elles qui ont produit le morceau qu'on verra ici ſur les Plantes; & qu'elles ont été la principale occaſion de la compoſition du Traité *Des vrais Principes de la Certitude Morale.* L'envie que j'avois de mettre, s'il étoit poſſible, hors de toute atteinte ma Démonſtration ſur l'Ame des Bêtes, m'a conduit imperceptiblement juſques aux Recherches générales qui ſont la matiére de ce nouveau Traité, dont les Bêtes ne ſont que le moindre objet. Cependant l'eſpèce de liaiſon qu'il a avec l'autre, & le jour qu'il répand ſur celui-ci, m'ont paru une bonne raiſon de les mettre enſemble.

J'ai

J'ai tâché dans tous les deux, de me tenir en garde contre mon Imagination ; & je me flatte que le Lecteur attentif y sera content de moi, s'il veut bien à son tour se défier de la sienne.

Une chose dont les mêmes Journalistes se plaignent ; (1) c'est de ce que j'attribue au célèbre Mr. *Leibnitz* un Systême qui lui est étranger. L'Harmonie préétablie, telle qu'il l'a expliquée, n'a rien de commun, disent-ils, avec les questions qu'on agite sur la Liberté. Cette Harmonie, selon eux, laisse l'Ame libre, & suppose seulement la prévision de l'Etre suprême. Je n'ai rien à leur répondre, si ce n'est qu'il

(1) Journal Littér. Tom. XIII. p. 92. 93.

qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût dans les Ecrits de Mr. *Leibnitz* que ce qu'ils y voyent; & que des Philoſophes qui tiennent rang parmi les premiers de l'Europe, n'y euſſent pas cru voir tout autre choſe. Du moins m'avouera-t-on, que ce n'eſt point un Phantôme que j'attaque, mais un Syſtême dont aujourd'hui trop de gens ſe ſont réellement entêtés, en ſe couvrant du grand nom de Mr. *Leibnitz*, comme d'un bouclier impénétrable. Car les noms ſont beaucoup, même chez la plûpart de ceux qui ſe mêlent de raiſonner. Au reſte, ſi je pouſſe ici, beaucoup plus avant que je n'avois fait d'abord, la réfutation de ſon

Syſ-

Syſtême, cela n'intéreſſe en rien les Auteurs du Journal Littéraire, qui déclarent expreſſément, (2) que cette fameuſe Harmonie leur paroît inſoutenable.

Ils ajoûtent que l'expreſſion d'*Automate Spirituel*, mais *libre*, dont Mr. *Leibnitz* ſe ſert, en l'appliquant à l'Ame humaine, eſt très-impropre. Ceci mérite explication. Ces Meſſieurs me permettront de dire que dans le Syſtême de l'Harmonie, c'eſt le mot de *Liberté*, qui eſt auſſi impropre qu'il ſe puiſſe. Quant à l'expreſſion d'*Automate Spirituel*, qui eſt celle dont Mr. *Leibnitz* uſe ſimplement à l'ordinaire, ſans rien ajoûter, on n'en pouvoit choiſir, ce me ſemble, de plus é-

(2) Ibid. p. 94.

ner-

nergique, de plus juſte, ni qui exprimât plus préciſément ce qu'on vouloit dire. Et pour ce qui eſt de l'épithéte de *libre*, quand on l'y joint, on feroit bien, pour écarter l'apparente contradiction que préſentent des mots ſi bizarrement aſſortis, d'avertir que par *libre*, lorsqu'on parle de l'action d'un Automate ſpirituel, on entend la même choſe qu'exprime le mot de *néceſſaire*, lorsqu'il s'agit du mouvement d'une roue de Moulin. Quoi qu'il en ſoit, entre ces Meſſieurs & moi tout ſe réduit à une pure question de fait, qui eſt de ſavoir ſi Mr. *Leibnitz* enſeigne ou non le Syſtême que j'ai réfuté ; les Journaliſtes ne diſconvenant pas

qu'il

qu'il n'y eût de la folie à se croire libre, lorsqu'on adopte ce Systême; & moi, qui l'attribue à Mr. Leibnitz, étant persuadé, supposé qu'il l'adoptât bien sérieusement, qu'il n'avoit garde de se croire tel.

Je n'ajoûte plus qu'un mot au sujet de certain Journaliste, qui dans la *Bibliothéque Raisonnée* n'a daigné parler de mon Livre, que pour se donner le plaisir d'en dire du mal. Je demande la permission de lui adresser cet avis charitable. C'est que deux Esprits, dont l'un aime la Satire, & dont l'autre s'applique à l'étude de la Vérité, ne peuvent rien avoir à démêler ensemble; la diversité de leur Caractère & de

de leur but, leur ouvrant différentes routes, ne permet pas même qu'ils ſe rencontrent. Celui-là, ne ſongeant qu'à répandre du ridicule ſur tout ce qui s'offre à ſes yeux, n'auroit garde de ſe payer de bonnes raiſons qu'il n'entend point, ou qu'il ne ſe ſoucie guère d'entendre; celui-ci, uniquement occupé de raiſonnemens & d'idées, fait peu de cas des jeux d'une Imagination Satirique qui ne contribuent point à l'éclairer. Avec des armes de ſi différent genre, de pareils Auteurs ne peuvent rien l'un contre l'autre; ils ſe deviennent réciproquement inutiles. Ce n'eſt pas la peine qu'ils diſputent.

Je réïtere ici la priére que j'avois déja faite à mes Lecteurs, de bien distinguer dans cet Essai, ce que je regarde comme démontré, d'avec ce que je me contente de proposer comme vraisemblable. Dans ce dernier ordre de choses, je range le Systême que je me suis fait sur la nature des Sensations. Ce sont là les Terres inconnues de la Philosophie, peu de gens y ont fait descente, & je pourrois bien m'y être égaré. Si j'ai raison dans mes conjectures, elles serviront à éclaircir d'autres Vérités, qui sans cela n'en demeurent pas moins incontestables. C'est très-sincérement que je parle ainsi, & point du tout par l'effet de cet-

te modeſtie adroite, qui demande peu, dans l'eſpérance d'obtenir beaucoup. Pour ce qui eſt de l'exiſtence d'un Principe immatériel dans les Brutes, & de la différence eſſentielle entre leur Ame & la nôtre, ce ſont là deux points que je crois démontrez, & dont l'éclairciſſement nous importe plus qu'on ne penſe. Je ſai bien qu'à l'égard du premier, j'aurai contre moi le préjugé de pluſieurs grands Eſprits qui traitent tout au moins la queſtion de problématique. Mr. de Reaumur eſt de ce nombre. Il vient de s'en déclarer dès l'entrée de ſon admirable Hiſtoire des Inſectes. (3)" Refuſerons-nous, dit-
„ il,

(3) *Mém. ſur l'Hiſt. des Inſectes. Tom. I. p. 22.*

„ il, toute intelligence aux Inſec-
„ tes? Les réduirons-nous au
„ ſimple état de Machine?
„ C'eſt-là la grande queſtion de
„ l'Ame des Bêtes, agitée tant
„ de fois depuis Mr. Deſcartes,
„ & par rapport à laquelle tout
„ a été dit dès qu'elle a com-
„ mencé à être agitée. Tout ce
„ qui a du réſulter des diſputes
„ qu'elle a fait naître, c'eſt que
„ les deux ſentimens oppoſez
„ ne ſoutiennent rien que de
„ très-poſſible, mais qu'il eſt im-
„ poſſible de démontrer lequel
„ des deux eſt vrai ". Je reſ-
pecte comme je dois, le ſavoir de cet excellent Phyſicien, mais je le prie d'examiner mes rai-

ſons,

ſons, que de ſon propre aveu la Phyſique ne ſauroit combattre.

S'il ſe trouve d'autres Perſonnes qu'un reſte de zèle Cartéſien, ou bien l'air de paradoxe & de nouveauté, révolte contre la Spiritualité de l'Ame des Bêtes, je les avertis qu'il y a plus de cinquante ans que des Philoſophes, même parmi les Sectateurs de Deſcartes, l'ont ſoutenue. Mr. *Bayle* ſera mon garand. *Vous n'ignorez pas*, ce ſont ſes propres paroles dans les (4) Nouvelles Lettres contre l'Hiſtoire du Calviniſme, *vous n'ignorez pas que les Cartéſiens ſont déja diviſez en deux factions à l'égard*

(4) *Nouv. Lettres de l'Auteur de la Crit. gén.* Lett. 2. p. 51.

l'égard de l'Ame des Bêtes; *les uns disant qu'elle n'est point distincte du Corps*; *les autres qu'elle est un Esprit, & par conséquent qu'elle pense.* Ce n'a pas été le seul point sur lequel d'habiles Cartésiens ont abandonné leur Maître. Disons-le pourtant à la gloire de ce grand Homme; par bien des endroits sa Philosophie est immortelle, parce que la Vérité l'est. Pour ce qui concerne ses Hypothèses Physiques, ou certains sentimens particuliers qui, quelque plausibles qu'ils paroissent, ne tiennent point essentiellement aux grands Principes de la bonne Philosophie, mis par *Descartes* lui-même dans un si beau

jour, on leur peut appliquer, & particuliérement à son opinion sur l'Ame des Bêtes, la maxime de (5) Ciceron; *Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.* Voilà une excellente pierre de touche. Il y a chez les hommes des persuasions vives, universelles, ineffaçables, qui survivront à toutes les Sectes, & triompheront de tous les Systêmes, parce qu'inspirées par la Nature, elles ont l'aveu de la vraye Raison.

(5) Lib. II. de Nat. Deor.

PRE-



PRE'FACE
DE LA PREMIERE EDITION.

CE n'eſt ni pour amuſer ſimplement ſa propre curioſité, ni pour flatter celle du Public, qu'on a entrepris cet Ouvrage. Comme on s'y eſt propoſé de plus grandes vues, on oſe dire que quelle qu'en ſoit la forme, il renferme des ſujets dignes d'attention. Dans les Traités, qui portent un titre approchant de celui-ci, tout rouloit ſur une controverſe de pure Philoſophie ; il s'agiſſoit ou de défendre, ou de combattre un des plus ingénieux paradoxes du Cartéſianiſme, & de ſavoir ſi les Bêtes ont une Ame, ou ſi elles n'en ont point. Juſques-là peu importe aux hommes de quelle maniére une cauſe ſi litigieuſe ſoit

décidée. Mais il a paru dans le monde un Esprit hardi, souple, artificieux, subtil; qui né avec les plus heureux talens pour la culture des Sciences, semble, en y jettant l'incertitude, n'avoir travaillé qu'à leur ruïne. Il a manié cette question de façon, à la rendre un des beaux Trophées du Pyrrhonisme, & sous prétexte de développer les difficultez qu'elle renferme, il a porté à la Religion & à la Morale les coups les plus dangereux. C'est tout dire, qu'après avoir rejetté comme absurde l'hypothèse des Automates, il défie qu'on puisse marquer une différence essentielle, du côté de l'Ame, entre les Bêtes & nous. Il n'est pas besoin que je montre quelles affreuses conséquences pour les mœurs, naissent d'une si étrange pensée; les Libertins ne nous épargnent que trop la peine de les tirer.

Cette espèce de gens, qui, à la hon-

honte de la Raiſon humaine, s'eſt ſi prodigieuſement accrue de nos jours, a je ne ſai quelle ſympathie pour les Bêtes; elle s'eſt toujours plû à faire entre nous & le reſte des Animaux une comparaiſon, qui nous rabaiſſe juſqu'à eux, ou qui les releve juſqu'à nous. Ce n'eſt pas aſſez au gré du Libertin, zélé pour leur gloire, que les Brutes nous reſſemblent à certains égards; il veut qu'elles nous égalent. Ainſi l'ordonne l'intérêt d'un cœur vicieux. L'Homme, nous dit-il, n'a d'autre guide que les paſſions; il va comme les Animaux Brutes, où l'attrait du plaiſir le mene, & n'a par deſſus elles que l'orgueil & la vaine gloire. Pour ce qui eſt d'une Ame ſpirituelle, de la Liberté, du pouvoir de pratiquer la Juſtice & la Vertu; ce ſont des privilèges chimériques, qui n'ont d'exiſtence que dans une préſomptueuſe Imagination. Ainſi parle le Libertin; on ſe-
 roit

roit tenté de l'en croire ſur ſa parole, ſi au lieu de l'Homme en général, c'étoit lui-même qu'il eût voulu peindre.

C'eſt ainſi que ce qui ne paroît quelquefois qu'une ſpéculation indifférente d'Eſprits oiſifs, ſe tourne en maxime déciſive pour la conduite. A quoi bon , dites-vous , ces ſubtils raiſonnemens pour prouver qu'il y a de différentes eſpèces d'Eſprits ? Mais ſi l'on accorde qu'il n'y a point entre les Eſprits de pareilles différences , voyons un peu ce qui s'enſuivra. L'Ame des Bêtes , car certainement elles en ont une, eſt toute pareille à la nôtre ; ſous des organes un peu moins délicats elles ont mêmes facultez , & même intelligence que nous. Quoi donc! un ſimple arrangement différent, dans les fibres du cerveau, nous impoſera-t-il des devoirs que les Bêtes ne connoiſſent point, & nous aſſurera-t-il une toute autre deſtinée?

Auſſi l'Auteur de cet Ecrit, en prouvant que les Brutes ont une Ame immatérielle, a-t-il examiné quelle pourroit être ſa nature; cette recherche fait la meilleure partie de l'Ouvrage, étant la principale du deſſein. Il a cru que ſur une matiére obſcure, mais intéreſſante, comme celle-là, les conjectures étoient permiſes, & content d'avoïr placé l'Ame des Bêtes dans un rang inférieur à l'Ame humaine, (car c'eſt jusques-là, que l'on eſt accompagné de la certitude) il abandonne au jugement des Lecteurs l'hypothèſe qu'il a choiſie, & que ſa ſeule vrai-ſemblance lui fait préférer à pluſieurs autres, qui pouvoient s'offrir.

Quoi qu'on ait raiſonné de tout tems ſur l'Ame des Bêtes, ce qui regarde ſa nature eſt une matiére preſque nouvelle. Perſonne qu'on ſâche, ne l'avoit approfondie; certaine terreur panique pourroit bien

en être cauſe; on s'eſt arrêté tout court, devant des Difficultez que l'Auteur a eu la hardieſſe de franchir. Cependant il n'étoit pas poſſible, ſans développer cette derniére Queſtion, de rien décider ſur la premiére; les ténèbres de l'une obſcurciſſoient l'autre. Le moyen, en effet, de prendre parti contre *Deſcartes*, tandis que l'on n'oſe admettre un principe ſpirituel, qui ne ſoit ni Ange, ni Ame humaine? Aimeroit-on mieux les Ames matérielles de l'Ecôle?

On doit pardonner à l'Auteur le nombre de diſcuſſions importantes, qu'il a renfermées dans un Ouvrage aſſez court. Conduit par le fil imperceptible des matiéres & des idées, il a ſenti qu'elles appartenoient toutes à ſon principal Sujet. Tout ſe tient dans un certain ordre de ſpéculations; Voulez-vous développer une Vérité? Il faut en éclaircir vingt autres, qui l'avoi-

l'avoisinent, & dont la lumiére vient, pour ainsi dire, l'éclairer par réflexion.

Un autre point, sur lequel l'Auteur aura besoin d'apologie, c'est le tour abstrait qui regne dans plusieurs endroits de son Ouvrage; quelque soin qu'il ait pris pour adoucir & pour egayer, de tems en tems, l'air sombre des raisonnemens métaphysiques. A cela pourtant il trouve une bonne excuse dans la nature de son sujet. Bien des gens appellent volontiers obscur ce qui n'est qu'abstrait. Il a tâché de se garantir du premier de ces défauts; mais il n'a pu se sauver du second, si tant est que c'en soit un. Car quelle injuste délicatesse n'y auroit-il pas à vouloir que toutes les vérités devinssent également riantes, & à ne les recevoir qu'à la faveur des agrémens, dont elles seroient revêtues. On sait que les plus sublimes sont rare-

rarement ſuſceptibles de ces agrémens. Il en coûte de l'attention pour s'élever juſqu'à elles ; mais l'attention eſt quelque choſe de bien pénible & de bien triſte pour le commun des hommes. N'importe, afin de plaire aux vrais Sectateurs de la Vérité, il faut ſe réſoudre quelquefois d'eſſuyer le dégoût de ceux qui ne l'aiment point pour elle-même.

On n'a pu s'empêcher de citer en beaucoup d'endroits, moins pour l'ornement, que pour le beſoin. Ces citations ſont d'ordinaire de ſimples renvois. Il valoit mieux indiquer d'excellentes ſources, que de redire inutilement, & plus mal, ce que d'habiles gens ont déja dit; ou que de ſe parer des dépouilles des meilleurs Ecrivains, en compoſant un gros Volume des lambeaux de quantité d'autres.

L'Auteur ayant eu pour but de s'inſtruire, en compoſant cet Eſſai,

a le même but en le publiant. Découvrir & communiquer la Vérité c'eſt l'ambition qui l'anime, & un des plaiſirs dont il ſoit le plus touché. Il ſouffrira patiemment les Cenſeurs, pourvû qu'il trouve des Juges. Que ceux-ci l'approuvent ou le condamnent, il profitera également de l'un & de l'autre, ou pour s'aſſûrer de la juſteſſe de ſes idées, ou pour apprendre à les rectifier. Devroit-on jamais écrire, que pour offrir des Vérités au Public, & pour en apprendre de lui? Heureux, & le Public & les Auteurs, s'ils ſubſtituoient à des liaiſons d'amuſement & de vanité, un commerce d'inſtructions & de lumiéres!

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans ce Volume.

TRAITE' DES VRAIS PRINCIPES DE LA CERTITUDE MORALE.

VI.

II.

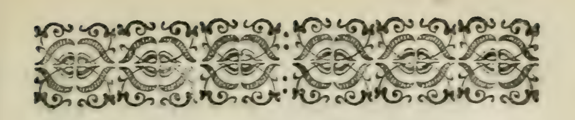
Com-

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR L'AME DES BETES.

PREMIE'RE PARTIE

Où l'on prouve qu'il doit y avoir dans les Bêtes un Principe immatériel.

ECLAIR-



ECLAIRCISSEMENS

SUR LE

TRAITE' DE LA CERTITUDE MORALE.

ÇHAP. I. p. 9. *Une ſimple probabilité ſuffit pour nous déterminer raiſonnablement.* Le mot de *probabilité*, ſe prend ici pour exprimer ce que je nomme plus bas, *aſſûrance raiſonnable*, par oppoſition à la pleine *certitude*. Voyez ci-deſſous Chap. II. §. 2. où ce même terme de *probabilité* a un ſens plus reſſerré. Quand on traite des Sujets abſtraits, qui fourniſſent bien moins de mots que d'idées, il eſt difficile d'employer toujours les termes dans la même ſignification. C'eſt à quoi l'équitable Lecteur aura la bonté de prendre garde.

CHAP. II. p. 35. *Son Témoignage me conduit à la réalité de ſon Objet, comme à ſon unique cauſe.* A la rigueur ces paroles ont beſoin déclairciſſement. Elles ſignifient que dans le cas ſuppoſé, je ne vois d'autre Cauſe que celle-là, quoique peut-être il puiſſe y en avoir d'autres.

CHAP. VIII. p. 266. *Cette aſſurance qui ſuffit pour croire, n'emporte pas l'abſolue impoſſibilité du contraire.* On voit aſſez que je diſtingue en cet endroit l'aſſûrance qui ſuffit pour croire, d'avec cette pleine Certitude Morale qui, étant ſuſceptible de Démonstration, emporte l'impoſſibilité du contraire. J'ai pourtant dit dès l'entrée de ce Traité p. 2., en parlant de la Certitude Morale qui en fait le Sujet, & en égalant cette certitude à celle qui naît de l'évidence Mathématique, qu'*il y a mille choſes*, qui n'ont point ce genre d'évidence, *dont pourtant nous nous tenons auſſi ſurs que ſi l'impoſſibilité du contraire étoit démontrée:* par où je ſuppoſe que cette impoſſibilité ne l'eſt pas. Comment accorder ces deux endroits? Mais il ſera aiſé de lever cette apparente contradiction, ſi l'on prend garde aux deux différens ſens du mot *impoſſible*, qui ſont clairement développés à la fin de ce Traité p. 275. Le contraire d'une choſe certaine eſt toujours impoſſible; & ce Caractère s'étend à tous les genres de Démonſtration ou de Certitude. Mais alors le mot d'*impoſſible* ſe prend dans le ſens vulgaire, pour ce qui n'arrivera jamais. Que ſi par *impoſſible*, l'on entend, *contradictoire*, c'eſt-à dire, ce qui ne ſe peut concevoir, ce qui repugne dans

dans l'idée même de la choſe, ce qui ne ſauroit être, faute d'un Pouvoir capable de le produire; il n'y a que les Démonſtrations Géométriques ou Métaphyſiques, dont l'oppoſé ſoit impoſſible en ce ſens. Je réïtere donc au Lecteur la priére que je lui ai faite dans le premier Eclairciſſement. Comme l'on ne ſauroit éviter, vû la diſette des termes, dans des matiéres comme celle-ci, de ſuivre le langage ordinaire, il doit être permis de s'accommoder à ce langage, pourvû qu'on le rectifie en tems & lieu.

ERRATA.

On prie le Lecteur de corriger dans ce même Traité, les fautes ſuivantes.

p. 8. l. 4. *treuve* liſez *trouve*.

p. 30. *Volonté de ſe tromper*, liſez *Volonté de tromper*.

p. 48. vers le milieu *par* liſ. *pas*.

p. 74. l. 4. *au* liſ. *un*.

p. 80. l. 6. fermez la parenthèſe après le mot, *abimés*.

p. 93. *des Copies*. liſ *les Copies*.

p. 113. *ne paroit pas* liſ. *ne paroitra pas*.

p. 150. l. pénultiéme *paroiſſent* liſez *paroiſſant*.

p. 173. *ſe trouve préciſément comme il le faut*, liſ. *ſe trouve conſtruite préciſément* &c.

p. 187. *Planéte* liſez *Planétes*.

p. 198. l. 6. liſez *Véracité*.

p. 253. *ſi les Bêtes ne ſont Automates*, liſez *ſi les Bêtes ſont de purs Automates*.

ERRATA

De l'Eſſai Philoſophique ſur l'Ame des Bêtes.

PREMIE'RE PARTIE.

Page 23. vers la fin. *l'Ame aperçoit: Car* &c. liſez *l'Ame aperçoit. Car* &c.

p. 25. l. antép. *d'action*, liſ. *d'actions*.

p. 30. l. 11. *intelligent, alors* &c. liſez *intelligent. Alors* &c.

p. 38.

p. 38. vers la fin. *du Corps ; il ne* &c. lis. *du Corps. Il ne* &c.

Ibid. *ses organes; il ne seroit* &c. lisez *ses Organes. Il ne seroit* &c.

p. 58. dans la Note. *V. l'Histoire du Chien,* lisez *Témoin l'Histoire* &c.

p. 60. *de la flute ; on n'auroit* &c. lisez *de la flute. L'on n'auroit* &c.

p. 93. l. 1. *humaine ; il est* &c. lisez *humaine. Il est* &c.

p. 109 *des effets à la cause & des apparences liées au principe commun* &c. ceci est mal ponctué ; lisez, *des effets à la Cause , & des apparences liées, au principe commun qui les lie* &c.

p. 120. dans la Note *la* lis. *le*,

p. 137. l. 11. *celle* lis. *celles.*

SECONDE PARTIE.

p. 68. dans la Note. *ait naturellement créé.* lisez *ait actuellement créé.*

p. 123. vers la fin; *en le recouvrant*, lisez *en la recouvrant.*

p. 124. l. 3. *s'accordent* lis. *s'accordant.*

p. 128. *Je conçois que semblable*, lis. *Je le conçois semblable* &c.

p. 132. l. 13. *proportionnées* , lis. *disproportionnée.*

p. 144. l. 2. *peine* lisez *pensée.*

p. 149 l. dern. *attirent*, lis. *attirant.*

p. 150. l. 19. *sera place*, lis. *sera placé.*

p. 173. Note l. derniére *explication* ; lis. *application.*

p. 195. *certaines odeurs couleurs , sons* &c. lisez *certaines odeurs , certaines couleurs , certains sons.*

p. 204. *prescrite* lis. *prescrire.*

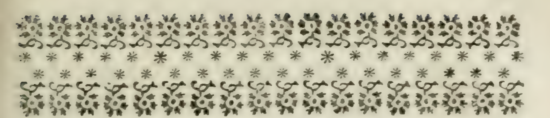
p. 212.

p. 212. dans la Note; *Socrate prouve.* lis. *Socrate y prouve.*
p. 216. dans la Note; *instituta* lis. *instituto.*
p. 239. l. 3, lis. *quels objets il vous plaira.*
p. 241. au milieu ; *quand on Philosophe* &c. lis. *quand on philosophe* &c.
p. 249. l. 12. *le* lis. *la.*
p. 250. l. 6. *à quoi* ; lisez *à laquelle.*
p. 254. *paroît* ; lis. *paroissant.*
p. 287. l. 6. *qu'elle commande.* lis. *qu'elles commandent.*
p. 315. l. 11. *capaché* lis. *capacité.*
p. 337. *Ordre de ces mouvemens* ; lisez *Ordre de mouvemens.*
p. 361. au milieu, *du*, l. *de.*
p. 365. l. 10. *la Loi immuable.* lisez *de la Loi immuable.*
p. 407. l. 5. *nécessité* lis. *nécessaire.*

Le Lecteur aura la bonté de rectifier les autres fautes qu'on n'a pu marquer ici, & qui regardent principalement la ponctuation.

TRAI-

TRAITÉ
DES
VRAIS PRINCIPES
QUI SERVENT de FONDEMENT
A LA
CERTITUDE MORALE.



TRAITÉ DES VRAIS PRINCIPES DE LA CERTITUDE MORALE.

INTRODUCTION.

I. *Ordre de Demonſtrations different de celles de Géometrie.*

QU'il y ait des Démonſtrations d'un ordre tout différend de celles que donne la Géometrie, ou bien ſi l'on veut la Métaphyſique, car cela dans le fond revient au méme, c'eſt une choſe dont tous les eſprits ſenſez conviennent, & que d'ha-

d'habiles gens ont miſe dans un ſi grand jour, lorſqu'il a été queſtion d'établir certaines Vérités importantes qui ne ſont pas ſuſceptibles de l'évidence Géometrique, qu'il me paroît ſuperflu de s'arrêter longtems ſur ce point. On ſait qu'outre les Véritez abſtraites & idéales, qu'on nomme Vérités néceſſaires, notre Eſprit en connoît pluſieurs autres, ſans tirer la certitude qu'il en a, des raports que peuvent avoir entre elles les idées qui les répréſentent. Il y a mille choſes qui ne ſont, ni néceſſaires en elles mémes, ni évidentes par raport à nous, dont pourtant nous nous tenons auſſi ſurs que ſi l'impoſſibilité du contraire étoit démontrée; & cette certitude, quoi qu'elle vienne d'un autre principe que de la vue claire & diſtincte de l'objet, eſt auſſi parfaite que ſi elle naiſſoit de cette vue même. Nous ajoutons foi à divers évenemens arrivés il y a pluſieurs ſiècles; nous croyons l'exiſtence de divers objets qui ſont à mille lieues de nous, auſſi fermement que nous croyons la vérité d'une Propoſition d'Euclide. Dans les deux cas, ſi nous voulons bien nous tâter & nous interroger nous même, nous ſentons

même

même conviction, même repos d'Esprit, même impuissance de douter; & quand nous essayons d'entrer en doute, même reproche de la part de notre Raison. Or s'il y a certitude dans des sujets dénués d'évidence, il faut donc que ces sujets ayent leur ordre de démonstrations à part. Car je ne puis être certain de quelque Vérité que ce soit, sans en avoir de solides raisons qui soyent capables d'être dévélopées & rendues sensibles à quiconque prétendroit la nier. Ainsi il y aura autant de Démonstrations, qu'il y a de Faits ou de Vérités contingentes dont nous sommes en état de convaincre autrui, après nous en être assurés nous mêmes.

II. *Il importe beaucoup de faire l'analyse de la Certitude Morale. Etendue de son objet.*

Mais ce n'est point assez de savoir que telles & telles choses peuvent être moralement démontrées, ni de connoitre divers exemples de ces sortes de Démonstrations, si on ne remonte à leurs vrais principes, en recherchant quels sont les fondemens de la Certitude Mo-

rale en général, & quelles règles il faut ſuivre pour y parvenir. Il eſt aiſé de ſentir combien une telle recherche doit être utile. En vain, ſans le ſecours des règles dont je parle, eſpereroit-on de diſtinguer bien nettement ce qui n'eſt que ſimplement probable, d'avec l'abſolument certain. D'ailleurs, découvrir en pareille matiére les vrais motifs de notre perſuaſion, & creuſer juſqu'à ſes plus profondes racines, c'eſt raprocher de l'évidence, autant qu'il eſt poſſible, des objets qui de leur nature ſont inévidens; par où l'on raſſure ſon propre eſprit contre les ſoupçons que le Pyrrhoniſme tâche de lui inſpirer. Sans compter le plaiſir qu'il y a de pouvoir ſe rendre compte à ſoi-même de ce qui détermine nos jugemens; quand une fois nous aurons démêlé les prémiers principes de notre certitude dans les choſes qui ſont généralement reconnues pour vraies, nous aurons en main un moyen infaillible pour établir d'autres Véritez dont tout le monde n'eſt pas d'acord: n'y ayant pour cet effet qu'à ramener ces Véritez conteſtées, aux mêmes principes qui fondent notre perſuaſion dans celles que nul homme ſenſé ne revoque en doute. III.

III. *Principe général auquel elle se réduit.*

On ne sauroit disconvenir que la Certitude Morale n'ait un Objet fort étendu, puisque cet objet comprend toutes les Véritez qui sans être évidentes ni nécessaires, sans s'offrir par elles mêmes ni à nos yeux ni à nôtre esprit, sont pourtant susceptibles de preuves d'une nature à rendre le doute impossible ou déraisonnable. Mille objets qui n'existent plus, ou qui existent fort loin de nous, ou qui d'eux mémes ne sont point visibles, sont avec cela susceptibles de cette Certitude. Mais quel en sera le fondement ? Par quel milieu pouvoir atteindre à des objets qui échapent à nos Sens, & qui ne tenant à aucune Vérité nécessaire, se dérobent par cela méme à notre Esprit ? Ce milieu doit étre quelque chose qui, pris hors de l'objet méme, serve à nous le découvrir, & trace à l'esprit, pour ainsi, dire une route infaillible vers cet objet. Il faut que ce soyent certains Phénomènes, dont le concours & l'enchainure suppose la réalité de l'objet qu'on cherche, & se lie étroitement avec lui, comme avec la

Raiſon qui les fonde, avec le Principe qui les explique, avec la Cauſe qui les produit. Nous avons tous l'eſprit diſpoſé de ſorte, qu'il nous eſt impoſſible de ne pas porter un jugement ſur des apparences ainſi raſſemblées, & de ne nous pas rendre à la preuve qui en réſulte ; y ayant autant d'abſurdité à ſoutenir que de telles apparences nous trompent, qu'à admettre un effet ſans cauſe. Tout fait inviſible ſe manifeſte donc par l'entremiſe de divers faits viſibles, ou par le concours des Phénomènes, qui nous frappent actuellement, & qui ont avec lui la proportion d'un effet avec ſa Cauſe, ou d'une ſuite avec ſon Principe. Ces Phénomènes que l'on voit, peignent & prouvent en même tems à notre eſprit ce fait caché qu'il ne voit point. Si nous nous trompions en raiſonnant de la ſorte, Dieu lui-même ſeroit la cauſe de notre erreur. Dieu qui eſt la cauſe univerſelle, prendroit la place de ces cauſes particuliéres que les Phénomènes indiquent, & ſe cacheroit à plaiſir ſous un tel voile pour nous tromper. Mais comme une telle ſuppoſition renverſe l'idée de l'Etre parfait, & répugne à celle de ſa bonté & de ſa ſageſſe, j'en

j'en conclus que nous avons découvert un fondement ſolide pour la Certitude Morale, en la réduiſant à ce ſeul Principe; c'eſt que Dieu n'étant point trompeur, la liaiſon d'un concours d'apparences qui me frappent, avec une cauſe ſimple qui les explique & qui peut ſeule les expliquer, prouve la réalité de cette Cauſe. Si ce Principe, enviſagé d'une maniére nue & abſtraite, paroît d'abord un peu ſuſpect, on n'aura qu'à l'appliquer à divers ſujets pour en reconnoître la ſolidité & l'uſage.

CHAPITRE I.

Aplication du principe de la Raiſon ſuffiſante, à la Certitude de l'Hiſtoire.

I. *De la Nature du Temoignage humain entant qu'il fait preuve des faits.*

LA principale preuve des Faits, à prendre ce mot ſelon ſa ſignification la

plus étroite, pour exprimer les Evénemens que l'Histoire nous raconte, & en général toutes ces Veritez qui sont l'objet de la Foi humaine, cette preuve disje se tire du Témoignage. Non du témoignage consideré simplement & précisément en lui-même, mais comme revêtu de certaines circonstances, d'où l'on conclut qu'il a dû nécessairement avoir pour principe, la Vérité même du fait attesté. Indépendamment des circonstances le témoignage ne prouveroit rien; puisque tout Homme, absolument parlant, peut se tromper lui-même, ou vouloir tromper autrui. Car qu'est-ce après tout qu'un Témoignage? C'est un acte de la volonté humaine, lequel renferme ces deux choses. 1. La répréséntation d'un fait, 2. le dessein de m'en persuader la Vérité. A moins donc que je n'aye lieu de m'assurer que celui qui me rend ce témoignage n'a pû, ni voir les choses autrement qu'elles ne sont, ni vouluir me persuader ce qui n'est pas, je n'en saurois rien conclure. C'est à proportion de l'assurance qu'on peut avoir à ces deux égards, qu'un temoignage est croyable, ou qu'il a de la force pour nous convaincre; & si cette assurance

étoit

étoit parfaite il formeroit une Démonstration, parce qu'en ce cas il auroit une liaiſon néceſſaire avec la Vérité même du fait. Cependant on ſe contente à beaucoup moins dans le cours ordinaire de la vie, & il eſt très raiſonnable qu'on s'en contente. Tous les jours nous nous fions à ce que nous dit un Homme dont la probité eſt reconnue & qui paroît dans ſon bon ſens, & nous réglons notre conduite ſur un pareil témoignage. C'eſt que dans la pratique il doit nous ſuffire d'avoir des motifs pour croire, ſans qu'il s'offre aucune raiſon de douter. Une ſimple probabilité qui n'eſt balancée par rien de contraire, ſuffit pour nous déterminer raiſonnablement. Or cette probabilité ſe trouve dans le témoignage ſerieux d'un homme ſenſé, qui ne paroît avoir nul intérêt à nous tromper, lorsque ce qu'il dépoſe n'eſt point contredit, ni contraire à la vraiſemblance. De tout cela pourtant il ne ſauroit reſulter de certitude parfaite qui ſoit fondée ſur une vraye Démonſtration. Pour la tirer d'un ſeul témoignage, il faudroit qu'il fût évidemment impoſſible par les circonſtances,

que le Témoin se soit fait illusion, ou qu'il ait voulu nous la faire. Or la pleine assurance contre ce double soupçon, dépendroit d'une connoissance parfaite de cet homme, du caractère de son esprit, de la disposition de son cerveau, de tous les motifs, intérêts, causes internes ou externes qui peuvent influer sur son témoignage ; ce qui entraineroit des discussions infinies.

II. *La Démonstration d'un Fait, resulte du concours des témoignages qui l'attestent.*

Mais ce qu'on chercheroit en vain dans un témoignage unique, on le trouve dans l'amas & dans le concours de plusieurs témoignages rassemblez ; ce concours de témoignages, ne pouvant avoir en certains cas d'autre principe que la Vérité même de ce qu'ils énoncent. Mon Voisin me conte une Nouvelle, je ne la crois que de bonne sorte ; peut-être l'a-t-on forgée à plaisir. Un Historien raporte un fait singulier, je me tiens sur mes gardes ; car il n'est pas impossible qu'il ait été mal instruit ou qu'il ait eû ses raisons pour déguiser

la

la Vérité. Mais quand le témoignage de toute une Ville s'accorde avec le recit de mon Voisin ; quand l'Histoire que j'ai lue se treuve appuyée du témoignage unanime des Historiens; alors il ne me reste plus aucun doute. Pourquoi cela ? C'est qu'il est impossible que les Sens de plusieurs milliers de personnes se trouvent frappés tout à la fois d'une méme illusion. C'est qu'il ne se peut que toute une Ville conspire pour me tromper sur un même fait, & sur un fait qui ne sera souvent d'aucune importance. C'est qu'il est absurde de supposer que tous les Historiens se soyent donné le mot pour attester un même mensonge ; & que vingt Auteurs , vivans en différends siècles , habitués en différends Païs, placez dans des circonstances toutes différentes les unes des autres, ayent pû s'accorder à écrire la même fausseté. Je dis donc que ce Concert des témoignages en prouve la Vérité, n'y ayant que la Vérité seule qui l'ait pû former. Je les regarde, ces témoignages, qui de toutes parts viennent m'instruire d'un fait, comme un assemblage de Phénomènes, qui devant avoir une cause qui l'explique , n'en sauroit

avoir d'autre, que l'existence de ce fait même.

Car enfin, réfléchissons un peu là-dessus. Un assemblage si juste, si bien concerté, s'est il pû produire fortuitement? Le hazard aura-t-il tracé sur tant de Cerveaux & d'Imaginations différentes la peinture d'un meme Objet? Aura-t-il, à travers cette prodigeuse varieté de caprices, de vues & d'intérêts qui partagent les hommes, fait concourir tant de volontez au dessein d'accréditer le même mensonge? Et si ce n'est pas le hazard, quel pouvoir a pû faire violence à tant d'hommes, pour leur persuader qu'ils ont vû ce qui n'est point, ou pour les forcer à rendre un faux témoignage? Ou bien quel intérêt commun pourroit avoir réuni dans un même complot d'imposture, tous ces Témoins qui me parlent, tous ces Ecrivains que j'ai lûs? Comment même auroient ils pû s'entendre pour le former?

III. *Il y a des cas où ce concours ne sauroit être l'ouvrage du pouvoir humain.*

J'avoue qu'il y a certains concerts d'illusion, qui ne passent nullement le pouvoir.

voir humain. Comme il n'eſt pas impoſſible qu'un Homme veuille me tromper, il ne l'eſt pas non plus que pluſieurs ſe réuniſſent dans ce deſſein, & que cette volonté d'induire à erreur, ſe trouvant fondée ſur quelqu'intérêt, jointe avec un certain aſcendant qu'un ſeul homme peut prendre ſur beaucoup d'autres, ne forme un tiſſu d'apparences illuſoires. Mais comme ce pouvoir a des bornes aſſez étroites, & qu'il ne s'étend jamais au delà d'une certaine ſphére, on diſcerne aiſément ce qui peut en être l'effet, d'avec ce qui ne ſauroit l'être. En Juſtice, par exemple, un Homme d'autorité & de crédit, pourra ſurprendre les Juges, ſuborner des Témoins, forger des pièces, ménager de faux indices, & faire triompher ainſi la mauvauſe cauſe de la bonne. De même l'on peut durant l'eſpace de quelques mois me cacher la mort d'un Ami abſent, il ne faudra pour cela que prévenir ceux qui pouvoient m'en apprendre la nouvelle, ſuppoſer de fauſſes Lettres, & écarter adroitement tout ce qui m'inſtruiroit de la Vérité. Qu'un Homme ſoit priſonnier, ou confiné dans quelque déſert, rien n'eſt plus aiſé que de lui donner de fauſ-

ſes idées de ce qui ſe paſſe dans le monde. Pour conduire avec ſuccès une pareille impoſture contre un Homme dénué des moyens de s'en garantir, il ne faut pas à beaucoup près le même pouvoir qu'un Souverain a dans ſon Etat. Dans des cas pareils, ce concours de témoignages, ce tiſſu d'apparences bien concertées, ne forme point de Démonstration, parce qu'il ne renferme rien qui ſoit au-deſſus du pouvoir humain. Mais dans ceux dont je parlois tout à l'heure, dans ces Faits éclatans qu'atteſte l'Hiſtoire, ou dans les faits contemporains qui ſont revêtus de ce qu'on appelle la Notoriété publique, la certitude qu'on en a, roule ſur une chaine d'apparences trop longue pour avoir été tiſſue par aucun pouvoir humain. Il eſt manifeſtement incapable d'embraſſer l'étendue des tems & des lieux où ces apparences ſont diſperſées, pour s'en rendre le Maître & en diſpoſer à ſon gré. Nul Monarque, le fût il de toute la terre, ne ſuffiroit aux frais d'une pareille impoſture.

IV. *Premier Exemple.*

Quand je veux remonter aux ſources de

de la perſuaſion que j'ai de ce fait; *il y a eû un Jules Ceſar* ; & que je me demande, d'où vient qu'il ne m'eſt jamais entré dans l'eſprit que tout ce que l'Hiſtoire raconte de cet Empereur pourroit bien n'être qu'une fable, & que peut-être Ceſar n'a jamais été; je trouve que c'eſt parce que ce fait eſt ſoutenu d'une infinité d'apparences qui s'y concentrent toutes, & que ſans lui rien ne lieroit les unes aux autres. Quand je ſonge que ſi l'on nie l'exiſtence de J. Ceſar, ces apparences demeurent en l'air, ſans aucun appui ni dépendance mutuelle, ni rien au monde à quoi l'on puiſſe les raporter : quand je penſe que le fait de Jules Ceſar tient à une infinité d'autres faits qu'il auroit fallu ſuppoſer avec celui-là ; quand je vois comment il s'incorpore avec l'Hiſtoire du Monde entier ; quelles influences il a eûes ſur le Syſtême général des affaires humaines, quelles impreſſions il a produit dans les Eſprits : lorſqu'après cela je jette les yeux ſur la multitude de Monumens de toute eſpèce ; Marbres, Inſcriptions, Medailles, Annales, Ecrits de différend genre, qui m'atteſtent, non ſeulement ce fait principal, mais une mul-

multitude innombrable d'autres qui ſuppoſent la vérité de celui-ci ; je conclus que cette propoſition ; *il y a eû un Ceſar*, eſt auſſi certaine qu'il l'eſt que le ſoleil luit ; avec cette différence ſeulement, que cette derniere Verité me perſuade par la vue immédiate que j'en ai, au lieu que pour l'exiſtence de Jules Ceſar, je la connois comme par les Effets on connoît la Cauſe, comme par le moyen des Phénomènes on découvre leur unique Raiſon ſuffiſante.

V. *Second Exemple ſur ce Sujet.*

Autre exemple. Je n'ai jamais vû le Nouveau Monde ; cependant je ne doute non plus de la réalité de ce vaſte Continent qu'on nomme l'Amérique, que ſi je l'avois parcouru d'un bout à l'autre. Pourquoi cela ? C'eſt que j'ai ſous les yeux une infinité de choſes qui ſuppoſent la vérité de celle-là. J'ai premiérement la perſuaſion univerſelle ; parmi tous les Hommes que j'ai jamais vûs, n'en ayant rencontré aucun, qui témoignât le moindre doute ſur ce ſujet. Cette perſuaſion ne ſauroit être illuſoire lorſqu'il s'agit d'un Fait actuellement exiſ-

existant, dont tant de personnes peuvent aller s'assurer par leurs propres yeux. De plus, j'ai le témoignage actuel des Voyageurs qui reviennent de ce Pays - là; une infinité de Relations & de Cartes qu'on en a faites &c. Ce n'est pas encore tout; l'existence du nouveau monde est l'unique fondement de je ne sai combien de faits qui se passent à ma vue. La disposition générale des affaires de l'ancien Monde soit dans la Politique, ou dans le Commerce, ou pour les intérêts des Peuples, ou pour les projets des Particuliers, ayant une infinité de rapports avec le Nouveau.

VI. *La certitude des deux Faits alleguez, roule sur un concours d'Apparences qui supposent le Fait même pour leur principe unique, parce que Dieu n'est point trompeur.*

Dans l'un & dans l'autre de ces Exemples ma certitude roule sur le même raisonnement. Je vois un concours d'Apparences qui toutes viennent se lier à un certain Fait; leur rencontre n'est assurément point l'ouvrage du hazard. Il faut donc de deux choses l'une; ou

qu'el-

qu'elles ayent pour caufe & pour raifon le Fait auquel elles fe rapportent manifeftement, ou que quelqu'Etre d'une puiffance extraordinaire, les ait raffemblées fous mes yeux pour me tromper (1). A ce dernier égard je n'ai rien à craindre du pouvoir humain. Il n'en eft aucun qui foit capable de difpofer ainfi fouverainement de tout ce qui s'offre à ma vue. Nul homme, fût il Monarque abfolu de toute la terre, ne peut avoir fuppofé tous les Monumens, ni concerté dans tout le détail de leurs circonftances, cette foule de témoignages, qui dépofent en faveur du Fait de Jules Cefar. Nul homme ne s'eft pu rendre maître de tous les Efprits, de toutes les langues, de toutes les plumes, pour impofer à la Pofterité fur un Fait de cette nature. Perfonne non plus n'a pû arranger le Syftème d'illufions qui me perfuaderoit à faux l'exiftence de l'Amé-

(1) Quoi qu'on ne puiffe marquer les bornes précifes de ce Pouvoir que les hommes ont de nous tromper, en difant il va jufques-là, & ne fauroit s'étendre d'un degré plus loin; cela n'empêche pas qu'on n'affirme avec certitude, que telles illufions ne furpaffent point ce Pouvoir, & que telles autres le furpaffent.

l'Amérique, puiſqu'il faudroit pour produire un arrangement pareil, exercer un ſouverain empire ſur l'Eſprit, ſur les Sens, ſur la conduite de tous les hommes.

VII. *Pourquoi Dieu ne ſauroit tromper.*

Il ne reſte donc que la Toute-puiſſance divine à qui l'on convient que tout cela ſeroit poſſible. Dieu étant le ſouverain Maître du Monde & des Créatures, peut ſans doute diriger à ſon gré tous leurs mouvemens, & préſenter à mes yeux tous les divers ordres d'Apparences qu'il lui plaît. Mais ſa Sageſſe, ſa Bonté, ſa Véracité, me mettent à l'abri d'une illuſion que ſon pouvoir lui rend poſſible. Sa Véracité m'en deffend. Car il eſt bien clair qu'une telle diſpoſition miraculeuſe de Phénomènes qui tous paroîtroient ſuppoſer un Fait qui ne ſeroit point, auroit toute l'eſſence d'un faux témoignage, il répréſenteroit une chimere, & renfermeroit manifeſtement le deſſein de m'en perſuader la réalité. Cette illuſion ne repugne pas moins à la Bonté de Dieu, puiſqu'il me jetteroit par là dans un labyrinthe d'incerti-

certitudes, m'ôtant tout moyen de m'assurer de la Verité, & toute ressource contre l'Erreur. Enfin une telle conduite n'auroit aucun caractère de Sagesse. En effet conçoit-on rien de moins digne d'un Etre souverainement sage, que de bouleverser l'ordre de la Societé, de suspendre l'action des Causes Morales, de forcer les hommes par une impression miraculeuse à violer toutes les règles de leur conduite ordinaire, & à démentir toutes les Loix de leur Nature, & cela dans le seul dessein de me persuader faussement qu'il y a eû un Jules Cesar, ou qu'actuellement dans l'autre hémisphère se trouve un païs nommé l'Amérique. Un Etre capable d'agir de la sorte, un Etre qui dans ce grand appareil de moyens se proposeroit un tel but, loin d'avoir le caractère de l'Etre parfait, seroit le plus capricieux, le plus insensé de tous les Etres.

VIII. *Loix qui gouvernent les Agens moraux. En vertu de ces Loix, un Evenement en produit un autre, & un Fait peut être regardé comme la cause des témoignages qui le publient.*

Il eſt bon d'obſerver que l'ordre moral de la Societé, tout comme celui du monde corporel, roule ſur certaines Loix invariables, qui ont leur fondement dans la nature même de l'Homme, & dans le caractère eſſentiel de l'Eſprit humain. Cet ordre embraſſe une ſuite réglée de cauſes & d'effets qui s'enchainent avec tant de juſteſſe & de proportion les uns aux autres, que par les effets on parvient ſurement à la connoiſſance des cauſes.

C'eſt en vertu de cet ordre, que les grands événemens peuvent être regardés par raport à leurs ſuites, comme des Cauſes Morales lesquelles ayant des effets qui leur ſont proportionez, ſe prouvent par ces mêmes effets. Il n'a fallu autre choſe pour produire cette impreſſion uniforme & générale qui m'atteſte le fait de Jules Ceſar, que la vérité même de ce Fait. De la maniére dont les Hommes ſont faits, il eſt impoſſible que les grands événemens qui compoſent la vie de cet Empereur, s'ils ſont véritables, n'ayent vivement frappé leur imagination, ne ſe ſoyent gravés profondement dans leur memoire, n'ayent été racontés & ſûs par toute la terre,

terre. Il eſt impoſſible que ces Faits n'ayent été transmis à la Poſterité par une infinité de monumens de toute eſpèce ; qu'ils n'ayent produit à leur tour d'autres événemens, & donné une nouvelle face à la Societé. D'autre part tous ces divers effets ne peuvent avoir eû lieu, ſans que le Fait de Jules Ceſar en ſoit la ſource. Car il eſt clair qu'une impreſſion univerſelle doit avoir un principe univerſel ; & il n'y en a point d'autre en ce cas, que le fait lui-même atteſté. La ſeule Vérité de ce fait, peut en avoir gravé des répréſentations uniformes dans tous les cerveaux, & de là les avoir répandu dans toutes les Hiſtoires, comme en autant de Tableaux dont l'exacte reſſemblance prouve aſſez qu'ils ont été copiés d'après un même Original. C'eſt la ſeule vérité d'un Fait qui peut avoir ſervi à tous les Contemporains de motif commun pour le publier; étant naturel qu'une même Vérité faſſe parler toute la terre, au lieu qu'il n'eſt pas poſſible qu'un même intérêt la faſſe mentir. Car cet amour de la Vérité qui nous inſpire le deſir de la connoître & l'envie de la communiquer aux autres, eſt une pente générale chez les

les Hommes ; au lieu que le motif qui porte à la déguiser en de certain cas,ne peut être qu'un intérêt particulier à tels ou à tels , & ne sauroit jamais devenir l'intéret général du genre humain. D'ailleurs c'est la seule Vérité d'un fait important à la Societé , qui par ses divers rapports aux vues & aux passions des hommes , imprime à toute la Societé des mouvemens qui ne sont nullement équivoques pour la preuve de ce fait. On ne sauroit le supposer faux malgré tout cela, que par un renversement des Loix de la Nature humaine , c'est-à-dire par un acte de la toute-puissance de Dieu.

C'est ce qui me faisoit dire tout à l'heure que le témoignage de quelqu'homme que ce soit , étant considéré seul , peut me tromper ; mais qu'il est impossible que le concours des témoignages me trompe. Il est bien possible qu'un Homme par quelque dérangement accidentel de ses Organes , par quelque suspension de l'usage de ses Sens, se soit fait illusion , mais il est impossible que des milliers de personnes à la fois se la fassent sur un même Fait , ni que tout un Peuple, attaqué subitement du

du même délire, croye avoir vû ce qui n'eſt point. Il eſt poſſible que celui qui m'atteſte un événement, ait quelqu'interet ſecret à le feindre, ou qu'il ait menti par caprice, & qu'enſuite par une conduite ſimulée il ſe plaiſe à entretenir chez moi cette illuſion: cela n'a rien d'abſolument incompatible avec la Nature de l'Homme. Mais que le caprice ou l'interet ait pu determiner toute la terre à taire le même Fait, ou à debiter le même Menſonge ou à agir comme ſi une certaine choſe étoit vraye, quoi qu'elle ne le ſoit pas, c'eſt ce qui répugne à la Nature, & à toutes les Loix de l'eſprit humain. C'eſt ce qui n'arriveroit que par un miracle de la Toute-puiſſance qui n'auroit d'autre but que celui de me tromper.

En conſiderant la Vérité des faits hiſtoriques par raport au concours d'apparences qui nous la démontre, comme une Cauſe par raport à ſes Effets, ou comme un Principe par raport à ſes ſuites infaillibles, j'ai diſtingué différentes ſuites que peut avoir un événement. Une des plus ſimples eſt le Témoignage. Il eſt naturel qu'un Fait conſiderable & public, occupe les eſprits, faſſe la matiére

tiére des entretiens , que les bouches s'ouvrent, que les plumes ſe mettent en mouvement pour le raconter, & que les divers recits qui s'en font, au travers des varietez qui s'y rencontrent pour certains détails de circonſtances, ayent pour le fond une conformité eſſentielle, qui prouve la réalité de leur objet.

IX. *Outre le témoignage les grands Evénemens ont des ſuites qui leur ſervent d'indice & de preuve.*

Mais outre le témoignage de l'Hiſtoire, les grands Evenemens entrainent encore après eux beaucoup d'autres ſuites. L'impreſſion qu'ils produiſent ſur l'eſprit des Hommes paroît, non ſeulement dans leurs diſcours, mais dans leur conduite , & ſe varie à l'infini ſuivant l'interêt qu'ils y prennent. Un ſeul Evénement ſuffira pour changer la face d'une Nation , & quelquefois celle du Monde entier; pour introduire des changemens notables dans les mœurs , dans les opinions, dans les imaginations des Hommes , & ſelon le différend tour, des affaires & des Eſprits, il deviendra la

ſource d'une infinité d'autres Evénemens. Voilà autant d'Effets qui caractériſent leur Cauſe, autant de traces qui repandues dans la ſuite des ſiècles, ſont propres à perpetuer la mémoire d'un fait. Si l'on raſſemble tous ces Veſtiges & qu'on les joigne au témoignage formel de l'Hiſtoire, on verra qu'ils en confirment merveilleuſement la Verité.

X. *Différence entre le témoignage formel, & ces autres ſuites ou indices, qui rendent aux faits un témoignage muet.*

Il y a pourtant cette différence entre le Témoignage proprement dit, & ces autres Suites dont je viens de parler, que le témoignage a, par raport à la Verité qu'il atteſte, non ſeulement le caractére d'un effet qui manifeſte ſa cauſe, mais celui d'un tableau qui répréſente ſon Original. Le témoignage hiſtorique nous peint un fait dans l'amas des circonſtances qui déterminent ſon être individuel en le diſtinguant de tout autre: au lieu que ces autres ſuites qu'on peut apeller muettes, ſervent bien à confirmer la Verité d'un recit, mais ne

ne forment jamais à part, indépendament de ce recit, la preuve du fait qu'il énonce. Par la nature de ces ſuites & de ces effets, l'on ſe formera bien une idée vague de la cauſe qui a dû les produire, mais on ne pourra deviner le fait ſingulier, prècis, individuel, qui les a produites actuellement. Réprénons, pour éclaircir ma penſée, l'Exemple de Jules Ceſar. Il eſt certain que ſi vous comparez l'état de Rome eſclave ſous les Empereurs, avec celui de Rome libre ſous les Conſuls, vous conclurez d'abord que cet Empire a ſubi quelque grande Cataſtrophe, & qu'il faut ſans doute que quelque Romain habile, audacieux, plein d'ambition, opprimant la liberté de ſa patrie, y ait changé la Conſtitution du Gouvernement. Mais tout cela ne vous aprend, ni l'Hiſtoire de cette Cataſtrophe, ni quel Homme en a été le mobile, ni par quelles voyes il l'a cauſée. Comme pluſieurs Romains ont pû former la même entrepriſe & l'executer par des moyens différends, la ſeule diſpoſition des affaires de Rome depuis Jules Ceſar, ne vous prouveroit point qu'il ait exiſté, ſuppoſé que le nom de cet illuſtre Uſurpa-

teur se fût effacé de tous les monumens de l'Ancienne Histoire. Qu'au lieu de Cesar, Pompée se fût rendu Maître du Monde, les suites d'une pareille Revolution auroient fort bien pu se trouver les mêmes. Ces suites, à les considerer seules, ne nous donnant donc que l'idée générale d'un principe de certaine espèce d'où elles ont dû resulter ; c'est à l'Histoire de déterminer cette idée vague à l'individu qu'on nomme Cesar, & de nous décrire ce tissu d'exploits, d'intrigues & d'événemens, à l'aide desquels il mit Rome dans les fers.

Quoi qu'il en soit, ces divers ordres de preuves s'entresoutiennent; & de tout ce que j'ai dit jusqu'ici l'on peut conclure que, tant les témoignages formels ou les recits des Historiens, que les indices, les suites & tous les divers monumens qui servent à prouver les faits, ne sont propres à cela qu'entant qu'on les regarde comme des Phénomènes qui n'ont d'autre raison suffisante de leur assemblage, d'autre Principe qui les lie, d'autre Cause qui les puisse expliquer, que la Verité même des Faits. Tournez la chose de quel biais vous voudrez, toute certitude historique se reduit là. Toute Verité qui est

eſt l'objet de la foi humaine, n'a point d'autre fondement que cette règle.

CHAPITRE II.

De la force du Témoignage, où l'on traité de la Certitude de la Tradition, & de l'autorité des Anciens Monumens.

§. I. *Caractéres que doit avoir un temoin pour être croyable. La demonſtration des Faits ne ſauroit reſulter d'un ſeul témoignage.*

MAis pour mettre, s'il m'eſt poſſible, ces raiſonnemens dans un plus grand jour, il ſera bon que nous entrions dans un Examen un peu particulier ſur la force du Témoignage, eſpèce de Phénomène d'où dépend, comme nous l'avons déja vû, toute certitude hiſtorique. Je commencerai par juſtifier une Propoſition que j'ai avancée dans l'Article précédent, & dont bien des gens ont quelque peine à convenir,

 c'eſt

c'eſt qu'un ſeul Témoin ne peut jamais faire la Démonſtration d'un fait. Voici les preuves de ce paradoxe. La credibilité d'un temoin dépend eſſentiellement de ces deux qualités, ſa ſagacité & ſa véracité. Par la premiére de ces qualités on s'aſſure qu'il ne s'eſt point trompé dans ce qu'il raporte; par la ſeconde, qu'il n'a point voulu nous tromper. A proportion donc que l'on a plus d'aſſurance de ces deux choſes, ſon témoignage devient plus croyable. Si l'on étoit parfaitement ſûr, & que le temoin a bien vû, & qu'il a voulu nous dire vrai, alors le témoignage deviendroit infaillible, & la Verité du fait qu'il atteſte ſeroit dèmontrée, parce que le témoignage en ce cas, ne pouvant avoir pour cauſe l'erreur, ni la volonté de ſe tromper, ſuppoſeroit neceſſairement la réalité de ce fait. Mais il n'eſt pas poſſible d'avoir par raport à quelque temoin que ce ſoit cette double aſſurance dans un degré ſuffiſant pour la Démonſtration, ou pour cette pleine certitude qui exclut toute poſſibilité d'erreur. Il ſeroit beſoin pour cela d'être ſûr qu'aucune des circonſtances qui peuvent avoir influé ſur ſon témoi-

témoignage, ne nous échappe : ce qui dépend de mille choſes inviſibles qui ſont cachées au fond de l'Ame du témoin,& qu'il n'y a que le Scrutateur des cœurs qui connoiſſe pleinement. C'eſt l'interet, dit-on,ou la vanité qui fait mentir ; toutes les fois que ces deux principes n'engageront point à mentir, ou qu'ils porteront à dire la Vérité, on doit donc compter ſur celle du témoignage rendu. Je réponds 1. qu'il eſt impoſſible de deviner les divers caprices de l'Eſprit humain, qui varient à l'infini, & de s'aſſûrer qu'ils n'ont point eu lieu dans tel ou tel cas. Il ne l'eſt pas moins de connoître tous les motifs de vanité ou d'interêt, capables de remuer un Homme. La Vanité ſur-tout eſt extrêmement bizarre dans ſes effets, & les diverſifie d'une maniére incompréhenſibble ; étant quelquesfois capable de debiter des menſonges, & enſuite de les ſoutenir contre un aſſez grand interet. Qui me répondra de la Détermination du libre arbitre, lorsqu'un Homme eſt réellement maître de mentir ou de dire la Vérité ? Les cas où un ſeul témoignage pourroit faire démonſtration, ſe réduiront donc au petit nombre de ceux

où la vraye Contingence ceſſe; ils ſe réduiront aux cas où l'on peut être ſûr que le Témoin a dit la Vérité, parce qu'on a pû prévoir d'avance infailliblement qu'il la diroit; à ceux en un mot, où les motifs pour dire vrai ſont ſi puiſſans, qu'ils ne laiſſent dans l'Agent aucun lieu au vouloir contraire. Or il eſt très-rare qu'on puiſſe s'aſſûrer de ces ſortes de cas. 2. Alors même il reſte un ſcrupule, qui ſeul ſuffit pour arrêter la Démonſtration. Je ſuis aſſûré, ſi vous voulez, que tel Témoin n'a point voulu mentir; & qu'il m'a dit ce qu'il a cru voir; mais le ſuis-je, que ce qu'il a cru voir ſoit vrai en effet? Ai-je démonſtration qu'il ne s'eſt point trompé? Que ſes Sens n'ont point ſouffert d'illuſion par rapport au fait qu'il m'atteſte? Non, il me manque à cet égard cette certitude complette qui exclut la poſſibilité même du doute. Mais la premiére aſſûrance ne ſervant de rien ſans la ſeconde, il eſt clair qu'un Témoin unique ne ſauroit former en rigueur la Démonſtration d'aucun Fait. Il n'y a donc proprement que le Témoignage divin qui ſoit infaillible, parce qu'il n'y a que Dieu d'immuablement ſage & bon.

Il

Il n'y a que lui dont on puiſſe dire, qu'il lui eſt également impoſſible ni de tromper, ni d'être trompé.

§. II. *Il en peut pourtant reſulter une aſſurance ſufiſante. Diſtinction entre* Probabilité ; Aſſurance *raiſonnable* ; *&* Certitude *parfaite.*

Tout ce que je viens de dire n'empêche pas que ſouvent on ne puiſſe s'aſſurer raiſonnablement d'un fait ſur l'autorité d'un ſeul Témoin, & qu'il n'en doive être crû ſur ſa parole. Car il faut diſtinguer avec ſoin cette Aſſurance raiſonnable, d'avec la ſimple Probabilité d'une part, & d'avec la Certitude démonſtrative de l'autre. L'on fonde une aſſurance raiſonable ſur la foi d'un ſeul temoin, lorsqu'on a de fortes raiſons de le croire à la fois ſincère & bien inſtruit des faits qu'il raporte, ſans en avoir aucune de ſoupçonner ni ſa véracité, ni ſa Sagacité : de puiſſans motifs de Créance, qui ne ſont ballancés par aucun motif de doute, formant une perſuaſion raiſonnable où l'Ame ſe fixe & ſe repoſe. Rien ne ſeroit plus contraire à la Raiſon que de douter ſans mo-

tif. Il feroit ridicule, par exemple, de foupçoner de menfonge un Homme fage qui, fans paroître y avoir nul intérêt, raconte ferieufement une chofe qu'il dit avoir vue; ou de fuppofer qu'il foit tombé dans le délire pour le moment précis où il l'a cru voir. En pareil cas on ne fe contente point de préfumer qu'une chofe eft, on ne penche pas fimplement à la croire, mais on la croit, fans avoir pourtant cette certitude rigoureufe que donnent les feules Démonftrations. Perfonne n'eft plus croyable par exemple qu'un Aftronome & un Phyficien fur le détail de fes obfervations & de fes Experiences, au moins du côté de la bonne foi; parce que la paffion dominante d'un homme de cet Ordre étant la découverte de la Vérité, on ne préfume point qu'à cet égard il foit tenté de fe vanter à faux; c'eft la réalité de fes découvertes qui le flatte, & le plaifir qu'il goûte à les rapporter, il ne le gouteroit point à debiter un Roman. Dans les cas même où la vérification eft impoffible, on l'en croit volontiers fur fa parole. Comme ce que rapporte Wallis fur un effort prodigieux de fa mémoire; (dans Lowthorp Abridgm. Tom. 3. pag. 662.

661.) n'y ayant que la Vérité d'une telle merveille qui lui ait pû faire trouver du gout à la raporter.

Un fait ſans être démontré, devient donc croyable ſur l'autorité d'un ſeul témoin, lorſque ce témoin n'eſt point démenti par d'autres, & que ſon Caractère joint aux circonſtances ne fournit aucun ſujet de doute. Son témoignage me perſuade, parce qu'il me conduit à la réalité de ſon Objet comme à ſon unique cauſe. Mais lorſque parmi les raiſons d'y ajoûter foi, on en trouve auſſi de s'en deffier, dans ce melange de raiſons contraires le fait demeure ſimplement probable. La ſeule poſſibilité qu'un Homme mente, ou qu'il ſe ſoit lui-même trompé ſur ce qu'il raconte, ne me met point en droit de rejetter ce qu'il dit; mais ſi je lui connois quelqu'intérêt à mentir, ou quelque prévention capable de lui avoir déguiſé la vérité du fait; ſi dans d'autres rencontres il a manqué de ſincerité, ou que faute d'attention à ſe bien aſſurer des Faits, il ſoit tombé dans quelques mépriſes; ſon Témoignage n'a plus le même poids ſur mon eſprit; j'ai des Raiſons pour en douter comme j'en ai pour le croire,

 puiſ-

puiſque la Cauſe en eſt équivoque, & qu'il peut en avoir d'autres que la vérité du Fait même. Ces Raiſons qui s'entrecombattent, peuvent être plus ou moins nombreuſes, mais toujours le poids des Raiſons favorables, conſideré relativement à celui des Raiſons contraires, eſt ce qui fixe le degré de la crédibilité du témoin, & par conſéquent de la probabilité du fait; c'eſt de tout ce poids de Raiſons contraires que la Probabilité demeure au-deſſous de l'Aſſurance.

§. III. *L'union de pluſieurs témoignages augmente le degré de credibilité d'un Fait, & pourquoi.*

Obſervez que par l'union des témoignages cette probabilité s'augmente. Je ſuppoſe qu'on vous vienne annoncer le gain de ſix mille francs, & que la Perſonne qui vous apporte cette bonne nouvelle ſoit d'un Caractère à vous donner une demie aſſurance du Fait; c'éſt-à-dire que les Raiſons de lui ajouter foi ſoyent en parfait équilibre avec celles d'en douter, enſorte que vous conſentiriez d'abandonner ponr mille Ecus toutes

tes vos prétenſions à ce gain qu'on vous annonce. Survient un ſecond témoin du meme poids que le premier, qui vous confirme la choſe. Qu'arrive-t-il? Ce ſecond témoin ſans vous aſſurer du fait, en accroît la probabilité. Chacun à part, ils ne pouvoient vous donner qu'une demie aſſurance, réunis ils vous donnent quelque choſe de plus. Leur jonction rompt l'équilibre dont je parlois tout à l'heure; & le total des Raiſons qu'on a de croire ce qu'ils atteſtent, l'emporte ſur celui des Raiſons qui en font douter. Pourquoi? C'eſt que toutes choſes d'ailleurs égales, l'accord de ces témoins eſt un puiſſant préjugé en leur faveur. A les enviſager chacun ſéparément, vous aviez autant lieu de craindre que la nouvelle ne fût fauſſe, que d'eſperer qu'elle fût vraye, parce que vous connoiſſiez en eux, pour ainſi dire, autant de Principes du faux que du vrai; mais quand vous les voyez qui s'accordent à vous tenir le meme langage, la Verité qui eſt une vous fournit la Raiſon de cet accord. Si la nouvelle eſt vraye, rien de plus naturel que la conformité de leur témoignage: mais d'où peut venir celle de leur menſonge,

ſonge, ſi la nouvelle eſt fauſſe ? Il en faudra du moins chercher le principe ailleurs que dans le Caractère particulier de chacun d'eux, qui peut bien les porter à mentir, mais non à inventer préciſément les mêmes fauſſetez. Il faudra ſuppoſer entr'eux un Concert & un Intéret commun. Mais la ſimple poſſibilité de ce Concert, lorsqu'il n'en paroît aucun indice, n'empeche point qu'il ne ſoit beaucoup plus vraiſemblable qu'une meme Vérité les ait fait parler, que non pas qu'un même Intérêt les ait fait mentir.

Quand donc deux Témoins leſquels, pris ſéparement, ne ſeroient point d'un credit à leur donner pleine créance, s'accordent ſur une Dépoſition, leur accord forme un préjugé pour ſa vérité, parce qu'il a dans cette vérité même ſa Raiſon toute trouvée. Bien entendu qu'il ne paroiſſe entre eux nul indice de colluſion propre à contrebalancer le prejugé dont je parle, & que les circonſtances écartent toute pareille idée. Ainſi de deux témoignages d'inégale force, le plus foible ajoute à la credibilité du plus fort un nouveau degré qui reſulte de leur conformité mutuelle.

§. IV.

§. IV. *Calcul d'un Géometre ſur l'acroiſſement de la probabilité par le nombre des Témoins. Il roule ſur de faux Principes.*

Un Anonyme de (2) la Societé Royale d'Angleterre a entrepris de réduire ce progrès de la force des témoignages à une meſure Géometrique. Il en eſt, ſelon lui, des divers degrès de probabilité qui nous rendent un fait croyable, comme d'un Chemin qu'on nous fait faire, dont la Certitude eſt le terme. Le témoin dont l'autorité m'aſſure à demi, en ſorte qu'il y ait égal pari à faire pour & contre la vérité de ce qu'il m'annonce, me fait parcourir la moitié de ce chemin. Reſte l'autre moitié pour pouvoir atteindre l'Aſſurance complette où les paris n'ont plus lieu. Qu'un ſecond témoignage de la premiére main, & préciſément auſſi croyable que l'autre, vienne s'y joindre, que fait-il de plus ? Il m'avance ſur l'eſpace reſtant que le premier témoin me laiſſoit à par-

(2) Philoſ. Transact. No. 257. apud Lowthorp Abridgm. Tom. III. p. 662.

parcourir, autant qne celui-ci m'avoit avancé par rapport à l'eſpace total. Comme celui là m'avoit deja conduit à moitié chemin de la Certitude, celui-ci m'en approche encore de la moitié de cette ſeconde moitié. Ainſi deux Témoins dont chacun à part ne me donne qu'une demie Certitude, me donnent réunis enſemble les trois quarts de la Certitude entiere, & ainſi de ſuite dans la même proportion. Ce Calcul eſt ingénieux, c'eſt dommage que le Principe ſur lequel on le bâtit ne ſoit pas également ſolide. Je vois fort bien qu'un Témoin qui me raconte un fait, diminue le chemin qu'il y a à faire depuis ſa ſimple poſſibilité juſques à ſa certitude, & me rend ce Fait probable, à proportion que le témoin lui même eſt digne de foi. Je vois auſſi qu'un ſecond Témoin ajoûte toujours quelque choſe à la crédibilité du premier; qu'il m'avance plus vers la certitude; qu'il abrége encore le chemin qui me reſtoit pour aller juſqu'à elle. Mais que venant ſe joindre au premier Témoin pour me prendre où celui-là m'avoit laiſſé, il m'avance ſur l'eſpace reſtant en même proportion qu'il m'auroit avancé ſur l'eſpace total, s'il

s'il m'eût pris au commencement de cet eſpace, c'eſt-à-dire qu'il me faſſe parcourir la moitié de cette derniere partie du chemin, ou le tiers, ou le quart; ſuppoſé qu'il donnât ſeul une moitié, un tiers, un quart d'aſſurance; en un mot qu'il me faſſe faire autant de chemin ni plus ni moins, de la Probabilité vers la Certitude, qu'il m'en auroit fait faire, à commencer de la ſimple Poſſibilité, c'eſt-là ce qu'aſſurement je ne ſaurois voir.

Du Principe que l'Anonyme établit pour calculer la force de pluſieurs témoignages réunis, ſe déduit neceſſairement cette conſéquence, que tel nombre qu'on voudra de Témoins, dont aucun n'eſt ſuppoſé pleinement croyable, ne donnera jamais la pleine certitude d'un Fait. Effectivement, puiſqu'aucun de ces témoignages ajoutés bout à bout, à commencer du premier de tous, n'atteint la certitude complette, qu'on augmente leur nombre autant qu'on voudra, l'on diminuera bien de plus en plus la diſtance qui nous éloigne de ce terme; mais on n'épuiſera point cette diſtance; on ne touchera point le terme. Cela ſe démontre géometriquement.

C'eſt

C'eſt auſſi ce que prétend l'Anonyme que j'ai cité. Mais plus cette conſéquence eſt juſte, plus elle eſt Géometrique, & plus elle nous convainc de la fauſſeté de la Règle dont on la déduit; puiſque l'on démontre aiſément que des témoignages, dont aucun, pris à part, , ne mériteroit une pleine Croyance, peuvent par leur concours donner l'entiere certitude d'un Fait. Ce qui prouve aſſez, que le progrès de la Crédibilité par le nombre des Témoins, ſuit une toute autre marche que celle que cet Auteur nous indique. (3)

§. V. *Un concours de Témoins dans certaines circonſtances donne la Démonſtration des Faits. Exemple.*

Je ſuis parfaitement aſſuré qu'il s'eſt donné l'année paſſée une Bataille à *Guaſtalla.*

(3) C'eſt ſouvent commettre l'honneur des Mathematiques, que de les appliquer aux ſciences du genre Moral; de les faire entrer par exemple dans l'Examen des Problêmes Hiſtoriques, comme l'ont tenté quelques Geometres. Liſez ſur cela les judicieuſes reflexions de Mr. *Freret*, Mémoires de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lettres Tom. VIII. pag. 290. &c. Ed. de Hollande.

talla. La certitude que j'en ai n'a pourtant d'autre Principe que les Discours de ceux à qui j'ai ouï parler de cette Bataille, & les Relations que j'en ai vues. Le premier qui m'en apprit la nouvelle, ne me la rendoit que probable. Car que savois je ? Il pouvoit avoir fait un rêve, il pouvoit avoir été trompé par d'autres, avoir mal compris ce qu'on lui disoit, ou vouloir se divertir lui même à m'en imposer. J'avoue que ces diverses Causes d'illusion avoient peu de vraisemblance ; mais enfin comme elles étoient possibles, elles ne pouvoient laisser au fait en question qu'une certaine mesure de probabilité dans mon esprit. Jusques là je n'en étois point certain ; j'aurois pourtant parié pour le Fait double contre simple. (4) Durant un an qui s'est ecoulé depuis cette premiére nouvelle, peut-être n'y a-t-il pas trente Personnes qui m'en ayent entretenu ; peut-être n'ai je pas lû vingt differends Ecrits qui en parlent. Cependant ce concours de témoins me donne une telle certitude, que je l'exprimerois

(4) On peut consulter à ce sujet le petit Discours qui se trouve à la suite des *Pensées* de Mr. *Pascal*.

rois foiblement en pariant cent mille contre un avec quiconque me niera que la Bataille se soit donnée ; & je traiterois d'insensé, un Homme incredule à cet égard. Peut-être qu'aucun de mes Auteurs pris séparément ne seroit irreprochable du côté de l'intérèt, de la vanité, des lumiéres &c. Il n'en est pas moins vrai, que leurs concours circonstancié comme il l'est, ne me laisse aucun doute, & entraîne nécessairement mon esprit, parce que ce concours est tel, que ni l'artifice des hommes, ni le Hazard ne l'a pu produire, mais la seule Vérité du Fait.

§. VI. *Raison de cela.*

Vous apercevez tout d'un coup pourquoi l'assemblage de ces Témoins donne une Démonstration, quoi que chaque témoin separé ne pût seulement produire ce que j'apelle une *assurance raisonnable.* C'est que dans ce concours de Témoins, je vois la liaison d'une multitude de choses qui frappent mes yeux, avec un Fait que je n'ai point vû. Tout me conduit à sa Vérité, & ne sauroit me conduire ailleurs.

Ces

Ces témoignages circonſtanciés compoſent un Effet total qui n'a de proportion qu'avec cette Cauſe unique. Sans beaucoup méditer là-deſſus, il me paroît évident qu'aucun complot, qu'aucun hazard n'a pu faire, que durant un an entier j'aye vû & ouï tant de choſes qui ſe raportent à cette fameuſe Bataille, & qui en ſuppoſent la Vérité, ſans avoir rien vû ni ouï qui la démente. Si vous y prenez garde, quoi que le nombre de mes témoignages ſoit borné, la preuve que j'en tire a une force infinie. Je me fonde, il eſt vrai, ſur les choſes qui frappent mes yeux; mais ces Phénomènes, qui ſont venus ſe préſenter à moi, tiennent à une infinité de diſpoſitions plus éloignées; ils dépendent d'une enchaînure de cauſes dont on ne voit point le bout, & qui ne pouvant avoir été miſes en mouvement pour me tromper, ſuppoſent neceſſairement cette Vérité qu'ils m'atteſtent.

Il n'en va pas de même d'un Témoignage unique qui, pouvant avoir une autre ſource que la Vérité de ſon objet, n'eſt point néceſſairement lié avec cette Vérité. Pour démontrer une telle liaiſon, on auroit beſoin de connoitre une infi-

infinité de circonſtances qui nous échapent, & de démeler au fond de l'Ame du Témoin mille reſſorts inviſibles, dont le jeu très compliqué ſe dérobe toûjours, du moins en partie, à l'intelligence humaine.

§. VII. *L'accord des Témoins qui dépoſent d'un Fait, donne ſelon les circonſtances, ou probabilité ſimple, ou aſſurance raiſonnable, ou démonſtration.*

Raiſonnons ſur le Concours des témoignages comme nous avons fait ſur chaque Témoignage en particulier. Un témoignage tel, que parmi pluſieurs raiſons de le croire, j'en ai d'autres de m'en défier, n'eſt que probable. Celui qui ſur de bons motifs de crédibilité ne m'offre aucune raiſon de doute, étant pleinement croyable, fonde l'aſſurance raiſonnable du Fait. Celui enfin qui par des raiſons invincibles ſe trouveroit infailliblement lié avec la réalité du fait même, m'en donneroit la démonſtration. La preuve tirée de l'union des témoignages eſt ſuſceptible de pareils progrès. 1. Elle peut ne former qu'une ſimple probabilité, lorsqu'il y a lieu

lieu de ſoupçonner entre les témoins quelque complot ou quelqu'intérêt commun. Alors la raiſon de croire, que nous fournit l'Uniformité des témoignages, ſe trouve combattue par les ſoupçons d'une influence commune, laquelle aura pû les réunir en faveur du Menſonge. C'eſt ce qui arrive dans tous les Procès où, pour conſtater des faits contraires, on produit pluſieurs Temoins de part & d'autre. 2. L'union des Témoins, n'y en eût-il que deux qui s'accordent à la même dépoſition, lorsqu'on ne peut les ſoupçonner de colluſion & d'intelligence, ou d'avoir un meme intérêt à mentir, fonde une aſſurance raiſonnable. Deux ou pluſieurs témoins dans ces circonſtances, ne laiſſant aucun légitime motif de douter, font l'équivalent d'un Témoin pleinement digne de foi. 3. Enfin la nuée de témoins peut groſſir de telle ſorte, & leur concours ſe trouver accompagné de telles circonſtances, que quand chacun d'eux à part n'auroit qu'un très mediocre credit, leur aſſemblage formeroit une parfaite Démonſtration. Y ayant des cas ou l'on ne ſauroit imaginer de raiſon, je ne dis pas vraiſemblable, mais même poſſible,

de

de l'accord de tant de Témoins, que l'existence du fait.

§. IX. *Progrès de la force du témoignage. La probabilité se mesure & a ses degrés: la pleine certitude n'en a point. Elle est hors de toute mesure. C'est un Infini qui échape au calcul.*

Voilà donc un progrés visible dans la force du témoignage, depuis le plus bas degré de la Probabilité jusques à cette pleine certitude qui est capable de Démonstration. Pour ce qui est de l'assurance raisonnable qui rend un Fait digne d'être crû, & qui tient un milieu entre le probable & le demontré, comme en se fondant sur des Raisons legitimes de croire un fait, elle n'exclut par la possibilité du contraire, c'est-à-dire, celle de diverses Causes qui dans cette rencontre peuvent avoir produit un faux témoignage, quoi qu'actuellement nous n'en connoissions point de telles; cette assurance n'est elle même par rapport à la certitude parfaite, qu'une probabilité toujours susceptible d'accroissement, par la diminution du nombre des causes possibles du contraire, jusqu'à ce que ces Causes

causes possibles étant retranchées, la crédibilité se change en démonstration. Observez que le progrès qui conduit l'esprit de la simple probabilité à l'assûrance raisonnable, est susceptible de mesure; mais que celui qui nous éleve de cette assûrance à la vraye démonstration, ne sauroit se mesurer. Je puis dire, en comparant les raisons qui favorisent un fait, avec celles qui le combattent, & les pesant les unes contre les autres; il s'en faut de tant, que je n'aye atteint cette assûrance où l'esprit se fixe, lorsqu'avec des raisons de croire, il n'en trouve aucune de douter. Les raisons de douter peuvent être à celles de croire, comme deux à quatre, comme trois à neuf: auquel cas il manque un tiers ou un quart à l'assûrance entiere. Mais de cette assûrance même, il y a bien loin jusqu'à la démonstration. Il est impossible de marquer précisément le passage de l'un à l'autre, ni d'en mesurer la distance. Ce qui fait la parfaite certitude, consiste dans quelque chose d'indivisible, dont on ne sauroit avoir la moitié, le tiers, ni le quart. C'est un Infini sur lequel les calculs n'ont point de prise.

§. X. *L'Autorité de la Tradition, est fondée sur les Principes ci-dessus. La Tradition n'étant autre chose que la transmission du témoignage oculaire, sa certitude se réduit à celle de ce premier témoignage, & à l'assûrance qu'il a été fidellement transmis jusqu'à nous.*

Si le concours des témoignages peut mettre au-dessus de tout doute, comme nous venons de le voir, la certitude d'un Fait ; si l'unanimité des Témoins oculaires forme, par rapport aux Evénemens contemporains, ce qu'on appelle la notorieté publique, l'accord de la Tradition produit quelque chose de semblable, par rapport aux Faits anciens, pour nous en transmettre une connoissance certaine. Il est constant que, lorsqu'on trouve la créance de quelque ancien fait, répandue en divers lieux éloignés les uns des autres, à moins qu'il n'y ait d'ailleurs de bonnes raisons qui la combattent, on ne sauroit s'empêcher de reconnoître pour source de cette Tradition unanime, l'accord des Témoins contemporains, & par conséquent la Vérité de l'Histoire qu'ils nous ont transmise.

Une

Une Tradition eſt ſûre & fidelle, lorſqu'on remonte facilement à ſa ſource, & que, à travers une ſuite non interrompue de Témoins irreprochables, on arrive aux premiers Témoins qui ſont contemporains des faits. Pour tout réduire à l'idée la plus ſimple, ſuppoſons un premier Témoin pleinement croyable, qui dépoſe de ce qu'il a vu ; l'aſſûrance du fait qu'il atteſte paſſe juſqu'à moi toute entiere à travers cette ſucceſſion de témoins, puiſque chacun d'eux me repréſentant exactement le fait, tel qu'il l'a recu de la bouche de celui qui l'a précédé, j'en ai la même certitude que ſi je le tenois de la propre bouche du premier Témoin. Cette Tradition eſt comme une chaîne dont tous les anneaux ſont ſuppoſés d'égale force, & au moyen de laquelle, lorsque j'en ſaiſis le dernier chaînon, je tiens à un point fixe qui eſt la Vérité, de toute la force dont le premier chaînon eſt lui-même acroché à ce point fixe.

Dans une ſeule ligne de Tradition cette aſſûrance ne peut être parfaite.

L'on voit aſſez que je ne fais ici qu'u-

ne ſuppoſition en l'air. Car, dans une ſeule ligne traditionelle, on ne peut jamais s'aſſûrer de l'exacte fidélité de tous les témoins ; il n'eſt guère croyable que dans une longue ſucceſſion, il ne s'en ſoit trouvé aucun qui n'ait bien compris & bien retenu les faits ; aucun qui n'ait exactement rendu la vérité originale, ſans que ni ſon imagination, ni ſa mauvaiſe foi, ni l'infidélité de ſa mémoire en ait altéré le portrait. On ne peut s'aſſûrer non plus que cette Tradition remonte effectivement juſqu'à l'époque aſſignée à de certains faits, & qu'il n'y ait point eu, fort en deçà de cette époque, quelqu'impoſteur qui ſe ſoit plu à les inventer pour abuſer la Poſtérité ; moyennant quoi, la chaîne des témoignages ſuivans, quelque bien liée qu'elle ſoit, ne tient à rien, & ne nous conduit qu'à un menſonge.

§. XI. *Sa crédibilité décroît, à meſure que le nombre des transmiſſions augmente, ou que la Tradition s'éloigne de la date des faits.*

Comme donc cette Chaîne traditionelle doit remonter juſqu'aux Témoins con-

contemporains des faits dont elle nous inſtruit, il eſt clair qu'à proportion de ſa longueur, la probalité de ces faits va en diminuant par une progreſſion décroiſſante, dont la crédibilité dû premier Témoin eſt le premier terme. Par exemple, que toutes les bouches par leſquelles une Hiſtoire a du paſſer pour arriver juſqu'à moi, ſoyent pleinement croyables, excepté celle du premier Hiſtorien, elles ne peuvent me transmettre que ce degré imparfait d'aſſûrance qu'il m'auroit donné. Qu'un ſecond qui tient l'Hiſtoire de ce premier, ne ſoit préciſément qu'auſſi croyable que lui, il retranchera ſur le degré d'aſſûrance que le premier m'en donnoit, tout autant que l'imparfaite crédibilité du premier, retranchoit déja de l'aſſûrance complette. De ſorte que ſi ce premier Témoin me retient à moitié chemin de la certitude, le ſecond m'en recule encore de la moitié de cette moitié, c'eſt-à-dire, en tout, des trois quarts; & ainſi des témoins ſuivans, qui d'un côté, fuſſent-ils pleinement croyables, ne peuvent augmenter le crédit d'une Tradition qu'ils ont reçue; & qui d'autre côté, s'ils ne le ſont pas,

diminuent ce crédit de tout ce qui manque au leur. Je ne puis mieux éclaircir ceci qu'en reprenant la comparaiſon dont je me ſervois tout à l'heure. Repréſentez-vous un poids ſuſpendu au bout d'une chaîne dont les anneaux, faits de matiéres différentes, ont par conſéquent différens degrès de ſolidité. La force totale avec laquelle cette chaîne, attachée par un de ſes bouts à un point d'appui, retient le poids ſuſpendu par l'autre bout, exprimera le degré d'aſſûrance que donne une Tradition, dont les témoins ſucceſſifs qui en compoſent le fil, ſont entr'eux, par rapport au degré de leur crédibilité, comme les anneaux par rapport à la force de leur cohéſion.

§. XII. *Ce défaut de la Tradition compenſé par ſon étendue. Comment cette étendue la rend croyable ; & même en certains cas infaillible, en nous ramenant à l'origine des faits.*

Mais ſi la certitude de la Tradition s'affoiblit à meſure qu'elle s'éloigne de ſa ſource, ſi cette chaîne de témoignages ſucceſſifs ſe relâche à proportion qu'elle

qu'elle s'allonge, que devient la certitude Hiſtorique, & qui nous aſſûrera de la vérité des faits anciens que nous ne connoiſſons que par cette voye ? Leur autorité doit être bien foible dans la bouche d'un dernier témoin qui vient après tant d'autres. Je réponds qu'encore ici, le concours des témoignages ſupplée au défaut de chacun en particulier. Pluſieurs lignes collatérales de témoins ſucceſſifs, par où une même Hiſtoire deſcend juſqu'à nous, en aſſûrent plus la vérité par leur accord, que le nombre des transmiſſions, dans chacune de ces lignes en particulier, n'en affoiblit la certitude. Que douze familles habituées en differents lieux, & n'ayant nulle relation les unes avec les autres, conſervent la mémoire d'un Fait important, voilà douze differents canaux d'une même Tradition, à l'aide desquels nous remontons ſûrement tout d'un coup vers une ſource aſſez éloignée. Cette ſource doit être, ou bien un premier témoin ſur le crédit duquel repoſe l'aſſûrance du fait, & dont il paroît, par la conformité des recits, que le témoignage s'eſt conſervé du moins juſqu'à nous ſans altération ; ce qui déja en abre-

geant la chaîne de la Tradition, la fortifie ; ou plûtôt cette ſource commune d'une Tradition qui n'a pu ſe répandre ainſi en differents lieux, que par des ſuites de témoignages très-indépendantes les unes des autres, doit être la Vérité même Fait. Ce fait ſur-tout ſe trouvant de nature à avoir eu pluſieurs témoins, a du ſe répandre de divers côtés, & pour ainſi dire, paſſer à la Poſtérité ſur pluſieurs différentes lignes. Comme donc pour les Faits récens, un concours de témoins, en certaines circonſtances, ſupplée ce qui manqueroit à chacun d'eux pour nous donner une aſſûrance complétte, de même pour les faits éloignés, le concours de pluſieurs lignes traditionelles, étant circonſtancié de certaine ſorte, fait le ſupplément de ce que chacune à part laiſſeroit d'incertitude ; parce qu'il ſuppoſe pour ſon principe une multitude de Témoins oculaires qui, étant à la ſource des faits, n'ont pu s'accorder à rendre à la Poſtérité un faux témoignage. Toute Tradition devient plus ou moins croyable, ſelon qu'elle ſuppoſe plus ou moins vraiſemblablement un tel concours. Et il y en a qui le ſuppoſent ſi ma-

manifestement, & qui remontent si visiblement à l'origine des faits, qu'elles nous transmettent toute la certitude qu'en purent avoir les Contemporains, en nous plaçant, pour ainsi dire, dans leur point de vue.

§. XIII. *Elle nous en transmet toute la certitude, lorsqu'on ne lui peut supposer d'autre fondement, qu'un concours de Témoins oculaires. Il est faux que toute Tradition perde de sa crédibilité, à mesure qu'elle s'éloigne de sa source. Principe de cette Erreur, dans le Mathématicien ci-dessus.*

L'Anonyme que j'ai cité, raisonne donc fort juste, sur le déchet que souffre la probabilité des faits qui nous seroient transmis de bouche en bouche, par une seule ligne de Tradition; mais il n'en est pas de même, quand il conclut qu'une Histoire, que dix témoins contemporains auroient attestée, & qui seroit ainsi parvenue successivement jusqu'à notre siècle, y perdroit nécessairement de sa certitude, quoiqu'elle en perdît beaucoup moins. Son erreur vient de ce qu'il a cru que le concours des témoignages, en augmentant leur poids, ne produit point une certitude qu'ils n'eussent pu donner séparément. D'où

il a inferé, que quelque grand que fût le degré de crédibilité des dix Témoins pris ensemble, comme de deux millions contre un, ce degré doit diminuer de la moitié au bout de quelques siècles; jugeant de cet amas de Témoignages, comme s'il ne s'agissoit que d'un seul. Mais il n'en va pas ainsi, puisqu'il y a tel concours de Témoignages oculaires, qui ne sauroit avoir que la Vérité pour principe, & telles Traditions, auxquelles on n'en peut assigner d'autre, qu'un pareil concours.

La certitude d'un fait s'affoiblit considérablement, je l'avoue, s'il n'a pour garand qu'une Tradition de famille, qui aura été transmise jusqu'à moi, à travers dix générations. Alors, quand mon Pere m'assûre ce qu'il a ouï dire au sien, je chancelle à chaque pas que je fais, pour remonter par ces dix degrès jusques à la certitude de son recit. A commencer depuis le témoin le plus proche, chacun a pu me tromper; chacun a pu se tromper lui-même, & cela ou en tout ou en partie. Mais si je découvre qu'une autre famille éloignée & inconnue à la mienne, conserve la même Tradition, qu'arrive-t-il? Cela me ra-

pro-

proche tout d'un coup d'une ſource commune qui, à ne la ſuppoſer diſtante que de cinq générations, ne me laiſſe plus que cinq degrés à parcourir, fortifiant ainſi (5) de moitié cette chaîne de Tradition qu'elle abrége. Allons plus loin, ſuppoſons que la même Tradition rempliſſe une Ville, un païs entier; alors il eſt clair qu'elle remonte à l'époque même des faits, qu'elle ne peut avoir d'autre ſource que leur notoriété, & que par conſéquent elle nous en conſerve la certitude.

§. XIV. *Règles pour diſcerner les vrayes Traditions d'avec les fauſſes. Ces Règles ſon priſes* 1. *de la proportion entre l'etendue d'une Tradition, & l'éloignement des faits qu'elle atteſte.* 2. *De la nature de ces faits.*

Etabliſſons donc pour une premiére règle propre à diſtinguer les vrayes Traditions, d'avec celles qui ſont fauſſes ou ſuſpec-

(5) Quand je dis de moitié, je ne parle pas en rigueur Géométrique, car cette chaîne abregée de moitié ſe trouve réellement fortifiée de beaucoup plus.

ſuſpectes, que plus la Tradition préſente d'un Fait ancien a d'étendue, & plus ſon origine doit être cenſée ſe raprocher de l'époque de ce fait.

Lorsque la date d'un fait eſt d'une antiquité médiocre, & que la créance de ce fait eſt fort répandue, la Tradition qui nous le conſerve, doit avoir la Vérité pour ſource. Moins d'un côté, le fait ſe trouve éloigné de notre Siècle, plus de l'autre, il y a de lignes indépendantes, par où la mémoire en eſt parvenue juſqu'à nous, & plus on a droit de compter ſur ſon entiére certitude. Afin de la rendre ſuſpecte, il faudroit qu'on pût concevoir pour ces différentes lignes traditionelles, une origine commune, & pour ainſi dire, un point de rencontre, au-deſſous de l'époque aſſignée. Or c'eſt ce qui ne ſe peut faire dans un eſpace auſſi borné pour une Tradition ſi étendue. La ſeule proportion de cette étendue avec l'éloignement du fait, nous démontre alors ſa vérité. Alors l'accord des différentes lignes de Tradition, dont je touche actuellement le bout, me conduit infailliblement à un cercle de témoignages con-

contemporains, lequel n'a pu avoir que la Vérité pour centre.

Cette certitude eſt fortifiée par un troiſième caractère, pris de la qualité des Faits même. Si ce ſont des faits publics, de nature à intéreſſer un grand nombre de Perſonnes, & à n'avoir pas été reçus légérement ; des faits dont la ſuppoſition auroit trouvé mille obſtacles dans la diverſité de paſſions, de préjugez, d'intérets qui partagent l'eſprit des Peuples, & celui des Particuliers d'une même Nation ; ſur de pareils faits, une Tradition généralement établie, doit être reconnue pour véritable, & l'on ne peut lui ſuppoſer de fauſſe origine. Car où la trouver, cette ſource erronée d'une Tradition revêtue de pareils caractères ? Déja l'on doit ſe ſouvenir que la grande étendue qu'elle embraſſe, par rapport à la diſtance où elle place les faits dont il s'agit, ſuppoſe de néceſſité, que l'Erreur, s'il y en a, ne s'eſt point inſinuée lentemeut, mais qu'elle a fait de très-grands progrès dès ſon origine. Où la chercher donc cette origine ? Sera-ce parmi les contemporains ? Il n'y a nulle apparence. Lui fixerez-vous une époque moins reculée ?

lée ? Mais il eſt inconcevable qu'un Impoſteur trouve le ſecret de perſuader à tout le monde des faits conſidérables, qui n'ont que deux cens ans d'ancienneté, & dont toutefois perſonne n'avoit auparavant ouï parler. Il eſt inconcevable, que cette fauſſe opinion ſoit adoptée tout d'un coup par différents ordres de perſonnes, qu'elle ſe répande en différents lieux, & paſſe ſans contradiction à la poſtérité. On ne conçoit pas mieux, qu'il ſe puiſſe former une cabale aſſez nombreuſe & aſſez accréditée, pour dupper la génération ſuivante, en lui donnant un pareil Roman, à titre de véritable Tradition. De penſer, ou qu'un ſeul homme en ait fait accroire à tous ſes Contemporains, ſur des faits de nature à devoir être ſûs d'autres que de lui, ou que tous les hommes d'un même ſiècle ayent été d'intelligence à tromper ceux du ſiècle ſuivant, ce ſont déux ſuppoſitions également ridicules. Il faut pourtant choiſir entre elles, ſi l'on combat la vérité d'une Tradition générale, ſur ce qui s'eſt du paſſer publiquement il y a trois Siècles. Dans la longueur de cet intervalle, reculez ou raprochez comme il vous plaira le centre

tre de la prétendue imposture, vous ne sauverez jamais l'une ou l'autre absurdité. Cette imposture demandera toujours, ou trop de gens à tromper à la fois, ou trop de gens qui se réunissent pour en tromper d'autres; d'où je conclus, qu'une Tradition qui aura les caractères que j'ai marquez, étant suivie jusques dans son principe, remonte à des témoins oculaires, que la seule vérité des faits a pu réunir dans un même témoignage. Ainsi une Nation est croyable sur les points essentiels de sa propre Histoire, sur-tout, lorsque l'époque n'en est pas extrêmement reculée, & que cette croyance généralement établie, loin de se trouver contredite, est reçue de ceux-là même qui avoient le plus grand intérêt à la rejetter.

§. XV. *Dans un extrême éloignement des faits, il n'y a que l'universalité d'une Tradition, qui l'empêche d'être suspecte.*

Plus les faits sont éloignés, & plus la Tradition doit embrasser un grand espace par ses différentes branches, pour devenir pleinement croyable. Car enfin, l'Imposture se répand par succession de tems

tems, & gagne les esprits avec une incroyable facilité. A mesure qu'elle avance, elle multiplie les canaux de sa communication, & fait si bien, que peu à peu l'on perd la trace de son origine. Mais après tout, comme malgré la négligence qui n'est que trop naturelle aux hommes, certaines grandes vérités qui interessent le Genre Humain, doivent s'être gravées profondément dans leur mémoire, & s'y conserver en passant de celle des Ancêtres dans celle de leur Postérité, il paroît impossible qu'à cet égard l'Erreur s'empare de tous les esprits, qu'elle puisse arrêter par-tout le cours des vrayes Traditions qui la combattent, & qu'elle les dépossède, pour ainsi dire, afin d'usurper leur place, en acquérant un empire universel. S'il paroît donc, comme les anciennes Histoires & les Relations des Voyageurs en font foi, qu'il y ait eu chez tous les Peuples certaines (6) Traditions qui se trou-

(6) Par le terme de générale, je n'entends pas une Tradition si absolument universelle, qu'il n'y ait sur la Terre aucun Peuple d'excepté. Cette généralité, prise dans une rigueur Mathématique, n'est nullement nécessaire à mon raisonnement. Il me suffit

trouvent être les mêmes, leur universalité même deviendra un caractère de leur vérité ;étant d'un côté très-naturel, que des vérités qui importent à tout le Genre Humain se soyent conservées dans la mémoire des hommes, & très-absurde de l'autre, comme je le montrerai bien-tôt plus distinctement, de supposer qu'une même erreur à cet égard se soit universellement répandue.

§. XVI. *Avantage des Monumens, surtout de l'Ecriture, sur la Tradition orale. L'Histoire écrite fixe, appuye, supplée la Tradition, & en fortifie la chaîne en l'abregeant.*

Il faut avouer après tout, que la Tradition orale seroit toute seule un foible secours pour la connoissance distincte des événemens passés. Capable seulement de transmettre le gros des faits les plus frappans, elle laisse perdre un détail infini d'actions, de circonstances & d'objets. Tout cela est sujet à s'altérer

suffit d'une étendue qui embrasse les Nations les plus éloignées les unes des autres, & entre lesquelles il y a le moins de communication, comme étoient autresfois les Perses & les Germains, & comme sont aujourd'hui les Peruviens & les Chinois.

rer en mille façons, par des recits qui ont paſſé de bouche en bouche durant pluſieurs ſiècles. D'un côté l'impoſture d'un Fourbe, les mépriſes d'une Mémoire infidelle, l'illuſion involontaire d'une Imagination trop vive, voilà autant de ſources d'erreur, miſes à la place, ou inſinuées à la faveur de la Vérité; autant de principes qui nous la déguiſent, & ne nous en tracent que d'infidelles portaits. D'autre part la crédulité, l'indolence, l'amour du merveilleux, adoptent & conſacrent ces illuſions. Si nous en étions réduits à la ſimple Tradition, combien d'événemens ſupprimés! combien d'autres ſuppoſés! Quelle confuſion dans l'ordre des Faits, dans les dates, les lieux, les perſonnes! La foi hiſtorique a donc beſoin d'un nouvel appui, & c'eſt celui que lui prêtent les Monumens; eſpèce de témoignages équivalens à la dépoſition des Témoins vivans, mais beaucoup plus durables que la vie des hommes. Les Bas-reliefs, les Inſcriptions, les Médailles, les Statues, ſurtout, les Livres & les Hiſtoires, tiennent lieu d'une longue ſuite de Témoins traditionels, & nous ſauvent les incertitudes inſéparables d'une pareille transmiſ-

miſſion. Mais de tout cela rien n'eſt plus propre à fixer le témoignage, & ne le rend moins ſuſceptible d'altération que l'Ecriture. Un bon Manuſcrit de Thucidide, me tranſporte au tems où vécut ce célèbre Hiſtorien, & me rend preſque auſſi ſûr de ſa dépoſition, ſur les faits qu'il avoit vus, que ſi je l'avois ouïe de ſa propre bouche. Quand je lis l'Ouvrage d'un ancien Hiſtorien, cela produit par rapport à moi le même effet, que ſi cet Auteur, doué du privilège des Patriarches, vivoit encore aujourd'hui, & que ſi conſervant après huit ou dix ſiècles de vie, un ſouvenir vif de ce qui s'eſt paſſé dans ſa premiére jeuneſſe, il m'en faiſoit de ſa propre bouche un recit exact. Qu'il ait puiſé une partie de ce qu'il narre, dans de plus anciens Auteurs, il eſt toujours vrai qu'en le liſant je lui donne la main, pour ainſi dire, & que ſon témoignage que j'ai ſous les yeux me fait l'effet de la longue vie des Patriarches, ſavoir de ſerrer la chaîne de la Tradition à proportion qu'il l'accourcit.

§. XVII.

§. XVII. *Autenticité & fidelité des Manuſcrits.*

Je n'ignore pas les doutes qui peuvent naître ſur l'antiquité des Manuſcrits ; ſur l'altération que les différentes Copies peuvent apporter dans un Ouvrage ; ſur l'autenticité même d'un Ecrit, pour ſavoir s'il appartient en effet à l'Auteur dont il porte le nom, ou s'il a été compoſé dans un tel Siècle. De quelques épines qu'une Critique ſcrupuleuſe parſeme ces ſortes de queſtions, la difficulté n'a lieu que pour certains cas particuliers, ſans ébranler les principes généraux ſur leſquels la certitude de l'Hiſtoire, par rapport à l'eſſentiel, demeure inconteſtablement appuyée. Ces Principes ſont ; qu'il y a des marques certaines pour reconnoître l'ancienneté des Manuſcrits ; que l'altération d'une Hiſtoire, par la négligence ou la mauvaiſe foi des Copiſtes, eſt ſans (7) comparaiſon moins à craindre, ſurtout, dans ce qui regarde les choſes eſſen-

(7) Voiez un calcul là deſſus apud *Lowthorp Abridgment*, ubi ſup. p. 664.

ſentielles, qu'il ne l'eſt que la vérité d'un recit ne s'altére en paſſant de bouche en bouche ; qu'on peut même avoir une parfaite aſſûrance de l'impoſſibilité d'une telle altération, lorſqu'il s'agit d'un Ouvrage célèbre, qui ſe trouve depuis longtems dans les mains de tout le monde. La comparaiſon des diverſes Copies & des differentes Traductions d'un tel Livre ; les citations qu'on en voit dans différents Auteurs, qui n'ayant pu ſe copier les uns les autres, nous tiennent lieu, du moins pour le fond des paſſages, d'autant de différents Manuſcrits ; tout cela nous certifie que l'Original eſt venu juſques à nous dans toute ſon intégrité. Pour ce qui eſt de la date d'un tel Ecrit, & de ſon véritable Auteur, le conſentement unanime des autres Auteurs qui lui rendent témoignage ; mille caractères, mille rapports que toute l'induſtrie humaine n'auroit pu concerter, ſuffiſent pour mettre ces points au deſſus du doute.

§. XVIII. *Lumiéres que nous donne le témoignage des Auteurs anciens.*

L'autenticité des Ecrits étant une fois recon-

reconnue, nous n'avons plus qu'à écouter les Témoins qui nous y parlent. Ce ne ſont point, comme ceux de la Tradition orale, de ſimples Echos qui ſe contentent de répeter ce qu'on leur a dit; ces témoins ici nous fourniſſent des lumiéres pour juger de la vérité de ce qu'ils avancent. Ils nous rapportent, ſinon ce qu'ils ont vu eux mêmes, du moins ce dont ils ont été à portée de s'inſtruire à fonds. En narrant les faits, ils indiquent les ſources où ils les puiſent, ils expoſent les preuves dont ils les appuyent. Leurs Ecrits nous donnent l'idée de leur caractère, ce qui nous met en état de donner à leur témoignage ſon juſte prix; & comme avec leur propre génie, ils nous peignent celui de leur ſiècle, nous nous y tranſportons en les liſant. Pour juger du degré de créance qu'ils méritent, nous les confrontons tous enſemble, nous les rectifions l'un par l'autre, & leur accord ſur divers Faits, nous fournit les moyens d'éclaircir les obſcurités, & de fixer les incertitudes de la Tradition.

§. XIX. *Ils sont les Témoins de la Tradition de leur siècle.*

Car prenez y garde, un Historien n'atteste pas seulement ce qu'il a vu, mais souvent il sert de témoin à la creance de son Siècle, ce qui arrive toutes les fois qu'il allégue un fait comme notoire, ou une opinion comme généralement reçue parmi les hommes de son tems. Il n'en est pas de lui comme d'un Maître qui parle à l'oreille de son disciple, & lui confie ce qu'il lui plaît, sans aucune conséquence. L'Historien parle à la Postérité, mais pour ainsi dire à la vue de son siècle, & lors qu'il l'appelle en garantie, soit pour la notorieté d'un Evénement, soit par rapport aux opinions, aux coûtumes, aux Traditions qu'il suppose généralement reçues, il doit s'assûrer s'il accuse faux, d'être démenti par tout son siècle, & de s'attirer une réputation de mauvaise foi, qui le décréditera chez la Postérité. Quand donc un Auteur respecté, dépose de la créance du Siècle où il a vécu, sans qu'il paroisse avoir été contredit, ou quand plusieurs Historiens contemporains, s'accordent sur les opinions reçues de leur tems, cette autorité est

eſt un point d'appui qui fixe la Tradition, & qui nous en fait reprendre le fil, d'auſſi haut que ces Auteurs l'ont pris eux-mèmes. Nous voilà tout d'un coup, pour l'Objet de cette Tradition, au même degré de certitude qu'eux. C'eſt tout comme ſi nous euſſions nous mêmes été témoins de ce que l'on croyoit alors.

§. XX. *Notoriété des faits publics. Comment leur certitude ſe transmet d'une génération à l'autre.*

Pour achever de comprendre combien les Monumens ſont eſſentiels au maintien de la Vérité Hiſtorique, reprenons cette Vérité dans ſa ſource; voyons quelle en eſt la force & le progrès dans le cours des Ages. Ce qui fait à mon égard la certitude d'un fait public, qui s'eſt paſſé de mon tems, ſans que je l'aye vu, c'eſt le grand nombre de Témoin oculaires qui vivent encore; c'eſt que tout le monde me paroît perſuadé de ce fait, & que Perſonne ne le conteſte; étant impoſſible, s'il n'étoit pas, que tout le Public le crût, & que tant de gens aſſûraſſent l'avoir vu, ſans que Perſonne ſe fût aviſé de le nier ou de le

le révoquer en doute. Il eſt clair, & qu'un ſeul homme n'a pû en impoſer à tous ſes Contemporains ſur un fait pareil, & que tous les hommes du monde ne ſe ſont point accordez pour me tromper. Voilà ce qu'on appelle notorieté, & ce qui forme le plus haut degré de la certitude, après le témoignage de nos propres yeux. Cette certitude paſſe à la Poſtérité par autant de Canaux qu'il y a de Contemporains qui, frappez de ce fait notoire, le racontent à leurs enfans. Si c'eſt un événement chargé de circonſtances, il eſt infaillible que les recits varieront à cet égard; mais ils s'accorderont tous pour le fonds; & voilà pour la génération ſuivante une Tradition univerſele, dont la fidélité eſt ſuffiſamment garantie par cet accord. Ici s'applique encore le raiſonnement que je faiſois tout à l'heure; & cette même certitude que la créance générale donne aux faits contemporains, l'uniformité de la Tradition nous la donne pour ceux qui ſe ſont paſſez du tems de nos Peres, & la conſervera pour nos deſcendans durant quelques âges.

§. XXI. *Origine des fausses Traditions. Elles prennent la place des véritables, quand celles-ci commencent à s'éteindre. Progrès rapides de l'Erreur.*

Mais au bout d'une longue suite de générations qu'arrivera-t-il ? Les faits viendrout à s'altérer, à s'oublier insensiblement, & par au défaut naturel à l'esprit humain, en qui l'impression des objets récens efface celle des plus éloignés, il arrivera que le cours de cette Tradition qui étoit fort vaste dans son origine, se reserrera peu à peu, que plusieurs de ses ruisseaux tariront, & qu'enfin elle viendra à se perdre totalement. C'est dans ce période du déclin & de l'affoiblissement de la vraye Tradition, que les fausses commencent sourdement à s'établir. Leur origine est obscure & leurs premiers accroissemens insensibles, mais bien-tôt elles grossissent & s'étendent par un progrès si rapide, que ce qui n'étoit qu'un filet dans sa source, devient un torrent qui inonde tout. Telle Fable née dans l'obscurité d'un Cloître, ne se debitoit qu'à l'oreille, on la confioit avec précaution

à

à un petit nombre de dévots ; on n'osoit d'abord l'exposer au grand jour, parce qu'une mémoire trop récente l'auroit démentie, telle Fable disje, a fait dans le monde son entrée de cette maniére, qui, au bout de quelques siècles a si bien gagné les Peuples, qu'il n'a plus été sûr de la contredire. Cela n'est point un prodige pour qui (8) connoît un peu les hommes. Véritablement il y a certains cas où l'évidence de la Vérité les défend contre les entreprises du Mensonge, & où il ne leur est pas plus possible de se laisser tromper que d'entreprendre de tromper autrui. Mais il y a d'autres circonstances, où l'amour de l'imposture

(8) „ Je trouve que nous ne sommes pas seulement lâches à nous deffendre de la piperie, mais „ que nous cherchons & convions à nous y enferrer. Nous aymons à nous embrouiller en la „ vanité comme conforme à notre estre. J'ai vû „ la naissance de plusieurs miracles de mon tems. „ Encore qu'ils s'étouffent en naissant, nous ne „ laissons pas de voir le train qu'ils eussent pris „ s'ils eussent vécu leur âge. Car il n'est que de „ trouver le bout du fil, on en dévide tant qu'on „ veut, & il y a plus loin, de rien, à la plus petite „ chose du monde, qu'il n'y a de celle-là jusques „ à la plus grande." Essais de Montagne Livre 3. Ch. XI. Il y a dans tout ce Chapitre d'excellentes réflexions sur le progrès des Erreurs. Le Pyrrhonisme est toujours éloquent & profond sur un tel sujet.

re dans les uns , & le peu de précaution que les autres prennent à s'en garantir , fraye à l'Erreur mille chemins pour s'introduire. Le Menſonge en fait d'Hiſtoire ne depoſſedera jamais la Vérité connue ; mais ceſſe-t-elle de l'être une fois ? la négligence & l'oubli commencent-ils d'en effacer la trace dans les Cerveaux ? rien n'eſt plus aiſé que de faire prendre aux Hommes le Menſonge pour la Vérité. C'eſt ainſi que les fauſſes Traditions s'établiſſent. Quelques ſemences d'Erreur adroitement jettées , trouvent dans l'ignorance & dans la crédulité des Peuples un terroir favorable où elles fructifient abondamment. L'intérêt imagine d'abord ces Fables,ou les accrédite ; le pouvoir des Supérieurs les protége & les appuye ; il n'eſt pas ſurprenant que l'eſprit des Peuples,eſclaves nez de ce pouvoir, & par cela meme très-faciles & très-ignorans, s'y ſoumette ſans réſiſtance.

Juſte image de cette ſucceſſion des fauſſes Traditions aux vrayes.

Repréſentez-vous deux Cônes directement oppoſez l'un à l'autre, & qui ſe tou-

touchent par leur pointe. La base du premier Cone figurera le concours des Témoins contemporains d'un Fait ; les autres cercles qui vont en se rétrecissant jusqu'à la pointe, exprimeront la Tradition de ce Fait, transmise de génération en génération, mais qui va toujours en diminuant d'étendue, jusqu'à ce qu'elle se perde entiérement. A l'opposite naît la fausse Tradition, qui ne paroissant que comme un point à son origine où finit la véritable, & n'occupant d'abord qu'un très-petit cercle, s'étend avec les années, & remplit enfin une base énorme.

Outre la longueur du tems, la disette ou l'ignorance des Monumens anciens est une circonstance absolument nécessaire pour l'établissement des fausses Traditions. De pareils germes ont besoin pour éclorre, que des siècles d'ignorance les couvrent de leurs ténèbres. Supposons un intervalle tel que celui qui s'est écoulé depuis la chûte de l'Empire Romain, jusqu'à la renaissance des Lettres dans notre Occident. Nuit épaisse où toute lumiére du vrai savoir disparut ; où l'étude de l'Antiquité fut totalement négligée, & ses Monumens ensévelis dans la

 pous-

pouſſiére & dans l'oubli. Durant des tems auſſi malheureux que ceux-là, l'Impoſture a le champ libre, les Fables pullulent de tous côtés, & les fauſſes Créances s'enracinent & ſe multiplient.

§. XXII. *Elle eſt favoriſée par l'ignorance des ſiècles obſcurs ; par la diſette d'anciens Monumens ; par les Monumens ſuppoſez.*

Une double raiſon favoriſe leur progrès ; car ne trouvant plus l'obſtacle des anciens Monumens qui ſoutiennent & qui fixent la vraye Tradition, elles aquierent le ſecours des Monumens ſuppoſés. L'impoſture n'a point de méthode (9) plus infaillible pour hâter ſes Conquètes, que celle-là. Auſſi n'a-t-elle pas manqué de l'employer dans ces ſiècles obſcurs. Elle forge des Monumens, elle fabrique des Ecrits ſous d'anciens noms, pour colorer par cet artifice d'une apparence d'Antiquité aux yeux d'un Peuple idiot, les Traditions les

(9) *Les premiers qui ſont abreuvez de ce commencement d'étrangeté, venans à ſemer leur Hiſtoire, ſentent par les oppoſitions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la perſuaſion, & vont calfeutrant ces endroits de quelque piéce fauſſe.*] Montagne ubi ſup.

les plus fausses & les plus modernes. Cette supercherie séduit une infinité d'esprits, à qui l'on persuade aisément que telle opinion est fort ancienne, ou que tel fait s'est passé il y a douze siècles, parce qu'ils le voyent attesté par des Auteurs soi disant contemporains. C'est ainsi qu'Annius de Viterbe en imposa par son faux Bérose, son faux Sanchoniaton &c., & que tant de Fourbes prétendus dévots, ont inondé le monde de faux Monumens Ecclésiastiques. Voilà comment le Mensonge, singe adroit de la Vérité, tâche d'en imiter les caractères, & de se ménager des appuis semblables aux siens. Si la Vérité Historique a d'anciens Monumens pour se soutenir, la Fable de son coté s'aide du secours des Ecrits supposés & des Monumens contrefaits.

§. XXIII. *Triomphes de la Vérité Historique sur les fausses Traditions, lors du renouvellement des Lettres. Usage de la Critique.*

Mais les véritables n'ont qu'à reparoître pour triompher de l'illusion des faux. La découverte de ceux-là, sauve

la foi Hiſtorique du naufrage. C'eſt ce qu'on a vu arriver lors de la réſurrection des Lettres. A meſure que les anciens Monumens ſortoient de la pouſſiére (où la barbarie des ſiècles précédens les avoit comme abîmés, pour reparoître au grand jour,) on a vu mille Traditions ridicules s'évanouïr avec les faux Monumens qui les ſoutenoient. L'Hiſtoire s'eſt debrouillée ; l'Antiquité dépouillée du maſque qui la rendoit méconnoiſſable, a reparu ſous ſa véritable forme. Et ſi d'un côté la Critique défiante a jetté dans l'Hiſtoire des doutes qu'elle même ne ſauroit lever, on doit de l'autre à ſa lumiére pénétrante, & à ſes recherches exactes, d'avoir affermi la certitude des Faits les plus capitaux. Cette ſcience moderne s'occupant à bien examiner les Témoins de l'Antiquité, à démêler leur vrai caractère, à peſer leur témoignage dans toutes ſes circonſtances, à s'aſſûrer de ce témoignage, ſoit par l'autenticité des Ecrits, ſoit par l'intelligence de leur vraì ſens, enfin à confronter ces divers témoins, ſon principal fruit eſt d'appuyer la foi Hiſtorique de ces premiers âges, ſur des fondemens deſormais inébranlables.

§. XXIV.

§. XXIV. *Documens, Titres Archives, Histoires ſur-tout, moyens uniques de perpétuer la connoiſſance des Faits & de redreſſer l'Erreur.*

Tel eſt donc l'avantage inconteſtable des Monumens, que ſans eux il eſt impoſſible d'atteindre, à travers les Labyrinthes de la Tradition, à une Vérité cachée dans l'enfoncement des ſiècles. Car quoique le concert de la Tradition préſente ſerve, comme je l'ai fait voir, de preuve démonſtrative à des faits médiocrement éloignés, & qui ſont d'ailleurs d'une certaine nature, ce même concert ne prouve rien en faveur des Hiſtoires d'une ancienneté fort reculée; parce qu'en ce dernier cas l'intervalle eſt auſſi long qu'il le faut, pour donner le tems à la vraye Tradition de s'éteindre, & aux fauſſes d'uſurper ſa place en s'élevant ſur ſes ruïnes. Suppoſé, par exemple, qu'il ne nous reſtât aucuns Documens hiſtoriques de ce qui ſe paſſoit en France il y a mille ans, il eſt certain que l'on chercheroit inutilement à s'en éclaircir dans la Tradition préſente, puiſque la première moitié

de cet intervalle a suffi de reste pour effacer le souvenir de la plûpart de ces événemens,& que l'autre moitié a fourni à la Fable, tout le tems dont elle a eu besoin pour s'emparer de la créance universelle. Il se pourroit donc fort bien qu'une Tradition présente sur de pareils Faits, quelque établie qu'elle fût, à remonter cinq ou six siècles, se trouvât avoir pour principe l'imposture d'un seul ou d'un petit nombre de Romanciers. Cette imposture auroit du réussir, faute d'anciens Ecrits dont la lecture eût maintenu de siècle en siècle la vraye connoissance des premiers tems, & fermé la porte au Mensonge.

§. XXV. *Comparaison entre le pouvoir de la Vérité & celui de l'Imposture.*

Après tout, le consentement des Peuples dans une même créance, ne pouvant être l'effet du hazard, la Vérité a cet avantage sur le Mensonge, de n'avoir besoin que d'elle-même pour se répandre, & pour réunir tous ceux qui se trouvent à portée de la connoître, dans le témoignage qu'ils lui rendent; au lieu qu'il faut à l'Imposture, des préparatifs

ratifs & des machines ; l'introduction générale d'une même Erreur, suppofant néceffairement le deffein, & ce deffein un intérêt de tromper les hommes, joint au pouvoir d'y réuffir. Or ce deffein, ce pouvoir, cet intérêt, ont toujours certaines bornes, qui empêchent qn'une même Erreur de fait n'en impofe à toute la Terre, & qu'une fauffe Tradition ne devienne univerfelle.

§. XXVI. *La propogation des Vérités hiftoriques a fes bornes, prifes dans l'état actuel du Genre Humain. Commerce libre entre les Peuples, puiffant vehicule pour les vrayes Traditions : comme l'infaillible moyen d'affermir les fauffes & de les étendre, c'eft le lien d'une domination tyrannique.*

J'avoue que les Traditions les plus autentiques ont auffi une certaine enceinte, dans laquelle elles fe renferment; parce que la fource des Faits hiftoriques étant attachée à de certains lieux, il eft comme impoffible que la connoiffance vienne à s'en répandre par-tout. Il n'en faut chercher d'autre caufe que l'état même du Genre Humain, difperfé

comme il eſt ſur toute la face de la Terre ; diviſé en Sociétés particuliéres qui ſont indépendantes les unes des autres, & que l'éloignement des Climats qu'elles habitent, l'interpoſition des Montagnes ou des Mers, la diverſité de Gouvernemens, de mœurs, de langage, empêchent de lier entr'elles un Commerce fort étroit, ſouvent même d'en avoir aucun. De là il arrive qu'un Fait célèbre dans un païs, ſera profondément ignoré dans un autre. L'Hiſtoire d'une Nation ſe renferme d'ordinaire dans les Limites de cette Nation ; elle ſe répandra tout au plus chez ſes voiſins. Elle s'affoiblira même en ſe communiquant ainſi de proche en proche ; & ſi quelque bruit confus en eſt porté dans des lieux plus éloignés, il n'y fera que des impreſſions légéres, que le tems aura bientôt amorties. Ce n'eſt qu'à meſure que la Navigation & le Commerce, les Transmigrations fréquentes, les Guerres & les Traités, les Voyages & les Conquêtes, ont mis plus de communication entre les différens Peuples, que la mémoire des Faits hiſtoriques a acquis plus d'étendue. C'eſt ainſi que les Voyages des anciens Philoſophes Grecs en E-

gypte

gypte & en Phénicie ; ensuite les longues guerres que la Grece eut a soutenir contre l'Empire des Perses ; après cela les Conquétes d'Alexandre , puis celles que les Romains pousserent jusqu'aux extrémités du Monde connu ; enfin l'établissement de la Religion Chrétienne dans ce même Monde, ont ouvert mille Canaux pour la transmission des faits anciens. C'est ainsi que par le moyen des nombreuses Colonies dont l'Europe a peuplé le Nouveau Monde, il nous est venu quelque connoissance de l'Histoire de ses anciens habitans.

Il est bon d'observer seulement, que si ce lien mutuel , qui de plusieurs Peuples civilisés, sans porter nulle atteinte à leur liberté , forme comme un seul Corps, dont les différentes parties se correspondent, si disje une telle union est propre à favoriser les progrès de la vérité historique ; un autre lien qui ne réuniroit les Peuples qu'en les soumettant à une même tyrannie , seroit très-efficace pour la propagation des Traditions fabuleuses , en fomentant l'ignorance, fruit infaillible de l'esclavage.

Mais enfin, quelque relation que les révolutions des affaires humaines ayent

pu former jusqu'ici entre différens Peuples, on conçoit assez que le Genre Humain tout entier ne sauroit s'unir d'une maniére assez étroite, pour faire qu'une Tradition vraye on fausse, qui n'aura d'abord été que la Tradition d'un Peuple particulier, puisse devenir celle de toute la Terre. Les Nations lointaines ne s'intéressent pas assez à l'Histoire de notre Europe, ni ne sont assez à portée des preuves de cette Histoire, pour lui donner la même créance qu'à la leur propre, & pour la communiquer à leur Postérité sur ce pied-là. Chacune à ses Traditions domestiques qui l'occupent, & qui repoussent les étrangeres. Selon l'ingénieuse réponse que je ne sai quel Missionaire reçut un jour d'un ces Barbares, ce qui est vrai pour nous ne l'est pas pour eux. A moins donc que tous les Peuples de la Terre ne devinssent en quelque sorte un seul Peuple, ce qui paroît moralement impossible, il ne se peut faire que toute la Terre reçoive une Tradition de la main d'un Peuple particulier ; le même obstacle se trouvant en ceci pour la Vérité comme pour l'Erreur.

§. XXVII.

§. XXVII. *S'il y a des Traditions universelles, elles sont aussi anciennes que le Genre Humain, & par conséquent vrayes.*

Concluons en, que supposé qu'il y ait dans le Monde quelque Tradition ou croyance de certains Faits, véritablement universelle, on sera en plein droit de la regarder comme aussi ancienne que le Genre Humain, & comme ayant la même origine. Certainement pour en trouver la vraye source, on sera obligé de remonter au dessus de l'Epoque de la distinction des Peuples, jusques aux tems où le Genre Humain ne composant encore qu'une seule Famille, ne faisoit, pour ainsi dire, que de naitre. Ce sera sur des faits qui l'intéressent tout entier, que devra rouler une Tradition de ce caractère. On en peut donner pour exemple le fait de la nouveauté du Monde, celui de la création d'un premier homme, celui de sa chûte, celui du Déluge universel. Faits que nous atteste formellement l'Histoire Sainte, mais dont on rencontre aussi des vestiges assez frappans dans la créance des diffé-

différens Peuples, au travers de mille Fables grossiéres dont ces faits y sont défigurez. (10) L'origine évidente de ces Traditions nous en cautionne la vérité: n'étant pas possible que sur le fait du Déluge, par exemple, sur celui de la nouveauté du Monde, sur celui d'un premier Pere, tige commune de Genre Humain, tous faits palpables, dont assez de Témoins purent s'éclaircir par leurs propres yeux, ils se fussent tous accordez à tromper la Postérité. (11) Disons la même chose des notions universellement répandues touchant un Libérateur, un état à venir, l'immortalité de nos Ames, & la déstruction finale de notre Monde. Créance que la seule Tradition a pu si généralement répandre, & qui doit avoir pour sa source une Révélation faite aux premiers hommes. D'un côté, l'on conçoit aisément que des vérités qui descendent d'une source commune à tous les Peuples, & qui sont également intéressantes pour tous,

(10) V. Bochart, Vossius, Cudworth, Stillingfleet, la Démonstration Evang. de Mr. Huet.

(11) Consultés en particulier là-dessus les *Archæologia Philosophica* du Dr. Burnet.

tous, s'y ſoyent conſervées à travers la ſuite des ſiècles, en s'obſcurciſſant pourtant par des mélanges inévitables d'erreur : d'autre part on voit aſſez l'impoſſibilité qu'il y a, que de telles opinions, qui ſeroient nées depuis la diſperſion du Genre Humain chez certaines Nations particuliéres, ſe fuſſent de là communiquées au Monde entier.

§. XXVIII. *La Tradition & les Monumens ſe prêtent un apui mutuel.*

Si les Monumens éclairciſſent & fixent la Tradition, il n'eſt pas moins vrai qu'à ſon tour la Tradition établit l'autorité des Monumens, & qu'en pluſieurs cas ſa voix à cet égard n'a rien d'équivoque. Ne craignons nullement de tomber par là dans le cercle vicieux de la cauſalité mutuelle. Lorſque l'époque des Faits n'eſt point aſſez reculée pour faire ſoupçonner à la Tradition qui nous les conſerve, d'autre principe que leur vérité, cette même Tradition prouve l'autenticité des Hiſtoires qui nous les racontent. Car ſi l'accord de la Tradition préſente ne nous permet pas de douter, par exemple, des principaux Evé-

Evénemens qui se passérent il y a deux cens ans en France, en Allemagne, en Angleterre, dans les Pais-Bas, à la naissance de la Réformation, ce même témoignage ne nous trompe point, lorsqu'il nous assûre que les Histoires de ces tems-là, que nous avons actuellement entre les mains, sont les mêmes qui furent publiées peu après les événemens qu'elles racontent, par des Auteurs contemporains. Rien n'empêche que ces Ecrits, qui nous donnent un détail exact de ces grands Evénemens, & qui sont destinez à en perpétuer la mémoire, ne trouvent dans la Tradition même un garand de leur autenticité. Une Tradition assez récente pour conserver la certitude des faits, devant l'être assez pour assûrer la date d'Ecrits aussi publics que ceux-là, avec la connoissance de leurs vrais Auteurs.

§. XXIX. *L'Autenticité des anciens Auteurs, & par là même la certitude de l'Ancienne Histoire, prouvée indépendemment de la Tradition.*

Pour ce qui regarde les Ecrits d'une date plus reculée, tels que sont tous ceux

ceux de l'Antiquité Gréque & Romaine; la queſtion ſur leur autenticité ſe vuidera facilement, ſi l'on fait réflexion ſur le caractère de ces Monumens, ſur la maniére dont ils ſont parvenus à notre connoiſſance, & ſur la confrontation qu'on peut faire de tous enſemble. Au moment que j'écris ceci, je ſai de certitude qu'Homere, Platon, Thucidide, Plutarque, Euſèbe; que Virgile, Cicéron, T. Live & St. Auguſtin, ſont d'anciens Auteürs, qui ont écrit les Ouvrages qui paroiſſent aujourd'hui ſous leur noms. Ce qui m'aſſûre la vérité de tout cela, c'eſt que ſi on refuſe de l'admettre, il faudra de néceſſité croire la choſe du monde la plus abſurde; ſavoir qu'il s'eſt formé, peu de ſiècles avant le nôtre, une Cabale de Fauſſaires qui, dans le beau deſſein d'en impoſer à toute la Terre, ont forgé à plaiſir tous ces Livres que nous regardons aujourd'hui comme les Chefs-d'œuvre de l'ancienne Gréce & de l'ancienne Italie: En ſorte que cette prodigieuſe variété de Sujets & d'Ouvrages de tous les genres, que cette diverſité admirable de génies & de caractères qu'on y rencontre, que ces différences de mœurs, d'opinions, de goûts,

goûts, de ſtiles, qui s'y obſervent; portraits ſi naïfs de celle des Païs & des ſiècles; que tout cela disje n'eſt qu'un jeu de l'Imagination d'une Societé d'Impoſteurs, & qu'un enfantement de leur cerveau. 2. Il ne ſera point permis de dire qu'une partie de cette Antiquité eſt ſuppoſée, & que l'autre ne l'eſt pas. Quand je confronte ces divers Ecrits, j'y decouvre une infinité de rapports par où ils s'entreſoutienent & ſe rendent témoignage les uns aux autres. Réunis tous enſemble, ils forment un Corps, dont les différentes parties s'ajuſtent avec une proportion trop ſoutenue, & un accord trop exact, pour n'avoir point ſon principe dans la Vérité. 3. Que ſi je fais réflexion ſur les voyes par leſquelles ce nombre prodigieux d'Ecrits a paſſé juſques à nous, l'abſurdité de la ſuppoſition que je réfute monte à ſon comble. Car il ſe trouve que les Auteurs Grecs & Romains ne nous ſont connus aujourd'hui, que parce qu'il y a environ trois cens ans que l'Europe ſortant d'une nuit d'ignorance dont elle avoit été couverte durant pluſieurs ſiècles, les Reſtaurateurs du ſavoir tirérent de la pouſſiére ces Ecrits qui y étoient enſévelis

velis en mille endroits différens, avec divers autres Monumens antiques qu'ils déterrérent de toutes parts. Comment veut-on que la prétendue Cabale, qu'on ſuppoſeroit avoir tramé contre la Poſtérité cette conſpiration inouïe, eût ſemé par toute l'Europe ces pièces de ſa fabrique, les eût enfouies en tant de différents endroits où l'on ne ſe ſeroit guére aviſé de les chercher, prévoyant pourtant qu'on les y trouveroit ? Comment conçoit-on qu'elle en eût ſi prodigieuſement multiplié des Copies, en leur emprimant ces différentes marques d'antiquité, ſur leſquelles la Critique a formé ſes règles pour le diſcernement de l'âge des Manuſcrits, & de leur autorité plus où moins grande ? Comment ces hardis Impoſteurs ont-ils pû prévoir les heureux hazards à qui l'on doit tant de découvertes de cette eſpèce, qui ſe ſont faites & ſe ſont encore tous les jours ? Comment-ont-ils pû diſpoſer de cette enchaînure d'evenemens imprévus qui dirigea les Savans dans une telle recherche ? Voyez dans quel abîme d'abſurdités cela nous enfonce. J'ai donc certitude de l'ancienneté de ces Ecrits. Je ſuis aſſûré des Faits qu'appuye le témoi-

gnage unanime de leurs Auteurs. Je ſuis ſûr que Platon, Virgile, Euſèbe, St. Auguſtin, ont compoſé les Ouvrages qui paſſent ſans contradiction ſous leurs noms. On ne peut deſirer là-deſſus de preuve plus inconteſtable que celle que (12) le conſentement unanime de tous ces Auteurs donne à chacun d'eux en particulier.

Ainſi quoique je ſache bien qu'on a rangé parmi les Oeuvres de St. Auguſtin, des pièces qui ne ſont pas de lui; quoique je n'ignore pas que l'on doute de quelques Livres attribués à Cicéron & à Euſèbe, l'étude même de l'Antiquité ayant fait naître ces doutes, je n'en ſuis pas moins aſſûré, ou plûtôt je le ſuis d'au-

(12) Dans les raiſonnemens Mathématiques le cercle eſt toûjours vicieux, parce que leur force gît dans la liaiſon de la concluſion avec un 1r. principe, de l'évidence, duquel dépend celle des conſéquences qu'on en tire. Dans cette chaîne de Propoſitions attachées, pour ainſi dire, à la Vérité fixe d'une premiére, celle qui en prouve une autre, ne ſauroit être prouvée par cette autre là, ni recevoir d'elle un apui qu'elle lui donne. Il n'en eſt pas ainſi des Démonſtrations morales. Elles conſiſtent dans un amas de preuves, où chacune reçoit autant de force qu'elle en communique. C'eſt comme un Globe dont les diverſes parties s'entre-ſoutiennent.

d'autant mieux, que les Tusculanes appartiennent à l'Orateur Romain, que les Livres de la Cité de Dieu sont de l'Evéque d'Hippone, & que celui de Cesarée a composé la Préparation Evangelique ; l'Antiquité s'accordant tout d'une voix à leur donner ces Ouvrages.

§. XXX. *Conclusion. La foi Historique roule toute entiére sur le grand Principe de la Véracité de Dieu, & sur celui de la raison suffisante.*

Voilà donc cet amas d'anciens Ecrits parvenus jusques à nous, qui forme une chaîne de Tradition que rien ne peut rompre, & qui, plus sûre que la Tradition orale, nous raproche les faits les plus reculés, & nous les fait voir, pour ainsi dire, parce qu'elle nous en donne autant de certitude que si nous les avions vus. Mais surquoi roule cette certitude de l'Histoire ? A quoi se réduit cette autorité, soit de la Tradition, soit des Ecrits, soit des Monumens d'une autre espèce ? Tout se réduit à un Concert de Témoignages que l'on démontre n'avoir d'autre cause que la vérité méme des Faits. Tout roule sur ce grand Principe, que le con-

concours des Phénomènes, prouve la réalité de leur unique raiſon ſuffiſante. Ce principe eſt lui-même appuyé ſur celui de la véracité de Dieu. Quoique nul témoignage humain, pris à part, ne démontre rien, il y a certains concours de témoignages qui donnent une pleine aſſûrance, parce qu'ils ne pouvoient ſe trouver joints avec la fauſſeté, à moins que Dieu par ſa Toute-puiſſance ne les eût réunis pour nous faire une illuſion qui ſeroit l'équivalent d'un Menſonge. On peut donc dire que le témoignage humain ne devient infaillible en certaines circonſtances, que parce que le témoignage divin l'eſt néceſſairement lui-même.



CHAPITRE III.

De la certitude des causes dans la Physique.

I. *Causes Physiques, Faits invisibles auxquels les Phénomènes rendent témoignage.*

SI le Monde Moral comprend dans son enceinte une multitude de faits que nous admettons sans les avoir vûs, sur l'assûrance que nous en donnent par leur témoignage unanime diverses Personnes qui ont dû les voir; le monde Physique est rempli de faits invisibles, & qui par cela même ne sauroient devenir l'objet du témoignage proprement dit. J'appelle *faits invisibles*, les causes des Phénomènes de la Nature. On n'a ce me semble d'autre moyen de découvrir avec certitude ces causes cachées, que par la proportion & la liaison qu'elles peuvent avoir avec les Faits visibles de la Nature, c'est-à-

dire, avec ces Phénomènes qui frappent nos yeux. Ces Phénomènes sont par rapport à leurs causes, ce que le Témoignage historique est par rapport aux faits dont il établit la Vérité; & si nous avons eu lieu de regarder le concours des Témoignages humains, comme un Phénomène moral, qui se trouvant nécessairement lié avec un certain principe, en démontre par là l'existence, pourquoi n'envisagerions nous pas les Phénomènes Physiques, comme un Témoignage naturel par où le fait, ou l'existence de leur cause invisible pourra se manifester? Ainsi dans la Physique comme dans l'Histoire on aura la même règle de certitude, qui sera la proportion des effets aux causes, ou la liaison des apparences qui frappent nos Sens, avec leur unique raison suffisante,

II. *Source des incertitudes de la Physique. Le Méchanisme qui en est la clef générale, n'est point un Principe, mais une combinaison de Principes.*

Je prévois l'Objection qu'on me va faire. Rien dira-t-on n'est plus trompeur

peur que vôtre maniére de raiſonner. Et d'où viennent donc les incertitudes éternelles de la Phyſique ? D'où vient que les Philoſophes ſe méprennent groſſiérement tous les jours à vouloir deviner les cauſes par les effets ? Témoin tant de Syſtèmes divers que le raiſonnement bâtit, & que l'expérience renverſe. A peine y a-t-il un ſeul Phénomène dans la Nature, qui n'ait donné naiſſance à plus d'une Hypothéſe. Ces Hypothéſes contraires, qui par des cauſes toutes différentes expliquent également bien les mêmes effets, ne montrent elles pas aſſez la fauſſeté de vôtre règle ?

Ma réponce eſt que l'incertitude des Syſtèmes Phyſiques, n'ébranle en aucune façon l'infaillibilité de la règle dont il s'agit. Ce n'eſt pas ſa faute ſi, pour la mal entendre, on en fait des applications peu juſtes, qui jettent enſuite dans l'erreur. (1) Ces Hypothéſes ingénieu-

(1) On pourroit fort bien les comparer à ces mémoires Romaneſques qui préſentent au Lecteur un mêlange embaraſſant de fiction & de vérité; où des recits feints s'enchaſſent ſi adroitement avec les Evenemens réels, & ſe placent avec avec tant d'art & de juſteſſe dans les vuides de l'Hiſ-

génieuſes, eſpèces de Romans Phyſiques où, quoi que la vraiſemblabance ſoit gardée, la vérité ne ſe trouve point, ſont elles dans le cas propoſé? Découvrent elles à l'eſprit un Principe ſimple auquel

l'Hiſtoire, qu'en ſuppoſant la vérité de ces recits, tout le reſte aura dû ſe paſſer comme l'Hiſtoire nous ne le raconte. Quoique les Evénemens naiſſent d'ordinaire les uns des autres, celui qui précéde étant la cauſe de celui qui ſuit, celui qui ſuit ne découvre pas pour cela celui qui précéde, parce que différents faits pouvant avoir les mêmes ſuites, à ne conſiderer qu'elles ſeules, on ne ſauroit démêler entre pluſieurs Principes poſſibles quel a été le véritable. Suppoſé par exemple que faute d'Hiſtoriens & de Monumens, il ſe rencontrât un vuide de pluſieurs ſiècles dans l'Hiſtoire de la Monarchie Françoiſe, il ſeroit aiſé pour remplir ce vuide de forger un Supplément, qui reprendroit du point de l'Interruption pour s'aller joindre à celui où la véritable Hiſtoire recommence, & qui par ce faux milieu réuniroit les deux extrêmités d'une maniére très-vraiſemblable. Il en eſt de même de ces Hiſtoriens Politiques qui, comme Tacite & Davila, donnent pour des faits certains, des Intrigues de Cabinet lesquelles ne ſubſiſtérent jamais que dans leur Imagination. On auroit raiſon de donner à cela le nom d'Hypothéſes Hiſtoriques tout comme la plûpart des Syſtêmes que les Phyſiciens ont inventés méritent celui de *Romans de la Nature*. Voi. *Lettres à la Marquiſe..... ſur le ſujet de la Princeſſe de Cleves*, p. 109. à quoi l'on peut joindre ce que dit *la Calprenede* cité dans *Bayle* Dict. Crit. Art. *Melanchton* rem. N.

auquel le concours général des Phénomènes ſe rapporte & ſe lie naturellement ? Rien moins. Une Hypothéſe conſiſte dans l'arrengement gratuit de diverſes cauſes imaginées, d'où l'on tire enſuite par ordre l'explication des divers effets que l'on voit. Or il eſt très-concevable, qu'un arrangement tout différend pourra également les produire, & que par conſéquent une Hypothéſe nouvelle, pourra diſputer à la premiére la gloire de les expliquer également juſte. Comme ils ne ſe rapportent point à un centre unique, & qu'ils reſultent, non d'un Principe ſimple, mais d'un amas de cauſes & d'une combinaiſon d'agens, ils ne nous découvrent point quelle eſt cette Combinaiſon préciſe, & ſi on la devine ce ne ſauroit être que par hazard.

Répréſentez-vous une vaſte Machine dont vous n'apercevez qu'une très-petite partie du jeu extérieur, & dont l'intérieur vous eſt caché. Vous voudriez ſavoir par quels reſſorts s'exécutent certains mouvemens qui vous frappent, & là-deſſus vous imaginez un certain arrangement de pièces qui pourroit produire cet effet là ; mais vous

n'ètes point sûr que l'arrengemeut supposé soit effectivement celui,d'où resulte ce jeu particulier dont vous recherchez la cause.

III. *La diversité des Hypothèses particuliéres;vient de ce qu'on ne peut remonter au Systême général de l'Univers.*

L'Univers est cette Machine si peu connue. Le Méchanisme,cause générale de ses mouvemens , base commune de toutes les Hypothèses Physiques qui sont tant soit peu sensées , le Méchanisme dis-je,enferme dans son idée celle d'une infinité d'Agens matériels,qui par leurs dépendances & leurs combinaisons mutuelles , forment une suite d'effets & de causes, dont nous ne saurions souvent tenir une certaine partie, sans embrasser la chaîne totale. Pour savoir quelle combinaison de figures & de mouvemens, dans les particules insensibles des Corps, produit tels & tels Phénomènes particuliers , il faudroit connoître quelle est celle , qui s'ajuste le mieux avec le Systême général de la Nature. Tant que ce Systeme général nous demeurera caché, diverses Hypothè-

thèſes ſur la tiſſure des Corps ſolides, & ſur la qualité des fluides qui les environnent ou qui pénétrent leurs pores, paroîtront ſe prêter également à l'explication des mêmes effets. De ces Hypothèſes bornées au beſoin préſent, & que l'on a faites exprès, pour un petit nombre de Phénomènes, ſans s'embaraſſer ſi elles ne ſeront poin démenties par d'autres Phénomènes imprevus, il eſt aiſé d'en trouver pluſieurs au lieu d'une. Mais qui pourroit remonter au Syſteme général de l'Univers pour en voir l'œconomie, ne ſeroit plus indifférent ſur le choix de ces Hypothèſes particuliéres ; par la connoiſſance des Loix générales, il atteindroit ſurement aux vrayes Cauſes ſpecifiques de tels ou tels effets particuliers, c'eſt-à-dire, à la juſte combinaiſon des Principes qui les produiſent.

Je cherche, par exemple, pourquoi une pierre jettée en l'air retombe. Pour éclaircir ce problême, je ramaſſe les diverſes expériences qu'on à faites ſur la peſanteur des Corps. Elles me ramenent bien toutes à un Principe général qui eſt le Méchaniſme ; je juge bien que la pierre ne tombe que parce

que d'autres Corps la repouſſent vers le centre de la Terre. Mais cette réponſe eſt trop vague pour me contenter. Je voudrois qu'on m'aſſignât une Cauſe propre à expliquer en détail tous les Phénomènes de la peſanteur. Là deſſus un Phyſicien imagine certains arrangemens, entre les divers fluides de nôtre Atmoſphére, il ſuppoſe des tourbIllons, qui circulent en tout ſens autour de la Terre, & qui dans leur preſſion mutuelle, s'aſſujetiſſent à certaines Loix. Je veux qu'à l'aide de ces ſuppoſitions, il explique tout ; je n'ai pourtant nulle aſſurance qu'il ait deviné juſte. Pourquoi ? C'eſt que cette prétendue cauſe qui explique tout, n'eſt point un Principe ſimple, mais une Combinaiſon d'Agens, d'où véritablement on peut déduire les Phénomènes en queſtion, mais qui n'a point une liaiſon ſi néceſſaire avec ceux-ci, qu'ils ne puſſent également reſulter d'une autre Combinaiſon toute différente. Pour changer l'Hypothéſe en Démonſtration, il faudroit montrer que l'arrangement qu'elle met dans nôtre Atmosphére, qui n'eſt qu'une petite parcelle de l'Univers, quadre avec le plan de la ſtructure géné-

néra-

nérale ; il faudroit que cette Hypothése tînt à des Principes, qui devenant plus simples, à mesure qu'ils se rendroient plus généraux, embrassassent l'ordre de la Nature entiére, pour rendre raison de ses divers Phénomènes. Que, par exemple, cet arrangement du tourbillon terrestre d'où l'on déduit les effets de la pesanteur, fût lui-même une conséquence des Loix générales, auxquelles tout le Systéme planetaire est assujetti ; & que l'on retrouvât en petit dans les moindres productions de la Nature, l'application de ces mémes loix.

IV. *Tout étant enchainé dans la Nature, il nous faudroit une Histoire complette des effets, pour atteindre à la connoissance des causes, qui étant compliquées, le seront differemment pour chaque effet particulier, selon que se trouvera réglé le Systême général.*

On ne s'étonnera donc plus de la varieté des Systémes Physiques ni de leur incertitude, si l'on fait réflexion 1. Sur le petit nombre de faits qui nous sont connus dans l'Histoire de la Nature ; c'est un abime dont nous ne découvrons que les bords. 2. Sur le nombre d'a-

gens qui peuvent concourir dans le Méchaniſme de chaque effet particulier, & dont l'action peut s'y compliquer en mille maniéres différentes. 3. Sur la prodigieuſe enchainure de ces cauſes, de ces agens, de ces reſſorts dans la Machine univerſelle; enchainure néceſſairement reglée ſur un certain Plan général.

Priez un habile Méchanicien, de deviner comment eſt faite la fameuſe Horloge de Lyon qui a tant de ſingularitez admirables, mais en lui cachant la meilleure partie de ces ſingularitez; il agencera dans ſa tête une Machine très propre à produire les effets que vous lui dites, mais ce ne ſera point là l'Horloge. Il s'écartera moins de ſa véritable conſtruction, à meſure qu'il ſera mieux inſtruit de ce que cette Horloge fait faire. Enfin s'il peut la voir & l'examiner tout à loiſir, il en devinera tout l'interieur & toute l'énigme, (1) en raiſonnant juſte ſur les principes de ſon art.

De même en pluſieurs rencontres pour trou-

(1) Voyez l'*Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, Eloge de Mr. Sauveur.

trouver la vraye cause de ce qui se passe dans un petit coin de la Nature, il faudroit que son Oeconomie générale nous fut connue ; & pour arriver à cette Oeconomie générale, qui comprend tout l'ordre de ses causes, nous aurions besoin d'avoir l'Histoire complette de ses effets. Les Principes généraux auxquels cette Histoire Universelle de la Nature nous conduiroit, devroient passer pour des principes démontrés, & non pour de simples Hypothéses. L'on ne pourroit confondre avec elles un Systeme qui se fonderoit sur de tels Principes ; La difference est trop sensible. Dans celles là vous assemblez arbitrairement un assez grand nombre de suppositions pour n'expliquer que peu d'effets ; au lieu que dans le Systeme dont je parle, une varieté immense d'effets se déduisant d'un petit nombre de Loix très simples, ne laisseroit aucun doute sur la realité de ces Loix. Cette simplicité féconde qui ramene tous les effets naturels à une commune source, y caractérise la sagesse du Créateur, & devient par là un Principe de Certitude dans la recherche des causes.

V. *Comparaison de la Nature avec un chiffre.*

L'emploi du Philosophe dans la recherche des causes naturelles, est assez semblable à celui d'un Déchiffreur. On m'a donné une Lettre en chiffre; il s'agit d'en avoir la clé pour découvrir le sens de la Lettre. Pour y parvenir, je la tourne de tous les côtés imaginables. Je médite sur l'assemblage des caractéres, sur leurs combinaisons, leur ordre, leurs différentes situations. Là-dessus s'offrent à moi des Hypothéses, qui le plus souvent s'entre détruisent. Enfin à force de tentatives j'ai le bonheur de rencontrer une clé, au moyen de laquelle je trouve par-ci par-là dans la Lettre, quelques lignes d'un sens assez suivi; je vois pourtant bien que ce n'est pas là le véritable Alphabet, puisque, à l'exception de ce peu de lignes qu'il explique, le reste de la Lettre demeure pour moi d'une impénétrable obscurité. Le véritable sera celui qui donnera un sens complet à la Lettre entiére, laquelle ne forme qu'un tout & qu'une suite liée. Si je parviens

viens à trouver une fois ce ſens complet, je ne pourrai plus douter que je ne tienne la vraye clef, n'y en ayant qu'une qui puiſſe expliquer tout. De même en Phyſique, une Hypothéſe pour me rendre aſſez clairement raiſon de quelques Phénomènes, n'en a pas plus de certitude, dès que ces Phénomènes ſe trouvent dans le Syſtéme Univerſel être liez avec d'autres, qu'elle ne m'explique point. Mais donnez m'en une qui m'explique tout ce que je vois, & qui me faſſe, ſur toute l'étendue des mouvemens que mes yeux découvrent dans l'Univers, l'effet d'une Clé qui me déchiffre une Lettre de quatre pages, en lui donnant un ſens parfaitement net & ſuivi, je ne la traiterai plus d'Hypothéſe, mais de Cauſe évidente & démontrée.

VI. *Exemple d'un Syſtéme démontré en Phyſique; c'eſt celui de* Copernic; *parce qu'il raméne l'Univerſalité des apparences céleſtes à un Principe ſimple.*

Voilà pourquoi (2) le Syſtême de Coper-

(2) Voyez l'*Hiſtoire de l'Acad. Royale des Sciences* An 1703. p. 89. & An. 1705. p. 151. de l'Edit. de Hollande.

pernic ne passe plus chez les Philosophes pour une simple Hypothése, la supposition du mouvement de la Terre, qui roule sur son Axe en tournant autour du Soleil, étant un Principe très-simple, par où s'expliquent tout d'un Coup toutes les apparences célestes, & qui d'ailleurs rentre dans la Régle générale de tout le Systéme planetaire : au lieu qu'en supposant la Terre en repos, on renverse cette Régle, pour attribuer aux Corps célestes une complication de mouvemens irréguliers & confus, à chacun desquels il faudroit assigner une cause différente, loin de les pouvoir rapporter tous à la même. Quelle comparaison y a-t-il entre un Principe aussi simple que celui du mouvement de la Terre autour du Soleil, qui se trouve lui-même d'ailleurs une conséquence nécessaire de la Loi générale, que suivent exactement (3) toutes les Planétes de notre Tourbillon, tant principales que secon-

(3) On commence à s'apercevoir que les Cométes elles mêmes, qui jusques ici passoient pour indépendantes, se rangent aussi sous la même Loi. Voi le mémoire de Mr. *Cassini*, sur la Cométe de 1729. dans l'an. 1730. de *l'Acad. Royale des Sciences*.

ſecondaires, quelle comparaiſon disje entre ce principe, & la bizarre ſuppoſition des différens Cieux auxquels Ptolomée attache les Planétes, & de la multitude de Moteurs, qu'il faudra leur aſſigner pour rendre raiſon de leurs prodigieux mouvemens, qui deviennent réels, dès que l'on ſuppoſe la Terre immobile. Quant au mouvement diurne de la Terre ſur ſon Axe, c'eſt encore un principe que ſa ſeule ſimplicité, comparée avec les Phénomènes qu'il éclaircit, eſt capable de perſuader à tout eſprit attentif; puisque ſi la Terre reſtoit immobile ſur ſon Axe, il faudroit ſuppoſer aux Corps céleſtes contre toute régle & toute apparence, (4) une égalité parfaite de mouvemens par rapport à la Terre autour de laquelle ils tourneroient tous en vingt & quatre heures, ſans en pouvoir jamais trouver de cauſe; au lieu que la Révolution de la Terre autour d'elle-méme la chargeant ſeule des apparences de ce mouvement, rend aux Etoiles fixes un repos qui leur convient, & laiſſe aux Planétes

(4) Voyez les *Entret. ſur la plur. des Mondes*, dernier Soir.

nétes l'inégalité reglée de leur cours. J'avoue que, posé que ce soit la Terre qui tourne, nos yeux sont trompés, mais c'est par une illusion qui leur arrive en mille autres rencontres, & que nous sommes tout acoutumés de rectifier; au lieu que si la Terre étoit immobile, & que par conséquent le Systême de Copernic se trouvât faux, ce seroit notre esprit lui-meme qui seroit induit en erreur, par l'idée de cette cause simple, qu'il ne peut s'empêcher d'admettre, lorsque tous les Phénomènes s'accordent à la lui offrir.

Il sera bon d'ajoûter, car on ne peut prévenir avec trop de soin les chicanes Pyrrhoniennes, que cette totalité des Phénomènes expliqués, à la prendre dans la derniére rigueur, n'est pas même absolument nécessaire pour assurer la Vérité du Principe qui les explique. Autrement le Sceptique nous dira qu'on n'est jamais sur de les connoître tous; ou bien à cent apparences, dont ce Principe rend raison, il s'applaudira d'en pouvoir opposer une seule inexplicable. Mais on sent assez combien cette deffaite est frivole. La difficulté de concilier un Phénomène unique avec la cause

cause qui les explique tous à l'exception de celui-là, pouvant avoir différentes sources, n'ébranle aucunement la Démonstration formée du concours des Phénomènes liés avec cette cause simple. Par exemple, une seule Observation céleste, qui ne paroît pas s'accorder avec la supposition du mouvement de la Terre, ne ballancera jamais le concert des apparences qui favorisent ce mouvement. On peut supposer de l'erreur dans l'Observation, ou quelqu'illusion Optique. Pour n'avoir pas encore trouvé le moyen de la concilier avec le Systéme, il ne s'ensuit pas que la conciliation soit impossible. Cette unique objection ne fera point douter de la Vérité du Systéme; non plus que trois mots que je ne puis dechiffrer dans un chiffre de trois grandes pages n'empècheront point que je ne sois sûr d'en avoir trouvé la vraye clef.

VII. *La Nature se develope mieux en grand qu'en petit, & pourquoi.*

Au reste s'il est rare dans la Physique de découvrir, avec le même dégré de certitude la cause de divers Phenomènes,

nes, qui nous ſont très-familiers, cela vient de ce que la Nature ſe montre mieux en grand, qu'elle ne fait en petit. Dans la vaſte étendue où ſe promenent les Corps céleſtes, on eſt bientôt frappé de l'harmonie de leurs mouvemens, & de la ſimplicité des Loix auxquelles ils obeïſſent : Mais dans un certain détail d'effets qui n'occupent qu'un petit eſpace, la Nature ſe dérobe à nous. Son opération, devenue infiniment plus compliquée par la conſtitution inconnue des ſujets ſur lesquels elle agit, y échape aux regards les plus pénétrans. De là l'incertitude des conjectures par où l'on tâche d'expliquer la cauſe du reſſort, celle de la dureté des Corps, celle de certaines concrétions, diſſolutions, fermentations, &c. celle du Tonnerre, des Vents & de tant d'autres metéores ; celle des maladies, & des différents effets que les drogues, & les alimens peuvent produire ſur le Corps humain. Autant de problémes dont, s'il m'eſt permis de dire ainſi, l'inſolubilité paroît par la varieté même de leurs ſolutions.

VIII. *Le degré de ſimplicité dans les Hypothéſes fait celui de leur vraiſemblance.*

Cependant ſans atteindre à la certitude, ces diverſes Hypothéſes en approchent plus ou moins, ſelon qu'il y a plus ou moins de ſimplicité, & tout enſemble de fecondité dans leurs principes. Plus une Hypothéſe a ce double caractére ; plus le nombre des Phénomènes qu'elle éclaircit, eſt grand par rapport à celui des ſuppoſitions que leur explication exige, & plus elle approche de la Démonſtration.

IX. *La Régle du plus ſimple, n'eſt autre que celle de la Raiſon ſuffiſante.*

Ce Principe de la plus grande ſimplicité, dérive, comme il eſt aiſé de le voir, de celui de la Raiſon ſuffiſante ; ou plutôt il n'eſt que l'application de ce dernier, au Méchaniſme de la Nature. Que Dieu agiſſe par les plus ſimples voyes, la preuve en eſt ſa Sageſſe qui ne fait rien d'inutile. Si deux ou trois Loix générales ſuffiſent pour entretenir le

le Syſtéme de l'Univers, & pour donner tous les Phénomènes que nous y voyons, ce que ſon Auteur ajoûteroit à cette premiére Diſpoſition étant inutile, n'auroit point, avec la fin qu'il ſe propoſe, cette proportion de moyens convenables & néceſſaires, qui caractèriſe une infinie Sageſſe. En ce cas Dieu démentiroit la ſienne. Il écarteroit par choix ces principes ſimples, ces moyens ſuffiſans auxquels lui-même conduit notre eſprit, par les idées d'ordre, de ſageſſe & de raiſon qu'il y a miſes, & qui ſont notre unique régle pour juger de ſa conduite. La ſienne nous tromperoit, par n'être point auſſi ſage qu'elle pourroit l'être.

Je ſai bien qu'en pluſieurs cas, ſoit de Phyſique, ſoit de Méchanique, l'application du principe n'eſt pas aiſée. J'en viens d'alleguer les raiſons. Mais cela n'empêche pas qu'en d'autres il ne décide avec évidence. Eſt-on dans l'embarras de choiſir entre Ptolomée & Copernic ? Ou ſi vous voulés, entre Ariſtote & Newton, ſur le Syſtéme général de l'Univers? Heſite-t-on ſur le plus ou moins de ſimplicité des deux Syſtémes, ou de la cauſe Phyſique des Phénomènes dans

l'un

l'un & dans l'autre ? Craindra-t-on ici le Sophisme d'énumeration imparfaite, comme s'il pouvoit y avoir quelque autre Systéme du Monde, autant ou plus simple que celui de Copernic, dont jusques ici la connoissance nous eût échape ? Non sans doute, il n'y a point de milieu. Ou la terre tourne, ou elle ne tourne pas. Ce qui produit une alternative nécessaire de plus ou moins de simplicité dans l'Oeconomie générale. L'Hypothése de Ticho, ne fait proprement point un troisiéme Systéme à part, ce n'est qu'un composé des deux autres ; exclus, en vertu de notre Règle, par tout ce qu'il tient du premier, se reduisant au second pour tout le reste.

Voici donc encore une fois la bonté de notre Règle justifiée, puisque lorsqu'il s'agit d'expliquer les Phénomènes de la Nature, la découverte d'un principe simple d'où on les peut déduire naturellement, suffit pour donner l'exclusion à des Hypothéses plus composées ; & que notre esprit ne manque jamais de rejetter, comme une supposition forcée & arbitraire, celle d'une multitude de causes conjointes pour la pro-

production de certains effets, lorsqu'il s'offre une Cause unique, qui seule peut remplacer toutes les autres.

CHAPITRE IV.

De la certitude des Effets de la Nature ; où l'on traite de l'Analogie, de l'uniformité des Loix naturelles, en examinant quelle est la force des argumens qui roulent sur ce double principe.

I. *L'Ordre de la Nature est la règle de nos connoissances.*

AUtant qu'il est rare & difficile de parvenir à la connoissance des Causes naturelles, autant paroît il-aisé de s'assurer de leurs Effets. Nous n'avons point de Principe d'un plus grand usage à cet égard, au deffaut du témoignage des sens & de notre expérience naturelle, que celui de l'Analogie. Le premier coup d'œuil nous montre dans la Nature, au travers de l'admirable varie-

varieté de ses Ouvrages, une certaine règle qui soumet tout à des Loix invariables, qui raméne les choses en différens tems, en différens lieux, qui différencie les Objets par certains caractères fixes, qui donne aux Générations un cours uniforme, en perpétuant les mémes Espèces, ensorte que chaque Plante, chaque Animal produit son semblable, & que les memes effets naissent ordinairement des mêmes causes. L'expérience commune à tous les Hommes, & l'étude de la Physique qui est particuliére aux Philosofophes, nous découvrent de plus en plus cet Ordre constant des choses naturelles, lequel en met dans la connoissance que nous en avons. Ordre digne tout à la fois de la Sagesse, & de la Bonté du Créateur. Ordre sans lequel nous serions exposés à nous méprendre à tout moment, nous ne pourrions compter sur rien, ni nous assurer de rien, & demeurerions en proye aux affreux inconvéniens d'une incertitude éternelle. Où en serions nous, par exemple, si aucune marque extérieure ne distinguoit les poisons d'avec les alimens qui nous nourrissent, & si les mœurs du Loup se trouvoient cachées

chées sous la figure de l'Agneau ? Que deviendroit la vie humaine, si nous n'étions pas assurés que le Soleil se levera demain, & que demain les Riviéres ne remonteront pas vers leur source ? S'il n'étoit par sûr que les Corps, qui dans notre Climat pésent vers le centre de la Terre, eussent par tout la même pesanteur, & que les Marées auront dans un an sur nos rivages le même cours qu'elles y ont aujourd'hui ? Tout l'ordre de nos actions seroit troublé, & la Societé humaine ne subsisteroit guere longtems, dans cette effroyable confusion de toutes choses. Il faut donc poser pour Principe de notre Certitude, la sagesse & la bonté du Créateur dans l'établissement de certaines Loix, & sa constance à les maintenir, afin qu'elles servent de régles à notre conduite, & que nous puissions jouïr avec confiance de tout ce qui nous environne. Il est indigne d'un Etre si sage & si bon, de porter atteinte à ces Loix, à moins que ce ne soit par des interruptions courtes, rares, passageres, qui ne déconcertent point le Systéme total, & dont nous puissions d'ailleurs appercevoir le but, & tirer quelque avantage.

II. *Différence entre les Loix des Corps, & celles qui gouvernent les Esprits.*

Nous avons remarqué dans l'Article de l'Histoire, que le Monde moral est aussi gouverné par certaines Loix invariables, qui reglent la suite de ses Phénomènes. De sorte qu'on verra toujours les Agens libres, en de certaines choses, & dans les mêmes circonstances, observer une même conduite. Mais il y a cette différence, que ces derniéres Loix étant fondées sur la Nature de l'Esprit humain, & sur un certain ordre de raison qui n'est nullement arbitraire, Dieu n'en interrompt point le cours, & qu'il seroit peu digne de sa sagesse de faire des miracles à cet égard : au lieu que celles par où la Nature corporelle est gouvernée, ayant beaucoup plus d'arbitraire dans leur Principe, sont soumises à un Ordre superieur, qui demande quelquesfois que leur cours ordinaire soit arrété.

III. *Le Principe de l'Analogie ne meine qu'à des conclusions probables.*

Observons outre cela, qu'une Analogie

tirée de la reſſemblance extérieure des Objets, pour en conclure leur reſſemblance intérieure, n'eſt pas une régle infaillible. Elle n'eſt pas univerſellement vraye, elle ne l'eſt que *ut plurimum*. Ainſi l'on en tire moins une pleine certitude, qu'une grande probabilité. On voit bien en général qu'il eſt de la ſageſſe de Dieu & de ſa bonté, de diſtinguer par des caractéres extérieurs les choſes intérieurement différentes. Ces apparences ſont deſtinées à nous ſervir d'étiquette pour ſuppléer à la foibleſſe de nos Sens, qui ne pénétrent pas juſques à l'intérieur des Objets. Mais quelquefois nous nous méprenons à ces étiquettes. Il y a des plantes venimeuſes qui reſſemblent à des plantes très-ſalutaires: de même de certains inſectes &c. Si le rugiſſement du Lion & le bélement de l'Agneau, caractériſent le naturel de ces animaux, la douceur du Chat & la rudeſſe du Coq, furent des indices trompeurs pour le jeune Rat de la Fable. Il raiſonna par Analogie, & l'Analogie le jetta dans l'erreur, comme elle nous y jette ſouvent ſur pareille matiére. Il eſt très-probable que dans les cas ſemblables la Nature agit d'une ma-

maniére semblable; mais cela ne fournit point une pleine certitude à nos jugemens, parce que les cas qui paroissent semblables, peuvent ne pas l'être. Quelquesfois nous sommes surpris de l'effet imprevû d'une cause, d'où nous nous attendions à voir naître un effet tout opposé. C'est qu'alors d'autres causes imperceptibles s'étant jointes avec cette premiére à notre insû, en changent la détermination. La cause nous paroît la même, & cependant ne l'est point. Il arrive aussi que le fond des Objets n'est pas toujours diversifié à proportion de leur dissemblance extérieure. La règle de l'Analogie n'est donc pas une règle de certitude, puisquelle a ses exceptions. Il suffit au dessein du Créateur, qu'elle forme une grande probabilité, que ses exceptions soyent rares, & d'une influence peu étendue.

IV. *Les Loix générales nous donnent certitude sur les cas particuliers.*

Il n'en va pas de même des Loix établies, qui sont reconnues pour telles par la varieté immense des effets qui y

ſont ſoumis. Ces princip es ſimples ſont les cauſes toutes trouvées des effets qu'ils expliquent , & qu'ils réuniſſent dans leur ſimplicité feconde. C'en ſont les vrayes Raiſons ſuffiſantes, dont la certitude appuye ſur une règle générale. La permanence de ces Loix ſe prouve par leur caractére de Loix, & par la Sageſſe du Legislateur, qui ne les a ſans doute établies, qu'afin qu'elles fuſſent conſtamment obſervées, & qu'il y eût un cours uniforme ſur lequel les hommes puſſent tabler dans le réglement de leur conduite. Pour la reſſemblance interne entre les Objets extérieurement ſemblables , ce n'eſt qu'entant qu'elle eſt la ſuite d'une Loi générale, qu'on y peut compter.

Par exemple , une Loi générale règle la propagation des Eſpèces. Un Pomier produit un autre Pomier, & ne produira jamais un Sep de Vigne. Un Animal engendre toujours ſon ſemblable. On ne verra point naître un Cerf d'une Lionne. (1) La Colombe ne ſe trouvera jamais entre les petits de l'Aigle. Dès-là

(1) ——— *Nec imbellem feroces.*
Progenerant Aquilæ Columbam, Hor. Carm. Lib. IV. Od. IV. verſ. 31, 32.

là je puis m'aſſurer qu'un Animal à figure humaine, qui ſe préſente à mes yeux, eſt un véritable Homme ; me fondant ſur cette Loi qui met un cours réglé dans les générations des Animaux. Mais en vertu de la ſimple Analogie priſe de la forme extérieure, je ne dois point conclure de ce que l'Homme eſt doué d'une Ame, qu'il faut que le Singe en ait une auſſi. Pourquoi ? Parce que parmi les Loix qui me ſont connues, il n'en eſt aucune qui règle cette exacte proportion. La figure humaine d'un inconnu qui garde devant moi le ſilence, me fait bien préjuger que c'eſt un Homme ; je ne ſaurois en douter raiſonnablement, parce que je ne dois jamais préſumer ſans motif une exception à la règle générale, qui établit une reſſemblance eſſentielle entre tous les individus humains ; mais ſans le ſecours d'une Loi connue, la ſeule reſſemblance d'une telle figure avec la mienne, ne me démontreroit point que cette Créature à une Ame comme moi, ſuppoſé que n'ayant jamais vû d'autres hommes, j'ignoraſſe la Loi qui perpetue le Genre humain. Qu'il parle cet Homme, qu'il agiſſe raiſonnablement devant moi, d'a-

bord je le reconnoîtrai pour ce qu'il eſt.

V. *Application de ces Principes à l'exiſtence des Ames humaines.*

Je n'ai beſoin que de ſavoir ce qui ſe paſſe au fonds de mon Ame, pour me convaincre que des actions humaines dans d'autres ſujets, doivent avoir une Ame pour leur cauſe. Mais de la figure, à l'Ame humaine, le raiſonnement ne conclut, que lorsqu'on ſuppoſe connue la Loi du Créateur touchant l'uniformité des eſpèces en général, & touchant la conſtitution de l'eſpèce humaine en particulier. Or cette Loi, je ne viens à la connoître, que par ma propre expérience ſoutenue de celle d'autrui; c'eſt-à-dire, par des inductions tirées d'une infinité d'exemples particuliers, que moi même, & d'autres avant moi depuis que le Monde eſt Monde, avons verifiez avec ſoin; ce qui ne s'eſt pû faire que par la méthode qui remonte des effets à la cauſe, & des actions raiſonnées à une Ame raiſonnable. L'avantage de cette méthode ſaute aux yeux. Elle eſt ſimple; elle eſt à l'uſage d'un hom-

homme qui se croyant seul dans le Monde, rencontreroit tout à coup une Créature qui lui ressemble. Répréséntons-nous Adam seul dans le Paradis terrestre, sans le secours d'aucune Révélation, & n'ayant pour diriger ses jugemens d'autre guide que la lumiére naturelle. Adam voit pour la premiére fois Eve endormie. Il pourra bien conjecturer par une Analogie prise de tant d'espèces d'Animaux qui lui sont connues, qu'Eve est une Créature raisonnable comme lui; cependant n'en ayant vû naître aucune de cet ordre, ignorant que Dieu en ait formé quelque autre que lui, & qu'il ait dessein d'en établir & d'en perpetuer l'espèce, Adam demeure en suspends sur la nature du nouvel Objet qui frappe ses yeux. Mais sitôt qu'Eve s'étant reveillée vient à lui parler, & qu'il la voit agir en Créature raisonnable, il juge avec certitude que c'en est une.

VI. *La seule Analogie démonstrative est celle des effets avec leur cause.*

L'avantage de cette maniére de raisonner, sur la nature intrinseque d'un

Objet, paroîtra mieux encore, ſi vous l'appliqués à des cas , où l'Objet étant inviſible, on ne peut le définir que par le moyen des effets, dont il eſt ſuppoſé la cauſe. L'homme qui fait à mes yeux certains mouvemens, eſt une Créature viſible par ſon Corps, & ce Corps d'une forme pareille au mien, entre pour quelque choſe dans le jugement, que je porte en lui attribuant une Ame; quoique la Démonſtration que j'ai de l'exiſtence de cette Ame , ne roule point ſur une telle Analogie. Prenons donc pour exemple d'autres Phénomènes. Prenons un édifice regulier, que je verrois s'élever ſans l'aide d'aucun maſſon; un Canevas , ſur lequel les fils de laine & de ſoye viendroient s'étendre comme d'eux mêmes , pour former une magnifique tapiſſerie; un Luth qui rendroit les plus mélodieux accords , ſans qu'aucune main parût le toucher. Je dis, que ces induſtrieux effets m'indiquent un Artiſte que je ne vois point, qui par conſéquent n'eſt point un homme, mais qui doit être une Intelligence fort ſemblable à l'Ame humaine. Pour les expliquer je ne puis avoir recours aux Loix naturelles. Ni celle de la communi-

munication des mouvemens, ni celle de l'union de l'Ame & du Corps, ne me rendent en cette rencontre raiſon de ce que je vois. Nulle induction non plus, qui ſe puiſſe tirer de la reſſemblance extérieure de deux Objets, à leur conformité intrinſeque. Je n'ai pour me ſervir de guide, que le rapport eſſentiel des effets avec leur cauſe; le rapport entre un Ouvrage où brille l'Art & le choix, & un Ouvrier intelligent; entre une production qui, toute induſtrieuſe qu'elle eſt, porte des caractères d'imperfection, & une Intelligence bornée.

Tous les Ouvrages de l'Art peuvent être placés en ce rang, n'étant tous en effet que des Copies deffectueuſes d'un Original admirable, qui eſt la Nature. L'on y pourroit mettre encore tous les ſignes imaginables, qui manifeſtent les penſées d'un Eſprit fini.

Vous obſerverez à ce ſujet, que quoi qu'une Loi naturelle règle l'influence reciproque de l'Ame & du Corps l'un ſur l'autre, ce n'eſt point cette Loi, arbitrairement inſtituée par le Créateur, qui donne aux actions de l'homme le caractère d'actions raiſonnables. La

Nature ſeule de l'Ame humaine, laquelle ſe ſert pour les produire, de l'empire que les Loix de l'Union lui donnent ſur ſon Corps, & ne s'en ſauroit ſervir que conformement à ces Loix, la Nature disje de cette Ame, ſuffit pour cela. Par conſéquent ce n'eſt point l'Union déja connue, qui fait rapporter ces effets à leur vraye cauſe ; c'eſt leur Nature même qui l'indique, nous découvrant enſuite les Loix ſuivant lesquelles cette cauſe agit. Et voilà juſtement pourquoi les merveilleux Phénomènes, que je viens d'alléguer, feroient preuve de l'exiſtence d'un Principe intelligent, ſans qu'il fût beſoin de ſuppoſer de pareilles Loix, & ſans les connoître.

L'expérience ſeule nous découvre les Loix naturelles, tant celles de l'Union de l'Ame avec le Corps, & celle de la conſervation de l'eſpèce humaine, où des eſpèces en général, que celles de la peſanteur, du choc des Corps, &c. qui toutes enſemble réglent l'ordre de la Nature. Nos épreuves réïterées, jointes au témoignage des hommes qui ont habité le Monde avant nous, & qui y ont toujours remarqué les mêmes Etres

tres, le même ordre, les mêmes Loix, nous autorisent à compter sur une infinité de faits Physiques, pour le présent & pour l'avenir. Cet ordre général que l'Etre infiniment sage a dû rendre permanent, pour servir de règle à nos jugemens & à nos actions, nous donne une certitude fondée sur ce que Dieu est bon, & qu'il n'a point voulu nous tromper; ce qui arriveroit, s'il changeoit cet ordre sans nous en avertir, du moins par raport à la sphére des Objets qui nous intéressent. A peine est-il besoin que j'observe, que ce ne sera point altérer ce bel ordre, ni tromper les hommes, que d'y faire une interruption passagére par quelqu'effet miraculeux, auquel ils n'étoient point préparés. Ce prodige aisément reconnu pour tel, qui se borne à certain tems, à certain lieu, & dont le but se fait connoître, ne porte aucune atteinte à la certitude de nos connoissances, ni au repos de la vie humaine. Il n'en seroit pas de même des prodiges invisibles qui feroient illusion à nos Sens, & qui ne paroitroient avoir ni raison ni but. Je reviens à mon sujet.

VII. *Caractere des Loix naturelles, l'Universalité & la permanence. On s'assure qu'il y a de telles Loix, par le grand Principe de la Raison suffisante, joint à l'idée de la sagesse & de la bonté du Créateur.*

Les Loix, d'où resulte tout l'ordre de la Nature, ont donc nécessairement ces deux caractères, l'universalité & la permanence. Elles doivent s'étendre à tous les lieux comme à tous les tems. C'est ce qu'exige la sagesse qui a établi ces Loix, puisqu'elle agit d'une maniére uniforme, & qu'y déroger par des exceptions frequentes, ce seroit les aneantir. La bonté & la véracité de Dieu ne le demandent pas moins, puisque de telles Loix sont le seul apui de notre certitude, & de notre confiance dans la conduite de la vie. Si après m'être crû assuré par mon expérience, & par celle de tout les hommes, que les Corps sont pesans, & que l'impression qui les pousse vers le centre de la Terre, augmente dans une certaine proportion à mesure qu'ils s'en aprochent, je n'en osois conclure que la méme Loi

regne

regne dans les climats les plus éloignés, ou que demain les Corps feront pefans tout comme ils le font aujourd'hui, quelles mefures pourrois-je prendre pour quoi que ce foit ? D'ailleurs, fi toujours & par-tout les Corps ne font pas pefans, l'Auteur de la Nature démentira fa fageffe en fe contredifant lui-même, en agiffant par caprice & fans but, en établiffant d'un côté une règle qu'il détruit de l'autre, & qu'il me rend inutile en la violant. Voilà pour la Sphére des Objets qui ont quelque relation avec nous. Pour ceux que leur extrême éloignement met hors de notre portée, nous n'avons à leur égard qu'une vraifemblance prife de l'Analogie, entre ce que nous connoiffons de ces Objets, & ceux qui nous font mieux connus ; prife encore, fi vous voulés, de la fimplicité des voyes de Dieu. Par cette raifon il y a grande apparence, que les Loix de la refraction, & celles du choc des Corps, font les mêmes dans Jupiter que fur notre Terre.

Ainfi l'Analogie toute feule ne donne à nos raifonnemens, que de la probabilité ; au lieu qu'en concluant d'une Loi générale aux effets particuliers, nous

allons jusques à la certitude. Mais comment nous assurons-nous que de telles Loix existent ? C'est par cette grande Règle, qui de la liaison d'une multitude de Phénomènes divers, conclut la realité du Principe simple qui les explique, & auquel ils tiennent tous. Quant à l'immutabilité de ces Loix, nous en avons pour garand la Sagesse même de Dieu, qui n'est point inconstante dans ses plans, ni changeante dans ses vues ; sa Bonté, qui se trouve intéressée à maintenir un ordre nécessaire à la tranquilité des hommes ; enfin sa Véracité, qui ne lui permet pas de leur rendre inutile, le seul Principe capable de fixer leurs jugemens dans les affaires de la vie.

CHAPITRE V.

De l'existence des Esprits ou Agents immateriels, où l'on démontre en particulier l'existence des Ames humaines, & de celle des Bêtes.

I. *Cause immaterielle caractèrisée par ses effets.*

ON vient de voir de quel secours est cette Règle dans le discernement des Causes matérielles, lorsqu'il s'agit d'opposer Méchanisme à Méchanisme; mais sa vérité paroîtra dans un plus grand jour, lorsque pour rendre raison des apparences qui nous frappent, il faudra choisir entre le Méchanisme & un Agent immatériel. Je dis donc que le rapport immediat, que paroît avoir une certaine suite d'effets avec un Principe immateriel, nous prouve l'existence de ce Principe entant que cause de ces effets: Je dis que lorsque divers Phé-

Phénoménes indépendans les uns des autres, s'expliquent par un tel Principe, se lient avec lui, & concourent à me le représenter, ils l'établissent pour leur vraye cause, à l'exclusion de toute autre de différent genre.

Une petite supposition éclaircira ma pensée. J'entre dans un jeu de paume, & j'y vois une balle voltiger en l'air, sans qu'il paroisse aucune main pour lui imprimer ce mouvement. La balle alternativement poussée d'un des côtés de la Salle vers l'autre, fait des tours, des détours, des bonds, des bricolles; prend, en un mot, toutes les directions que deux habiles joueurs pourroient lui donner. Sans apercevoir personne, je suis Spectateur d'un jeu très-adroit, & conduit selon toutes les régles. J'en conclus qu'il y a assûrement là deux joueurs invisibles. Que ce soyent des hommes, qui se dérobent à ma vue par quelque secret que je ne puis déviner, ou que ce soyent des Genies, il n'importe. De dire qu'il y a un Méchanisme caché qui imprime à cette balle tous les divers mouvemens qui l'agitent, ou que ce doit être l'effet de quelque Loi naturelle qui m'est inconnue, ce

feroit extravaguer. Car outre qu'aucune Loi naturelle, aucun Méchanifme, ne fauroit rendre raifon de ce que je vois; d'ailleurs ces mouvemens fe rapportent trop évidemment à l'idée du jeu, pour les attribuer à une autre caufe que la volonté libre de deux joueurs, qui les dirigent fuivant cette idée.

II. *Les Mouvemens fpontanées des Animaux fuppofent une telle caufe.*

Subftituons à cet exemple, celui des actions fpontanées des Animaux. Elles nous offrent une varieté de mouvemens, bien plus grande & plus étonnante. Pour peu qu'on les étudie, on verra qu'ils n'ont rien de lié, de fuivi, de regulier, d'uniforme; rien qui marque l'effet d'une néceffité Méchanique, ou le refultat de certaines Loix générales. Tout y paroît arbitraire; leur commencement, leur fin, leur viteffe, leur direction. Ce qui nous donne déja l'idée d'un Principe immateriel qui, tout immobile qu'il eft, ayant le pouvoir de commencer le mouvement, & la liberté de le diriger à fon gré, fe trouve être le feul à qui l'on puiffe rapporter des mouvemens de cet ordre.

III. *Ils caractèrisent un Principe sensitif.*

Mais en y regardant de plus près, vous ferez une seconde Observation. C'est que presque toutes les actions spontanées de l'Animal, paroissent supposer un certain intérêt, dans le principe qui les produit, & sont précisement telles que les produiroit une Ame qui, comme la mienne, apercevroit les Objets extérieurs par l'entremise de son Corps, & en recevroit diverses sensations capables de l'interesser à la conservation de ce Corps. Les actions de cette espèce me répréséntent donc, non seulement un Agent spirituel, mais un Agent sensitif. Plus j'avance, plus j'examine attentivement ces Phénomènes avec leurs différents rapports, & plus je les vois se rassembler, & pour ainsi dire, aller s'attacher autour d'une telle cause, pour me convaincre de son existence. Ce n'est point autre chose que cet amas d'effets, & ce tissu de Phénomènes si bien liez, qui m'assure que les gens qui me parlent & m'environnent, sont de vrais hommes comme moi, & non de purs Automates.

IV.

IV. *Exemple pris d'une figure humaine qui fait toutes les actions extérieures de l'homme. Cette figure est un véritable Homme.*

Un Cavalier entre dans ma chambre sans me dire mot. Il se promene durant quelque tems d'un air pensif, tantôt à pas lents, tantôt d'un pas précipité. Je le vois s'arrêter par intervalles, puis il recommence à marcher. Quelquefois il demeure immobile; d'autresfois il gesticule & fait diverses grimaces. Enfin prenant un air tranquille, il va s'asseoir auprès du feu. Il étend un pied vers la cheminée. Un charbon saute sur sa main, il la retire & la secoue brusquement. Dès qu'on a servi le soupé, mon homme se met à table & mange de grand appetit. Le repas fini, il se léve pour considerer un tableau qu'il n'avoit pas regardé d'abord. Pendant qu'il a les yeux fixés sur ce tableau, qu'il paroît contempler avec plaisir, le son de quelques Instrumens l'attire vers la fenêtre. Tant que dure la serenade, j'observe qu'il prête l'Oreille, avec tout l'air d'un homme attentif & vivement touché. La musique cesse, & dans le moment mon hom-

homme prend ſon épée & ſon chapeau, me fait la reverence & ſort. Je demande la-deſſus ce que je dois penſer de la figure humaine que je viens de voir. Eſt-ce un homme, eſt-ce une ſimple Machine? Ou ſi ce n'eſt ni l'un ni l'autre? A raiſonner en Philoſophe qui ne ſe paye que de Démonſtrations, je ſoutiens que de tout ce que j'ai vû faire à cette Créature de forme humaine, il en reſulte qu'elle a une Ame immaterielle; mais de ſavoir ſi cette Ame eſt douée de Raiſon comme la mienne, c'eſt une autre queſtion qui attend de nouveaux Phénomènes pour la décider.

Donnons donc la parole à cet homme, ſuppoſons qu'en entrant dans ma chambre il me fait un compliment poli. Je l'interroge, il répond juſte à mes demandes; nous lions au coin du feu une converſation vive qui tourne ſucceſſivement ſur différens ſujets, & dans laquelle il me donne lieu d'admirer ſon eſprit, ſon ſavoir, la profondeur de ſon raiſonnement, en m'apprenant mille choſes que j'ignorois, & me redreſſant ſur beaucoup d'autres. A propos d'une affaire dont il ſe reſſouvient tout à coup, il me demande la permiſſion d'écrire en

ma

ma présence une Lettre qu'il me fait lire, & que je trouve parfaitement bien conçue. Ensuite venant à jetter les yeux sur le tableau, il me parle du sujet qui y est réprésenté; en loue l'ordonnance, le dessein, le coloris, en homme qui s'y connoît. A propos de la sérénade, il prend un Luth sur ma table, l'accorde, & à ma priére joue de certains airs. Après tout cela je ne demeure plus en suspens; c'en est plus qu'il n'en faut pour lever mes doutes. Certainement l'homme que je viens de dépeindre ne sauroit être un Automate; c'est un véritable Homme animé d'une Ame semblable à la mienne. Les Phénomènes m'en assurent, & je conclus de l'assemblage de ces Phénomènes, que Dieu n'étant point trompeur, il est impossible que cet homme ne soit pas ce que je dis.

V. *Réponse aux doutes du Pyrrhonien. Recourir au Méchanisme pour expliquer de tels Phénomènes, c'est supposer qu'une Etre tout-puissant prend plaisir à nous donner le change.*

Qu'un Pyrrhonien pousse ici ses dou-

tes auſſi loin qu'ils ſont capables d'aller; qu'apellant la puiſſance divine à ſon ſecours, il ſuppoſe une Machine dont l'agencement pourroit produire toutes ces merveilles; à la bonne heure. Mais que ſera-ce que cette Machine? Ce ſera une Combinaiſon prodigieuſe de différens Principes, que le Créateur aura pris plaiſir à raſſembler, pour en faire naître la même ſuite d'effets qu'auroit pû produire, d'une maniére ſimple & naturelle, le ſeul Principe intelligent. Imaginez-vous le nombre & la varieté étonnante de pièces, & de reſſorts qu'il aura fallu ajuſter pour rendre une ſimple Machine capable d'exécuter de pareils jeux. Il eſt évident que ces jeux ne ſauroient être l'effet de ce qu'on appelle Loix génerales de la Nature; ils ſeront donc celui de la ſtructure particuliére du miraculeux Automate. Elle même n'eſt point un reſultat des Loix Méchaniques, comme Deſcartes imaginoit que ſon Monde auroit pû l'être: car étant impoſſible, de l'aveu des Phyſiciens, d'expliquer par les Loix générales du mouvement la formation des Animaux & des Plantes, à plus forte raiſon le ſera-t-il, de déduire de ces mêmes

mes Loix la ſtructure de notre Automate, qui renfermera infiniment plus d'Art que nous n'en découvrons dans celle des Animaux. Reſte donc que Dieu ſoit l'ouvrier immediat de cette Machine, dans laquelle il aura combiné une infinité d'agents materiels, qui tous enſemble ne feront que l'équivalent de ce qu'une Ame intelligente auroit fait, en offrant à nos yeux préciſement toutes les actions les plus propres à répréſenter cette Ame intelligente, & à nous en ſuggerer l'idée. Or je ſoutiens que c'eſt là nous induire en erreur, & qu'un Art ſi prodigieux ne peut avoir été mis en œuvre que pour nous tromper. Le raiſonnement que je faiſois tantôt au ſujet de Jules Ceſar vient s'appliquer ici de lui-même. S'il n'y a jamais eû de Ceſar, diſois-je, Dieu me trompe; car alors cette longue chaine d'apparences qui ſe lient ſi naturellement avec la Vérité de ce fait, puiſque ce n'eſt pas cette vérité qui l'a produite, il faudra que Dieu lui-même l'ait tiſſue par miracle, & qu'interrompant le cours ordinaire des choſes, il ait fait agir dans la Societé humaine une infinité de reſſorts cachez, pour former ce concert de Témoi-

moignages qui dépoſent en faveur de l'exiſtence de Jules Ceſar. Je dis tout de même ici ; ſuppoſé que ce qui me paroît un véritable Homme, ſoit un Automate, il faudra que tous ces Mouvemens extérieurs, qui déſignent ſi clairement une Ame humaine pour leur principe, Dieu, par un ſecret arrangement de reſſorts, les ait préparez pour me jetter dans l'erreur.

VI. *Les Phénomènes en queſtion n'ont point de relation naturelle avec deux cauſes, ils n'en ont qu'avec une ſeule.*

Vous aurez beau repliquer que ces actions, que je rapporte à l'influence d'une certaine Ame unie à ce Corps organiſé, ne reſultent en effet que du jeu de reſſorts qui eſt caché dans la Machine, & que mon ignorance dans la Méchanique eſt l'unique cauſe de mon erreur. Ce detour ne ſervira de rien; car n'eſt-ce pas Dieu qui l'a ainſi conſtruite exprès cette Machine, pour faire tous ces Mouvemens qui me trompent; Ouï ſans doute. C'eſt lui qui en aura règlé le jeu, ſur l'idée des actions qu'une Ame humaine feroit faire à ſon Corps à la vue

vuë de tels & de tels objets. C'eſt lui qui aura diſpoſé cette Machine préciſément de la maniére qu'il faut pour me repréſenter les ſenſations, les deſirs, les penſées d'une telle Ame, dans l'ordre auquel, ſuppoſé qu'elle y fût unie, elle auroit du les avoir. Si ce n'eſt pas là tromper, je ne ſai plus ce qu'on peut qualifier de la ſorte. En ce cas certainement l'illuſion eſt inévitable, & Dieu fait de ſa part tout ce qu'il faut pour m'y jetter.

Suppoſé que par l'effet d'un ébranlement que Dieu cauſeroit à mon cerveau, je cruſſe voir un Phantôme & m'entretenir avec lui, on m'avouera qu'alors Dieu ſeroit reſponſable de mon erreur. Il le ſeroit auſſi ſans doute, ſi par des volontez immédiates il remuoit la langue d'un Automate, pour lui faire proférer des diſcours ſuivis. Mais qu'il donne immédiatement à la langue de cet Automate les inflexions néceſſaires pour proférer ces diſcours, ou que ce mouvement naiſſe d'un certain ajuſtement de reſſorts qu'il aura mis dans l'intérieur de la Machine, cela revient à la même choſe, puiſque dans l'un & dans l'autre cas Dieu agit pour me re-

présenter ce qui n'eſt point. Dieu étant l'Auteur immédiat d'un Méchaniſme qui imite parfaitement les actions humaines, devient reſponſable de l'illuſion qui en réſulte, comme il le ſeroit de l'illuſion du Phantôme, comme il le ſeroit de celle d'une Statue dont il remueroit les levres à chaque inſtant, pour lui faire rendre de juſtes réponſes à mes queſtions. Dans tous ces cas il m'imposeroit également, en ſe cachant ſous l'apparence d'une cauſe imaginaire.

Qu'on y penſe un peu; la liaiſon naturelle d'un effet avec ſa cauſe, ce rapport qui caractériſe la cauſe par l'effet, n'eſt point la Relation vague d'Effet & de Cauſe, mais celle d'un tel effet avec une telle cauſe. Tout Pouvoir capable de produire certains effets, n'eſt point directement repréſenté par ces effets-là. Ainſi le Toutepuiſſance divine n'ayant avec les Mouvemens des Animaux que la Relation vague de cauſe en général, n'eſt point repréſentée par ces mouvemens. Le Méchaniſme ne l'eſt point non plus, quand même il pourroit les produire: car un concours d'effets ne nous peint leur cauſe, que parce qu'ils ſe lient naturellement avec elle;

parce

parce qu'étant une & ſimple, ſa nature immuable fait le lien commun de tous ces effets qui s'y rapportent. Subſtituez à ce Principe ſimple, un amas arbitraire d'Agens ; dès-lors comme il n'y a plus de lien commun ni de rapport naturel de pluſieurs choſes à une ſeule, cette combinaiſon d'Agens, ou ce Méchaniſme, pourra bien avoir réellement produit les effets en queſtion, mais il ne ſera point caractériſé par eux, & par cela même il nous trompera.

En voilà plus qu'il n'en faut pour renverſer la chimere du prétendu Automate, puiſque quand même nous le mettrions au rang des choſes poſſibles, quand il ne ſeroit point contradictoire par rapport à la Toutepuiſſance, il répugneroit à la Sageſſe de Dieu, étant manifeſtement indigne d'elle, de déployer un grand appareil de moyens qui n'aboutiſſent qu'à nous tromper.

Et en effet ces Phénomènes qui ſe lient tous avec un Principe ſimple, ſans lequel on ne ſauroit plus leur trouver de cauſe, de raiſon, de lien commun, étant les ſeuls moyens qui puiſſent nous manifeſter l'exiſtence de ce Principe, deviennent pour nous, au cas qu'il n'exiſte point,

une ſource infaillible d'erreur, & de la part de celui qui nous les préſente ils ne ſauroient avoir d'autre but. Si les actions que j'ai vû faire au perſonnage en queſtion, ne partent point d'une Ame humaine, il faut que Dieu lui-même ſoit l'Auteur de ces actions qui me la repréſentent, & que dans les reſſorts qu'il fait jouer pour cela, il ait pour but cette fauſſe repréſentation.

Non, dira le Pyrrhonien, tous vos raiſonnemens ſe fondent ſur votre ignorance. De ce que vous ne ſauriez imaginer une autre cauſe aux Phénomènes, vous concluez d'abord qu'il n'y en a point d'autre: mais qui vous a dit que cette ſuite de Phénomènes qui dans votre eſprit ſe lient à un certain Principe, ne tiennent pas réellement à un Principe tout différend? Qui vous a dit encore, qu'un Automate tel que nous le ſuppoſons, ne pourroit pas avoir dans l'Univers quelqu'uſage, quelque fin digne de la Souveraine Sageſſe, quoique cet uſage & cette fin vous ſoyent inconnus? Prenons garde que les bornes de notre eſprit, & la profondeur des deſſeins de Dieu, ne nous expoſent à porter de faux jugemens ſur ſes Oeuvres.

VII.

VII. *La profondeur des desseins de Dieu n'obscurcit point la proportion que les Effets ont avec leurs Causes, aussi-bien que les Moyens avec leurs Fins.*

Il ne sera pas difficile de forcer le Pyrrhonisme dans le dernier retranchement. Je répondrai donc que sous prétexte que notre esprit est borné, & que le Sagesse divine est incompréhensible dans ses desseins, on n'a point droit de nier les rapports immuables qui résultent de la nature des Objets, ni d'anéantir toute certitude. S'il y a une proportion fixe entre les moyens & les fins, on doit reconnoître une pareille proportion entre les effets & leurs causes. D'où je conclus qu'il est impossible qu'une suite d'apparences concoure à me donner l'idée d'un certain Principe, tandis qu'elle dépend d'un Principe tout opposé. Comment veut-on que les mêmes apparences se lient également à tous les deux, tandis qu'elles ne m'en montrent qu'un? Comment se peut il que ces Phénomènes, qui par une infinité de rapports sensibles me conduisent à l'idée d'une seule cause, ayent

en même tems des relations aussi naturelles & aussi étroites avec une cause de différent genre, dont ils ne me donnent aucune idée? Comment des opérations qui me représentent une Raison, une Intelligence, une Volonté libre, pourroient-elles dépendre d'un principe brute, nécessaire, aveugle? Prétendre cela, ce seroit ramener le cahos, confondre la nécessité avec la liberté, la matiére avec l'esprit, le Méchanisme avec la Raison.

VIII. *Opérations d'un Agent nécessaire, aisément discernées d'avec celles d'un Agent libre.*

Quand j'observe les jeux de l'Aimant, sans en connoître la vraye méchanique, il m'est aisé de comprendre qu'ils résultent de quelque loi du mouvement, fondée sur la nature des Corps; je regarde ces jeux comme une des Scènes du grand spectacle de la Nature; je ne suis point tenté de les rapporter aux caprices de quelque Génie. Ces mouvemens composez, mais uniformes & réguliers dans leur varieté, paroissent évidemment tenir au branle de la Machine uni-

universelle, je n'ai nul besoin d'admettre une sorte d'Ame dans cet Aimant pour le diriger. Il en va de même des divers autres Phénomènes de la Nature, qui ne demandent point qu'on ait recours pour les expliquer, à l'influence de quelque Agent libre, parce que portant un caractère de nécessité, ils se déduisent naturellement de certaines Loix des Corps; & s'ils nous découvrent des traits de l'Intelligence souveraine, ce n'est point en qualité d'effets immédiats de cette Intelligence, mais en qualité de suites nécessaires des Loix générales que cette Intelligence a librement établies. Mais quand je vois dans un Animal des mouvemens irréguliers, arbitraires, détachez les uns des autres, mais pourtant liez d'une maniére intime avec les sentimens, les besoins, les vues, les intérèts qu'auroit une Ame supposée hôtesse de son Corps; quand je vois qu'une telle Ame, intéressée à produire toutes ces actions, est un centre qui les lie, un Principe qui tout d'un coup me les explique; je conclus que cette Ame en est la vraye cause, & qu'elle existe par conséquent. Conclure ainsi, ce n'est point faire de mon ima-

gination la borne de la Vérité ; c'est prendre pour règle de la Vérité, les rapports immuables qui se trouvent entre les effets & leurs causes , & qui font que les causes sont manifestées par leurs effets , & que ces effets les représentent. Chaque mouvement de l'Animal, pris à part,peut avoir, je l'avoue, un ressort qui le produise ; mais la suite de ces mouvemens ne peut résulter d'aucune loi méchanique. Que si cette suite résulte d'un amas de ressorts , il faudra que le Créateur lui-même en ait réglé la Combinaison sur l'idée des opérations d'une Ame immatérielle. Ainsi l'alternative revient toujours ; ou bien cette Ame , que les mouvemens spontanées nous représentent , existe en effet, ou Dieu n'a construit le miraculeux Automate que pour nous offrir un tableau trompeur.

IX. *Des effets séparés de la cause qu'ils caractérisent, deviennent des moyens d'erreur ; ils ont,de la part de celui qui les rassemble, cette Erreur pour fin.*

J'applique à peu près le même raisonnement aux fins inconnues que, selon

les

le Pyrrhonien, cet Automate pourroit avoir. Il eſt certain que tout m'y repréſente l'action, la conduite, les mouvemens, les penſées d'une Ame intelligente; tout y ſert à me la peindre & à me convaincre de ſon exiſtence. Cet Automate raſſemble donc tous les moyens les plus infaillibles de me jetter dans l'erreur. Il a donc été fabriqué dans ce deſſein. Car la proportion des moyens avec leur fin, n'eſt pas moins déterminée que celle des effets avec leur cauſe; & s'il n'eſt pas poſſible qu'un ordre d'effets viſiblement liés avec une certaine Cauſe, dépende pourtant d'une autre toute oppoſée, il ne l'eſt pas non plus, que des moyens exactement proportionnés à un certain but, en ayent dans le fonds un tout différent.

Il n'eſt donc nullement permis de ſuppoſer qu'un ſpectacle illuſoire, tel que celui de notre Automate, pût faire eſſentiellement partie de quelque deſſein caché du Créateur, & que l'art avec lequel cet Automate feroit conſtruit, quoiqu'il nous jettât dans l'erreur, pût avoir un autre but que celui de nous y jetter. Car puiſqu'il eſt clair que les

 actions

actions humaines ont, avec l'Ame humaine, le rapport naturel des effets avec leur cause, il n'est pas moins évident qu'une Machine dont l'artifice imiteroit parfaitement ces actions, ne pourroit avoir été faite que pour nous tromper en nous représentant cette Ame où elle n'est pas.

X. *Exemple. Toute imitation renferme, ou le dessein d'étaler de l'industrie, ou celui de tromper en la cachant.*

On me montre une Statue à ressorts, qui remue les yeux, la tête & les bras, qui se proméne, qui danse &c. Je ne demande point à quoi sert cette Statue; il paroît quelle sert à faire voir jusques où l'Art peut porter l'imitation de la Nature dans les mouvemens humains. Mais si vous supposez cette imitation perfectionnée au point que je ne puisse plus discerner la Statue d'avec un véritable Homme, vous aurez alors tout lieu de croire que l'Ouvrier songe moins à me faire admirer son Art, qu'à me tromper en me le cachant. Direz-vous que peut-être est-ce à quoi il n'a point pensé? Autant vaudroit il soutenir qu'une Mon-

Montre n'a point été faite pour marquer les heures, mais qu'ayant un autre usage que personne ne devine, le hazard fait qu'elle se trouve aussi de surcroît avoir celui-là. Revenons à l'Artisan de la merveilleuse Statue. Que par rapport à vous qui étes du secret, il ait eû pour but d'étaler son industrie, à la bonne heure; mais par rapport à moi qui ne suis averti de rien, son but est de me faire illusion. Ce dernier cas est celui de l'Automate dont nous disputons. Dieu l'auroit fait parfaitement ressemblant à un véritable Homme, sans nous avertir que ce n'en est pas un. Mais quel but auroit une pareille conduite? Seroit-ce d'étaler son intelligence & son pouvoir? On voit bien que tout cet Art seroit autant de perdu pour nous, par cela même qu'il nous tromperoit. D'ailleurs cet étalage inutile de Puissance & d'Art, répugne à la Sagesse de l'Etre suprême, qui n'agit jamais que pour des fins dignes de sa bonté. Ce peut bien être une gloire pour l'industrie humaine, d'imiter les Ouvrages de la Nature; mais ce n'en sauroit être une à l'Auteur de la Nature, de contrefaire des Etres qui sont son Ouvrage, ni de

ſe cacher, pour ainſi dire, ſous le maſque des Cauſes ſecondes.

XI. *Conſéquence de ces raiſonnemens. Les hommes que je vois autour de moi ſont des Etres ſpirituels ; ils ont une Ame ſemblable à la mienne.*

L'exiſtence des Ames humaines, ſe démontre donc pleinement par les mouvemens ſpontanées dont ces Ames ſont le principe; puiſque ſi ces mouvemens ne procédoient pas de la cauſe qu'ils indiquent, il faudroit néceſſairement y reconnoître un acte de la Toutepuiſſance du Créateur, qui ſeroit indigne de ſa Sageſſe. La démonſtration ne ſauroit être plus courte & plus ſimple. Dieu étant ce qu'il eſt, de ce qu'un amas de Phénomènes ſe lie à un Principe unique, qui eſt leur raiſon commune & le centre de tous leurs rapports, j'en conclus l'exiſtence de ce Principe. Donc ces hommes qui me parlent, & que je vois agir en Etres intelligens, ſont des Etres intelligens qui ont un Eſprit auſſi bien qu'un Corps.

XII. *Autre conséquence ; les Bêtes en ont une aussi, quoique d'un ordre différent.*

Donc aussi les Bêtes ont une Ame. Le même raisonnement, toutes proportions gardées, amene ces deux conclusions. A la rigueur elles ont autant de certitude l'une que l'autre ; & si celle qui regarde l'Ame humaine paroît revêtue de plus d'évidence, c'est que cette espèce d'Ame ayant une grande supériorité sur celle des Brutes, fournit un beaucoup plus grand nombre de preuves de son existence, par mille opérations excellentes auxquelles l'autre espèce ne sauroit atteindre. Tous ces Caractères de Raison, qui brillent dans les mouvemens humains, se joignant aux marques de simple Sensation, y donnent en faveur du Principe immatériel mille Démonstrations pour une. Celle-là seule qui se tire de l'usage de la parole, est des plus frappantes. On voit assez pourquoi. C'est que le moindre discours suivi, c'est qu'un entretien de demi quart d'heure, offre une foule innombrable de Phénomènes, dont la com-

combinaiſon ne peut s'expliquer que par le moyen d'un Principe intelligent. Ce diſcours atteſte la préſence d'une Subſtance immatérielle; il ſuppoſe évidemment une Ame, laquelle ayant toutes les penſées qu'il exprime, avec la volonté de me les communiquer, dirige tous les mouvemens de la langue qui le proféré. Car ſi cela n'étoit pas, ce ſeroit Dieu lui-même qui par ſon action immédiate, ou ce qui vaudroit autant, par un ajuſtement de reſſorts diſpoſez pour cet effet, dirigeroit les articulations de cette langue, pour repréſenter les penſés d'un eſprit fini, & ſouvent tous les déréglemens de cet eſprit; conduite qu'on ne ſauroit attribuer ſans blaſphême au ſouverain Etre.

XIII. *Les preuves en faveur de l'Ame des Bêtes, moins nombreuſes, mais également concluantes. Pourquoi l'on eſt partagé ſur cette derniére queſtion, quoique l'autre ne s'agite point ſérieuſement.*

Auſſi la ſuppoſition qui transforme en autant de Machines les hommes qui nous environnent, paroît-elle à tout le Monde infiniment plus ridicule que celle qui

ſe

ſe contente d'opérer ſur les Brutes une pareille Métamorphoſe. Hé qui doute qu'elle n'ait plus de droit de le paroître ? Ce n'eſt pas que la fauſſeté de cette derniére Hypothèſe ne ſe démontre par les mêmes argumens qui ruïnent l'autre, & qu'on ne puiſſe s'aſſurer que les Bêtes ont une Ame, par les mêmes voyes qui ſervent à nous convaincre que les hommes en ont une. Cent Démonſtrations n'ajoutent rien à l'évidence d'une ſeule. Cependant une même vérité prouvée en cent maniéres, en devient, ſinon plus certaine, du moins plus frappante. La perſuaſion de cette vérité ſe fortifie, le ſentiment que nous en avons s'enfonce plus avant dans notre Ame par ces Démonstrations redoublées. Cette impreſſion plus vive, qui parle en faveur des Ames humaines, eſt donc, ce me ſemble, tout l'avantage qu'elles ont ſur celle des Brutes, pour nous perſuader leur exiſtence.

Après cela on ne doit pas s'étonner ſi les Automates humains n'ont jamais paru qu'un Roman Métaphyſique, propre tout au plus à divertir quelques momens un Philoſophe ſpéculatif, mais qui ne

ne ſauroit s'établir ſérieuſement que dans le creux de quelque cervelle mal ſaine; tandis que les Bêtes pures machines, ſont devenues la chimere favorite de quantité de bons Eſprits. Mais enfin c'eſt au fonds le même Roman où, ſur des fondemens en l'air, le merveilleux eſt ſeulement un peu moins pouſſé.

XIV. *La même méthode par où l'on démontre une Ame dans l'Homme & dans la Bête, fait diſcerner la Bête d'avec l'Homme.*

Je n'ai pas beſoin d'en venir à la preuve, elle ſe trouve déja toute établie dans la premiere deſcription du Muet, que j'ai ſuppoſé voir entrer dans ma chambre. Car il eſt certain que ſur les actions que je lui ai attribuées, rien ne m'obligeoit de lui accorder une Ame raiſonnable; que ſi je me ſens naturellement porté à le juger homme comme moi, c'eſt une pure raiſon d'analogie, priſe de la figure humaine, un pur préjugé par conſéquent, qui me détermine à cette penſée. Mais ce n'eſt point préjugé, c'eſt démonſtration qui me

me persuade que sous cette figure humaine, il y a du moins un Principe immatériel, qui veut, qui sent, qui connoît jusques à certain point; puisqu'au cas que je me trompasse, & que de simples ressorts y tinssent la place d'un pareil principe, le Maître du Monde, qui seroit l'Artisan de cet Automate, demeureroit responsable de mon erreur.

A la figure humaine près, les Brutes sont précisément dans le cas de ce Muet tel qu'il se manifeste à moi. Mouvemens spontanées & librement variez; (1) indices de sentiment; symptômes de

(1) Les diverses expressions des passions & dans l'air & dans la voix, sont des signes naturels qui indiquent aussi clairement une Ame sensitive, que les mots articulez, signes de pure institution, peuvent indiquer une Ame raisonnable. On s'en convaincra mieux encore, si l'on pense que ces signes extérieurs des passions, sont un effet immédiat des passions mêmes, & que c'est l'Ame qui, par l'impression aveugle qu'elle fait sur le corps, en conséquence de la sensation ou passion dont elle se trouve actuellement affectée, y répand cette vive image de la passion qui l'agite. Comme il y a tout lieu de croire que la liaison de nos diverses sensations avec les mouvemens corporels, n'est point arbitraire, il est très-naturel de penser aussi que le rapport d'un certain air de visage, d'un certain maintien, de certains cris, avec telle on.

de paſſions; actions réglées ſur un interêt qui ne ſauroit ſe trouver dans le Corps même; mouvemens qui tendent réguliérement vers un but, ſans être enchaînés méchaniquement l'un à l'autre, tout eſt ſemblable. La parité ne ceſſe que lorsque mon Muet rompant le ſilence, vient à s'entretenir avec moi, écrit une Lettre en ma préſence, raiſonne ſavamment ſur un Tableau que je lui montre, & joue à ma priere certains airs ſur un Luth dont il s'eſt ſaiſi. A ces dernieres marques je reconnois un véritable Homme; mais c'eſt en vertu du même principe qui ne m'avoit conduit d'abord que juſqu'à l'idée d'un Etre immatériel & ſenſitif. En continuant de m'appuyer ſur ce principe, j'ai formé par degrez mes concluſions, à meſure que de nouveaux phénomènes ſe préſentoient, & puisque elles ont toutes le même fondement de certitude, il me paroît que je ne puis raiſonnablement douter que les Bêtes ayent

ou telle paſſion, n'eſt point arbitraire non plus, & que tout cela eſt fondé ſur la nature même de l'Ame ſenſitive à qui le corps ſert d'organe. Voiez *l'Eſſai ſur l'Ame des Bêtes* 2de. part. p.166. & ibid. le Diſcours ſur la nature des Senſations.

ayent un Ame, après avoir reconnu l'exiſtence des Ames humaines.

CHAPITRE VI.

De la certitude des cauſes finales. Nouvelle preuve en faveur de l'Ame des Bêtes, tirée du but de leurs Organes.

I. *Temérité de l'homme à juger des fins du Créateur.*

LEs cauſes finales ne ſont pas moins du reſſort de la Certitude morale, que ce que les Philoſophes nomment Cauſes Efficientes. Toutes ces vües merveilleuſes que nous offrent les Ouvrages de la Nature, & où reluit avec tant d'éclat la Sageſſe de ſon Auteur, ſe démontrent par le grand Principe de la liaiſon des Phénomènes avec leur unique raiſon ſuffiſante. J'avoue qu'il arrive ſouvent aux hommes de s'égarer dans leurs conjectures téméraires. Il décident trop légérement ſur le but du Créateur dans bien des choſes dont ils n'ont

n'ont qu'une connoissance très-imparfaite. A quoi servent telles Plantes, tels Animaux ? Quel est le véritable usage de ce muscle, de ce conduit, de cette membrane dans le Corps humain ? Le plus habile Physicien n'est pas celui qui se hâte le plus de répondre à ces sortes de questions. Souvent le parti le plus sage est de se tenir en suspends, & de donner pour toute réponse, cet aveu d'ignorance qui coûte tant à la vanité humaine. Je conviens encore, qu'il est dangereux & trop commun dans ces matieres de prendre le plausible pour le vrai. Mais notre principe loin de les confondre, est une règle pour les discerner l'un d'avec l'autre. A la lumiere qu'elle nous prête, l'Esprit partant du point fixe où la certitude se trouve, en comptera mieux les divers degrés de la probabilité.

II. *Il n'est pas impossible de découvrir celle de la machine animale.*

Reprenons l'exemple des Animaux. Nous avons vû que leurs actions nous offrent tout ce qu'il faut pour nous assurer qu'il y a en eux un Principe sensitif,

ſitif, ou, ce qui dans la préciſion du langage Philoſophique revient à la même choſe, pour conclure qu'ils ont une Ame. Mais l'inſpection de leurs organes nous conduit à cette même vérité par une nouvelle route. En effet, pour bien juger des Bêtes, on ne doit pas ſe contenter de leur reſſemblance extérieure avec l'homme. La forme de leurs membres, la diſpoſition générale de leur Corps, qui correſpond aſſez à celle du Corps humain, peut bien faire ſoupçonner d'autres rapports entr'elles & nous, mais ne fournit après tout que des inductions aſſez douteuſes. Mais ſi de ces premiers dehors nous paſſons à leur ſtructure intérieure, nous y trouverons dans une nouvelle combinaiſon de Phénomènes, de nouvelles preuves pour l'exiſtence d'une Ame.

III. *Trois ſortes d'Organes dans les Animaux.*

L'intérieur des Animaux nous découvre de trois ſortes d'Organes. 1°. ceux qui ſervent directement à l'entretien de la machine & aux mouvemens vitaux. Tels ſont les organes de la reſpiration, de

de la nutrition, de la circulation du ſang &c. 2°. ceux par où ſe tranſmettent au cerveau les diverſes impreſſions des objets: ce qu'on appelle les organes de la vüe, de l'ouïe, de l'odorat &c. 3°. ceux qui ſervent à produire les différentes actions de l'Animal, & par le miniſtère deſquels s'executent ſes mouvemens ſpontanées.

IV. *Ceux des ſens ont pour fin, la perception qui s'excite en nous par leur entremiſe.*

Il ſeroit inutile de conſiderer ici les organes de la premiére ſorte, qui n'étant faits que pour entretenir la correſpondance, & lier le tiſſu de toutes les parties du Corps Animal, ſont évidemment ſubordonnez aux deux autres eſpèces. Je m'arrête donc à ces derniéres, & je demande quel eſt l'uſage de l'Oeuil, par exemple, & de l'Oreille: Je demande à quelle fin le Créateur a pu raſſembler, façonner, ajuſter enſemble avec tant d'art les différentes pièces dont ces organes ſont conſtruits: La réponce ſe préſente d'elle-même; c'eſt que l'Oeuil eſt fait pour voir, & l'O-

l'Oreille pour entendre. Et comme l'Ouïe & la Vüe ſont des perceptions, deſquelles la pure matiere eſt incapable, l'uſage évident de ces deux organes, ſuppoſe dans tout Animal, un ſujet immatériel ſenſitif, pour lequel ils ayent été faits.

De même la fabrique des nerfs, des muſcles, des tendons, des articulations; l'emboitement, la ſtructure, la diſpoſition des os, en un mot tous les reſſorts à l'aide deſquels l'Animal ſe remue & agit en mille manières différentes avec juſteſſe & facilité, manifeſtent ſenſiblement un ſecond uſage, qui ſera de ſervir d'inſtrument à l'action de ce ſujet ſpirituel. Les fins de ces deux eſpèces d'organes je ne les devine ni ne les imagine à plaiſir, puiſqu'en moi l'expérience me montre ce même uſage par rapport à des organes tout ſemblables. Je ne puis donc m'empêcher de le retrouver dans ceux de la Bête, & de raiſonner ainſi: La ſtructure de ces parties étant telle, que ſi le Créateur avoit voulu unir une Ame à ce Corps, il ne l'auroit pas conſtruit autrement; cette ſtructure dans les Bêtes, étant ſemblable à celle de mon Corps, que Dieu

cer-

certainement a fait pour mon Ame, j'en conclus que lui, qui ne fait jamais rien d'inutile, a donc donné une Ame aux Bêtes.

V. *Le prétendu usage que le Cartésien leur assigne chez les Bêtes, n'est point évident.*

Ceux qui la leur refusent diront-ils, que l'Oreille & l'Oeuil sont destinez dans la Bête à diriger l'impression des objets extérieurs sur l'Automate, de maniere à lui faire produire certains mouvemens? C'est-là parler en l'air. Cet usage prétendu n'est point évident; il suppose un méchanisme qui n'a jamais été ni conçû ni expliqué par personne, & dont l'Anatomie des Animaux ne nous a jamais donné la moindre idée. La structure de l'Oeuil m'apprend bien, comment l'image d'un objet venant à se peindre sur la retine, transmet au fonds du cerveau une certaine trace de cet objet, en y remuant l'extrémité de quelques nerfs; mais que de cette impression purement passive, doive naître une certaine action précise par rapport à ce même objet; que l'ébranlement causé

causé dans le cerveau par l'extremisé de l'oeuil, se doive communiquer aux organes de l'action, pour faire faire à l'Animal tel ou tel mouvement, à peu près comme une boule en pousse une autre, c'est ce que l'anatomie de l'Animal ne me montre point. Une supposition aussi obscure que celle-là, n'a nul droit de se mettre à la place d'un principe d'expérience tel qu'est celui-ci; *l'Oreille a été faite pour entendre, & l'Oeuil pour voir.*

VI. *Le rapport de certaines sensations à certains organes, n'est point arbitraire.*

Raisonnons un peu sur cette expérience. A considerer mon corps d'une vue générale, je ne puis douter qu'il ne soit fait pour mon Ame; mais dès que j'entre dans le détail de ses parties & de leurs différens usages, cette vérité se montre en tant de manieres, qu'elle surmonte tout doute par son évidence. Principalement si l'on s'applique à considerer les organes des Sens, & la dépendance absolue où notre Ame est elle-même de ces organes, par rapport à ses diverses sensations. La mau-

vaiſe conformation, le plus petit dérangement d'un organe, rend la ſenſation imparfaite, l'altére, l'affoiblit. Elle eſt entiérement détruite par la deſtruction de l'organe. Le Criſtallin eſt-il épaiſſi, ou le nerf Optique obſtrué? l'Ame ne voit plus. La membrane du timpan eſt-elle oſſifiée ou racornie? l'Ame n'entend plus. Certains conduits du cerveau ſont-ils bouchés? l'Ame n'a plus aucune eſpèce de ſenſation. Elle ne voit donc que par l'oeuil, n'entend que par l'oreille, & en général ne ſent que par le cerveau. D'où je conclus que l'Ame a beſoin de tous ces Organes, & que l'oeuil & l'oreille ont une aptitude naturelle à exciter en elle les ſenſations de l'ouïe & de la vue. Quand après cela je conſidere l'admirable ſtructure de l'oreille & de l'oeuil, & que je ſonge qu'un Ouvrier infiniment ſage en eſt l'Auteur, je ne doute plus de cette aptitude naturelle que toute autre ſtructure n'auroit point eue.

VII.

VII. *De ce que nous ne comprenons guère ce rapport, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit point naturel.*

Il est bien vrai que nous ignorons quel rapport il peut y avoir entre un mouvement & une pensée; entre une certaine organisation de l'œuil, ou, si l'on veut, entre l'impression d'un Objet matériel, que l'œuil ainsi disposé transmet au cerveau, & la sensation qu'on appelle *voir*; mais cette ignorance ne peut se tourner en objection contre mon Principe; puisque le fait décide, & qu'il est bien plus juste de conclure sur un fait d'expérience, que Dieu a formé l'œuil précisément tel qu'il devoit être pour imprimer à l'Ame cette sensation, quoique nous ignorions comment il y est propre, que de ne reconnoître dans la merveille de l'œuil, & dans celle du Corps humain dont il fait partie, qu'un art qui se joue sans aucun but. Car si l'Ame est capable de voir sans yeux & d'ouïr sans oreilles, si, séparée du Corps, elle peut recevoir les mêmes perceptions qu'elle recevoit à son occasion, à quoi bon lui en donner un? De

quoi ſervira ſur-tout cette fine organiſation des inſtrumens de la vue & de l'ouïe ? La ſageſſe du Créateur aura-t-elle fait une dépenſe inutile ?

VIII. *Ce n'eſt qu'au cas qu'il le ſoit, que la Sageſſe divine éclate dans la ſtructure de ces Organes. Sans cela, quoique l'Art y puiſſe paroître, la Sageſſe n'y paroît point.*

Certaines idées confuſes que l'on a ſur ce ſujet, méritent d'être dévelopées. Lorsqu'on admire la Sageſſe divine dans la fabrique des organes de nos Sens, l'on ſuppoſe tacitement, ce me ſemble, l'utilité du Corps organique, pour faire naître, & pour modifier les ſenſations de l'Ame. On n'entend pas ſimplement, par exemple, que les diverſes ſecouſſes de l'air ébranlé, ſont tellement transmiſes au cerveau par le moyen de timpan, des quatre petits os qui y tiennent, des ſinuoſités du Labyrinthe, des ramaux du nerf acouſtique, & des eſprits qui rempliſſent ce nerf, que le *ſenſorium* en recoive l'impreſſion diſtincte ; on ſuppoſe de plus que l'ébranlement que reçoit alors le *ſenſorium*, a de ſi juſtes proportions avec le ſentiment de l'Ame dont

dont il eſt ſuivi, que ſans lui ce ſentiment ne naîtroit point dans l'Ame. Niez ces proportions, vous faites évanouïr ce que la Sageſſe de celui qui a formé l'oreille avoit de plus admirable, & vous perdez de vue l'uſage d'un pareil organe. Il reſtera bien toujours des preuves ſenſibles d'art & d'intelligence dans l'Ouvrage, mais n'y découvrant plus de but, la Sageſſe ceſſera d'y paroître.

Repliquerez-vous, que cette Sageſſe ſe montre aſſez, en ce que Dieu ayant une fois réſolu de lier le ſentiment du ſon, à une certaine modification de la partie la plus intime du cerveau, l'oreille ſe trouve préciſément comme il le faut, pour lui communiquer cette modification? Vous ne levez point par là ma difficulté. Car il eſt bien vrai qu'entre cet agencement de l'oreille, & cette modification du cerceau, je trouve un rapport où je découvre beaucoup d'art; mais, ſelon vous, il n'y a aucun rapport entre l'oreille ainſi conſtruite, & le ſentiment que l'Ame reçoit, puiſque, ſelon vous, cet organe n'a point d'aptitude naturelle à exciter dans mon Ame la perception des ſons, plutôt que celle des couleurs. Cependant, la ſenſation

ſation de l'ouïe devant être ici le but principal, auquel la modification du *ſenſorium* tient elle- même lieu de moyen, c'eſt dans les rapports de l'oreille avec ce but principal, que conſiſte la grande ſageſſe de l'Ouvrier. A vous en croire, il n'a ſi artiſtement façonné l'organe de l'ouïe, que pour remplir une condition purement arbitraire du principal effet qu'il ſe propoſe. D'abord il ordonne que dans mon Ame, l'idée du ſon ſuive un certain ébranlement d'un endroit de mon cerveau ; puis il diſpoſe l'oreille de telle ſorte, que les vibrations de l'air ſoyent transmiſes par ce milieu, préciſément comme il le faut, pour cauſer un tel ébranlement. En tout cela, tant d'induſtrie que vous voudrez ; mais de Sageſſe je n'y en vois point, puiſqu'on me défend d'y chercher un rapport naturel entre les moyens, & la fin principale pour laquelle ils ſont mis en œuvre.

Au lieu que ſi l'on ſuppoſe une fois qu'il y a une correſpondance naturelle, fondée ſur l'eſſence même de l'Ame, entre ſes diverſes ſenſations, & les divers ébranlemens de ſon cerveau, on reconnoît d'abord qu'il a fallu une Sageſſe admira-

mirable & infinie, pour établir de si justes proportions entre les Organes matériels, & l'Ame immortelle qui s'en sert pour déployer ses facultés. Et c'est afin d'appuyer une si belle idée, que dans mon Discours sur la nature des Sensations, j'ai hazardé quelques conjectures auxquelles je renvoye le Lecteur.

Mais indépendemment de toute Hypothèse, quand nous ne pourrions comprendre comment l'Ame a besoin de certains organes corporels pour exercer ses facultés, on doit en croire l'Expérience qui nous assûre du fait. Et il est bien plus clair, que la Sagesse divine n'aura point agi inutilement par une vaine profusion d'art, qu'il ne l'est que nos perceptions sensibles, sous prétexte qu'elles sont spirituelles, soyent indépendantes d'un organe matériel, & puissent naître sans son entremise.

IX. *Conséquence générale. Le Corps animal qui n'est qu'un tissu de ces Organes, est fait pour servir d'Organe à un Principe sensitif.*

Que si l'Expérience nous convainc de ce rapport naturel entre châque organe

de nos ſens, & l'eſpèce de ſenſation qui répond à cet organe, entre l'œuil, par exemple , & la faculté de voir ; que ſera-ce du Corps entier , qui n'eſt que l'aſſemblage & le tiſſu de tous ces organes , joints à ceux qui ſont néceſſaires pour toutes les actions que l'Ame peut vouloir,en conſéquence des ſentimens que les Objets de dehors excitent en elle ? Le rapport général de ce Corps, à l'Ame dont il devient l'inſtrument, pour développer ſes diverſes facultés tant actives que paſſives, frappe avec la derniére évidence. Et l'on ne peut s'empêcher de reconnoître , quand on aſſemble tous les détails ſous ce point de vue, que la Machine humaine étant actuellement un Milieu par où notre Ame apperçoit les Corps ,& ſe trouve en état d'agir ſur eux , l'utilité de cette Ame , doit avoir été le but d'une ſi admirable Machine.

X. *Notre ignorance ſur la maniére dont l'Ame & le Corps agiſſent réciproquement l'un ſur l'autre , ne fait point obſtacle à cette concluſion.*

N'importe que nous ne concevions pas

pas clairement, comment un Etre immatériel peut agir ſur elle, ni comment il a beſoin d'elle pour ſentir. L'Expérience nous épargne là-deſſus un long circuit de raiſonnemens. Car comme il n'eſt pas néceſſaire de ſavoir en quoi conſiſte l'influence de l'Ame ſur le Corps, pour pouvoir aſſûrer qu'un Principe immatériel nous fournit une raiſon ſuffiſante de ſes mouvemens ſpontanées, ſachant par expérience que notre Ame en eſt la cauſe ; de même il n'eſt point beſoin de connoître comment nos organes contribuent à nos ſenſations, pour leur attribuer un pareil uſage, & pour regarder l'Ame comme la cauſe finale d'une telle organiſation. Cette double relation que nous éprouvons entre les deux ſubſtances, ne permet pas de douter, que la ſageſſe du Créateur n'ait réglé l'agencement de notre Corps, ſur les beſoins de l'Ame qu'il trouve à propos de lui unir.

XI. *Il faut raiſonner du Corps des Bêtes comme de celui de l'Homme.*

Mais ſi le Corps de l'Homme eſt fait pour ſon Ame, celui des Bêtes lequel,

au travers de quelques différences, ressemble pourtant à l'autre à tant d'égards, est aussi fait pour une Ame. Si les organes des Sens nous sont nécessaires pour la sensation, de pareils organes indiquent dans la Brute un Principe sensitif. Y a-t-il apparence que l'arrangement industrieux des parties du Corps humain, ayant l'utilité d'une Ame pour but, un arrangement pareil dans la Bête, n'eût point un but tout semblable? Car enfin, elle a comme nous les organes de la sensation, ceux du mouvement, & ce troisième ordre d'Organes qui, servant à l'entretien de la Machine entiére, sont essentiellement subordonnés aux deux autres. Tout cela fait un prodigieux tissu de moyens, & un tissu trop ressemblant à celui que nous offre le Corps de l'homme, pour n'avoir pas une fin semblable. Raisonnons donc sur le but de ces moyens, comme nous faisions tantôt sur les effets par rapport à leur cause; & disons, que comme une combinaison de Phénomènes, prouve l'existence d'une cause qui, en les expliquant, les réünit tous autour de soi; de même un composé de moyens, nous découvre avec certitu-

titude qu'elle eſt la fin qu'on s'y propoſe, par les juſtes proportions qu'il a avec cette fin. Parce que le rapport des moyens à leur fin,n'eſt pas plus arbitraire que celui des effets avec leur cauſe, & qu'il eſt impoſſible que les mêmes moyens ayent des rapports également directs, également naturels & néceſſaires, avec deux fins différentes, & ſi différentes, que l'eſprit auquel l'une ſe préſente d'abord, ſoit incapable ſeulement de ſoupçonner l'autre.

Je puis bien ignorer totalement le but de certains préparatifs, je puis bien en connoître certaines fins acceſſoires & ſubordonnées, ſans deviner la principale; mais quand on voit un aſſemblage de moyens qui tendent tous vers un même but, ſans renfermer rien de ſuperflu ni de défectueux par rapport à lui, il n'eſt plus poſſible qu'il y en ait un autre indépendant & excluſif de celui-là. Ainſi quand toutes les pièces d'une Machine concourent à la rendre propre à un certain uſage, cet uſage eſt cenſé être le but que l'Ouvrier s'eſt propoſé en la conſtruiſant. Cela poſé, je ſoutiens que ſi Dieu créoit des Animaux purs Automates, ſans unir d'Ame à leur Corps,

conſtruit de la maniére qu'il l'eſt, il nous tromperoit, en nous indiquant un but qu'il n'auroit point; & en agiſſant lui-même ſans but.

XII. *Réponſe à l'objection, que les Bêtes ſont faites pour l'Homme.*

En vain répondroit-on, que l'eſpèce des Brutes eſt faite pour l'Homme, & qu'elle peut avoir encore dans l'Univers bien d'autres uſages inconnus à la petiteſſe de notre eſprit. Je n'ai jamais eu la penſée de nier cela. Entendons-nous. Vous parlez du but auquel l'Animal ſe rapporte, & moi je parle de l'uſage immédiat des organes de l'Animal. Il ne s'agit pas de ſavoir quelle eſt la deſtination des Animaux, ni pour quel but Dieu les a créés; mais de ſavoir ſi la ſtructure de leur Corps ne montre pas évidemment que ce Corps eſt fait pour loger une Ame. Car cela poſé, l'uſage immédiat de cette ſtructure, ſe trouvera lui-même ſubordonné au principal but, à quoi l'Animal entier ſe rapporte, puiſque ce ne ſera que par l'entremiſe d'une Ame, que ce principal but ſera rempli, Par conſéquent ce but, quel qu'il ſoit, n'ex-

n'exclut point la destination manifeste de la Machine vivante à loger une Ame, & n'affoiblit point l'argument pris de sa structure, pour prouver que l'Animal lui-même est un composé d'Ame & de Corps.

XIII. *Instance pour fortifier cette objection. Nouvelle réponse.*

On dira peut-être, qu'il étoit avantageux à l'homme qu'il y eût de pareilles Créatures, qui naquissent & se perpétuassent sans presque aucun soin de sa part, afin que par leur force, leur adresse, leur docilité, elles vinssent en mille maniéres à son secours : Qu'il est digne de la Bonté divine de lui avoir procuré cet avantage, sans unir au Corps des Bêtes, une Ame qui n'y pourroit vivre que malheureuse. Ainsi l'on aura trouvé la vraye raison des Machines Cartésiennes. Après cela si ces Machines nous trompent ce ne sera que par accident, & par une suite inévitable d'un plan très-sage en lui-même Je réponds que si l'on soutient simplement qu'il étoit digne de la Bonté divine de construire des Machines, qui se meuvent pour l'uti-

tilité des hommes, il n'y aura aucune difficulté. Mais que pour remplir ce but, ou tel autre qu'on voudra, il ait fallu que ces Machines fussent de parfaites images d'un Etre sensitif, comme le seroient les Automates Cartésiens, c'est ce que je ne vois pas. Celles que l'Art invente pour les besoins de la vie, n'ont point ce caractère équivoque, & ne se confondent point avec celles qui par une agréable imposture de ce même Art, nous représentent des Etres vivans: Preuve que des desseins si différents & si peu liez, ne dépendent pas des mêmes moyens. Si l'Art humain évite de pareilles ambiguités, pourquoi l'Art divin, infiniment plus industrieux & plus puissant, manqueroit-il de précautions pour les prévenir? Pourquoi faudroit-il qu'un jeu de ressorts, qui ne seroit que pour nos usages, représentât exactement l'action d'une Ame spirituelle? En l'accordant aux Bêtes, cette Ame spirituelle, on voit fort bien comme quoi ce Tout vivant se rapporte à nous. Alors la structure de l'Animal a son but, & ses opérations ont leur cause. En opérant par sentiment & pour son propre intérêt, il travaille en même

me

me tems pour le nôtre. L'ordre des causes efficientes subsiste, sans troubler celui des causes finales. La Bonté divine crée des Etres sensitifs, leur donne un organe tel qu'il le leur faut pour le développement de leurs facultés, tire d'eux par ce moyen mille utilités pour nous, & fait tout cela sans nous tromper. M'objecterez-vous que la Bonté de Dieu ne lui permet pas de créer des Ames pour être malheureuses? Je vous prierai de répondre à celui qui raisonneroit ainsi: Je ne doute point que les Négres qui me servent, ne soyent de purs Automates, quelques marques d'intelligence qu'ils me donnent tous les jours: Le Créateur est trop bon pour leur avoir donné une Ame qui dans de pareils corps ne pourroît être que fort malheureuse; il y supplée par un jeu de ressorts dont ma propre commodité est le but. Vous ne sauriez rien opposer, ce me semble, à un tel raisonnement qui ne détruise le vôtre.

XIV. *On raisonne ici sur l'Analogie des Moyens aux Fins. Elle veut que des moyens qui se ressemblent, ayent des fins qui se ressemblent à proportion.*

Qu'on y prenne garde: Si je raisonnois sur une Analogie prise de la simple ressemblance extérieure entre nous & les Animaux; si je disois: la Bête ressemble à l'Homme, elle a comme lui une tête, des pieds, des yeux, des oreilles; donc elle pense comme lui; l'argument seroit pitoyable. Mais le mien revient à ceci. La fameuse Horloge de Strasbourg est faite pour marquer les heures, ma Pendule l'est donc pour les marquer aussi. On a taillé ce Telescope de trente pieds pour découvrir de loin les Objets; donc ma Lorgnette est faite pour le même usage. Ce gros Navire a été construit pour traverser l'Océan; donc ce petit Batteau que je vois sur un Chantier, doit servir du moins à voguer sur une Riviére. Vous-voyez que chacune de ces comparaisons se fonde sur certains rapports fixes, qui, malgré les différences du plus au moins, qu'il y

a

a entre les Machines comparées, y établiſſent un méme but général.

XV. *Jugement du Cartéſien ſur les Bêtes, convaincu de bizarrerie par une Comparaiſon.*

Que diriez-vous d'un homme, qui découvrant en pleine Mer un Bâtiment, d'une forme différente à la vérité de celui à bord duquel il eſt, mais qui cependant auroit auſſi bien que l'autre ſes voiles, ſes mats, ſes cordages, & généralement tous les agrez d'un Vaiſſeau; qui avec cela feroit route, changeroit de manœuvre ſelon le vent, éviteroit à propos les courans & les écueils, où tout, en un mot, paroîtroit s'exécuter très-juſte, ſuivant les règles de la marine; que diriez-vous de cet homme, s'il ſoutenoit que cette Machine flottante qu'il apperçoit de loin, n'eſt point un Navire deſtiné à porter des Voyageurs au milieu des Mers; qu'il n'y a dedans ni Pilote ni équipage, que la manœuvre s'y fait d'elle-même par le moyen de certains reſſorts cachez? Si pour juſtifier à ſes Compagnons de voyage une ſi bizarre penſée, mon homme ſe con-

contentoit de leur faire obſerver de légéres différences de conſtruction entre leur Bàtiment & celui-là, & de leur alléguer froidement qu'il n'y voit perſonne, qu'il n'entend ni les ordres du Pilote, ni les cris des Matelots, donneroit-il je vous prie une grande opinion de ſon jugement ? Voilà précisément l'état de la diſpute entre le Cartéſien & moi. En niant que les Bêtes ayent une Ame ſpirituelle, il s'engage par cela même à nier le but ſenſible de la ſtructure de leurs Corps, ſans pouvoir y ſubſtituer aucun autre uſage. Dira-t-il que cette merveilleuſe Machine étant la ſource des mouvemens de l'Animal, n'a été conſtruite que pour les produire ? que l'on doit s'arrêter là, ſans s'ingérer dans les deſſeins du Createur ? Cette réponſe eſt peu ſolide. Quoi ! parce qu'il n'eſt pas permis de décider ſur ce qu'on ne voit point, l'eſt-il de fermer les yeux à ce que l'on voit ? Voilà pourtant ce que fait le Cartéſien. Il aime mieux ſuppoſer l'exiſtence d'une Machine inconcevable, que de reconnoître la cauſe ſenſible & le but évident, que les actions & la ſtructure de l'Animal offrent à ſes yeux. Il reſſemble à

ce

ce Fantasque, à qui l'on ne ſauroit perſuader, que le Navire qu'il voit en pleine Mer, ait été fait pour l'uſage des Voyageurs, ni qu'il ſoit gouverné par aucun Pilote. Cet Automate marin vaut aſſez, ce me ſemble, l'Automate Cartéſien dont on n'apperçoit ni la poſſibilité ni l'uſage.

XVI. *Parallèle entre les Habitans des Planétes & l'Ame des Bêtes. L'Argument tiré des Cauſes finales conclut moins pour ceux-là que pour celle-ci.*

Si les Planétes nous étoient auſſi connues que nous l'eſt la Machine des Brutes; ſi dans la comparaiſon de ces Planétes avec notre Terre, nous découvrions autant de chefs de conformité, qu'entre cette Machine & le Corps humain; nous aurions autant lieu de croire les Planétes habitées, parce qu'elles nous paroîtroient évidemment faites pour cela, que nous avons maintenant lieu de croire les Bêtes doüées d'une Ame ſenſitive, parce que leur Corps nous paroît fait exprès pour la loger. Certainement les choſes ne ſont pas égales des deux côtez. Nous voyons les Planéte

de

de trop loin pour être en état de faire une comparaiſon ſi exacte ; & il s'en faut beaucoup que l'Aſtronomie ne nous en apprenne autant ſur leur ſujet, que l'Anatomie nous en apprend ſur celui des Animanx. Cependant un Auteur capable, s'il en fut jamais, de diſcerner finement les degrés de certitude & de vraiſemblance, trouve le terme de *vraiſemblable* bien modeſte pour l'opinion des Planétes habitées. Il met l'exiſtence de leurs habitans à peu près au même point d'évidence par rapport à nous,que celle d'Alexandre le Grand. (1) „ On ne ſauroit vous les faire voir „ dit-il, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme une affaire de Mathématique. „ Mais toutes les preuves qu'on peut „ ſouhaiter d'une pareille choſe, vous „ les avez. La reſſemblance entiére des „ Planétes avec la Terre qui eſt habitée; „ l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſage pour lequel elles euſſent été „ faites ; la fécondité & la magnificence de la Nature; certains égards „ qu'el-

(2) *Entretiens ſur la pluralité des Mondes VIe. Soir.*

„ qu'elle paroît avoir eu pour les be-
„ soins de ces Habitans, comme d'a-
„ voir donné des Lunes aux Planétes
„ éloignées du Soleil, & plus de Lu-
„ nes aux plus éloignées; & ce qui est
„ très-important, tout est de ce côté-
„ là, & rien du tout de l'autre; &
„ vous ne sauriez imaginer le moin-
„ dre sujet de doute, si vous ne re-
„ prenez les yeux & l'esprit du Peuple.
„ Enfin supposé qu'ils soyent, ces ha-
„ bitans des Planétes, ils ne sauroient
„ se déclarer par plus de marques ni
„ par des marques plus sensibles. Après
„ cela c'est à vous à voir si vous ne les
„ voulez traiter que de chose pure-
„ ment vraisemblable. On sent assez combien il est facile d'appliquer ce raisonnement presque tout entier à l'Ame des Bêtes, entant qu'elle renferme le vrai but de leur admirable structure. On ne sauroit vous montrer les habitans des Planétes; ils sont trop éloignez de nous pour cela: on ne sauroit de même vous montrer l'Ame des Bêtes, parce que de sa nature elle est invisible. Comme tout ce que nous connoissons des Planétes, nous persuade que Dieu les a créées pour servir de domicile à des Créatu-

tures vivantes; tout ce que nous connoiſſons du Corps des Bêtes, nous perſuade auſſi que le Créateur l'a formé pour y loger une Ame capable de connoiſſance & d'action. Il eſt également vrai de dire de ces deux ſuppoſitions, que tout eſt d'un côté & rien du tout de l'autre. Car ſi l'Ame des Bêtes ſouffre quelques difficultez, du côté de la Théologie & de la Métaphyſique, les Habitans des Planétes en ſouffrent auſſi, qui ſont puiſées des mêmes ſources. Mais ces difficultés n'étant point priſes dans le ſujet même, ne ſauroient détruire la Démonſtration morale, qui réſulte d'un concours de preuves tirées du fond du ſujet. La ſeule différence que j'apperçoive entre ces deux raiſonnemens, c'eſt que le dernier conclut avec plus de force en faveur de l'Ame des Bêtes, que l'autre en faveur des Planétes habitées; parce, pour me ſervir encore des propres termes de l'illuſtre Ecrivain que je viens de citer, parce que quoique nous ayïons ſur les habitans des Planétes autant de preuves qu'on en peut avoir dans la ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand; au lieu que

que par rapport aux Bêtes, la comparaison de leurs organes avec les nôtres, sans compter celle de leurs mouvemens avec les actions humaines, nous fournit, pour ainsi dire, une infinité de preuves. Si Mr. de *Fontenelle* a donc cru pouvoir mettre les Habitans des Planétes, un peu au-dessous du fait d'Alexandre, pour le degré de certitude; il n'y aura pas trop de hardiesse à mettre celui de l'Ame des Bêtes, un peu au-dessus.

C'est ainsi que cette Ame, après s'être montrée dans leurs actions comme cause efficiente, reparoît dans la structure de leurs organes en qualité de cause finale. Ces deux preuves combinées, qui démontrent invinciblement son existence, l'une par l'assemblage des effets, l'autre par celui des moyens, roulent sur le même principe d'une raison suffisante, seule capable de lier, d'expliquer, de fonder tous les Phénomènes; & reünissent fort heureusement dans le meme sujet, un double usage de la grande règle de certitude, dont il s'agit ici d'établir la solidité.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la différence entre la Certitude métaphysique & la morale, & comment celle-ci tient à celle-là. Réalité du Monde Intellectuel. Existence des Corps, moralement démontrée.

I. *Principe de la certitude Métaphysique. La preuve de l'existence d'un Dieu tirée de l'arrangement de l'Univers, appartient à ce dernier ordre de certitude.*

Elle ne s'étend point au delà de la Cause première.

A mesure qu'on variera davantage l'application de cette Règle qui paroît si simple, on sera plus frappé de son étendue, puisqu'elle embrasse généralement toute science des causes par leurs effets. Cette analogie des effets avec leurs causes, qui sert à discerner les causes de différent genre, jointe à l'idée que nous avons de la sagesse & de la

la bonté du Souverain Etre, eſt donc le vrai fondement de la Certitude morale, par oppoſition à celle qu'on nomme métaphyſique. Car chacune a ſes principes à part, qu'il ne faut jamais confondre. Il eſt vrai que dans l'une & l'autre on conclut de l'effet à la cauſe, mais par différentes voyes. C'eſt un Axiome métaphyſique, qu'il ne ſauroit y avoir d'effet ſans cauſe, & que celle-ci renferme néceſſairement d'une maniére éminente, toute la réalité qui ſe trouve dans celui-là. Mais cet Axiome fondé ſur les rapports évidens entre les idées de cauſe & d'effet, où nous conduit-il? Juſques à l'exiſtence de la Cauſe premiére, ou de l'Etre ſouverainement parfait, & point au delà. On démontre que l'Univers n'exiſtant point par lui-même tel qu'il eſt, doit néceſſairement avoir une Cauſe qui recueille & contienne en ſoi, d'une maniére parfaite, les diverſes perfections répandues dans cet Univers. La matiére n'a pu tirer de ſon propre fonds cet Art merveilleux par lequel elle eſt arrangée; & l'ordre qui brille dans les Ouvrages de la Nature, n'étant point l'effet du pur hazard, ſuppoſe évidemment la ſageſſe d'un Ouvrier. En vain allégueroit

roit-on en faveur du Systéme d'Epicure, que dans le nombre infini des combinaisons possibles d'Atomes, se trouve comprise la combinaison présente qui fait l'Univers, pour en inférer qu'il n'est point impossible, que le hazard l'ait produit. Un seul mot arrête ce raisonnement & en dissipe l'illusion. Une combinaison quelconque n'est possible, que parce qu'il y a un pouvoir de la produire. Cet effet a nécessairement sa cause, supposant en elle un choix qui détermine l'effet, & par conséquent une idée de cet effet qu'elle produit. Une combinaison sage & industrieuse, telle qu'est la combinaison présente des Atomes de l'Univers, suppose donc dans son Auteur non seulement de l'intelligence, mais elle y suppose toute la sagesse & tout l'Art qu'on voit éclater dans l'Ouvrage; un Principe aveugle, tel qu'est ce qu'on nomme Hazard, ne pouvant faire de choix, ni mettre dans la matiére un ordre, un arrangement, dont il n'a point l'idée. Quand donc on conclut de la régularité de l'Ouvrge à la sagesse de l'Ouvrier, la force de la preuve ne consiste pas dans une probabilité très-grande qui fasse parier en faveur

veur de la Cause intelligente contre la Cause aveugle, mais dans une impossibilité absolue qu'un pareil effet naisse d'une Cause aveugle, impossibilité fondée sur la relation nécessaire de l'effet avec sa cause. Quand même il n'y auroit point d'Univers, quand le spectacle de la Nature seroit une illusion, il faudroit admettre quelque Esprit assez puissant pour m'offrir un spectacle si varié & si magnifique. Ce nombre d'idées que je reçois du dehors & que je n'ai pu me donner, m'obligeroit à reconnoître hors de moi une Intelligence, en qui ces idées se trouvent, & qui me les communique. La preuve d'un Dieu résulteroit aussi clairement des merveilles d'un Monde idéal, qu'elle résulte de celles du Monde réel; quoi qu'il y ait beaucoup de distance de l'un à l'autre. Un beau Livre d'Architecture & un beau Palais, sont deux choses très-différentes; cependant si le Palais suppose nécessairement le génie d'un Architecte, le Livre qui m'en donne la description, doit être regardé comme l'Ouvrage d'un pareil génie. Cette derniére production, pour n'être pas matérielle comme l'autre, n'en caractérise pas moins son Auteur. Ainsi le Monde

 réel,

réel, ou le ſimple ſpectacle d'un tel Monde, ſuppoſent avec une égale néceſſité, une Cauſe intelligente hors de moi. Ces Concluſions métaphyſiquement certaines, aboutiſſent toutes à la premiére Cauſe qui eſt Dieu.

Il n'y a ſur ce pied là que deux Etres, à ſavoir Dieu & moi, dont je connoiſſe évidemment qu'ils exiſtent, ou de l'exiſtence deſquels j'aye une certitude métaphyſique. Par rapport aux Cauſes ſecondes, cette eſpèce de certitude me manque. Quand je veux ſavoir ſi tel Agent borne exiſte, ou opére actuellement hors de moi, ce grand Axiome *nul effet ſans cauſe*, me demeure inutile, puiſque à la rigueur, la premiére Cauſe peut remplacer, quand il lui plaira, toutes les autres, & que cet Etre Tout-puiſſant dont j'ai reconnu l'exiſtence, eſt le Maître de produire immédiatement par lui-même les divers effets que j'attribue à des Pouvoirs bornés. Qui fixera mes idées au milieu de ces vagues poſſibilitez? Où eſt-ce que mon eſprit incertain pourra trouver un appui? Heureuſement les perfections divines me fourniſſent ce que je cherche.

Il eſt clair que j'ai l'idée de divers E-
tres

tres, ou de différentes eſpèces d'Agens. Je n'ai beſoin que de cette idée, & du ſentiment de ma propre exiſtence, pour me convaincre de la poſſibilité de la leur. De plus, je ſai que ces divers Agens, au cas qu'ils exiſtent, opéreront diverſement, chacun d'une maniére proportionnée à ſa nature. Suppoſé donc que de tels Agens ſubſiſtent effectivement hors de moi, la ſeule voye naturelle que j'aye de découvrir leur exiſtence, ce ſeront des Phénomènes ou des effets, qui s'offrant à mes yeux ou à mon eſprit, caractériſeront leur cauſe & me diront, la voilà. Que dois-je donc croire quand j'aperçois de ces ſortes d'effets? Jugerai-je que Dieu les produit immédiatement? Croirai-je que c'eſt lui qui ſe couvre ſous l'apparence d'un Agent borné, & qu'appliquant mon eſprit à conſidérer des Objets qui ne ſont point, il veuille m'ôter par l'illuſion de ces vains Phantômes, tout moyen de pouvoir jamais découvrir les Etres réels que ſa puiſſance auroit actuellement produits? Cette penſée eſt auſſi ridicule qu'injurieuſe aux perfections divines. Dieu peut tout cela, ſans doute, mais ſa Sageſſe, ſa Bonté, ſa Véraci-

té s'y opposent. Son Pouvoir n'agit jamais que de concert avec ces Vertus, &, pour ainsi dire, par leur ordre.

II. *L'existence des Causes secondes devient certaine par leur proportion avec les effets, & par la vércaité de Dieu, qui pouvant opérer par lui-même l'équivalent de toutes ces causes ensemble, ne le veut pas, pour ne nous point ôter l'unique voye naturelle de connoître ses Créatures.*

Il ne tiendroit qu'à lui de produire, s'il le vouloit, ou par un acte de Puissance absolue, ou bien par tel concours de Causes aveugles qu'il lui plairoit d'ajuster ensemble pour cela, ces divers Ouvrages que nous rapportons à l'industrie humaine, parce qu'ils lui sont naturellement proportionnez. Dieu pourroit me faire entendre un discours, sans qu'il y eût de bouche humaine qui le prononcât. Il peut faire en sorte que je lise l'Iliade, quoi qu'il n'y ait jamais eu d'Homére. Il peut avoir immédiatement créé tous les Livres de ma Bibliothéque; auquel cas il se trouvera que tant d'Auteurs dont je croyois posséder les Ouvrages, n'existent que dans mon Imagination. Il le peut, mais l'a-t-il fait?

fait? Je ſuis aſſûré que non. Pourquoi? Parce qu'une telle conduite répugne évidemment à ſa perfection infinie.

III. *Monde intellectuel, objet de la certitude morale.*

Fondé ſur cette idée lumineuſe de l'Etre parfait, j'affirme donc ſans crainte de me tromper, qu'il y a hors de moi, entre Dieu & moi, divers Agens, les uns aveugles, les autres libres & intelligens, & qu'il s'en trouve parmi ces derniers, de différentes eſpèces. Dès-là je m'aſſûre que tout Ouvrage qui porte le caractére de l'Eſprit humain, eſt une production de cet Eſprit. Dès-là je ne doute plus que ce Livre que je tiens, & qui eſt rempli de ſentimens & d'idées humaines, que ce Livre où je découvre diverſes erreurs & divers défauts, n'ait pour Auteur un eſprit borné comme le mien, un eſprit même de la nature du mien, puiſqu'il a les mêmes qualitez & les mêmes imperfections. Je ne remonte point au Créateur pour trouver l'Auteur de ce Livre, non plus que pour découvrir l'Artiſan d'un Tableau, d'une Horloge, d'un Edifice

qui s'offre à ma vue ; reconnoiſſant dans ces diverſes productions l'empreinte d'une main humaine. La lecture des Livres, le Commerce journalier de la Societé, me démontrent l'exiſtence d'un Monde intellectuel composé d'Etres ſemblables à moi, & pourtant diverſifiez entr'eux par une varieté infinie de caractéres, ſur leſquels je puis former des jugemens aſſûrez, en diſant qu'un tel a beaucoup d'eſprit & que tel autre en a peu ; que celui-ci eſt ſage & celui-là fou, que l'un eſt ſcélérat & que l'autre eſt homme de bien.

IV. *Règles pour la conduite de la vie, fondées ſur la même Principe.*

La réalité de ces Etres une fois poſée, je découvre les impreſſions qui les meuvent, les liens qui les uniſſent, les motifs qui les dirigent, les diverſes Loix par leſquelles ils ſont gouvernez. De cette connoiſſance réduite à certains Principes, j'en tire les règles de ma conduite à leur égard, & toutes les maximes dont j'ai beſoin dans le cours ordinaire de la vie. J'en tire outre cela la certitude de mille autres Faits, que le témoi-

témoignage de ces Etres intelligens, & leur conduite en certaines circonſtances, rend indubitables par rapport à moi.

V. *La certitude de l'Hiſtoire en dépend.*

C'eſt ainſi que bien aſſuré de l'impoſſibilité qu'il y a, qu'un ſeul Ecrivain ait composé tous les Livres que j'ai lûs, qu'un ſeul Impoſteur, ou qu'une cabale de Fauſſaires, puiſſe en impoſer à toute la Terre, & que toute la Terre s'accorde à me vouloir faire illuſion, je tire, & du témoignage des Auteurs, & des Monumens de l'Antiquité, & de la Tradition univerſelle, & des Dépoſitions contemporaines, ou de ce qui s'appelle la Notorieté publique, j'en tire disje, une connoiſſance certaine de divers faits concernant l'Hiſtoire Ancienne ou Moderne, Civile ou Naturelle de notre Monde. Ainſi la proportion des effets avec un certain ordre d'Agens m'ayant convaincu de leur exiſtence, l'accord de ces Agens, lorsque leur conduite ſe rapporte uniformement à un certain Principe, me prouve la réalité de ce Principe. Et tant la certitude de ce fait,

qu'il y a hors de moi de véritables hommes, que celle de tous les Faits que je crois ſur leur témoignage, roulent ſur la liaiſon des apparences avec une cauſe qui leur eſt tellement proportionnée, que ces apparences deviendroient illuſoires ſi cette cauſe n'exiſtoit point.

VI. *Réponſe à une Objection.*

L'on dira peut-être que dans la poſſibilité de divers ordres d'Agens au-deſſous de la Cauſe premiére, je ne puis tirer de cette Analogie une certitude parfaite, ne ſachant pas ſi quelqu'Agent borné, mais d'un ordre ſupérieur, ne ſe divertit point à me tromper en contrefaiſant le caractére de quelque cauſe inférieure. Eſt-il impoſſible, par exemple, que quelque Génie ait bâti ce Palais dont j'admire l'Architecture? Je n'ai donc point, à la rigueur, de démonſtration, qu'un homme ſoit l'Architecte de ce Palais. Pardonnez-moi, la Bonté de Dieu me raſſûre parfaitement contre la crainte d'une telle erreur, qui ſeroit inſurmontable. Tous les Agens libres étant ſoumis à l'empire du Créateur, dont la Providence dirige toujours leur action, & la retient dans certaines bornes, le même principe qui l'empêche de nous

nous faire lui-même de telles illusions, l'engage à ne jamais souffrir que d'autres Etres nous les fassent.

VII. *Comment les Miracles font preuve en faveur d'une Doctrine.*

De cette derniére idée, dépend la preuve que l'on tire des Miracles, en faveur d'une Révélation. Qu'un effet indépendant de tout Agent visible, contraire aux Loix de la Nature, & manifestement au-dessus de toute influence humaine, arrive dans des circonstances qui le lient avec un certain Dessein; celui, par exemple, d'autoriser les prétentions de quelcun, ou de donner créance à ses paroles; j'en conclus qu'un Etre supérieur produit cet effet miraculeux en faveur d'un tel Dessein. Que si ce Dessein n'est point combattu par d'autres Miracles plus grands, on ne peut plus douter que Dieu lui-même ne l'autorise, sans quoi l'illusion seroit invincible; sur-tout si celui, en faveur duquel s'opere le Miracle, prétend agir de la part de Dieu. Car quoiqu'il soit vrai que des Esprits mauvais & trompeurs, ayant un certain pouvoir sur la matiére, puissent

ſent faire ce que nous appellons des Miracles , il eſt pourtant certain que tout pouvoir qui trouble l'ordre de la Nature , ſans paroître combattu ni ſurmonté par aucun autre, doit paſſer pour celui de l'Auteur de la Nature ; du moins doit-on regarder ce pouvoir comme exercé par ſon ordre.

VIII. *La ſcience des Signes , ou l'Art de l'interprétation , dépend du Principe de la Raiſon ſuffiſante.*

La Doctrine des Signes tire évidemment toute ſa certitude de la même ſource. Je comprends ſous ce nom général, tout ce qui ſert à donner l'intelligence des Signes auxquels les hommes ont attaché leurs penſées. Cette ſcience dont l'étendue n'eſt pas médiocre, puiſqu'elle embraſſe l'étude des Langues & celle de la Critique , a ſes Démonſtrations, qui toutes ſe reduiſent au grand Principe de la Raiſon ſuffiſante. Un Exemple ſuffira là-deſſus. On me propoſe un Chiffre à expliquer. Pour en découvrir le ſens , je commence par diverſes ſuppoſitions dont chacune eſt très-incertaine, & que je me vois obligé de changer,

ger, & de réformer ſouvent, parce qu'elles quadrent mal enſemble. Tel Principe me réuſſit, en certains endroits du Chiffre, pour m'y faire trouver un ſens, qui ſe trouve démenti par d'autres endroits, où il ne m'en fournit aucun. A force de tâtonner, de multiplier les conjectures, & de les rectifier l'une par l'autre, en les comparant toutes enſemble, je ſaiſis enfin une clé qui donne à ce Chiffre un ſens complet & ſuivi. Il eſt clair que j'ai trouvé ce que je cherchois, & que cette clé qui m'explique tout, en donnant une liaiſon raiſonnée à ces Caractéres énigmatiques, m'aſſûre de leur vraye ſignification. Je ſai alors, à n'en pouvoir douter, de quoi ces Caractères ſons les Signes, parce que le ſens qui réſulte de leur aſſemblage, en eſt l'unique raiſon ſuffiſante.

Il eſt aiſé d'appliquer aux Signes immédiats de nos penſées, le raïſonnement que je viens de faire ſur le Chiffre, qui n'eſt que la ſubſtitution de certains Signes nouveaux, à d'autres déja connus; ſubſtitution faite en vue de communiquer à un Ami qui en ſait le ſecret, ce que l'on veut cacher au reſte du monde. En effet, ôtez cet uſage particulier

& accidentel ; que ſont les diverſes Langues que parlent les hommes, qu'autant de différens Chiffres qu'il faut deviner, lorsque ne ſachant pas ces Langues , on les aprend ? Tels ſons, tels mots , tels caractères , ne ſignifient rien par eux-mêmes. A les prendre chacun à part, rien ne m'aſſûre qu'ils expriment quelque choſe, & ceci plutôt que cela ; mais lorſque de leur aſſemblage, en y obſervant certaines règles , & en ſuppoſant à chacun d'eux telle & telle ſignification, on voit réſulter des ſens liez, des penſées ſuivies, & tout un Syſtême d'idées , alors il eſt clair que ces mots & ces caractères ont effectivement la ſignification que je leur attribue , & qu'ils appartiennent à une Langue formée ſur ces règles. Le ſens qu'ils expriment en eſt la preuve. Ainſi l'Iliade & l'Enéïde, par cette admirable ſuite d'idées qu'elles offrent à mon eſprit, ſont la preuve que je n'ai point été trompé par la Grammaire & par le Dictionaire qui me donnent l'intelligence de ces deux Poëmes, & que le Grec & le Latin ſont deux Langues qui ſe ſont parlées autrefois chez certains Peuples. La certitude que j'ai d'entendre ces Langues , devient alors

la même, que celle qu'on a de posséder la clef d'une Lettre en chiffre, lorsqu'on y a découvert un sens bien complet, bien suivi, bien soutenu d'un bout à l'autre. Et cette certitude se fonde sur l'unité de la Raison suffisante qui explique un certain concours de Phénomènes. Le pur Hazard en rassemblant ces caractères, n'a pu leur donner tant de rapports, & des rapports si justes, avec des pensées de l'Esprit humain. Et dès que le Hazard ne s'en peut être mêlé, il s'ensuit que le sens qu'ils me présentent, est le vrai sens de celui qui les a tracés; deux sens totalement différens, & deux différentes clefs, ne pouvant être supposez avoir lieu pour le même chiffre, sans attribuer au Hazard ce qui est l'ouvrage de la Raison. Ce que je viens de dire doit s'étendre à toutes les règles qui nous donnent l'intelligence des discours des hommes, & qui servent à pénétrer le vrai sens des Textes, à restituer dans les Auteurs les passages corrompus, ou à deviner leur pensée au travers des voiles mystérieux dont quelquefois ils affectent de la couvrir. L'on voit donc que la science des Signes, qui sert de vestibule pour conduire à

celle des choses mêmes, toute inférieure qu'elle est à cette derniére, suppose le Monde Intellectuel, & nous fournit une infinité de démonstrations de son existence.

IX. *Démonstration de l'existence des Corps.*

Ce qui nous prouve la réalité du Monde Intellectuel, nous démontre également celle du Monde des Corps. Quelques Philosophes modernes se sont plus à mettre cette derniére en Problême; il y en a même qui l'ont combattue (1) sérieu-

(1) Monsieur *Berkeley* à présent Evêque de *Cloyne* en *Irlande*, dans son Traité touchant les Principes des Connoissances humaines, pousse le Paradoxe infiniment plus loin que le P. *Mallebranche* n'a fait. Celui-ci ne croyoit pas qu'on pût démontrer l'existence des Corps, l'autre prétend démontrer qu'il n'y en a point, & qu'il n'y en sauroit avoir. Il traite d'absurde la supposition qui met hors de nous des substances semblables à ce que nous appellons Corps ou matiére. Ses raisonnemens sont pris de la nature de nos idées, des difficultés insolubles que font naître les proprietés du continu &c. Je n'entre point dans cette derniére dispute, où l'Auteur Anglois, qui est sans contredit un des plus grands Philosophes, & en même tems un des plus beaux Esprits de notre Siècle, fait

rieusement. On sait que le P. *Mallebranche* a jugé impossible la Démonstration de l'existence des Corps, sous prétexte que cette existence n'est point évidente par elle-même, & que Dieu seul pouvant modifier notre Ame, est l'Auteur de toutes nos sensations. Mais il n'est nullement besoin de lui nier cela, pour trouver la Démonstration qu'il demande. Il nous suffit de faire attention à l'enchaînure des idées qui nous représentent l'Univers corporel, & à l'harmonie des diverses sensations qui accompagnent en nous ces idées. J'ouvre les yeux, je vois un Monde, un Ciel, une Terre, des Villes, des Campagnes, &c. tout cela rempli d'une varieté infinie d'Objets, parmi lesquels j'observe des proportions, une symmétrie, des liaisons, des usages, une correspondance, une régularité de mouvemens qui

fait admirer la profondeur & la subtilité de sa Métaphysique. Je suppose ici avec le P. *Mallebranche* & avec le reste du monde, une chose qui me paroît claire; c'est que l'idée des Corps aussi-bien que celle des Esprits, est représentative de certaines substances qui du moins peuvent exister hors de nous, telles que nous les appercevons. Sur ce Principe de la possibilité des Corps, je crois pouvoir démontrer leur actuelle existence.

qui m'enchante. Plus je regarde, plus j'étudie cet Univers, & plus j'y découvre d'Objets nouveaux & de nouvelles beautés. Si cet Univers n'eſt point, d'où me vient un tel ſpectacle ? Car enfin, ce n'eſt point moi qui me le donne, par un effet arbitraire de mon imagination ; je puis bien m'en diſtraire ou m'y appliquer, quand il me plaît, mais je n'y ſaurois rien changer ; & comme je ne prévois point aujourd'hui ce que l'expérience m'y découvrira demain, ce que je verrai demain ne détruira point ce qu'elle me montre aujourd'hui. C'eſt une chaîne de Phénomènes dont je ne ſaurois voir le bout, chaîne tiſſue avec un art que j'admire & qui me ſurmonte.

X. *Exiſtence du notre en particulier, & ſon rapport avec le reſte de l'Univers.*

Mais dans cet aſſemblage de Corps, il y en a un que je ſens plus immédiatement que tous le autres, & par le moyen duquel il me paroît que je ſens, & que je vois tous les autres. Il me ſemble que ce Corps m'appartient, & que com-

comme il m'eſt étroitement uni, il m'unit à tout le reſte. J'agis immédiatement ſur lui, & en le remuant à ma volonté, je remue les Corps qui l'environnent, comme à leur tour ces autres Corps, en faiſant impreſſion ſur lui, agiſſent ſur moi, parce que les divers chocs ou ébranlemens qu'il me paroît recevoir d'eux, touchent & ébranlent mon Ame. Ce Corps que j'appelle le mien, me paroît compoſé d'Organes d'une ſtructure admirable. Et de là réſulte une nouvelle merveille; c'eſt que l'idée de ce Corps organiſé, de ſon bon ou de ſon mauvais état, & de ſes divers rapports avec le Monde ſenſible, eſt la règle de toutes les perceptions de mes Sens, & la meſure de tout ce que je crois appercevoir dans l'Univers. L'apparence des Objets varie ſelon des règles d'Optique, fondées ſur les idées que j'ai de la ſtructure de mon Oeuil, de la diſtance de l'Objet, & de la nature du milieu qui les ſépare. Un Objet me paroît plus grand, plus diſtinct, revetû de couleurs plus vives, à meſure que mon Corps fait plus de pas pour en approcher; ou, ſi l'on veut, à meſure que je ſens l'idée de mon Corps jointe à celle de ce mouvement

vement progreſſif. De même du ſon & des odeurs. De plus il y a un concert très-juſte entre les ſenſations diverſes dont mon Corps me paroît l'inſtrument. De diverſes actions que je crois faire par ſon entremiſe, il paroît réſulter dans les Corps environnans, de nouveaux Phénomènes d'où il me revient des idées & des ſenſations nouvelles. Et mon Corps, & ceux qui l'entourent, me paroiſſent avoir tous réciproquement les uns ſur les autres, des influences réglées ſelon certaines Loix, d'où réſultent toujours, à point nommé, les mêmes effets. Il fait nuit dans ma chambre, j'étends mon bras pour ouvrir ma fenêtre, & tout à coup je vois le Soleil à l'Horizon, qui éclaire de vaſtes & riantes Campagnes. Je charge un fuſil, je le tire en l'air, j'entends le bruit du coup, j'apperçois la flamme & la fumée, & je ſens une odeur de poudre à Canon. Au même moment, je vois un Oiſeau tomber mort à mes pieds, & une volée d'autres Oiſeaux qui s'enfuyent à tire d'aîle. En appliquant mon œuil à une Lunette de trente pieds, je découvre un nouveau Ciel & de nouveaux Aſtres. Je prends un morceau

de

de verre, j'en fais un Microſcope au travers duquel je regarde une feuille d'arbre, & je ſuis tout ſurpris de la voir couverte d'une fourmiliére de petits inſectes qui la rongent. Le détail de ces rapports entre les Phénomènes ſenſibles ſeroit infini; ſurquoi je demande, quel en pourroit être le lien commun? Quel ſera le fondement de ces perceptions ſi diverſes, mais ſi ordonnées, ſi liées, ſi proportionnées entr'elles, ſi mon Corps n'eſt qu'une idée, & tous les autres Objets que je crois voir & ſentir par lui, autant de Phantómes? Pourquoi mon Ame eſt-elle involontairement appliquée à ce Tableau mouvant de l'Univers, s'il n'y a point d'Univers? Pourquoi l'intéreſſe-t-on par des ſentimens ſi vifs à une Scène qui n'a aucune réalité? En ce cas on me trompe, & l'on n'a pour but que de me tromper: étant de la derniére évidence qu'un Monde, qu'un Syſtéme matériel hors de nous, eſt l'unique raiſon ſuffiſante de cette infinie multitude de Phénomènes que nos Sens nous offrent.

XI. *L'accord de tous les Etres intelligens dans l'idée du même Monde, établit ſa réalité.*

Il y a plus encore. C'eſt le concert de perceptions qui ſe trouve à cet égard entre tous les Etres intelligens. Si la matiére n'exiſte point, ſi le Monde viſible n'eſt qu'un amas de Phantômes, & non un aſſemblage d'Etres réels, ou de ſubſtances étendues, mobiles & ſolides, s'il n'y a dans tout cela aucune réalité abſolue, qui ſoit diſtincte & indépendante de notre Eſprit; d'où vient l'uniformité de perceptions entre tant de différents Eſprits? D'où vient que cette ſuite réglée d'idées & de ſentimens eſt préciſément la même dans tous, & leur offre à tous le même Univers? D'où vient que cet Ordre immuable qui en varie à l'infini le ſpectacle dans une même Ame, ſelon les circonſtances & les différents points de vue où elle ſe trouve ſucceſſivement placée, donne à toutes les Ames la même variété de ſpectacles dans ces différents points de vue? Certainement ſi les Corps ne ſont que des idées que Dieu met dans nos

nos Eſprits, celles que je contemple ne ſons pas celles qûe contemple un autre Eſprit; pourquoi ſe trouvent-elles conformes, s'il n'y a point d'Objet commun, identique, auquel Dieu nous applique l'un & l'autre, & qui leur ſerve de modelle fixe? Cependant cette conformité s'y trouve. Nous voyons tous le méme Monde. La même Nature eſt l'Objet de notre étude & de nos recherches. En mettant un autre homme à ma place & dans mon point de vue, je ſai qu'il verra ce que je vois, & qu'il ſentira ce que j'éprouve, du moins la petite variété de ſentiment qui pourra naître entre lui & moi de celle de nos organes, ne détruira point un fond eſſentiel d'uniformité. Les mêmes effets réſulteront toujours pour tous les hommes des mêmes cauſes. Et quand, ſur la connoiſſance que j'ai des Loix naturelles, j'aurai imaginé & verifié de certaines expériences, je pourrai aſſûrer qu'elles produiront les mêmes Découvertes, à quiconque y voudra ſuivre exactement la même méthode que moi. Si nous ne travaillons que ſur nos idées, lorſque nous étudions la Nature, pourquoi nous rencontrons-nous ſi juſte? Mais ſans parler

parler des Phyſiciens , tout le commerce de la vie des hommes roule ſur cette conformité de perceptions, qui toutes ont pour objet & pour centre le même Monde. Sans cela les hommes ne pourroient s'entendre, s'unir, ſe correſpondre les uns aux autres dans le cours de leurs actions, Si à conſidérer la Societé par rapport à ſon état moral , des Principes communs de juſtice & de raiſon,forment le lien réciproque des hommes qui la compoſent ; par rapport à ſon état naturel , les idées communes d'un même Monde qu'ils croyent habiter, forment ce lien. Qu'un François & qu'un Habitant du Japon s'entrecommuniquent leurs perceptions ſenſibles, vous verrez par l'exacte correſpondance de ces idées,que ce ſont des répréſentations d'un meme Tout. Sans une telle correſpondance, il ſeroit même impoſſible à ces deux hommes de ſe rencontrer pour s'entrecommuniquer rien. Mais pourquoi le Créateur aura-t-il appliqué tous les Eſprits au même objet, en leur en donnant la même idée générale, & le leur faiſant ſentir comme préſent, ſi cet objet n'exiſte point? A-t-il eu beſoin de les tromper par une commune illuſion pour les

les unir ? Ne doit-on pas plutôt croire, qu'il convenoit à sa Sagesse de créer un tel Monde, pour servir de fondement à ces perceptions conformes, & à l'union qu'elles établissent entre tous les Membres de la Societé humaine. Il me semble que tout ceci renferme en faveur de l'existence des Corps une vraye Démonstration. Elle n'est pas du genre métaphysique, je l'avoue, elle est du genre moral ; mais il suffit qu'elle porte la chose au plus haut degré de certitude. Celle du témoignage des Sens, que l'Ecôle nomme *physique*, & que, pour m'accommoder aux idées recues, j'ai distinguée de la Certitude morale au commencement de ce Traité, appartient dans le fond, comme on voit, à ce dernier genre.

XII. *Autre Démonstration de l'existence des Corps, tirée du Mal physique.*

La même vérité peut s'établir par une autre Démonstration qu'un habile Homme m'a communiquée. Je la mets au rang des Démonstrations morales, puisqu'elle a pour son fondement, comme la mienne, les Attributs moraux de

l'Etre parfait. Elle se réduit à ceci. Il y a un Dieu souverainement bon. Ce Dieu par conséquent veut communiquer à ses Créatures, tout le bonheur dont elles sont susceptibles. Donc il ne veut point les exposer à souffrir sans nécessité. Mais si mon Corps n'est qu'une idée; si je dois regarder tous les autres Corps de l'Univers comme des Etres chimériques; alors tous les sentimens tristes que j'éprouve à l'occasion du dérangement de ce prétendu Corps, ou en vertu du choc des autres Corps qui me paroissent environner le mien; alors tous les contretems & les chagrins qui m'arrivent dans le commerce ordinaire de la vie, seront autant de maux que je souffrirai sans nécessité, puisque je ne les pourrai regarder comme une suite indispensable de l'ordre établi pour me procurer des biens réels. Au contraire, si une fois l'on me suppose dans une certaine dépendance par rapport à des Etres réels; si l'état de mon Ame est tel, qu'elle ne puisse se perfectionner sans le secours d'un Corps, qui, pour remplir ce but, devoit être soumis à l'action de tous les autres, & intéresser l'Ame à sa conservation, par des sentimens, les uns agré-

agréables, les autres douloureux, la Bonté de Dieu ſe trouvera parfaitement conciliée avec notre aſſujettiſſement à de certaines ſouffrances, vû qu'elles ſeront inſéparables d'un Ordre d'où réſulte notre plus grand bien.

Cette nouvelle Démonſtration me paroît ſolide, & ſe lie très-naturellement avec la mienne. Oſerai-je pourtant dire en faveur de celle-ci, qu'elle a ſur l'autre un avantage, c'eſt de remonter plus haut, en rendant raiſon de ce que celle-là ſe contente de ſuppoſer; ſavoir qu'un rapport réel de notre Ame avec des Corps actuellement exiſtans, lui étoit néceſſaire pour déployer ſes facultés, pour ſe mettre en état d'aquerir des connoiſſances, d'étendre ſes idées, enfin de ſe rendre heureuſe, autant qu'elle eſt capable de le devenir. Ce rapport devoit être réel, puiſque le Monde des Corps eſt l'unique Raiſon ſuffiſante qui lie les ſenſations, & qui règle l'ordre de nos idées ſenſibles. Cette Raiſon ôtée, Dieu agiroit ſans ſuite, ſans fondement, ſans règle, & par conſéquent d'une maniére qui paroît peu digne de ſa Sageſſe. Comme en ce cas, l'ordre de la diſpenſation des Biens ſe-

roit purement arbitraire, & non fondé ſur la vérité des choſes, les Maux ne pourroient être juſtifiés comme dépendance des Biens, & comme ſuite inévitable d'un Ordre fondé ſur cette même vérité.

Selon l'Auteur de la nouvelle Démonſtration, de ce que Dieu eſt infiniment bon, il s'enſuit qu'il doit y avoir hors de lui une raiſon des Maux que les hommes ſouffrent dans le cours ordinaire de la vie; & cette raiſon ne peut être que l'exiſtence des Corps, dont le rapport avec notre Ame, ſe trouvant à mille égards utile pour elle, entraîne d'ailleurs inévitablement ces Maux. Selon moi, Dieu étant infiniment ſage, il faut qu'il ait créé une Matiére, un Monde, pour ſervir de Principe, & de fondement à cet ordre de Perceptions ſenſibles dont nous éprouvons la merveilleuſe harmonie. L'un cherchant la raiſon des Perceptions affligeantes, & ne la trouvant que dans l'exiſtence actuelle des Corps, démontre par là cette exiſtence; l'autre cherchant quel eſt le Principe de nos Perceptions ſenſibles en général, de quelque nature qu'elles ſoient ſoit agréables, ſoit triſtes, ſoit indiffé-

indifférentes, le trouve dans cette même existence de la Matiére. Quand je demande d'où me vient cette magnifique représentation de l'Univers qui se présente à mon Ame, j'en trouve d'abord la cause dans l'Univers même. Je conclus de cette représentation sensible, que l'Etre Sage qui m'a créé, & qui ne fait rien en moi sans raison, a aussi créé hors de moi cet Univers, pour servir de modelle & de cause objective à la perception que j'en ai. Mais en même tems je m'apperçois que cet Ordre de Perceptions sensibles, lequel est essentiellement relatif à un Monde corporel, en procurant à mon Ame mille avantages, l'assujettit aussi à diverses incommodités, sensations douloureuses, &c. Ce qui me convainc que le rapport de l'Ame au Corps, ou l'existence de la Matiére, étant nécessaire afin que Dieu remplisse les vues de sa Bonté, les divers Maux qui résultent inévitablement d'un tel rapport, ne sont point en contradiction avec cette Bonté même.

XIII. *Il ne prouve pas moins celle du Monde intellectuel. La même Vérité invinciblement établie par tout ce qui nous représente le Mal moral.*

Pour ce qui eſt de l'obſtacle que nous font les autres hommes, dont les divers intérêts croiſent les nôtres : & de leurs défauts ; la preuve qu'on en pourroit tirer, regarde directement la réalité du Monde Intellectuel, ou de cette Societé d'Eſprits dont nous ſommes membres. Si ce n'eſt que ces paſſions & ces intérêts divers ſuppoſant dans les Hommes avec leſquels Dieu m'appelle à vivre, un aſſujettiſſement de leur Ame à la matiére, tout pareil à celui que j'éprouve moi-même, confirme auſſi par là l'exiſtence du Monde des Corps. Cependant à la rigueur je pourrois nier les Corps, ſans douter que je faſſe partie d'une Societé d'Eſprits, dont le commerce mutuel, établi par le Créateur, ſe trouve réglé ſur certaines Loix. Il demeureroit toujours vrai, que la dépendance où Dieu m'auroit mis à l'égard de ces Etres intelligens, mais imparfaits, en m'aggrégeant à leur Societé, ſeroit pour moi une ſour-

ce

ce de biens d'où naîtroient par accident divers maux. Dieu, ſans déroger à ſa Bonté, pouvant permettre que je patiſſe à divers égards, en vertu de ma liaiſon avec des Etres réels, desquels la Societé m'eſt d'ailleurs infiniment utile. Au lieu que ſi cette Societé ſe trouvoit être une Chimére, ſi ces Créatures intelligentes n'exiſtoient point, je ſouffrirois durant le cours de ma vie mille maux ſans néceſſité; ce qui répugne à la Bonté du Créateur. Ce ſeroit changer la vie humaine en une Comédie bien indigne de ſa Sageſſe, que de ſuppoſer que les divers mouvemens de compaſſion, d'indignation, de joye, d'eſpérance & de crainte, qu'excitent en nous tour-à-tour ces hommes avec lesquels nous croyons vivre, n'euſſent aucun objet réel, & ne fuſſent deſtinez qu'à troubler inutilement notre repos.

Indépendemment donc du Monde Corporel, nous avons certitude que Dieu a placé hors de nous des Etres intelligens qui nous reſſemblent. Et la conformité de leurs idées, l'harmonie qui regne entre leurs perceptions, fortifie notre conviction touchant la réalité du Monde des Corps. Il eſt vrai que ces

Intelligences ne ſe manifeſtent à nous que par des Phénomènes ſenſibles, qui n'ont rien de réel ſi nos Sens nous trompent. Mais quand même ces Phénomènes ſeroient quelque choſe de purement idéal, ils ſuppoſent toujours, entant que Phénomènes, une Cauſe ſinguliére & proportionnée, ſavoir des Eſprits finis. Lorsque j'entends prononcer un Diſcours de Phyſique ou d'Aſtronomie; lorsqu'on me fait une deſcription de l'Univers en général, ou de certains Païs en particulier; mon Oreille que paroît frapper le ſon de ce Diſcours, la bouche qui le prononce, la figure humaine qui me parle, ce ſeront autant de Phantômes, ſi vous-voulez: mais le Diſcours même qui me dépeint ces Objets d'une maniére conforme à ce que l'expérience m'en a fait voir ou ſentir, ce Diſcours ſuppoſe un Eſprit ſemblable au mien, & qui apperçoit le même Univers que moi. La même concluſion ſe tire des mouvemens que je vois faire aux autres hommes; mouvemens tout pareils à ceux que mon Ame ordonne à ſon Corps dans des circonſtances ſemblables, & à la préſence des mêmes Objets.

Outre le Mal phyſique, ou les divers cha-

chagrins que l'on éprouve dans le commerce de la vie, le Mal moral, c'est-à-dire les caprices, les folies, les crimes dont nous sommes simples témoins, & dont il n'y a que des Créatures intelligentes, mais imparfaites & vicieuses qui puissent être la source, nous prouvent que ces Créatures existent. Quand je lis des Ouvrages pleins d'erreur, de mensonge, d'impieté; lorsque j'entends des discours qui me tentent au mal, ou qui tendent à réveiller mes passions; lorsque je vois des actions qui expriment quelque défaut ou quelque desordre moral, il faut de nécessité que tout cela émane de quelques mauvais Principes. Ce qui prouve qu'il y a des hommes hors de nous, ne prouve que trop la réalité de la corruption humaine.

CHAPITRE VIII.

Eclairciſſemens ſur la grande Règle de la Raiſon ſuffiſante. Comment la Véracité de Dieu aſſûre la plûpart de nos connoiſſances. Si un Athée a certitude des Vérités qui ne ſont pas Mathématiques. Comment nous pouvons être aſſûrés de pluſieurs choſes ſans connoître le principe de notre certitude. Concluſion.

I. *Objection. La règle de la Raiſon ſuffiſante manque d'évidence.*

S'Il manque encore quelque choſe à la clarté des raiſonnemens que l'on vient de lire , je ne ſache rien de plus propre à les mettre dans tout leur jour , que l'examen de deux Objections qui me ſont envoyées de très-bon lieu. L'une regarde le grand Principe de la Raiſon ſuffiſante ; l'autre attaque l'uſage que j'ai fait de l'Axiome , que Dieu ne peut nous tromper. J'ai

J'ai posé pour premier fondement de certitude, cette Règle générale; *que Dieu n'étant point trompeur, la liaison d'un concours d'apparences avec une Cause simple, qui peut seule les expliquer, prouve la réalité de cette Cause.* A cela voici ce qu'on m'objecte. " L'Auteur parleroit-il d'u-
,, ne cause qui puisse expliquer les Phé-
,, nomènes, sans le secours d'aucune au-
,, tre ; ou veut-il parler d'une Cause
,, telle, qu'il n'y ait qu'elle qui puisse ex-
,, pliquer ces Phénomènes ? Si c'est
,, dans ce dernier sens qu'il employe le
,, mot de *seule* , ce Principe n'est pas
,, moins évident que celui-ci ; *deux &*
,, *deux font quatre*; & les conséquences
,, que l'on en tirera par une juste ap-
,, plication , seront démontrées tout
,, comme les vérités de Géométrie : que
,, s'il prend le mot de *seule* dans le pre-
,, mier sens, son Principe a besoin d'u-
,, ne preuve qu'il ne rapporte point ; la
,, cause la plus simple n'est pas plus
,, certainement la vraye cause , que la
,, plus composée ; à moins qu'on ne soit
,, sûr de l'habileté de l'Ouvrier qui a
,, choisi entre les causes qui pouvoient
,, produire également les mêmes Phé-
,, nomènes. Ainsi l'argument *à simpli-*

 ciori,

„ *ciori*, qui eſt d'un ſi grand uſage en
„ Phyſique, eſt fondé entiérement ſur
„ la connoiſſance que nous avons de la
„ Sageſſe du Créateur.

II. *Eclairciſſement. La Raiſon ſuffiſante des Phénomènes, quand c'eſt un Principe ſimple, eſt néceſſairement la Raiſon unique.*

Je réponds, que quand je parle d'une cauſe ſimple qui peut ſeule expliquer les Phénomènes, je prends le mot *ſeule*, dans le premier ſens pour exprimer une Cauſe qui ſeule ſuffit, ſans le ſecours d'aucune autre, à rendre raiſon des Phénomènes. Comme, par exemple, une Ame raiſonnable ſuffit pour expliquer toutes les actions humaines, qui marquent quelque intelligence. Ces actions extérieures que nous voyons faire aux autres hommes, forment un concours de Phénomènes dont l'explication n'a beſoin que de cette unique cauſe. Cela poſé, je fais un pas plus avant, & j'ajoûte que l'exiſtence d'une telle cauſe eſt prouvée par ces Phénomènes, parce qu'il ne peut y avoir deux Raiſons ſuffiſantes d'un pareil concours; c'eſt-à-dire, deux Principes ſimples, qui ſoient de différent genre, & qui pourtant rendent également-

galement raiſon d'un même aſſemblage d'effets, ou qui ayent avec eux une liaiſon également naturelle. Il me paroît évident, que ſi une proportion naturelle entre les effets & les cauſes, caractériſe les cauſes par leurs effets, les mêmes effets qui caractériſent une cauſe, & qui m'en donnent l'idée, ne ſauroient naître d'une autre Cauſe d'un genre tout différent. Plus certains effets, concourent à me peindre par des traits diſtinctifs une Ame raiſonnable, plus ils ont de rapports marquez avec cette cauſe ſimple, & plus il m'eſt impoſſible de les attribuer à quelqu'autre Principe ſimple de différent genre, à un Etre immatériel non intelligent, par exemple, ſuppoſé qu'il y en eût de tel dans la nature des choſes. D'où j'infére qu'une telle Ame agit, & par conſéquent exiſte, là où je vois de pareils effets.

On ne ſauroit oppoſer à ma concluſion qu'une ſeule choſe. C'eſt que pluſieurs cauſes ſe ſont peut-être réunies pour produire ces effets qui me paroiſſent avoir pour Principe un ſeul Etre individuel. Par exemple, certain nombre d'Agens brutes ſe feront raſſemblez & diſpoſez de maniére, qu'ils exécu-

ront ces opérations merveilleuſes que nous attribuons à une Ame humaine. Or dès qu'un tel aſſemblage de cauſes peut remplacer la cauſe ſimple, l'exiſtence de celle-ci demeure douteuſe; & des effets qui ont également pu naître ou d'une enchaînure de cauſes aveugles, ou d'un ſeul Principe intelligent, ne prouvent rien en faveur de ce dernier. Mais ce nuage ſe diſſipera bientôt, ſi l'on fait avec moi ces deux réflexions. La premiére, que ce concours de Cauſes partiales, ne détruit point l'Analogie naturelle entre les effets en queſtion, & la Cauſe ſimple d'où je les déduis; laquelle, en qualité de Cauſe ſimple, demeure toujours leur unique raiſon ſuffiſante. Ma ſeconde réflexion, c'eſt que cet aſſemblage de cauſes, devroit néceſſairement avoir lui-même pour cauſe, le choix d'un Etre intelligent; lequel, ſachant l'Analogie des effets produits par leur entremiſe avec un Principe plus ſimple, a bien voulu par là le repréſenter à mes yeux. Chaque mouvement de l'Animal, pris à part, peut donc bien, ſi vous voulez, avoir ſon reſſort particulier qui l'ait produit; mais cela n'empeche pas que le total de ces

Mou-

Mouvemens, que la ſuite des actions humaines, conſidérées dans leurs directions, dans leurs liaiſons & leurs rapports mutuels, ne me repréſente une Ame, comme l'unique raiſon ſuffiſante qui leur ſoit proportionnnée, & ne m'engage à en croire une, là où, ſelon votre ſuppoſition, il n'y en a point réellement; cet aſſemblage arbitraire d'agens aveugles produiſant ſur moi néceſſairement cet effet.

III. *Le rapport des effets à la Cauſe ſimple qui les explique, eſt celui d'un Tableau à ſon Original.*

Car enfin les Phénomènes dont je parle, nous peignent leur cauſe, comme un Tableau repréſente ſon Original. Direz-vous qu'un Tableau qui repréſente une Hiſtoire, un Païſage, n'a point été fait pour dépeindre ces objets; mais qu'en vertu de certaines Loix générales du Mouvement, les couleurs ſont venues s'étendre ainſi ſur la toile, y former ces juſtes contours, ces proportions correctes des figures, ces attitudes animées, ces nuances délicates, cette ſavante diſtribution d'ombres & de jours? Ou bien

bien ſoutiendrez-vous que véritablement un Artiſte a fait ce Tableau, mais qu'il n'avoit nullement en vue de repréſenter ce que j'y vois? On ne parla jamais ainſi ſérieuſement. Cependant les Phénomènes qui me repréſentent leur cauſe, font encore un tout autre effet ſur mon Eſprit que le Tableau du Peintre. Ce Tableau qui me peint les objets, je ne le prends point pour les objets mêmes; j'en vois aſſez la différence; je ſai que ce n'eſt qu'un mélange de couleurs ſur une toile inanimée. Que ſi l'Art de ce Tableau étoit tel, que je priſſe les Objets qu'il repréſente, pour des Objets réels, ce ne ſeroit plus une ſimple repréſentation, ce ſeroit une impoſture; le but de l'Ouvrier ſe trouvant déterminé par la nature de l'Ouvrage, & par l'effet que cet Ouvrage produit infailliblement. Si le but du Peintre qui a fait le Portrait de Louïs XIV., eſt ſimplement de repréſenter Louïs XIV., le but de celui qui auroit fabriqué un Automate qui feroit tous les mouvemens d'un véritable Homme, ſeroit de faire prendre cet Automate pour un véritable Homme. Le but du Créateur, en raſſemblant ſous mes yeux

des

des effets dont le concours caractèrise une certaine Cause, sans que cette cause existât, seroit donc aussi de me faire chercher sous ces effets une Cause qui n'y seroit point. Il seroit aussi déraisonnable de faire entrer le hazard dans ce concours d'effets, que de le faire entrer dans la production du Tableau. Il seroit tout de même aussi absurde de nier que le Créateur, en amenant ces effets par une direction arbitraire, ait eû en vue la cause qu'ils caractérisent, que de nier que le Peintre ait eu devant les yeux en faisant son Tableau, les objets qu'il représente.

IV. *Dans quels cas on est sujet à se tromper, en déduisant d'une seule Cause, ce qui est l'effet de plusieurs.*

En un mot dans ce concours de Phénomènes liez, dont parle ma Règle, l'alternative entre l'existence de leur Cause ou raison suffisante, & l'action d'un Pouvoir supérieur qui agit pour me tromper, cette alternative se fonde sur ce que les rapports de l'effet à sa cause suffisante, ne sont point arbitraires; au lieu qu'un amas de causes partiales, desti-

deſtinées à la remplacer , le ſeroit néceſſairement. Lorsque nous attribuons par erreur à une certaine cauſe ce qui réſulte de diverſes autres jointes enſemble , on peut nous convaincre de notre mépriſe en nous montrant: 1°. Que l'effet n'a point dans toutes ſes parties, avec la cauſe imaginée, cette liaiſon intime , ces rapports caractériſtiques qui peuvent lui donner la qualité de Raiſon ſuffiſante : Que les rapports qu'on trouve, ſont en petit nombre ; qu'ils ſont vagues, forcés , équivoques. 2° Que les Cauſes qui jointes enſemble ont pu produire l'effet en queſtion, ſe trouvent naturellement amenées là ſelon le cours réglé des choſes du Monde. Car il eſt clair alors , que le Maître de l'Univers n'a point combiné ces Cauſes, dans le deſſein de nous tromper par un effet équivoque , puiſque c'eſt en vertu de l'enchaînure générale qu'elles ſe rencontrent, & qu'elles jouent toutes à la fois. Ainſi de ce qu'on voit des Voyageurs venus de différents Païs, arriver en certain jour dans une même Ville , on en concluroit mal-à-propos que c'eſt le même deſſein qui les y amene, puisque cette rencontre peut avoir par rapport

à

à chacun, des caufes toutes différentes. Divers motifs, & des vues méme tout oppofées, peuvent engager à fe rendre dans un certain lieu, & par là réunir cinquante Perfonnes dans une démarche femblable. Ces Caufes diverfes dépendent des différents intérêts qui animent chacune de ces Perfonnes, & de la fuite particuliére des événemens de fa vie. Il n'y a rien en tout cela qui ne foit très-naturel.

Mais il ne l'eft point du tout, qu'un pareil affemblage de caufes, concoure à me perfuader un certain Fait précis qui ne feroit point, en produifant à mes yeux les mêmes apparences qu'auroit produit le Fait même. Je ne puis penfer que parmi des milliers de Perfonnes, lesquelles, indépendemment les unes des autres, s'accordent à me certifier un Evénement, chacune ait eû fes raifons pour m'en impofer, ou pour agir d'une maniére qui m'en impofe; enforte que dans l'infinie varieté des circonftances où fe font trouvez tous ces gens-là, l'enchaînure des principes qui réglent leur conduite ait dû les faire agir ainfi. Il eft clair que fi l'on n'admet point la vérité même du Fait, pour cen-

centre & pour principe de tous ces Phénomènes, il faudra qu'une direction supérieure du Maître de l'Univers, ait exprès rassemblé une infinité de Causes pour me préparer cette illusion.

Ces réflexions se transportent aisément de l'Histoire à la Physique. Je puis me méprendre sur la cause des Phénomènes; par exemple, attribuer à l'Art, certains jeux de la Nature, c'est à-dire, rapporter à une cause unique, ce qui sera l'effet du concours de plusieurs Agens aveugles, que dirigent les seules Loix du mouvement; étant bien sûr que ces Loix ont dû produire en certains cas, des Ouvrages qui ressemblent assez à ceux de l'Art. Alors Dieu n'est nullement responsable de mon erreur; parce que l'effet équivoque qui y donne lieu, résulte d'un concours d'Agens que les seules Loix de la Nature ont rapprochez les uns des autres, & combinez d'une certaine façon Mais ces mêmes Loix n'ayant pu produire l'Organisation des Animaux, encore moins un Méchanisme d'où résultent les actions que nous leur voyons faire, ce seroit Dieu qui me tromperoit, si ces actions qui me montrent une Ame pour leur

Rai-

Raiſon ſuffiſante, ſe trouvoient réellement produites ſans elle.

V. *Différentes maniéres d'enviſager le Principe du plus ſimple, & de l'appliquer aux Démonſtrations Morales.*

Au reſte qu'une Cauſe ſimple doive paſſer pour la vraye, préférablement aux plus compoſées c'eſt un Principe fondé ſur la Sagéſſe de Dieu qui ne fait jamais rien d'inutile, mais un Principe dont l'application eſt difficile, & dont par conſéquent l'uſage eſt aſſez borné dans la Phyſique où l'on s'en ſert communement; parce que le plan général de l'Univers, & l'étendue des deſſeins de Dieu, paſſent infiniment les étroites bornes de notre Eſprit. Il n'en eſt pas de méme quand on l'applique à la queſtion touchant l'exiſtence des Eſprits; où il s'agit de choiſir pour les mémes effets, non entre des cauſes plus ou moins ſimples de même genre, mais entre des cauſes de genre différent. Quand je dis que pour trouver le vrai Principe des actions des Animaux, il faut préférer une Ame immatérielle, Principe ſimple, cauſe unique, au Méchaniſme, Principe compoſé

posé d'un amas de causes aveugles, enchaînées les unes aux autres; je ne me fonde pas précisément sur ce que Dieu agira d'une maniére plus simple, en établissant cette Ame pour cause de ces actions, qu'en construisant une Machine capable de les produire; je me fonde sur ce que ces actions caractérisent si bien une telle Ame,& me la peignent si vivement, que si cette Ame n'existe pas en effet,la Machine qu'on lui substitue doit avoir été faite pour me représenter cette Ame agissante, & par conséquent pour me tromper en me persuadant qu'elle existe. Je n'envisage point cette Ame immatérielle, sous le même point de vue où j'envisage les causes méchaniques dans le Monde corporel, c'est-à-dire, sous l'idée de l'instrument le plus simple que la Sagesse divine ait pû choisir pour exécuter certains effets; mais sous l'idée d'un Etre dont l'existence ne pouvoit se manifester mieux, que par des opérations sensibles qui soient exactement proportionnées à sa nature; en sorte que Dieu en me faisant voir de telles opérations où cette Ame ne seroit pas, dérogeroit à sa Véracité. Cette Ame une fois admise, le choix

choix des Syſtémes qui expliquent ſon union au Corps, forme une queſtion à part. On peut diſputer, à le prendre du côté de la Sageſſe divine, ſur le plus ou moins de ſimplicité de ces Syſtémes, on peut ſoutenir, que la voye la plus digne de cette Sageſſe pour produire les mouvemens des Animaux, eſt de les faire naître d'un Méchaniſme préétabli. Cela n'intéreſſe en rien la preuve de l'exiſtence de leur Ame. Car que l'appareil d'un tel Méchaniſme, au cas que cette Ame n'agiſſe point phyſiquement ſur le Corps, ſoit plus digne d'une Sageſſe infinie, que le Syſtéme des cauſes occaſionnelles, il demeure toujours vrai que ce Méchaniſme, dans chaque Animal, ſera relatif aux ſenſations d'une Ame, & dans une juſte harmonie avec ſes beſoins & ſes deſirs; que par conſéquent il ſuppoſe cette Ame, comme ſon unique raiſon ſuffiſante dans les vues du Créateur, qui n'agit jamais ſans but, & qui ne ſauroit vouloir nous tromper. Qu'on ne s'y méprenne donc pas; le principe du plus ſimple, n'eſt point différent de celui de la Raiſon ſuffiſante: ſeulement ſelon les ſujets, il y a quelque différence dans la maniére de l'appliquer.

pliquer. S'agit-il de l'Ordre physique? la cause la plus simple des Phénomènes, ou ce qui revient alors au meme, le moyen le plus simple pour une certaine fin, devient, par rapport à la Sagesse du Créateur, une Raison suffisante, qui exclut tout autre moyen ou Cause moins simple. S'agit-il de l'existence des Esprits? le rapport naturel de certains Phénomènes, avec l'action d'un Esprit borné, montre cet Esprit pour leur raison suffisante, par rapport à la Véracité de Créateur, qui n'auroit pu souffrir que des opérations propres à de certains Etres qu'elles caractérisent, parussent sous nos yeux, sans qu'il y eût réellement de tels Etres dans le Monde.

VI. *Seconde Objection. L'Axiome de la Véracité de Dieu est ici de peu d'usage.*

L'on me conteste en second lieu l'usage que je fais de la Véracité de Dieu pour servir de base à la Certitude morale." Ce
„ Principe, dit-on, plus certain que le
„ précédent, ne paroît pas y ajoûter
„ beaucoup de poids. Car si la relation
„ de

„ de l'effet à la cause est nécessaire, „ qu'est-il besoin d'autres preuves ? Si „ elle n'est que possible, comment prou- „ vera-t-on que la Véracité de Dieu ne „ nous permet pas de nous tromper, „ lorsque par un jugement précipité „ nous confondons le vraisemblable a- „ vec le certain ? En un mot, ou la „ chose qu'on veut prouver par ce prin- „ cipe de la Véracité divine, est évi- „ dente, ou elle ne l'est pas. Si elle „ est évidente, nous n'avons que faire „ de recourir à ce principe ; tout le „ monde en conviendra intérieure- „ ment. Si la chose n'est pas évidente, „ la Véracité de Dieu ne la prouvera „ pas. Car il ne nous a donné une pente „ invincible à croire que ce qui est évi- „ dent. Dans tout le reste il nous a „ laissé le pouvoir de suspendre notre „ jugement.

VII. *Réponse à l'Objection. Il y a une Analogie évidente entre de certaines Causes & de certains Effets, quoiqu'il n'y ait point de liaison nécessaire.*

Avant que d'examiner en détail cette seconde Objection, commençons par deméler ce qui m'y est accordé, d'avec ce que l'on m'y conteste. Que Dieu soit

incapable de tromper les hommes, c'eſt un Axiome évident, auſſi n'eſt-ce pas ce qu'on me nie. La proportion naturelle des Effets avec leurs Cauſes, qui fait que certains Effets, par leur rapport avec une Cauſe d'un certain genre, la caractériſent excluſivement à toute autre, c'eſt encore une choſe qui, je crois, ne m'eſt point conteſtée; & quand elle le feroit, je n'ai pas beſoin d'en donner ici des preuves, l'ayant fait aſſez amplement dans ce Traité. Mais on me nie que la Véracité de Dieu puiſſe ſervir à nous aſſûrer de l'exiſtence d'une Cauſe, dont la relation avec l'Effet, quelque naturelle qu'elle ſoit, ne les lie point néceſſairement l'un à l'autre. Car il faut obſerver que l'Analogie naturelle entre telle Cauſe & tel Effet, ne met point entre eux de liaiſon évidente & néceſſaire, & que celui-ci ne démontre point l'exiſtence de celle-là. Il n'y a que la Cauſe premiére qui ſe démontre immédiatement par les effets, & dont l'exiſtence ait, par conſéquent, une évidence métaphyſique. Il faut donc reconnoître d'un côté, que la liaiſon d'un effet avec quelque Cauſe particuliére que ce ſoit, n'eſt que poſſible,

ſible, dès qu'il y a un pouvoir ſupérieur capable de produire cet effet, ſans l'entremiſe d'une telle Cauſe : comme il faut auſſi avouer de l'autre, que ce pouvoir ſupérieur ne détruit pas l'Analogie eſſentielle qui ſe trouve entre cette Cauſe particuliére & cet effet.

VIII. *Si de tels Effets ont lieu ſans de telles Cauſes, Dieu nous trompe.*

Voici donc déja deux choſes inconteſtables; l'une que Dieu n'eſt point trompeur, l'autre qu'indépendemment du pouvoir de la Cauſe premiére & dans l'idée même des choſes, il y a une proportion très-évidente entre certaines Cauſes & certains Effets. Pour conclure de la vue de ces Effets, à l'exiſtence même de ces Cauſes, & pour démontrer cette exiſtence, je n'ai plus beſoin que de ce troiſième principe ; c'eſt que ſi ces effets exiſtoient ſans les cauſes qui leur ſont naturellement proportionnées, Dieu nous tromperoit.

IX. *Si le pouvoir de ſuſpendre notre jugement, empêche qu'on ne nous trompe, il*

s'ensuivra 1°. *que Dieu n'a pas le pouvoir de nous tromper.*

Il ne nous tromperoit point, dites-vous, car il ne nous a donné une pente invincible à croire, que ce qui est évident. Dans tout le reste il nous a laissé le pouvoir de suspendre notre jugement. Mais si cette exception étoit valable, il s'ensuivroit que l'Etre Tout-puissant auroit moins que tout autre le pouvoir de nous tromper, puisque de sa Toute-puissance même il résulteroit toujours un motif raisonnable de suspendre son jugement, & par conséquent une infaillible ressource contre toute Erreur. Je dis contre toute Erreur, sans en excepter aucune. Car dans les cas où cette suspension est impossible, parce que l'évidence y est entiére, non seulement Dieu ne nous trompe point, mais nous n'avons point à craindre d'être trompez. L'évidence est le fondement immédiat de notre certitude, n'y ayant point de pouvoir au monde qui puisse faire, que ce que nous voyons avec évidence ne soit pas vrai. Tant s'en faut que la Règle de l'Evidence dépende de la Véracité de Dieu, qu'au contraire, nous

nous ne ſavons que Dieu exiſte, & qu'il eſt Véritable, que par l'évidence des principes qui nous le démontrent. Hors donc de ce cas d'évidence, où nous ne pouvons être trompez, la ſuſpenſion du jugement, toujours poſſible, nous mettroit en état de ne pouvoir être trompez par la Toute-puiſſance elle même, à ſuivre les principes de l'Objection.

X. 2°. *Que perſonne n'eſt jamais reſponſable de nos Erreurs.*

Il s'enſuivroit ſecondement que perſonne que nous n'eſt jamais reſponſable de nos Erreurs. Sur ce pied-là de quelques artifices, de quelque fauſſes apparences que nous ayions été la duppe, nous ne pouvons légitimement accuſer autrui de nous avoir trompez, ou de nous avoir voulu tromper. Ce ſera notre pure faute, de n'avoir pas ſuſpendu notre jugement ſur ces apparences qui nous préſentent un Objet pour un autre, & qui tendent à nous perſuader ce qui n'eſt point. Mais la Thèſe eſt-elle ſoutenable? Quoi! Celui qui me donne pour antique une Medaille moderne; celui qui me produit un faux Acte, celui qui contrefait avec

tant d'adresse l'écriture , le stile & les sentimens de mon Ami, que je ne puis m'empêcher de regarder comme sienne, la Lettre que je reçois, n'est il point la cause de l'illusion où ces apparences me jettent? N'ai-je point droit de l'accuser de tromperie? J'avoue qu'absolument parlant , je puis me garantir de ces sortes de surprises, soit en songeant à certaines raisons de me défier de celui dont il s'agit; soit en me rappellant des exemples de pareilles impostures ; soit par un doute subtil, pris des caprices de l'Esprit humain , & de l'étendue de ses artifices. Je sai bien aussi que si je m'arrête à ces doutes, le trompeur manquera son coup ; mais il n'en sera pas moins un trompeur. Il sera toujours vrai qu'il l'est d'intention , & que toutes ses démarches tendoient à ce but. Que je donne dans le piége , ou que je m'en garantisse, son dessein est démontré par la proportion naturelle qu'ont ces apparences qu'il a pris soin de rassembler , avec la réalité qu'elles indiquent ; ensorte que si cette réalité n'a point lieu,il faut que l'on ait eu en vue de me la persuader faussement. Il est clair que des Effets , naturellement liez avec

avec une certaine Cause, au cas qu'elle n'existe point, sont, de la part de celui qui me les montre, autant de moyens destinez à me tromper. Pour mériter à mon égard la qualité de trompeur, il suffit qu'on me pousse à un faux jugement; il n'est pas besoin qu'on m'y nécessite. Il en est si peu besoin, que ce qui entraîne mes jugemens avec une force irrésistible, de quoi les Démonstrations ou les raisons évidentes sont seules capables, n'en produit jamais de faux, & ne sauroit par conséquent me jetter dans l'erreur.

XI. *Il y a des choses que nous devons croire sans y être poussez invinciblement. La Raison nous y engage, sans que l'Evidence nous y entraîne.*

Rappellons ici un Principe que j'ai établi ci-dessus, & auquel on ne prend pas assez garde, quoiqu'il soit de grande importance en cette matiére. C'est que la Raison nous ordonne de croire mille choses qui ne sont point évidemment vrayes, qui ne sont point démontrées, & qui, absolument parlant, pourroient être fausses. L'assûrance raison-

nable, qui ſur divers ſujets détermine & fixe nos jugemens, ſe fonde ſur ce que nous avons de puiſſans motifs de croire, ſans en avoir aucun de douter. En quoi elle différe de la ſimple Probabilité laquelle, avec des motifs de créance, renferme des raiſons de doute, & quoiqu'elle faſſe pencher notre eſprit plus ou moins d'un certain côté, le laiſſe toujours un peu en ſuſpens. Pour appliquer ce Principe à mon ſujet, je dis donc, que lorsqu'il s'offre à mes yeux une ſuite d'Effets, évidemment proportionnés à une Cauſe de certain genre, & dans leur variété s'accordant tous à caractériſer cette Cauſe, la Raiſon m'ordonne d'en conclure que cette Cauſe exiſte. Que ſi cette Cauſe n'exiſte point en effet, à coup ſûr il y a du deſſein, & quiconque a ſû ſi bien ajuſter ces apparences trompeuſes a voulu qu'elles m'impoſaſſent; il a fait préciſément tout ce qu'il falloit pour cela, & demeure pleinement reſponſable de mon erreur, puiſque je n'ai pu m'en garantir que par un doute déraiſonnable. Oſeriez-vous dire que ce doute abſtrait & ſubtil, qui demeure toujours en mon pouvoir, juſtifie d'impoſture un Homme

me qui aura épuiſé toute ſon adreſſe à ſéduire mon jugement ? Car, après tout, les hommes n'ont aucun empire ſur mes idées ; ils eſſayeroient en vain de me montrer l'évidence où elle n'eſt pas, & de m'entraîner par ce moyen dans l'erreur, malgré que j'en euſſe. Toute leur induſtrie conſiſte à lier enſemble certaines apparences, pour me perſuader la réalité du Principe auquel elles appartiennent naturellement ; ils ſe cachent, pour ainſi dire, ſous l'enveloppe de certaines Cauſes, en imitant les Effets qui ſont propres à ces Cauſes-là. Pour lors je me trouve dans le cas de l'Aſſurance raiſonnable, puiſque parmi des motifs de croire, il ne s'en préſente aucun de douter. Je dois donc croire ; la Raiſon me l'ordonne ; non que je ne puiſſe abſolument m'en empêcher, puisqu'après tout il n'y a point là d'évidence qui me néceſſite, mais c'eſt que le doute dénué de tout motif, car la pure poſſibilité du contraire n'en eſt pas un, ſeroit déraiſonnable en pareil cas. Si je me trompe alors, cette erreur eſt entiérement ſur le compte de ceux, dont l'artifice met en œuvre ce qu'il y a de plus propre à m'y indui-

re, ſans me fournir aucun préſervatif pour m'en garantir.

C'eſt bien un préſervatif infaillible contre l'Erreur, que le doute ou la ſuſpenſion du jugement; mais quand ce doute n'eſt fondé ſur aucun motif, quand on n'a pour ſe défendre de croire une choſe, contre toutes les apparences imaginables, que la ſeule poſſibilité oppoſée, ou l'idée vague d'une Puiſſance capable de détacher les Phénomènes d'avec leur Raiſon ſuffiſante, & de faire paſſer certains effets ſous nos yeux, dans l'abſence de la cauſe qui doit naturellement les produire, alors ce préſervatif nous eſt ôté; la Raiſon elle-même nous en interdit l'uſage. S'il arrive que par là nous tombions dans une erreur, ce n'eſt plus notre faute, (1) c'eſt celle de celui, qui par les motifs de crédibilité qu'il nous offre, nous met dans la néceſſité de choiſir entre une opiniâtreté capri-

(1) Quelques fois dans nos Erreurs l'un & l'autre ſe réuniſſent Il y a de notre faute & de celle d'autrui. Ce qui arrive, lorſque l'impoſture n'étoit point aſſez fine pour nous rendre excuſables d'en être la duppe. L'intention de nous dupper peut-être avérée, quoiqu'elle ne réuſſiſſe que par notre faute.

capricieuse, qui sera toujours condamnable au Tribunal du Bon-Sens, & une persuasiou erronée. Pour nous qui portons un jugement conforme à la Raison, nous sommes entiérement hors de blâme; lui seul a tort, puisque par ses artifices lui seul est cause que notre jugement se trouve opposé à la Vérité. Au lieu que si dans ces circonstances nous eussions pris le parti d'être incrédules, nous aurions tort à notre tour de former un jugement, qui quoique plus conforme à la Vérité, ne se trouvant tel que par hazard, seroit contraire à la Raison.

XII. *Si nous nous trompons dans ces sortes de choses, ce n'est pas nous, mais autrui qui est responsable de notre Erreur.*

Si l'on me dit après cela: vos plaintes sont injustes; l'on ne vous a point trompé, puisque vous pouviez suspendre votre jugement; je répondrai qu'on m'a trompé, puisque sur ce que je voyois je n'ai point du le suspendre. La conséquence que je prétends tirer de tout ceci, c'est qu'un pouvoir de douter, qui me reste toujours au milieu des plus grandes impostures des hommes,

mes, ne justifieroit point la Véracité de Dieu, s'il me plaçoit dans des circonstances pareilles à celles qui rendent les hommes responsables de mes erreurs. Telle seroit la vue de l'Automate Cartésien, qui feroit à mes yeux toutes les actions d'un véritable homme. Dieu (2) peut-il produire un tel Automate, ou bien ne le peut-il pas? dit le Cartésien. Dieu est assez puissant pour me tromper, lui répliquerai-je. Dire qu'il peut construire une Machine pareille, sans la joindre avec une Ame, ce n'est dire précisément que cela. Certainement l'Ouvrier d'un tel Automate ne seroit pas moins

(2) Il est bon d'avertir une fois pour toutes que si dans ce Traité, ni dans celui de l'Ame des Bêtes, je n'ai point cru devoir prendre le parti de nier que l'Automate Cartésien soit possible, je n'ai pas prétendu pour cela reconnoître formellement, qu'il le soit. On peut répondre en deux maniéres à une pareille question. 1°. En disant, j'ai dans mon esprit l'idée claire, ou a peu près, d'une Machine qui feroit ce que font les Bêtes. 2°. En disant, je ne vois point clairement l'impossibilité d'une semblable Machine; je ne m'apperçois pas qu'elle implique contradiction. Celui qui prend le premier parti, est obligé de montrer en décrivant cette Machine, la possibilité qu'il y voit. Celui qui s'en tient au second, a droit d'exiger qu'on lui montre cette contradiction qu'il ne voit pas.

moins trompeur, que celui qui contre-feroit les Lettres de mon Ami. Si ces Lettres ſont parfaitement imitées, ſans que rien d'ailleurs me fourniſſe matiére au moindre ſoupçon, j'ai du prendre ces fauſſes Lettres pour véritables, comme j'ai du prendre l'Automate pour un Etre intelligent. Car il ſera toujours vrai, ſi les Bêtes ne ſont Automates, que par leurs opérations médiatement ou immédiatement produites, Dieu m'aura repréſenté une Ame unie à un Corps, pour me perſuader l'exiſtence de cette Ame. Si je nie alors ce que de ſi fortes raiſons me pouſſent à croire, j'ai tort de le nier, & le Cartéſien en ſe vantant de n'être pas trompé comme moi, ſe vante de n'être point raiſonnable. Il eſt clair qu'indépendemment du pouvoir que Dieu ou les hommes ont de me tromper, certains motifs doivent ſuffire pour fixer mon jugement; mais il y a cette différence entre les choſes ſoumiſes au pouvoir humain, & celles qui ne le ſont pas, que ſur celles du premier ordre, ma créance n'eſt jamais une Certitude démonſtrative, n'étant point abſolument ſûr ſi ces hommes, avec le pouvoir de me tromper, n'en ont point auſſi

eu la volonté ; au lieu que ſur les choſes qui paſſent le pouvoir humain, & qui, par la Toute-puiſſance divine, pourroient être réellement autres qu'elles ne me paroiſſent, la Véracité, qui eſt eſſentielle à l'Etre parfait, change mon aſſûrance en Démonſtration.

XIII. *Le recours à la Véracité de Dieu ne juſtifie point nos Erreurs.*

Au reſte il ne faut point craindre, qu'en le prenant pour garand de la grande Règle de la Raiſon ſuffiſante, les hommes n'ayent lieu de s'affermir dans leurs erreurs, & de faire Dieu reſponſable, de tout ce qu'ils ſe feront fauſſement perſuadez. L'abus qu'on pourra faire de cette Règle, en l'appliquant mal, n'en ſauroit détruire la ſolidité ni l'évidence. C'eſt à nous d'en faire une application juſte aux ſujets que nous examinons, & de ne pas donner aux effets, pour Cauſe proportionnée & pour Raiſon ſuffiſante, ce que nous ne voyons pas clairement qui le ſoit. Mais quand cette Cauſe ou Raiſon ſuffiſante eſt manifeſte, quand hors d'elle il n'y auroit, pour expliquer les Phénomènes qui frappent nos yeux, que l'immenſité du pouvoir divin, c'eſt alors à Dieu de ne nous point tromper, en dé-

détachant ces Phénomènes de leur cause pour faire en sorte qu'ils existent, quoique cette Cause n'existe point. C'est aussi ce qu'il ne fera jamais, sans du moins nous en avertir ; sa souveraine perfection nous en assûre. Sur ce fondement j'ai une parfaite certitude qu'il y a eu un Jules César, & qu'actuellement il y a de vrais hommes hors de moi ; parce que la vérité de ces deux Faits, se trouve être l'unique Raison suffisante des apparences qui me les persuadent. Dieu me tromperoit si, ces apparences existant, leur raison suffisante n'existoit pas.

Mais cette façon de raisonner ne fera jamais l'Apologie de nos Erreurs. Les Philosophes, par exemple, qui ont cru le Soleil beaucoup plus petit que la Terre, ont du cette opinion à la négligence de leurs observations, ou aux erreurs de leurs calculs, ou bien au préjugé grossier pris de la petitesse du diamétre sensible du Soleil. Ils ont précipité leur jugement, ils se sont hâtés de conclure de la grandeur apparente, à la grandeur réelle. S'ils eussent songé aux Règles les plus communes de l'Optique, telles que l'expérience journaliére les leur mettoit devant les yeux, indépendemment

ment de la parallaxe & des calculs , ils eussent jugé que la grandeur de cet Astre, devoit être incomparablement au-dessus de ce qu'elle paroît à nos yeux ; & qu'une telle grandeur réelle, suivant les Loix connues de la Vision étoit, dans un Objet aussi éloigné , une Raison suffisante de l'apparence sensible.

XIV. *A parler exactement, il est faux que les Sens nous trompent.*

Les Sens nous trompent, dit-on, Dieu sera-t-il responsable de cette erreur, lui qui pourtant nous les a donnés ? Je réponds que ce n'est pas le simple rapport des Sens qui nous trompe. L'apparence sensible qui est destinée à nous faire connoître l'Objet, n'est point l'Objet même, puisqu'elle ne nous le représente qu'imparfaitement, mais un effet lequel nous conduit à l'Objet comme à sa vraye Cause. Pour en connoître la nature, il faut comparer & réunir ces divers effets. Quand je regarde le Soleil , je ne vois proprement ni le Soleil , ni même un Globe ; je vois un disque lumineux de quelques pouces de diamétre. Rien ne me force à croire le Soleil exactement sem-

ſemblable à ce diſque. Quand j'apperçois de loin une Tour, rien ne m'oblige à croire que ce qui répond hors de moi à cette perception, ou ce qui la cauſe, reſſemble exactement à l'image que j'apperçois, ſoit de même grandeur, de même couleur, de même figure. Lorsque je m'en approche, que je touche cette Tour, que j'y monte, que je la meſure, je reçois ſucceſſivement d'autres images; & de la comparaiſon de ces images différentes, ou de ces diverſes impreſſions que fait ſur moi le même objet, j'en tire la vraye idée de leur Cauſe, qui eſt la Tour même. C'eſt en vertu de cette expérience complette, qu'une autre fois la premiére image qui m'a frappé, deviendra le ſigne de l'Objet, & en réveillera chez moi la vraye idée. Vous voyez donc, que la ſimple perception ſenſible n'étant point un jugement, ni ne me pouſſant invinciblement à juger, de ce que cette ſenſation que Dieu me donne, ne repréſente point exactement l'Objet, on ne peut en conclure que Dieu me trompe. C'eſt moi qui m'étois d'abord trompé, en concluant précipitamment de l'ima-

ge à l'objet, ou en aſſignant au concours des apparences ſenſibles, pour raiſon ou pour cauſe, ce qui ne l'eſt pas. Au contraire les Loix de l'Optique étant telles que les établit l'expérience, Dieu me tromperoit, ſi ce Clocher que j'apperçois à l'Horiſon, ſi le Soleil que je vois au Méridien, n'étoient réellement pas plus grands, qu'ils me le paroiſſent.

XV. *La Règle pour diſcerner ceux de nos Jugemens dont nous ſommes ſeuls reſponſables, d'avec ceux dont autrui doit répondre, eſt la même, ſoit qu'il s'agiſſe de Dieu ou des hommes.*

Dieu ne trompe jamais ſes Créatures. Il eſt trop grand, trop bon, trop ſage, trop parfait, en un mot, pour leur vouloir faire illuſion; mais il permet qu'elles ſe trompent par leur propre faute, par un abus libre qu'elles font de la Raiſon qu'il leur a donnée; comme il permet qu'elles violent les Loix de l'ordre, quoique lui-même ſoit incapable de violer ces Loix. Il n'eſt pas plus à craindre, que le recours à la Véracité de l'Etre ſuprême pour ſervir d'apui à notre certitude, tende à juſtifier mille

mille erreurs où les hommes tombent, qu'il eſt à craindre qu'en prenant la probité de certaines Perſonnes pour garand de ce qu'elles m'aſſûrent, ſoit par le langage des paroles, ſoit par celui des actions, cela n'aille à les rendre comptables des mépriſes que j'aurai faites en interprétant mal leurs diſcours, en jugeant trop légérement des motifs de leur conduite, ou pour avoir pris le change ſur leur véritable deſſein. Les mêmes Règles qui diſcernent en ce cas l'erreur où me jette l'artifice d'autrui, d'avec celle où je me précipite moi-même par ma propre faute, nous aideront à faire la différence entre ceux de nos jugemens dont Dieu ſe rend le garand, pour ainſi dire, & ceux dont nous ſommes uniquement reſponſables. Dans les ſujets où l'évidence eſt notre règle, c'eſt toujours par notre propre faute que nous errons, parce que, ſi nous avons l'évidence, il eſt impoſſible qu'il y ait erreur, & ſi nous ne l'avons pas, il eſt non ſeulement poſſible, mais raiſonnable de ſuſpendre notre jugement. Dans les Faits il n'en va pas de même ; nous pouvons errer ſans blâme, en raiſonnant très-juſte, parce que le fondement

ſur

ſur lequel nous raiſonnons, c'eſt l'Analogie des Effets avec leurs Cauſes. Quand tous les caractères qui appartiennent à une certaine Cauſe, toutes les circonſtances qui ont coutume de l'accompagner, tous les ſignes propres à manifeſter ſon action, ſe trouvent dans certains Effets, on juge que cette Cauſe exiſte & agit actuellement. On s'en tient ſuffiſamment aſſûré ; n'ayant aucun motif pour ajuger ces Effets à quelqu'autre Principe, qu'à celui qu'ils caractériſent par la proportion naturelle qu'ils ont avec lui. Quiconque me trompera dans un tel cas, en me fourniſſant tous ces motifs de juger comme j'ai fait, ſans me munir d'aucun préſervatif, ſera pleinement reſponſable, & moi pleinement diſculpé de mon erreur.

XVI. *Sources de nos Erreurs. Quels ſont les cas où nous en devenons reſponſables.*

Je n'en deviens moi-même reſponſable, que lorsque ſur des apparences équivoques, ou ſur des motifs inſuffiſans, je précipite un jugement qu'il fal-

falloit ſuſpendre. Voilà ce qui nous arrive tous les jours. Nous rapportons un Effet à telle ou telle Cauſe, ſur des convenances vagues qui ne caractériſent point cette cauſe préciſe. Nous imaginons des rapports faux ou forcez, pour ajuſter les faits à nos conjectures. Nous décidons brusquement que tels Phénomènes ont une telle Cauſe, ſans daigner regarder tout auprès d'autres Phenomènes qui excluent la cauſe aſſignée, ou qu'il eſt mal-aiſé de concilier avec elle. Tantôt nous attribuons à pluſieurs, ce qu'une ſeule a pu produire; tantôt nous réuniſſons à un ſeul principe, ce qui a fort bien pu naître de divers principes très-indépendans. En vertu de cette dernière illuſion, qui eſt des plus fréquentes, nous croyons voir des (3) rapports myſtérieux entre certaines actions qui n'en ont aucun; & ſouvent des Evénemens qui par cas fortuit viennent à ſe rencontrer enſemble, nous paroiſſent l'effet & la ſuite de quelque deſſein. De toutes ces fauſſes Opinions, nous ne devons nous en

(3) Voi. *Eſſai ſur l'Ame des Bêtes*, premiére Partie Chap. VI. p. 101.

en prendre qu'à nous mèmes. Ce n'eſt pas la Règle qui nous trompe, c'eſt nous qui abandonnons la Règle, & qui l'appliquons mal en la falſifiant, ce qui nous arrive en mille maniéres. Nous ſuppoſons entre les Effets vus,& la Cauſe imaginée, cette parfaite harmonie qui réellement ne s'y trouve point. Nous jugeons de l'uſage & du but de certaines choſes, ſans conſiderer leur liaiſon avec d'autres, &, ſans connoître l'enchaînure totale, nous voulons diſcerner l'eſpèce des Cauſes, par certains Phénomènes qui ne nous en indiquent tout au plus que le genre. Nous diſtinguons ou confondons mal à propos les Principes, ſans autre motif que la diverſité des Effets ou leur reſſemblance ; quoique ſouvent, & c'eſt-là le propre des Agens libres,une même cauſe produiſe des effets diſſemblables, ou que de Cauſes différentes il naiſſe de ſemblables Effets: réflexion qui nous feroit éviter une infinité de faux raiſonnemens dans la Morale. De ces diverſes illuſions notre Imagination eſt la ſource ; n'étant jamais plus habile à nous tromper, que lorſqu'elle ne fait pas ſeule tout l'ouvrage, mais qu'elle a un
fonde-

fondement réel ſur lequel elle puiſſe bâtir. Ici donc les Effets ſur quoi l'on raiſonne, ont bien pluſieurs relations avec la Cauſe qu'on leur attribue ; mais ils n'ont point avec elle ces rapports caractériſtiques qui fixent l'eſprit à cette cauſe préciſe, plutôt qu'à toute autre: alors notre Imagination a beau jeu; imperceptiblement elle ajoute à notre vue, & nous donne le Vraiſemblable pour le Vrai. Et voilà pourquoi, pour faire en paſſant cette remarque, les Paſſions ſont cauſes de tant d'Erreurs ; c'eſt qu'appliquant fortement notre eſprit à leur objet, le rendant attentif à ce qui les favoriſe, tandis qu'elles l'éloignent de tout ce qui leur eſt contraire, elles allument l'Imagination, & la tournent toute entiére d'un certain côté. Par ce moyen elles mettent des liaiſons entre les choſes les moins relatives, elles rapprochent les plus éloignées, elles uniſſent les plus indépendantes, & ſur ces rapports imaginaires, fondent les plus fauſſes, mais en même tems les plus fortes perſuaſions.

Plus nous creuſerons les ſources de nos Erreurs, & plus il paroîtra que l'exem-

l'exemple de ces Erreurs, loin d'ébranla règle que l'on attaque, & de la rendre ſuſpecte, en affermit au contraire la certitude, & montre que ce n'eſt qu'en s'en écartant, qu'on s'éloigne de la Vérité. Que certains jugemens ſe ſoient trouvez faux, cela ne prouve rien contre d'autres, dont le fondement n'eſt pas le même. S'il y a des apparences équivoques, ſur lesquelles on ne peut établir qu'une probabilité plus ou moins grande, il y en a qui ſe lient ſi clairement à un Principe unique, qu'on eſt obligé, ou d'admettre ce Principe, ou de ſuppoſer l'efficace illuſoire de quelque pouvoir hors de nous. Quelques apparences en petit nombre ne décident rien; car, comme je l'ai déja obſervé, des Cauſes de différent genre peuvent avoir quelque choſe de commun dans leurs Effets. Il arrivera qu'un Portrait de phantaiſie aura quelques-uns de mes traits, n'étant pas plus impoſſible que l'imagination du Peintre ſe rencontre à quelques égards avec la Nature, qu'il l'eſt, qu'un ſonge que j'aurai fait, ait certains rapports avec des événemens arrivés long-tems depuis. Mais l'ambiguité ne ſauroit ſub-

ſubſiſter dans un grand concours de Phénomènes qui indiquent une méme cauſe pour leur centre & pour leur lien commun. J'entends prononcer dans la Chambre voiſine des paroles qui forment un ſens ; je juge d'abord qu'il y a un homme dans cette Chambre, & il ſe trouve que c'eſt un Perroquet ; je me ſuis trompé ſur des apparences vraiſemblables : Mais ſi après avoir entendu une converſation de deux heures, j'en conclus qu'il y a Compagnie dans cette Chambre, une pleine certitude accompagne alors mon jugement. J'ai pu m'abuſer ſur l'ouïe de quelques mots, mais après un entretien ſuivi, je ne crains point d'avoir pris un Perroquet pour un Homme.

XVII. *Dieu, incapable de nous tromper, permet que les hommes nous trompent, & que nous errions auſſi par notre faute.*

Dans tout ce qui eſt de la ſphere du pouvoir humain, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mémes 1°. Lorſque nous donnons une pleine créance à ce qui n'eſt que probable ; comme lorſque les motifs qui nous inclinent à croire

un Fait, ſe trouvent combattus par d'autres motifs ; nommément par des ſoupçons d'impoſture, tirez de l'intérêt que certaines gens ont à nous tromper, & des moyens qu'ils ont eu en main pour cela. 2°. Lorsque nous regardons comme démontrées, des choſes ſur leſquelles nous devons nous contenter d'une aſſûrance raiſonnable ; puisque cette aſſûrance qui ſuffit pour croire, n'emporte pas l'abſolue impoſſibilité du contraire. Dire alors : ſi je ſuis dans l'erreur, Dieu me trompe, c'eſt mal conclure ; car ſans nous y induire, Dieu peut permettre que les hommes le faſſent, dans tout ce qui eſt du reſſort du pouvoir humain. Mais il faut ſe ſouvenir que comme nous ne connoiſſons pas exactement & préciſément les limites de ce pouvoir, il nous arrive quelquefois de chercher la parfaite certitude où elle ne ſauroit ſe trouver, en jugeant que nous ſommes dans le cas où les hommes ne peuvent nous faire illuſion, quoique nous n'y ſoyons point en effet. Alors encore la mépriſe de prendre pour démontré ce qui ne l'eſt pas, demeure ſur notre compte. (†)

XVIII.

(†) Voyez ci-deſſus Note (1.)

XVIII. *Objets ſuſceptibles de certitude, plus importans que les autres.*

Obſervez encore cette différence entre les Faits dont Dieu même nous eſt garand, parce qu'ils ne ſauroient être faux qu'il ne nous trompât, & ceux, dont l'aſſûrance que nous en avons, repoſe ſur l'autorité des hommes, que ceux de ce dernier ordre ont une influence peu étendue, parce qu'ils n'intéreſſent que quelques particuliers; au lieu que ceux qui intéreſſent le Genre-Humain tout entier, ſont revêtus de cette certitude dont la Véracité divine nous répond. Tels ſont en général ceux de la Religion, de la vérité deſquels dépendent les plus grands Intérêts de l'Homme. Tels ſont encore tous ces effets naturels, dont la régularité conſtante aſſûre l'Ordre de la Societé, & le repos de la vie humaine.

Voilà donc l'uſage de mon ſecond Principe juſtifié, & la Démonſtration morale que nous avons de certains ſujets, miſe dans une parfaite évidence. Car puiſqu'il ſe trouve une évidente Analogie entre certains Phénomènes, & une

ſeule Cauſe ouRaiſon ſuffiſante ; puiſqu'une pareille analogie nous autoriſe à croire, que cette cauſe ou raiſon ſuffiſante exiſte ; puisqu'il eſt clair que l'on nous tromperoit ſi cela n'étoit pas ; puisqu'enfin il eſt de la derniére évidence que Dieu ne peut tromper, il s'enſuit que nous avons alors ſur la réalité de cette Cauſe, une vraye Démonſtration.

XIX. *Queſtion curieuſe, ſi un Athée eſt aſſûré qu'il y ait des Corps?* Rep. *Hors des Vérités mathématiques, l'Athée ne peut s'aſſûrer de rien ſans abjurer ſon Athéiſme.*

Une troiſiéme Difficulté me reſte à réſoudre. On demande s'il eſt vrai qu'un Athée n'ait aucune certitude de l'exiſtence des Corps ? Et cette queſtion s'étend, comme on voit, à toutes les Vérités moralement certaines, desquelles la Démonſtration dépend, ſelon moi, de la Véracité de Dieu. Ma réponſe eſt, qu'un Athée, outre ſa propre exiſtence, peut connoître avec certitude les vérités idéales ou Mathématiques. Hors de là, s'il raiſonne conſéquemment, il ne doit admettre autre

tre choſe que des probabilités. Dans ſon Syſtême tout eſt ſoumis à la Néceſſité, ou dirigé par le Hazard. Nul pouvoir ſupérieur, pour régler l'Univers avec Bonté & Sageſſe. Que ſait-il ? tout ce qu'il voit peut n'être qu'illuſion. Le Hazard & la Néceſſité, Principes également aveugles, peuvent amener ce qu'il y a de plus bizarre, de plus irrégulier, de plus oppoſé à toute idée d'Ordre. Quand on refuſe de reconnoître un Ouvrier ſage pour l'Auteur des merveilles de l'Univers, quel droit a-t-on de ne les point regarder comme un beau ſonge ? Qu'elles bornes oſera-t-on mettre à l'extravagance de l'Eſprit ? En ſuppoſant avec l'Athée qu'il y a des Corps, on lui prouve bien par-là qu'il y a un Dieu : cela n'empêche pas que l'exiſtence de Dieu ne ſoit réellement plus évidente que celle des Corps. L'Athée croit qu'il y a des Corps, parce qu'une vive impreſſion de ſes Sens le pouſſe ſans ceſſe à le croire. Je veux qu'il n'en puiſſe même douter ; ſa certitude là-deſſus, ſuppoſe à ſon inſû un principe qu'il rejette, ſavoir l'exiſtence d'un Etre tout bon & tout ſage. Il ne ſonge

pas que lorsqu'il nie ce principe, & qu'il croit des Corps, il se contredit lui-même. Qu'il aprofondisse les motifs de ce dernier jugement, ils le porteront à condamner le premier, & l'invincible certitude de la Vérité qu'il admet, le conduira par degrès vers celle qu'il nie. L'Athée ne peut s'empêcher de croire un Monde corporel; cette persuasion subsiste en lui indépendemment de la Créance distincte d'une Divinité; mais sans l'idée de cette derniére, il ne sauroit se démontrer qu'il y ait des Corps. Sa Créance à cet égard, qui, tant qu'elle demeure un sentiment confus, renferme implicitement celle d'un Dieu, supposera formellement qu'il existe, dès qu'elle prendra la forme d'une connoissance démontrée. En un mot, obligé à rendre raison de ce qu'il croit le plus invinciblement, cet Athée cessera de l'être; ou plutôt, il se convaincra qu'il n'a jamais pû l'être en effet, quelque desir qu'il en eût. Sans s'arrêter aux Athées, mille gens qui ne sont rien moins que Philosophes, & qui n'ont jamais médité sur la Certitude morale, n'en sont pas moins assûrez de certains faits, pour

avoir

avoir ignoré toute leur vie les Démonſtrations qu'on en peut donner, & les vrais principes de ces Démonſtrations. Voici à peu près, ce me ſemble, comment ce Paradoxe s'explique.

XX. *Comment le commun des hommes a ſur mille choſes une vraye Certitude, dont il ne connoit point les principes.*

Toute certitude eſt fondée ſur des motifs réels, qui convainquent notre eſprit, ſans lui laiſſer aucun ſujet raiſonnable de doute. Mais ces motifs peuvent agir ſur l'Ame, & n'en être pourtant pas diſtinctement apperçus. Alors nous ſommes bien entrainez par leur poids; nous ſentons bien que nous ne pouvons raiſonnablement douter; mais nous n'en ſommes pas plus en état de déveloper ces motifs, de les arranger en forme de Démonſtration pour convaincre les contrediſans, en leur montrant le ſophiſme des argumens qu'ils nous oppoſent. Il faut de néceſſité, ou bien refuſer aux Simples, toute aſſurance raiſonnable des Vérités qu'ils croyent, tout diſcernement de ce qui eſt certain d'avec ce qui ne l'eſt

pas; ou reconnoître avec moi, que souvent l'Esprit est solidement convaincu par un amas de raisons, qu'il lui est impossible de démêler ni d'arranger d'une maniére distincte, pour démontrer aux autres sa propre persuasion. Ces principes qui frappent à la fois vivement, quoique confusément l'esprit, en établissent une solide dans ceux-la même qui, faute d'en pouvoir faire l'analyse, quand on leur dira; prouvez-nous ce dont vous êtes si bien persuadé, seront réduits au silence.

Une fausse persuasion n'ayant point de ces principes solides, différe essentiellement en cela de la véritable. Celle-la sera bien accompagnée quelquefois du même degré d'adhérence dans la volonté, mais elle n'aura point pour fondement, comme celle-ci, cet assemblage de motifs qui opérent l'impossibilité du doute. Deux Esprits peuvent embrasser avec une confiance égale, l'un la Vérité, l'autre l'Erreur; mais l'un ayant des motifs convainquans de ce qu'il croit, en est certain, tandis que l'autre ne sauroit l'être, parce que de tels motifs lui manquent.

Ne demandez donc plus, comment il se

ſe peut que tant de gens, ſans penſer à cet Axiome, que *Dieu ne ſauroit tromper*, ſont parfaitement aſſûrez de pluſieurs vérités de Fait. Leur certitude eſt réellement appuyée ſur ce grand principe, quoiqu'il ne ſoit pas développé dans leur eſprit, & qu'ils n'y ayent jamais fait d'attention expreſſe. L'on ſent confuſément la liaiſon de certaines apparences avec la Cauſe qui leur eſt proportionnée; l'eſprit ſe repoſe, tant ſur ce motif confus, que ſur l'idée confuſe auſſi, d'une bonne foi que nous ſuppoſons chez les hommes, quand il s'agit de vérités qui s'appuyent ſur leur témoignage; ou que nous plaçons quelque part au-deſſus de nous, lorsqu'il s'agit de Faits indépendans de ce témoignage. En ce dernier cas, cette idée qui eſt obſcurément au fond de notre eſprit, & qui ſert d'appui ſecret à notre foi, n'eſt autre que celle de la Bonté du premier Etre: c'eſt alors pour nous le *Dieu inconnu*, à qui, ſans le connoître, notre foi ne laiſſe pas de rendre hommage. En un mot, la diſpute devient inutile. Vous convenez que le commun des hommes eſt aſſûré de certains faits, & qu'il a raiſon de

l'être ; Montrez-moi les vrais principes de cette aſſûrance raiſonnable qu'il en a , je retorquerai contre ces principes, ce que vous objectés à celui de la Véracité de Dieu. Il vaudra mieux avouer enfin, que cette croyance certaine , & par conſéquent ſuſceptible de Démonſtration , eſt fondée chez le Vulgaire, tout comme chez le Philoſophe , ſur des principes ſolides ; mais que ces principes, que le Vulgaire eſt incapable de développer nettement, & qui agiſſent ſur ſon eſprit d'une maniére ſourde, presque imperceptible, pour opérer ſa conviction , le Philoſophe les ſaiſit, les démêle & les arrange.

XXI. *Concluſion. Vrai caractère de la Certitude morale. Diverſité des Sujets ſur lesquels elle peut s'étendre. Logique nouvelle pour juger des Probabilités, ouvrage auſſi néceſſaire que difficile.*

Pour ramener ce Diſcours, en le finiſſant , au but général que je m'y ſuis propoſé , il réſulte des diverſes Réflexions qu'on vient de lire , que la Certitude morale , à la réſoudre dans ſa derniére Analyſe , remonte juſques à des Axiomes métaphyſipues ; & que quoique cette eſpèce de certitude ne ſoit point

point fondée ſur l'évidence de l'objet, elle l'eſt ſur des principes évidens ; ſavoir l'Exiſtence d'un Dieu, ſa Véracité, & la proportion naturelle des effets aux cauſes. Les Démonſtrations morales qui nous rendent certains qu'une choſe eſt, ne le font point en nous prouvant que le contraire implique contradiction ou ſoit impoſſible, ſi l'on entend par *impoſſible*, ce que ni l'Intelligence ni la Toutepuiſſance divine ne ſauroit avoir pour objet ; mais en nous faiſant voir que le contraire répugne aux Attributs moraux de la Divinité, & ne peut avoir lieu, que par le renverſement de cet Ordre dont Dieu ne ſauroit ſe départir, ſans renoncer à ſa Sageſſe. Le contraire d'une Vérité Géométrique, eſt inintelligible & contradictoire dans la nature, & dans l'idée même des choſes : l'oppoſé d'un Fait, moralement démontré, eſt très-intelligible, très-poſſible dans ſa nature & dans ſon idée ; mais comme il répugne à la Sageſſe, à la Véracité de l'Etre parfait, qui ne ſauroit, ſans démentir ces Attributs, admettre l'oppoſé du Fait en queſtion, cet oppoſé devient impoſſible en ce ſens ; nous ſommes ſûrs qu'il eſt faux ; & par con-

conféquent le Fait devient certain & démontré. La Toutepuiffance elle-même ne fauroit faire que le Tout foit égal à fa partie, ni que deux & deux faffent cinq. Ainfi toute propofition évidemment liée, dans la nature & dans l'idée des chofes, avec celles-ci; *deux & deux font quatre*; *le tout eft plus grand que fa partie*, eft une propofition mathématiquement démontrée. Mais la Toutepuiffance peut former tel concours de Phénomènes qu'il lui plaira, elle peut placer fous nos yeux des Objets qui, s'ils nous étoient offerts, nous jetteroient néceffairement dans l'illufion. On ne fauroit nier ce pouvoir. On n'oferoit foutenir, que des actes de Toutepuiffance qui aboutiroient à nous tromper, foyent mathématiquement impoffibles; ou, ce qui revient au même, qu'un tel pouvoir foit contradictoire, & que nous n'en ayïons point l'idée. Mais comme de tels actes répugnent à la Sageffe de l'Etre parfait, nous fommes fûrs qu'il ne les fera jamais. Toute propofition qu'on ne peut nier fans les admettre, ou fans attribuer à l'Etre parfait une conduite indigne de lui, eft donc par cela même moralement

lement démontrée ; nous ſommes ſûrs de la fauſſeté de ſon contraire, qui devient alors impoſſible, non en vertu d'une contradiction qu'il y aît dans l'idée de l'effet méme, ou faute d'un vrai Pouvoir de produire cet effet, mais en vertu d'une oppoſition formelle entre cet effet, & la Sageſſe immuable de Dieu ; ou faute d'un Vouloir en Dieu, d'excercer ſon pouvoir d'une maniére contraire à ſa Sageſſe ; étant indubitable que l'Etre parfait voudra toujours ce qui eſt conforme, à cette Sageſſe, & ne voudra jamais ce qui y répugne. Diſpoſition qui appartient eſſentiellement à l'idée de l'Etre parfait. Nous ſommes donc aſſûrez que Dieu ne tiendra jamais une conduite qui démente ſes Perfections ; & c'eſt cette infaillibilité d'événement, fondée ſur l'immutabilité des Perfections que Dieu prend pour règle de ſa conduite, qui fait toute la force des Démonſtrations morales.

Nos idées claires nous conduiſent à une premiére Cauſe intelligente & libre, qui eſt l'Etre ſouverainement parfait. Dans cet Etre nous découvrons évidemment les attributs de Puiſſance, de

Sa-

Sageſſe, de Bonté, de Véracité. En conſéquence de ces attributs nous ſommes ſûrs que Dieu, qui ne prend point plaiſir à tromper, & qui n'a point voulu ſans doute que les ſeuls Principes de connoiſſance que nous ayons, dès que nous voulons ſortir du Monde idéal, fuſſent pour nous des ſources d'erreur, a établi dans la Nature un Ordre inviolable de Cauſes & d'Effets; enſorte que les effets ſuppoſent toujours des cauſes qui leur ſoyent proportionnées. C'eſt ſur ce fondement métaphyſique, que la Certitude morale bâtit ſes Démonſtrations. Elles conſiſtent à réduire l'aſſemblage des apparences, à une Raiſon unique, qui eſt la choſe dont on veut démontrer l'exiſtence. Soit qu'un certain Concert entre les Agens libres, manifeſte le Principe commun en vertu duquel ils agiſſent, & conſtate la réalité d'un même Objet qui les frappe; c'eſt là le cas des preuves Hiſtoriques: ſoit qu'une ſuite d'actions dans le même Agent, faſſe pénétrer ſes motifs ſecrets, & dévoile ſon intérieur; & de là dépend la Science du Cœur humain: ſoit qu'une complication de mouvemens & de Phénomènes dans les Corps, ſe rapporte à une certaine

Loi

Loi naturelle ; toute Démonſtration phyſique roule la-deſſus: ſoit enfin qu'en général la nature des opérations qui frappent nos yeux, nous prouve l'exiſtence d'Agens inviſibles ; & c'eſt par cette méthode que nous nous aſſûrons qu'il y a divers Eſprits créés hors de nous. Dans tous ces divers ſujets, l'arrangement des choſes que nous voyons, ſi nous ſavons bien le conſiderer & le ſuivre juſques au bout, nous donne une entiére certitude ſur ce que nous ne voyons pas. Si bien des gens réſiſtent à ces ſortes de Démonſtrations, c'eſt faute d'embraſſer, d'une vue aſſez nette & aſſez ferme, tout l'amas des Phénomènes ſur lesquels elles ſe fondent. A quoi l'on doit joindre certaines Difficultés dont on s'entête, après les avoir été prendre bien loin hors du ſujet, comme il eſt arrivé ſur la queſtion de l'Ame des Bêtes. Si d'un autre côté les Démonſtrations nous manquent dans une infinité d'autres points de la Phyſique & de l'Hiſtoire, cela vient de ce que les Phénomènes connus, ſur lesquels on peut raiſonner, ſont en petit nombre; de ce qu'il eſt rare de leur voir former un certain concert ; & plus rare encore,

re, de leur trouver un Principe unique qui les explique exclusivement à tout autre. Au défaut de la Certitude, c'est alors à la Probabilité qu'il faut s'attacher; en prenant garde d'en distinguer avec soin les divers degrés. Donner là-dessus en détail de bonnes Règles que l'on appliquât aux choses d'usage, ce seroit, de la maniére dont je le conçois, un Travail presque nouveau dont l'utilité seroit grande, mais dont on sent assez que la difficulté n'est pas médiocre. Car pour assigner en chaque chose au pur vraisemblable sa juste mesure, il faut bien plus de lumiére & de finesse d'esprit, que pour distinguer simplement le Faux d'avec le Vrai. Une Logique sur les Probabilités, une espèce d'Art Critique qui embrasseroit toutes les Sciences, par rapport à ce qu'elles ont de moins certain, c'est un Ouvrage qui nous manque; & je me tiendrois heureux, si le peu que j'ai fait ici, pouvoit exciter quelque habile main à l'entreprendre.

FIN.



ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR L'AME DES BETES.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Réflexions sur l'Histoire de cette question. Vicissitudes d'opinions auxquelles elle a donné lieu. Les progrès de la Philosophie dans notre Siécle en favorisent plus que jamais l'éclaircissement. Plan de cet Ouvrage.

RIEN ne me paroît plus humiliant pour l'esprit humain que ce flux & reflux d'opinions qui s'observe chez les Philosophes dans différens Siécles. Ce qu'il y a de remar-

remarquable, c'eſt qu'un même homme ne peut guère s'être appliqué longtems à l'étude de la Vérité ſans éprouver en lui de pareilles viciſſitudes. On embraſſe un nouveau Syſtème avec chaleur, parce qu'on y croit voir des caractères d'évidence; l'a-t-on eſſayé durant quelque tems, il commence à ne paroître plus que vrai-ſemblable, enſuite on le trouve tout-à-fait faux, puis abſurde & ridicule; on en vient à regarder en pitié cette même opinion que l'on reſpectoit, & l'on la change pour une autre, d'auſſi bon cœur qu'on en avoit abandonné de plus anciennes pour celle-là.

En général, le premier penchant d'un Eſprit Philoſophe, c'eſt de s'éloigner de toute ſa force des opinions vulgaires, & de ſacrifier les préjugez naturels aux paradoxes les plus hardis. Mais il arrive ſouvent, qu'après s'être promené tout à ſon aiſe ſur des paradoxes, il vient à s'en dégouter, & qu'une méditation plus approfondie le ramène par de nouvelles routes, à ces ſentimens communs dont il s'étoit écarté d'abord.

Il eſt même plus avantageux qu'on ne penſe d'avoir fait tout ce chemin: nous

nous ne ſommes pas aſſez heureux pour trouver le Vrai du premier coup, & quoique ſouvent les ſentimens, où s'accorde le commun des hommes, ſoient véritables dans le fond, ils ſe trouvent toujours mêlez de je ne ſai combien de faux préjugez, qui défigurent étrangement la Vérité. Or le même courage qui nous pouſſe à nous établir des opinions, bien loin des routes battues, nous ayant fait ſécouer les préjugez de l'enfance, il arrive, que quand l'expérience ou la réflexion, nous a rendu ſuſpectes nos opinions acquiſes par le raiſonnement, & nous en a montré le foible, nous revenons avec moins de peine à la Vérité pure & ſimple qui tient ordinairement le milieu, entre les paradoxes philoſophiques, & les préjugez vulgaires, & qui n'eſt au fond autre choſe que ce que l'impreſſion naturelle nous perſuadoit; mettant à part les erreurs que nous confondions avec elle. Mais auſſi quelquefois il arrive que ce milieu, auquel on ſe trouve obligé de revenir, après mille & mille détours, eſt un ſage Pyrrhoniſme; on entre dans l'examen d'une queſtion par rejetter le ſentiment populaire, comme

le plus groſſiérement déraiſonnable, & ne trouvant pas mieux ſon compte dans les Syſtêmes les plus ingénieux, quand on les conſidére de près, la concluſion qui réſulte de nos recherches, c'eſt que nous manquons de lumiéres pour décider la queſtion qui en eſt l'objet.

Voilà ce que bien des gens penſent, ſur celle de l'Ame des Bêtes, qui va faire le ſujet de ce Traité. Elle eſt un exemple illuſtre de ces révolutions ſi fréquentes dans la Philoſophie, où l'Eſprit humain ſemble parcourir un cercle, & revenir dans la ſuite des Siécles au même point qu'il avoit quitté : tant il eſt difficile dans les choſes naturelles, de découvrir la Vérité, & facile de s'imaginer l'avoir trouvée ! L'ame des Bêtes étoit un ſujet aſſez digne d'inquiéter les Anciens Philoſophes ; il ne paroît pourtant pas qu'ils ſe ſoient fort tourmentez ſur cette matiére, ni que partagez entr'eux ſur tant de points differens, & d'humeur, comme ils l'étoient, à s'entre-diſputer tout, à ſe contrarier ſur tout, ils ſe ſoient fait de la nature de cette Ame un nouveau prétexte de querelle. Ils ont tous donné

dans (1) l'opinion commune que les Brutes sentent & connoissent, attribuant seulement à ce principe de connoissance, plus ou moins de dignité, plus ou moins de conformité avec l'Ame humaine; & peut-être, se contentant d'envelopper diversement sous les savantes ténèbres de leur stile énigmatique, ce préjugé grossier, mais trop naturel aux hommes, que la Matiére est capable de penser. Car je ne compte presque pour rien, ce que les Cartésiens (2) alléguent de St. *Augustin*, pour le

(1) *Pythagore* attribuoit aux Bêtes νοῦν καὶ θυμόν. Mais par-là il n'entendoit point la Raison & l'Intelligence qu'il accorde à l'Homme seul, la faisant la derniere des Substances raisonnables. Selon l'explication de *Timée de Locres*, *Pythagore* a cru l'Ame des Bêtes une partie de l'Ame du Monde, ou de cette Matiére subtile tirée des Astres, qui composoit aussi l'ὄχημα de l'Ame humaine & donnoit la vie au Corps terrestre & matériel de l'homme. Ceux qui ont cru que *Pythagore* donnoit aux Bêtes une ame raisonnable que la seule organization empêchoit de faire ses fonctions, se sont trompez *Dacier*, *Vie de Pythag.* pp. 88-92. qui se trompe lui-même en croyant que le sentiment de ce Philosophe n'étoit pas eloigné de l'hypothèse des Machines. Il a bien plus d'affinité avec celui de *Willis*. V. ci-dessous p. 16. la note (1).

(2) Voyez M. *Dilly*, Prêtre d'Ambrun, dans son

le mettre dans leur parti, ni les passages ambigus que le P. *Pardies* a tiré d'*Aristote* même, (3) comme favorables au systême des Machines, (& c'est l'endroit où ce Pére donne le plus lieu de le soupçonner, de (4) la prévarication dont on l'accuse) ni la la prétention de Mr. du *Rondel* qui croit (5) remarquer dans les sentimens de *Seneque*, & de *Diogène*, beaucoup de ressemblance avec la doctrine de *Descartes* sur cet Article. Je pourrois faire voir qu'il n'est rien de plus mal fondé que l'antiquité de cette opinion, si mon dessein ne m'en-

son Traité *de la connoissance des Bêtes*, Chap. 28. On peut consulter le 5e. & le 6e. vol. de *la Philosophie Chrét. d'Ambroise Victor*. St. *Augustin* a cru l'ame des Bêtes spirituelle & indivisible. Voy. *Rech. de la V.* l. VI. ch. VII. p 258. 3e Vol. de la derniere Edition. Le Traité *de quantitate animæ* semble pourtant prouver la contraire. Voy. ci-dessous Ch. III. p. 44. Mettons cela au rang des Variations de cet illustre Pére de l'Eglise.

(3) Pardies, *Discours de la connoissance des Bêtes*. §. 70-75. Voy. *Bayle* Dict. Crit. Art. *Pereira*, rem. C. Tom. IV. de la 4. édit. & rem. H, la discussion des passages des Anciens qui paroissent favoriser cette opinion. Voy. aussi *Huet*, Cens. Philos. Cartes. C. 8. §. 8. p. m. 249.

(4) *Bayle*, Art *Rorarius*, rem. C. Tom. IV. p. 77. de la 4. édit.

(5) Art. Pereira, rem. E.

m'engageoit à en faire ici l'examen, plûtôt que l'hiſtoire.

Mais ſi les Philoſophes anciens ont laiſſé en paix les préjugez populaires ſur cette grande queſtion, les Modernes y ont ſignalé leur hardieſſe. *Deſcartes* ſuivi d'un parti nombreux, eſt le prémier Philoſophe qui ait ôſé traiter les Bètes de pures machines; car à peine *Gomeſius Pereira*, qui le fit quelque tems avant lui, mérite-t-il qu'on lui donne ce titre; puisqu'il tomba dans cette Hypothéſe par un pur hazard, & que, ſelon la (6) judicieuſe réflexion de Mr. *Bayle*, il n'avoit point tiré cette opinion de ſes véritables principes. Auſſi ne lui fit-on l'honneur, ni de la redouter, ni de la ſuivre, pas même de s'en ſouvenir; & ce qui peut arriver de plus triſte à un Novateur, il ne fit point de Secte.

(7) *Deſcartes* eſt donc le prémier, que la ſuite de ſes profondes méditations ait

(6) *Nouv. de la Rép. des Lettres*, Mars 1684. p. 22.

(7) On aſſure qu'il n'avoit jamais lû le Livre de Pereira, & que dès ſa premiere jeuneſſe, vingt ans avant que de publier les Principes de ſa Philoſophie, il étoit tombé dans ce ſentiment. *Vie de Deſcartes.* l. 1. ch. 11.

ait conduit à nier l'ame des Bêtes, paradoxe auquel il a donné dans le monde une vogue extraordinaire. Et certainement cette pensée, toute bizarre qu'elle paroît, fait honneur à l'Esprit humain, si vous considérez quel chemin il a dû faire pour y parvenir. A la regarder même comme fausse, vû l'état où la Philosophie se trouvoit au commencement du dernier Siécle, par combien de nouvelles véritez n'a-t-il pas fallu passer, pour pouvoir imaginer & défendre une telle erreur avec autant de vrai-semblance?

Les opinions ont leur cours, & le monde, ce me semble, commence fort à se dégouter de celle-ci. Le Cartésianisme a toujours triomphé, tant qu'il n'a eu en tête que les ames matérielles d'*Aristote*, que ces Substances incomplettes tirées de la puissance de la Matiére, pour faire avec elle un tout substantiel qui pense & qui connoît dans les Bêtes. On a si bien mis en déroute ces belles Entités de l'Ecole, que je ne pense pas qn'on s'avise de les reproduire jamais; ces fantômes n'oseroient soutenir la lumiére d'un siécle comme le nôtre, & s'il n'y avoit pas de milieu entr'eux

tr'eux & les *Automates Cartésiens*, on seroit indispensablement obligé d'admettre ceux-ci. Heureusement, depuis *Descartes* on s'est apperçu d'un troisiéme parti qu'il y avoit à prendre; car c'est le sort des hommes de n'atteindre que par dégrez à ce qu'il y a de plus raisonnable. Une erreur découverte est remplacée d'ordinaire par quelque autre erreur un peu moins absurde, qui ne se soutient qu'à la faveur de la comparaison qu'on en fait avec l'ancienne, & par l'ignorance de quelque chose de mieux. La seule absurdité des ames matérielles a suffi durant quelque tems, pour maintenir en crédit le Systême des Automates; mais celui-ci a eu son tour, & son ridicule s'est développé, dès qu'on a pû s'aviser d'une Hypothèse plus vrai-semblable. Ce qui nous a mis sur les voyes de cette hypothèse, c'est une idée plus juste qu'on s'est fait, depuis quelque tems, du Monde intellectuel (8). On a compris que ce Monde doit être beaucoup plus étendu qu'on ne croyoit, & qu'il renferme bien d'autres habi-

(8) Locke *Essai sur l'Entendem humain.* Liv. IV. Ch. III. §. 27.

habitans que les Anges, & les Ames humaines; (9) ample ressource pour les Physiciens, par-tout où le Méchanisme demeure court, en particulier quand il s'agit d'expliquer les mouvemens des Brutes. Mais je ne sai quelle fatalité a voulu, qu'on n'ait point profité de ces ouvertures, pour former sur l'ame des Bêtes, un Systême fixe & régulier. Je n'ai vu jusqu'ici que des conjectures vagues qui ne satisfont guère. L'esprit n'est point content qu'on lui dise en général, qu'il y a un Principe immatériel qui produit dans les Brutes tous leurs phénoménes; si l'on n'ose conjecturer quelle est la nature de ce Principe, & si l'on

(9) *Jure autem credes ad inexhaustam Dei fœcunditatem respiciens, plures esse rerum ordines in Mundo intellectuali, quam sunt animalium, aut arborum, fruticum, & herbarum genera in hac terra.* Burnet, *Tellur. theor.* L. IV. cap. VII. p. m. 256.

„ A ce nombre prodigieux d'Intelligences ré„ panduës par-tout il (*Mr. Hartsoeker*) en ajoûte „ qui président aux mouvemens celestes & qu'on „ croyoit abolies pour jamais. Ce n'est pas là le „ seul exemple qui fasse voir qu'aucune idée de „ la Philosophie ancienne n'a été assez proscrite „ pour devoir desesperer de revenir dans la mo„ derne Fontenelle, *Eloge de Hartsoeker.* Ainsi la prédiction de *Bayle* s'est accomplie. Voyez le Dict. Crit. Art. *Plotin*, rem. G.

l'on ne tente de répondre aux difficultez qui naiſſent de ſon exiſtence. C'eſt laiſſer dans la Philoſophie un grand vuide qui tourne viſiblement au profit du Pyrrhoniſme.

Je ſerai moins timide dans mes recherches ; mais je déclare d'avance, que ma hardieſſe ne va que juſques aux conjectures, ſur tout ce qui me ſera particulier dans cet Ouvrage. Je ne prétends point garantir la vérité du Syſtéme que je me ſuis fait ſur la nature ſpécifique de l'Ame des Brutes : il m'a plû par ſa ſeule vrai-ſemblance, & parce qu'il me paroît étre à l'abri de ces difficultez accablantes dont un (10) fameux Pyrrhonien ſemble menacer tous les Syſtémes imaginables ſur cette matiére. Je diviſe tout ce Traité en deux Parties. Dans la premiere il ſera queſtion de prouver l'exiſtence de l'ame des Bètes, & pour y mieux réuſſir, 1. Je propoſerai d'abord le Syſtème des Automates Cartéſiens, & je tâcherai de donner un précis (11) auſſi

(10) *Bayle*, Dict. Crit. Art. *Rorarius*, rem. G.

(11) *Prima veniat in medium Epicuri ratio, quam à nobis ſic intelliges expoſitam, ut ab ipſis qui eam diſci-*

auſſi exact & auſſi fidèle des raiſons qui le favoriſent que ſi je l'avois moi-même adopté. 2. Je montrerai qu'il faut reconnoître dans les Brutes, un Principe immatériel uni à leur Machine, lequel eſt la cauſe de tous ces mouvemens que nous admirons en elles. Dans la ſeconde Partie j'examinerai quelle eſt la nature de cette Ame, & j'expliquerai en détail ce qu'il me paroît qu'on pourroit penſer de plus raiſonnable là-deſſus. Je rendrai raiſon par cette hypothéſe des principaux phénoménes, & tâcherai par ſon ſecours de répondre aux principales objections. Je commence par expoſer un peu en détail le Syſtême des Automates quelque connu qu'il ſoit, parce que c'eſt le ſeul qui ſoit digne d'être réfuté, & qu'on ne peut aller à la Vérité qu'au travers de ſes ruïnes, (12). Afin de le mettre mieux dans

diſciplinam probant non ſoleat accuratius explicari. Verum enim invenire volumus non tanquam adverſarium convincere. Cic. l. 1. de Finib. Cap. 5. Je n'oſe m'appliquer que les dernieres paroles de ce Philoſophe, dont l'exemple en ceci doit ſervir de modelle aux Controverſiſtes.

(12) *Gaudetque viam feciſſe ruïna. Lucan.*

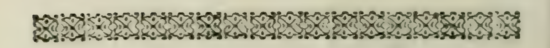
dans ſon jour, laiſſons parler le Cartéſien, & l'écoutons plaider lui-méme ſa cauſe, après avoir préalablement établi quelques principes généraux, qui nous ſeront communs avec lui, & dont nous ſaurons bien enſuite profiter contre lui-même.





PREMIERE PARTIE.

Où l'on prouve qu'il doit y avoir dans les Bêtes un Principe immatériel.



CHAPITRE PREMIER.

Expofition du Syftême des Automates. Premier fondement de ce Syftême, l'infpection du corps humain. Doubles Loix auxquelles il eft foumis, felon fon état abfolu & relatif.

LEs Bêtes reffemblent aux hommes; elles ont comme nous un Corps organifé, qui fe meut & qui exerce, à peu près, les mêmes fonctions que le nôtre. L'extérieur & l'intérieur de leur machi-

machine ont une analogie ſenſible avec celle du Corps humain ; & de tout ce qui tombe ſous nos ſens, il n'eſt rien qui aproche de plus près l'Homme que la Bête. Mais juſqu'où les Bêtes nous reſſemblent-elles ? elles ſe meuvent comme nous; leurs actions imitent aſſez bien les nôtres: mais ſentent-elles, connoiſſent-elles comme nous ? C'eſt-là le point embarraſſant, & voilà préciſément où l'on commence à décider (1) par préjugé, & où il eſt bien difficile de décider par raiſon.

Pour nous démêler de cet embarras, il me ſemble que, comme nos jugemens touchant la nature des Bêtes ſont fondez uniquement ſur l'analogie de cette nature avec la nôtre, nous ne pouvons mieux faire, que d'examiner d'abord celle de l'homme, entant qu'il eſt un composé de corps & d'ame, de penſées & de mouvemens.

Je préſupoſe connue la diſtinction réelle, & la différence eſſentielle des deux Subſtances, avec celle des propriétez & des opérations qui ſont propres à cha-

(1) *Nulli præjudicio magis omnes adſuevimus quam ei quod ab ineunte ætate perſuaſit bruta animantia cogitare.* Deſcartes, Epiſt. ad H. Morum, qui eſt la CXVII. du I. Vol. de ſes Lettres.

chacune. *Descartes* l'a montré, S. *Augustin* l'avoit prouvé long-tems avant lui, &, à la honte du Genre-humain, (2) il ne falloit qu'un peu de bon-sens pour s'en convaincre; tout sentiment est une perception & une pensée; il ne peut se trouver que dans un sujet qui se connoît soi-même, c'est-à-dire dans un esprit, & par conséquent le sentiment ne peut se

(2) C'est pourtant-là ce que le fameux *Willis* traite d'absurdité si palpable qu'il ne daigne perdre du tems à la réfuter, *de Anim. Brut.* C. IV. p. 34. tant la force des préjugez est grande chez les plus grands hommes! Quel dommage qu'un si habile Naturaliste ignorât les vrais principes de la Philosophie! Sans cela il n'eût point imaginé pour les Bêtes aussi bien que pour l'Homme une Ame corporelle & sensitive tout à la fois, une Ame étenduë & divisible qui pénètre tout le corps & occupe le même volume, qui par conséquent capable de diminution & d'accroissement, se dissipe, se répare & enfin s'évapore & s'éteint. Elle consiste proprement selon lui dans les esprits animaux. C'est une flamme subtile qui du cœur qui en est le foyer va échauffer la masse du sang pour produire la vie de l'animal, & qui du cerveau comme d'un miroir où sa lumiere se concentre, rayonne dans tout le Systême nerveux comme dans autant de tubes optiques afin d'opérer la sensation & le mouvement. On peut bien admettre dans les Bêtes une telle Ame comme le grand ressort de leur machine; mais non comme principe sensitif.

ſe trouver dans la Matiére. Il y a contradiction, il y a impoſſibilité métaphyſique, que la Matière ſente, & ſoit capable de ſentiment, comme il y a contradiction qu'elle penſe, & ſoit capable de penſée. On ne ſauroit conteſter non plus, que le Corps humain ne ſoit une Machine, en prenant ce mot dans cette idée préciſe où conviennent les productions de la nature & de l'art. J'appelle Machine, un tout formé de l'aſſemblage régulier de diverſes parties tellement diſpoſées, enchaînées & proportionnées l'une à l'autre, qu'il en réſulte un mouvement uniforme & régulier, par rapport à ce tout. Il eſt, ce me ſemble, évident que le Corps humain ne différe des machines que l'Art a inventées, que par la délicateſſe, le nombre & l'arrangement merveilleux de ſes reſſorts, par la compoſition & la variété infinie de ſes mouvemens, par l'artifice & la beauté de ſa ſtructure. C'eſt une machine infiniment plus compoſée, & mieux conſtruite que toutes les autres; & cela ne doit pas ſurprendre, puis qu'elle eſt de la façon du Créateur de l'Univers

Cette admirable machine a donc né-

ceſſairement en elle-même le principe de ſon mouvement; la vie du corps animal n'étant autre choſe que ce mouvement conſtant & régulier, qui maintient toûjours la machine dans le même état: toutes les fonctions vitales, comme le mouvement du cœur, celui des poumons, le battement des artères, la digeſtion des alimens, la circulation du ſang & des eſprits, la ſécrétion des humeurs &c, appartiennent à la machine, & ne ſupoſent, outre les forces mouvantes déja établies dans la Nature, & qui influent continuellement ſur cette machine comme ſur tous les Corps de l'Univers, aucune action d'un principe immatériel ou d'une ame qui lui ſoit unie. Rapellez-vous encore, la correſpondance mutuelle, l'harmonie, la proportion qu'ont entr'elles toutes les parties du corps humain, pour exécuter tant de divers mouvemens particuliers, ſelon les loix les plus exactes de la Mechanique. Je me diſpenſe ici d'entrer dans le détail qui feroit infini & hors d'œuvre. On peut voir l'excellent Traité de *Borelli de motibus animalium* & tous les Anatomiſtes qui depuis *Galien* ont traité de l'uſage des

des parties. Il me ſuffit d'indiquer d'un ſeul mot les vues qui ont rapport à mon ſujet.

Appliquons-nous à conſiderer dans la Machine humaine un ſeul rapport général, qui en comprend une infinité d'autres; c'eſt celui de toutes les parties, tant internes qu'externes, avec le cerveau. Le cerveau eſt le réſervoir des eſprits, & le principe de tous les nerfs, qui de ce centre de leur origine, s'étendent juſqu'aux extrémitez du corps, ſe ramifient & s'entrelacent en mille maniéres différentes dans toutes les parties, & forment une eſpèce de labyrinthe. Ces nerfs ſont comme autant de cordes plus ou moins tenduës par où tous les membres ſe remuent, ou plûtôt, ce ſont autant de petits tuyaux, par leſquels les eſprits animaux du cerveau, où eſt leur ſource, coulent dans les différens muſcles néceſſaires au mouvement. Il y a entre les nerfs une dépendance & des ſympathies qui produiſent, comme nous verrons enſuite, les jeux les plus ſurprenans dans la machine, & qui ſuffiſent pour expliquer d'une maniére aſſez ſimple, ſes mouvemens les plus compliquez.

Par

Par le moyen des nerfs, non ſeulement le cerveau tient dans ſa dépendance les membres extérieurs, mais il entretient auſſi une correſpondance étroite avec les parties internes, principalement avec le cœur. Mais il eſt important d'obſerver que cette dépendance univerſelle & ſi étroite de tout le reſte de la machine à cette ſeule partie que nous nommons le cerveau, par le moyen des nerfs, eſt double, & renferme deux rapports oppoſez. Comme le cerveau donne le branle à tout le corps, & lui communique l'impreſſion de toutes ſes déterminations; reciproquement, l'action des objets extérieurs ſur le Corps, (& je dis la même choſe des mouvemens internes,) ſe communique en un inſtant au cerveau, par le moyen des nerfs; & c'eſt au cerveau que les diverſes impreſſions faites ſur les organes des ſens vont ſe réunir & ſe terminer: ainſi le cerveau eſt tout à la fois centre de mouvement, & centre de ſenſation.

Maintenant, conſiderons qu'il y a dans l'Homme une ame jointe à cette machine, & que quelle que puiſſe être la cauſe de cette merveilleuſe union, elle conſiſte dans un certain empire, &

dans

dans une certaine dépendance réciproque entre les deux Subſtances ; ou, ſi vous voulez, dans une correſpondance mutuelle de penſées & de mouvemens, en ſorte que l'ame n'eſt pas un ſeul inſtant ſans agir ſur le corps, c'eſt-à-dire, ſans y produire quelque mouvement ; ni le corps ſans agir ſur l'ame, c'eſt-à-dire, ſans y exciter quelques penſées.

Il ne faut pas ſe repréſenter au reſte, cette influence réciproque des deux Subſtances l'une ſur l'autre, comme interrompue, & n'agiſſant que par intervales, & par accès : Au contraire, c'eſt une action conſtante & uniforme : il doit y avoir pour cela dans le cerveau un endroit principal qui ſoit, par rapport à cette partie, ce qu'elle eſt elle-méme par rapport à la machine entiére, c'eſt-à-dire, un centre où ſe réuniſſent aſſez exactement les impreſſions de tous les ſens, & d'où le mouvement ſe puiſſe propager juſqu'aux extrémitez du corps. Quoique les recherches les plus délicates des Anatomiſtes n'ayent pû aſſigner au juſte cet endroit, & que *Deſcartes* ſe ſoit trompé, en le mettant dans la Glande pinéale, du moins, on ne peut s'empécher de le placer quelque part dans

dans le centre ovale ; puisque c'eſt-là que les fibres & les nerfs prennent leur naiſſance: Ce ſera, ſi vous voulez, le centre ovale tout entier que nous prendrons pour le *Senſorium* ou ſiége de l'ame après (3) Mr. *Vieuſſens*; car il n'importe pour notre but d'avoir une précision plus exacte.

Quand je dis que l'ame eſt unie à ce *Senſorium*, & par ſon intervention à tout le corps, j'entends que Dieu donne à l'ame une ſenſation ou perception confuſe, mais forte & conſtante de cette petite portion de matiére organiſée qui l'aplique à cette matiére, de ſorte qu'elle en aperçoit tous les mouvemens, d'une perception confuſe que je nomme ſenſation, & qu'elle agit ſans ceſſe ſur cette matiére, en y produiſant quelque mouvement. Or en vertu du rapport mutuel établi entre le *Senſorium* & tout le reſte de la machine, l'ame continuellement appliquée au *Senſorium* s'aperçoit confuſément de tous les mouvemens qui ſe paſſent dans le corps, &

(3) Voyez un bon Extrait de ſa *Neurographia Univerſalis*, dans les *Nouv. de la Rép. des Lett.* mois de Nov. 1685. p. 1193.

& des impreſſions que les objets du dehors font ſur ſes organes, par celles que reçoit le *Senſorium*, leſquelles ſont à l'égard de l'ame repréſentatives, pour ainſi dire, de tout ce qui arrive au corps: & voilà comment nous ſentons notre corps & nous nous appercevons des objets. Vous voyez que de la même maniere s'explique aiſément l'action de l'ame ſur le corps, par la détermination qu'elle imprime au *Senſorium*.

Je conçois donc l'ame dans l'état d'union comme étant en même tems active & paſſive, comme appliquée à ſon corps d'un côté par une perception continuelle qu'elle en a, laquelle eſt modifiée par les divers changemens qui s'y produiſent, & c'eſt ce qui fait la varieté de ſes Senſations: d'autre côté par une action continuelle ſur le *Senſorium*, qui tantôt y demeure renfermée, tantôt ſe transmet au reſte du corps; mais qui dans l'un & dans l'autre cas, produit toujours quelque effet que l'ame apperçoit: car il s'en faut beaucoup que l'ame n'aperçoive toûjours immédiatement ſon action entant qu'elle eſt cauſe de mouvement: & l'on doit diſtinguer trois ſortes de mouvemens dans le corps humain.

1. Ceux

1. Ceux qui ſont abſolument involontaires & indépendans de l'ame; je mets dans ce rang tous les mouvemens vitaux qui entretiennent la machine, par exemple, la palpitation du cœur, le battement des artéres &c. 2. Les mouvemens abſolument volontaires, ceux dont l'ame a une idée diſtincte, & qu'elle veut produire ſelon cette idée qu'elle en a, comme quand je remue ma main pour écrire & ma langue pour parler; mon ame connoît en général ce mouvement de la langue & de la main, & ma volonté a pour objet ce mouvement connu: ce ſont ceux qui ſont appellez dans l'Ecole *actus imperati.* 3. Il y a des mouvemens qui ne ſont ni tout-à-fait volontaires, ni involontaires abſolument; c'eſt lors que l'ame agit ſur le corps, ſans connoître diſtinctement l'objet, & l'effet immédiat de ſon action; par exemple, quand l'ame imagine, & ſe reſſouvient, ces opérations ne s'exécurent que par l'entremiſe du cerveau. L'ame n'a aucune idée diſtincte du cours que doivent prendre les eſprits animaux, des traces où ils doivent couler, des fibres qu'ils doivent écarter, des pores qu'ils doivent ouvrir pour exciter

citer dans l'ame l'image ou la sensation de certains objets. Cependant elle détermine précisément les esprits de la maniere qu'il faut pour exciter cette image.

On sait que les diverses passions, comme la crainte, la joye, la tristesse, produisent certaines impressions dans le cerveau, & par lui dans tout le corps, quoique l'ame ignore de quelle nature sont ces impressions, & n'ait point eu de volonté directe de les produire ; & méme dans les mouvemens volontaires des membres du corps, l'ame qui connoît & qui veut distinctement ces mouvemens extérieurs, ne connoît ni ne veut de la meme maniere, cette détermination précise des esprits qui les exécute. On en peut dire autant de ces actions auxquelles on donne pour principe le sentiment, & qui précedent en nous toute délibération, tout commandement formel de l'ame : comme lors que je me suis brûlé la main, & que je la retire aussi-tôt, sans réflexion. Ce n'est pas qu'au fond dans toute cette espèce d'action notre volonté n'agisse, mais c'est qu'alors la volonté n'a pour objet qu'une sensation confuse à laquel-

le elle s'attache, ſi elle eſt agréable, & qu'elle s'efforce de repouſſer ſi elle eſt douloureuſe. Cet effort ou ce penchant aveugle de l'ame, en vertu des loix de l'union, eſt ſuivi d'une impreſſion dans le *Senſorium*, qui détermine le corps à s'éloigner de l'objet ou à s'unir avec lui ſelon l'eſpèce de ſentiment qu'il excite.

Ainſi regardant l'homme comme composé d'une Machine & d'un Principe intelligent, diſtinguons-y quatre rapports, ou quatre dépendances d'action. 1. Les objets extérieurs par l'impreſſion qu'ils font ſur les organes du corps, agiſſent ſur le *Senſorium*, en vertu de la correſpondance générale de toutes les parties du corps avec le cerveau, &c. 2. Le *Senſorium* détermine l'action de tout le reſte du corps. 3. Le *Senſorium* ſelon les impreſſions qu'il reçoit, excite certaines penſées dans l'ame. 4. L'ame par ſes penſées produit certaines impreſſions dans le *Senſorium*. Ces deux derniers rapports ſe mêlent & ſe combinent avec les deux premiers, en une infinité de maniéres différentes; preſque toutes les actions du corps ſont accompagnées ou précédées en nous de ſentiment & de connoiſ-

noiſſance; ſouvent notre volonté ſuit la diſpoſition que nous avons à certains mouvemens, d'où pourtant il ne ſemble pas qu'on doive inferer que ces actions & ces mouvemens ont néceſſairement pour cauſe le ſentiment & la connoiſſance. Cette admirable compoſition d'eſprit & de matiére qui ſe rencontre dans l'homme, & ces différens rapports de dépendance pour l'action, ont rendu bien difficile, non ſeulement le diſcernement entre les propriétez de ſon ame & celles de ſon corps, mais auſſi la détermination du pouvoir qu'auroient chacune de ces deux natures ſéparées, & entr'autres des opérations dont la machine ſeule ſeroit capable, ſi l'ame n'en régloit point les mouvemens.

CHAPITRE II.

Où l'on discerne les mouvemens qui naissent du pur méchanisme du corps d'avec ceux qui dépendent de son union avec l'ame : d'où il paroît, que le corps humain est une machine qui subsisteroit indépendemment de cette union.

C'est d'ici que le Philosophe Cartésien commence à tirer ses conséquences, en proposant une conjecture, qui plus elle aura de vrai-semblance, plus elle facilitera l'établissement de son Systême sur les Automates. Il est constant que le principe de la vie du corps n'est point dans l'ame: comme ce n'est point elle qui l'a formé, (1) ce n'est point

(1) *Henri Moore* attribue * à l'ame de l'Animal avec le pouvoir de remuer la matiére, celui d'organizer une certaine matiére duëment préparée pour recevoir son action & prendre sous cette action la forme précise d'Homme ou de Bête, selon la nature de cette ame. C'est-là, dit-il, le premier dégré de l'union vitale. *Tract. de*

* *Willis* est du même avis. ubi sup. C. V. initio.

point elle qui lui donne, & qui lui conserve son mouvement; elle ne fait que le déterminer différemment, pour produire ce que nous nommons les actions libres. Puis donc que la Machine humaine a en elle-même le Principe de la vie

de Anima Cap VI. p. m. 26. Mais une telle faculté plastique ne sauroit conduire à l'union qui renferme autant de sensation que d'action & qui suppose que l'ame au premier moment de l'union trouve le tout organizé, & que c'est cette organization qui met l'ame en état d'agir sur lui & de sentir à son occasion. Voyez aussi ce que dit *Locke* touchant un privilège des Anges. *Essai sur l'Ent. humain.* Liv. II. Chap. XXIII. §. 13. Cela n'empêche pas que mille gens qui n'ont jamais fait la réflexion qu'on vient de voir, n'ayent tort de supposer qu'une ame soit nécessaire dans le poulet pour la conservation du poulet, en niant qu'il y en ait une dans l'œuf pour former le poulet. Et le P. Malebranche relève avec raison cette inconsequence du préjugé, en disant que l'impression sensible en est cause. Ainsi le préjugé rencontre la Vérité par hazard; il conclut bien mais sur de faux principes. *Rech. de la Ver.* Tom. II. L. IV. p. 362. V. encore Tom. III. Liv. VI. Chap. 7. Au reste Mr. *Hartsoeker* se déclare pour cette ame végétative & plastique, dans *la Suite des Eclaircissemens sur les Conjectures Physiques.* *Sennert* avoit à peu près le même sentiment que *Morus*; il croyoit que la semence de tous les Etres vivans est animée, & que cette ame dirige l'organisation. V. le *Dict. Crit.* Art. Sennert, Rem. C, où cette opinion est amplement réfutée,

vie, qui eſt la ſource de toutes les actions exterieures que l'ame tire du corps à ſa volonté, qui nous empechera de croire qu'il y a dans l'organiſation même de la machine un principe pour produire & pour régler ſes mouvemens extérieurs d'une maniére convenable aux beſoins du corps, ſans aucune intervention de l'ame? Certainement le Corps humain pourroit vivre ſans être uni à aucun Principe intelligent, alors toutes les fonctions vitales s'y paſſeroient comme à préſent; le cœur auroit ſa Syſtole & ſa Diaſtole; les artéres battroient réguliérement; le ſang circuleroit & ſe filtreroit dans les chairs; il y auroit dans le mouvement des eſprits animaux un fonds ſuffiſant pour mouvoir les membres ſelon toutes les déterminations imaginables. Il ne faut que lier enſemble les deux premiers des quatre rapports dont nous venons de parler; il ne faut que ſuppoſer les nerfs & les fibres du cerveau tellement arrangez, entremêlez, & ajuſtez les uns aux autres, & joints dans une ſi juſte correſpondance avec toutes les parties du corps, que l'ébranlement cauſé dans le *Senſorium* par les objets extérieurs, fit faire

faire au corps, par rapport à ces objets, certaines actions conformes à ses besoins, & qui auroient pour but sa conservation & son avantage. Ainsi, au lieu qu'à présent le Créateur nous fait arriver à ce but par un grand détour; ensorte que d'abord l'objet fait sur les organes une impression qui se transmet au *Sensorium* comme à son dernier terme, le *Sensorium* ébranlé avertit l'ame de la présence de l'objet par certains sentimens qu'il y excite, & l'ame se réglant sur le sentiment agréable ou triste qu'elle reçoit de l'objet, ou seulement, sur l'idée de l'objet même & des rapports avantageux ou nuisibles que sa Raison ou son expérience lui fait voir entre cet objet & son corps, détermine son corps par le moyen du *Sensorium* au mouvement convenable en cette occasion: dans l'Automate que nous supposons, tout se feroit d'une maniére plus simple; ses mouvemens seroient réglez sur la disposition interne du corps, & sur l'impression des objets extérieurs, & cela selon la Loi du besoin & de l'utilité. Une telle liaison immédiate entre deux sortes de mouvemens subordonnez l'un à l'autre dans le même Automate, en-

tre l'impreſſion que reçoit le cerveau des objets du dehors, & celle qu'il donne à la machine, paroît plus ſimple & plus facile à comprendre, que celle que l'expérience nous montre étre entre les mouvemens & les penſées. Et puis que le corps animal a déja en lui-même indépendemment de l'ame le principe de ſa vie & de ſon mouvement, il ſemble que le Créateur eût laiſſé l'ouvrage imparfait, s'il n'eût pas donné, pour ainſi dire, à la machine une tablature qui réglât ſes mouvemens ; s'il n'eût pas établi entr'elle & les objets, une certaine harmonie, propre à la maintenir dans un bon état: certainement la premiére de ces idées nous conduit à l'autre.

Mais il y a plus qu'une ſimple conjecture, ajoûte ici le Cartéſien ; l'expérience nous fournit des preuves inconteſtables de ce Méchaniſme. Quoique les nouveaux rapports qu'introduit l'union du corps & de l'ame, le cachent & l'affoibliſſent, l'action plus viſible & plus conſtante d'une cauſe étrangére, je veux dire du Principe intelligent, ne permet guères à celui-ci de ſe déployer dans toute ſon étendue ; cependant elle ſe manifeſte comme à la dérobée, par

plusieurs effets que nous avons lieu de remarquer tous les jours.

I. Il eſt certain que l'homme fait un grand' nombre d'actions machinalement, c'eſt-à-dire, ſans s'en appercevoir lui-méme, & ſans avoir la volonté de les faire; actions que l'on ne peut attribuer qu'à l'impreſſion des objets, & à une diſpoſition primitive de la machine, où l'influence de l'ame n'a aucune part. De ce nombre ſont les (2) habitudes corporelles, qui viennent de la réitération fréquente de certaines actions, à la préſence de certains objets; ou de l'union des traces que diverſes ſenſations ont laiſſées dans le cerveau; ou de la liaiſon d'une longue ſuite de mouvemens, qu'on aura réitérez ſouvent dans le même ordre, ſoit fortuitement, ſoit à deſſein. A cela ſe rapportent toutes les diſpoſitions acquiſes par l'art. Un Muſicien,

(2) Témoin ce fou dont parle *Willis* dans ſon Traité *de Anima Brut.* Ch. XVI. qui comptoit auſſi bien les heures par lui-même que l'horloge la mieux réglée l'eût pu faire. Voyez l'explication de ce Phénomêne, par rapport au méchaniſme des habitudes, dans la *Philoſ de Regis*, Phyſ. Liv. VIII. I. Part. Chap. XXIV. p. 84. V. quelque choſe de ſemblable dans la *Rép. des Lettres* Octob. 1685. p. 1091.

ſicien, un Joueur de Luth, un Danſeur, exécutent les mouvemens les plus variez & les plus ordonnez tout enſemble, d'une maniére très-exacte, ſans faire la moindre attention à chacun de ces mouvemens en particulier; il n'intervient qu'un ſeul acte de la volonté, par où il ſe détermine à chanter, ou jouer un tel air, & donne le premier branle aux eſprits animaux; tout le reſte ſuit réguliérement ſans qu'il y penſe. Il faut dire la même choſe d'un Orateur, qui pour prononcer une Harangue appriſe par cœur, n'a beſoin que de déterminer ſa langue à proférer le premier mot; d'un homme qui l'eſprit plein de ſes affaires, ſe met en chemin &c. Rapportez à cela tant d'actions ſurprenantes des gens diſtraits, des Somnambules &c. dans tous ces cas les hommes ſont autant d'Automates.

II. Il y a des mouvemens naturels tellement involontaires, que nous ne ſaurions les retenir, comme, par exemple, ce Méchaniſme admirable qui tend à conſerver l'équilibre, lors que nous nous baiſſons, lors que nous marchons ſur une planche étroite; le clignement des yeux, quand quelque choſe vient paſ-

paſſer devant eux avec promptitude; les mouvemens que fait un homme qui ſe ſent frapper; le treſſaillement que nous cauſe quelque bruit extraordinaire &c.

III. Les goûts & les antipathies naturelles pour certains objets, qui dans les Enfans précédent le diſcernement & la connoiſſance, & qui quelquefois dans les perſonnes formées ſurmontent tous les efforts de la Raiſon, ont leur fondement dans le Méchaniſme, & ſont autant de preuves de l'influence des objets ſur les mouvemens du Corps humain.

IV. On ſait combien les paſſions dépendent du dégré du mouvement du ſang, & des impreſſions réciproques que produiſent les eſprits animaux ſur le cœur, & ſur le cerveau, dont l'union par l'entremiſe des nerfs, eſt ſi étroite. On ſait comment les impreſſions du dehors peuvent exciter ces paſſions, ou les fortifier, entant qu'elles ſont de ſimples modifications de la machine. *Deſcartes* dans ſon *Traité des Paſſions*, & le P. *Malebranche* dans ſa *Morale* expliquent d'une maniére ſatisfaiſante le jeu de la machine à cet égard, & comment, ſans le ſecours d'aucune penſée,

par la correſpondance & la ympathie merveilleuſe des nerfs & des muſcles, chacune de ces paſſions, conſiderée comme une émotion toute corporelle, répand ſur le viſage un certain air qui lui eſt propre, eſt accompagnée du geſte & du maintien naturel qui la caracteriſe, & produit dans tout le corps, des mouvemens convenables à ſes beſoins, & proportionnnez aux objets.

Mais les Loix de l'union de l'Ame & du Corps reſſerrent extrêmement ce pouvoir du Méchaniſme, & ne lui permettent d'agir, qu'autant qu'il s'accorde avec le but de l'union. Ce but n'eſt point directement & principalement la conſervation du Corps. L'ame étant d'une nature plus excellente que lui, n'eſt point faite pour lui : (3) c'eſt lui au contraire qui eſt fait pour elle. L'union de l'Ame avec lui, eſt tout à la fois une union d'empire & de dépendance, mais dans la dépendance comme dans l'empire l'utilité de l'ame eſt l'unique but. Dieu veut que le Corps ſerve à

(3) Voilà, par exemple, un de ces aveux dont le Carteſien ne prévoit pas les conſéquences & dont on ſe prévaudra contre lui. V. ci-deſſous.

à l'Ame d'inſtrument pour certaines connoiſſances, pour certaines ſenſations, & que ſon bonheur dépende en partie du Corps; voila ce qui l'intereſſe, & l'oblige de veiller à ſa conſervation, puis que du bon état du Corps dépend en partie la tranquilité de l'Ame. De plus, le Corps fournit à l'Ame la matiére & l'occaſion d'exercer un grand nombre de vertus: l'empire qu'elle a ſur lui eſt la ſource d'une infinité d'actions libres. Or poſant une fois cet empire de l'Ame qui commande aux mouvemens du Corps, les loix du méchaniſme qui ſuffiſoient pour régler les actions néceſſaires à ſa conſervation, s'il eût exiſté ſéparement de l'Ame, doivent être affoiblies & ſuſpendues. Il faut deſormais que ce ſoient les volontez de l'Ame, qui produiſent les mémes actions qu'auroient produit l'impreſſion des objets du dehors, ou la diſpoſition intérieure de la machine.

Voilà d'où vient que nous ne ſentons point cette attraction ou cette impulſion méchanique des objets, & que ce ſont nos ſenſations & nos jugemens qui nous déterminent. L'action continuelle de l'Ame ſur le Corps, dont nous

avons déja parlé, & par où chaque nouvelle modification de l'Ame excite quelque nouveau mouvemeut dans le *Sensorium*, & l'exercice fréquent qu'elle a fait dès l'enfance de ſon empire ſur le Corps, dans les actes libres, a rompu la liaiſon naturelle, qui ſe trouvoit entre l'ouverture de certaines traces du cerveau & le cours des eſprits dans certains muſcles, pour exécuter tels ou tels mouvemens. Il y auroit d'extrèmes inconvéniens que le Corps pût ſouſtraire inceſſamment ſes opérations au pouvoir de l'Ame. Il eſt évident, par exemple, que ſi de l'impreſſion d'une certaine image ſur la Retine, ſi d'un certain ébranlement du Nerf optique, transmis juſqu'au *Senſorium*, ſuivoit infailliblement une détermination du cours des eſprits animaux dans les muſcles des jambes, telle qu'il le faut pour courir, l'Ame ne ſeroit plus maîtreſſe des actions du Corps; il ne ſeroit pas plus en ſon pouvoir d'empêcher le mouvement réſultant de l'impreſſion de l'objet, que d'arrêter l'impreſſion de l'objet même ſur ſes organes; il ne ſeroit pas plus poſſible à un homme de s'empêcher de fuir à la préſence d'un objet nuiſible,

que

que de ne pas voir cet objet qui s'offre à ses yeux, tandis qu'il aura les yeux ouverts. L'Ame seroit obligée de céder toujours & d'obéïr aveuglément aux besoins du Corps; & dès-là, plus d'actions libres.

Il est donc devenu nécessaire que l'Ame pourvoye elle-même à la conservation du corps, à laquelle son propre bonheur est attaché, puis qu'obéïssant à l'Ame il ne peut plus obéïr à l'impression des objets. Voilà pourquoi entre cette impression faite dans le cerveau & le mouvement du corps, il intervient une perception de l'ame comme principe de nos mouvemens spontanées, en sorte que c'est presque toujours ou une volonté confuse, comme il arrive dans les mouvemens brusques qui suivent une violente sensation; ou une volonté distincte, comme dans les opérations précédées de raisonnement & de choix, qui donne aux esprits animaux la direction, & aux organes le jeu nécessaire pour exécuter les actions utiles à l'animal, telles que celles de prendre & d'avaler les alimens, de s'approcher de certains objets, d'en fuir, ou d'en repousser d'autres, de parler, de crier &c.

&c. Il eſt ſi vrai que c'eſt uniquement en faveur du but de l'union des deux ſubſtances, & pour maintenir l'empire qu'il a plû au Créateur de donner à notre Ame ſur notre Corps, que les loix du méchaniſme ſont interrompues & cédent à d'autres loix purement arbitraires, cela, dis-je, eſt ſi vrai, que dans les cas extraordinaires où l'empire de l'ame eſt fort affoibli, & en partie ſuſpendu, comme dans le ſommeil à l'égard des Somnambules, chez les Enfans, chez les Foux, &c. on remarque à proportion plus d'effets de cette influence immédiate des objets ſur les actions du corps. Le Méchaniſme & l'Inſtinct regagnent bien vîte tout le pouvoir que perd la Raiſon.

Il eſt aiſé de voir où doivent aboutir toutes ces réflexions ſur le Corps humain, conſidéré comme un Automate exiſtant indépendemment d'une Ame, ou d'un Principe de ſentiment & d'intelligence; c'eſt que ſi nous ne voyons faire aux Brutes que ce qu'un tel Automate pourroit exécuter en vertu de ſon organiſation, il n'y a, ce ſemble, aucune raiſon qui nous porte à ſuppoſer un Principe intelligent dans les Brutes, &

& à les regarder autrement que comme de pures machines; n'y ayant alors que le préjugé qui nous fasse attacher au mouvement des Betes, les mêmes pensées qui accompagnent en nous des mouvemens semblables: c'est ce qui reste à faire pour la défense de l'Hypothèse Cartésienne.

CHAPITRE III.

Application de ces principes aux Bêtes. Dieu peut faire des machines qui se conservent, & qui produisent des mouvemens réglez & suivis. Empire des objets extérieurs sur le cerveau, très-étendu, lors qu'il n'est point balancé par celui de l'Ame. Le Cartésien se tire aisément d'une objection que le P. Daniel croit insoluble.

CHangeons donc présentement d'objet, & nous appliquons à regarder les Brutes. Qu'y voyons-nous? Une machine assez semblable à la nôtre, quoique des variétez infinies, soit pour la figure extérieure, soit pour la dispo-

diſpoſition du dedans, diverſifient cette reſſemblance ſelon les differentes eſpèces de ces Animaux. Mais nous ne les enviſageons ici que dans cette nature génerique dans laquelle ils conviennent tous, & qui les diſtingue de l'eſpèce humaine. Encore une fois, que découvrons-nous de nos propres yeux dans les Brutes? Une machine naturelle, un Corps organiſé dont les mouvemens internes, celui du cœur, du diaphragme, des inteſtins, des artéres, celui du ſang, & des eſprits, entretiennent la machine entiere en bon état; ou plûtôt conſtituent l'être de la machine, & ſont la ſource d'une infinité de mouvemens qu'elle produit à nos yeux. Tout cela, comme nous l'avons vu, ne ſuppoſe point une Ame dans le Corps humain, & par conſéquent n'en demande aucune dans la Brute; ce ne ſont que des mouvemens enchaînez les uns aux autres, comme ceux des rouës d'une pendule.

S'il reſtoit encore à quelqu'un du ſcrupule là-deſſus, continue notre Philoſophe, je le prie de conſiderer que l'union de l'Ame à un Corps vivant ſuppoſe la vie, c'eſt-à dire un principe intérieur

térieur du mouvement dans cette machine, & ne le produit point. L'Ame ne pourroit ſe ſervir du corps, ni le remuer comme il lui plaît, ſi elle n'y trouvoit une certaine force mouvante préte à obéïr à ces directions. Si l'Ame étoit dans le Corps, principe du mouvement, 1. Elle ſauroit qu'elle l'eſt. 2. Elle pourroit l'augmenter autant qu'il lui plairoit; l'homme le plus foible acquerroit, quand il voudroit, la force du plus vigoureux; elle pourroit auſſi le diminuer. 3. Elle pourroit conſerver ſon corps ſans le ſecours du repos, du ſommeil, & des alimens. (1) Elle l'empêcheroit de s'affoiblir par le travail, de s'uſer par la vieilleſſe, de ſe déranger par les maladies, & d'être détruit par la mort. Une bonne preuve encore, que l'Ame n'eſt point principe de vie dans les Brutes, ce ſont les expériences que fit St. *Auguſtin* ſur certains inſectes qu'il avoit coupez par morceaux, & dont il remarqua que les différentes parties ſe mirent

(1) Les conſéquences abſurdes qui ſuivroient de ce que l'on placeroit dans l'Ame le principe de la vie du corps, ſont expoſées dans un beau détail par Cordemoy, *Diſcernement du Corps & de l'Ame.* p. m. 115--122.

mirent à courir en des ſens oppoſez, & à ſe détourner ſuivant l'obſtacle qu'il leur oppoſoit, de la ligne de leur mouvement. On peut voir (2) la démonſtration qu'il en tire contre l'ame des Bêtes, (au ſens que nous prenons ce mot, ſavoir d'un principe indiviſible & véritablement un) dans ſon Livre *de quantitate animæ*.

Les mouvemens extérieurs des Brutes, conſiderez ſimplement comme des mouvemens, ſont une ſuite néceſſaire des

(2) Voyez de bons raiſonnemens ſur cela dans la Préface de *Schuyl* ſur le Traité de Deſcartes *de Homine*. Voyez auſſi les diverſes expériences faites par le Dr. *Woodvard* ſur les animaux vivans qu'il a diſſequez, d'où, il réſulte que chaque partie organiſée de l'Animal fait ſes fonctions vitales, ayant en propre ſa ſenſibilité & ſon action indépendemment du cœur & du cerveau. *The Natural Hiſtory of the Earth illuſtrated*. Introd. p. 67—103. Averroès aſſure qu'il a vu marcher un Belier auquel on avoit coupé la tête. Avicenne, qu'un Taureau fit encore deux pas après qu'on lui eut arraché le cœur. Les Tortues ſelon Ariſtote vivent après qu'on leur a ôté ce viſcere. Voyez la maniere originale dont le *P. Guerinois* répond à ces exemples, & ſes bizarres raiſonnemens ſur l'Ame des Bêtes. *Journ. des Savans*, *Supplément d'Avril* 1707. pp. 117—120. Edit. d'Amſterdam. Ajoûtez Willis *de Anim. Brut.* c. 2. p. 7. & c. 3. p. 25.

des internes; c'eſt un jeu de la machine qui ne nous conduit à rien au delà d'un principe materiel. Ainſi de ce qu'un chien eſt un Corps organiſé & vivant, de ce qu'il a un cœur, un cerveau, des veines, des artéres, du ſang qui circule dans ſes artéres & dans ſes veines; de ce qu'il a des membres extérieurs d'une certaine ſtructure, & des muſcles pour les remuer, il s'enſuit qu'il pourra ſauter, marcher, courir, faire tous les cris, tous les tours, & toutes les contorſions que nous voyons faire à un chien; & qui l'empêcheroit de faire tout cela? L'ame du chien, s'il en avoit une, ne pourra tout au plus que déterminer le mouvement qu'elle trouvera dans la machine, à telles ou telles actions. S'il ne ſe trouvoit pas dans le cerveau des eſprits animaux qui y coulent actuellement, s'il ne ſe trouvoit pas des muſcles, qui par la réunion de pluſieurs tuyaux, fortifient l'action du liquide qui les remplit, ſi ces muſcles n'étoient pas inſerez aux os, d'une maniére convenable pour les plier & les remuer comme il le faut; en un mot ſi la ſtructure de l'animal

nimal entier, n'étoit pas favorable aux mouvemens qu'il exécute, l'ame ne produiroit point ces mouvemens ; elle ne peut, tout au plus, que donner ſes ordres dans un petit Etat où elle trouve tout heureuſement diſpoſé pour l'exécution. Vous voyez donc que dans la machine, que nous ſuppoſons n'être point ſoumiſe aux directions d'une ame, le ſeul hazard faiſant couler les eſprits plus ou moins vîte dans telle partie, ou dans telle autre, produira tous les divers mouvemens que nous voyons, & en devra toujours produire quelqu'un, quoique ſans ordre, ſans liaiſon & ſans ſuite.

Mais il y a plus dans les animaux, & c'eſt où commence la difficulté. On remarque une ſuite, un ordre, une liaiſon dans leurs actions. On les voit agir réguliérement, par rapport aux objets, & pour un but général qui eſt la conſervation de chaque individu & celle de toute l'eſpèce. Ce rapport eſt plus ou moins ſenſible dans les différentes eſpèces d'animaux: Les uns tendent au but général par des méthodes plus variées, plus compoſées, plus fines que ne font les autres; mais cependant, tous y tendent, depuis

depuis l'animal le plus noble jusqu'au plus vil insecte, depuis l'Eléphant jusqu'au Ciron. On y voit par-tout des traces plus ou moins distinctes d'un ordre qui conduit à ce grand dessein: car il faut d'abord poser pour certain que tout ce que font les Brutes se rapporte au but que nous avons dit. Comme les hommes n'agissent que par le désir du bonheur & pour le bonheur, les Bêtes ne font rien (3) qui ne tende ou à conserver la machine, ou à conserver l'espéce; & tous les traits que l'on nous rapporte de leurs passions & de leurs vertus, toutes les actions qu'on leur attribue, & qu'on prétend être indépendantes de ce but, ou sont de pures visions, ou reviennent indirectement à ce but unique. Tout ce que nous connoissons de l'instinct, de la discipline des animaux, toutes les marques qu'ils semblent nous donner de sentiment & d'intelligence aboutissent-là. Ce qu'on leur voit faire pour se nourrir, pour se loger, pour fuir les périls; la correspondance & l'intelligence qui regne entre

(3) *Grotius, de Jure B. & P.* Proleg. n. 7, dans *Bayle* Art. *Rorarius*, rem. K.

entre ceux de même eſpèce; le ſoin qu'ils ont de leurs petits ; les ruſes qu'ils employent pour attaquer leurs ennemis, (4) pour ſe défendre, pour ſe dérober à leur pourſuite ; la ſoupleſſe, la docilité de ceux que les hommes dreſſent & aprivoiſent pour leur uſage ; en un mot, toute cette ſuite d'opérations merveilleuſes, a pour derniere fin leur propre conſervation, c'eſt-à-dire, celle de la machine.

Le Carteſien vous demande là-deſſus; croyez-vous que Dieu ne puiſſe pas faire une machine ſemblable au corps d'un Chien, d'un Cheval, d'un Singe, laquelle ſe conſerve elle-même, en produiſant les mouvemens néceſſaires pour cela ; comme de marcher & de s'approcher quand on lui préſente du pain, de le ſaiſir avec les dents, de le mâcher, de l'avaler enſuite; de s'éloigner du feu quand il eſt trop proche, de fuir un précipice qui s'offre à ſes yeux, de ſe ſoutenir dans l'eau en nâgeant; je ne raporte ici que les actions les plus ſimples, & l'on

(4) *Grot. ubi ſup.* Lib. I. Cap. 2. §. 1. ibique not.

l'on doit comprendre ſous ce peu d'exemples ceux des mouvemens plus fins & plus compoſez. Ne concevez-vous pas que le Créateur ait pû établir une telle harmonie entre cet Automate & les différens corps qui l'environnent, que de la différente impreſſion qu'ils feront ſur le nerf acouſtique, ſur l'optique, ſur ceux qui ſervent à l'odorat &c., combinée avec les diſpoſitions internes de l'eſtomac, du cœur &c., & avec tout l'état intérieur, reſulteront des mouvemens convenables aux objets, proportionnez au bien de la machine, & ſemblables à ceux qui dans l'homme ſont accompagnez ou prévenus par le ſentiment.

Cette ébauche de méchaniſme que nous avons remarqué dans l'homme, par rapport aux mouvemens involontaires, aux habitudes, aux paſſions, aux ſympathies, aux antipathies, nous ouvre des vues là-deſſus qu'il nous eſt aiſé d'étendre; d'autant mieux que nous avons déja vu la raiſon qui empeche que l'empire des objets ne ſoit ni fort étendu, ni fort ſenſible dans l'homme; raiſon priſe du but de l'union d'une Ame raiſonnable & libre, avec un Corps; raiſon que

nous n'avons aucun lieu d'admettre dans les Brutes, ſans ſuppoſer ce qu'il faudroit prouver par ailleurs, & ce qui eſt en queſtion, ſavoir qu'elles ayent une ame raiſonnable. Ainſi le peu de traces de Méchaniſme qui paroiſſent dans l'Homme, nous font naître l'idée d'un Méchaniſme parfait, très-poſſible dans la Béte, & ſuffiſent pour autoriſer cette idée ; ſans que les argumens pris de ce que dans des actions ſemblables à celles des bêtes, nous n'obſervons pas chez nous le même méchaniſme, puiſſent la ruïner.

Voilà pourquoi, pour le remarquer en paſſant, (5) une Objection du P. *Daniel* ſur les mouvemens ſpontanées, quoi qu'il la faſſe valoir avec beaucoup de confiance, porte viſiblement à faux: la voici. Si lors qu'un chien ſe jette ſur un plat de viande, ce ſont les rayons de lumiére réfléchis de cette viande dans ſon œil, & les corpuſcules odorants qu'elle exhale, qui venant à frapper ſon odorat, produiſent en lui le mouvement par lequel il s'en approche, ſans qu'il faille

(5) *Suite du Voyage du Monde de Deſcartes*, pp. 22-32.

faille avoir recours à un principe connoiſſant & ſenſitif qui donne le branle au corps du chien; pourquoi moi-même étant aſſis à certaine diſtance d'une table couverte de viande, ayant faim, & mon ame bien reſolue de ne s'oppoſer point à cette impreſſion des objets ſur mon cerveau, ne me ſens-je point attiré vers cette viande & pouſſé par une impulſion machinale à m'en approcher, à en prendre, à en mettre ſous la dent? Il a bien prévû que le Cartéſien lui alleguéra l'action de l'ame ſur le cerveau, mais il a cru prévenir cette réponſe en étendant ſa ſuppoſition, & diſant: Je veux laiſſer agir la machine, mon ame ne met aucun obſtacle à l'ébranlement des objets, cependant le mouvement ne ſuit point.

En rappellant ici ce que j'ai dit ci-deſſus des loix de l'union & de l'action continuelle de l'ame ſur le corps par le moyen des eſprits, vous voyez que la ſuppoſition du Jéſuite eſt impoſſible. Il n'y a pas de milieu pour l'ame entre déterminer le cours des eſprits animaux pour une certaine action, & les retenir lors-

(6) Le P. *Daniel ubi ſup.* p. 27.

lors qu'elle a présente l'idée de cette action. L'empire de l'ame sur les mouvemens spontanées, est tel qu'elle ne sauroit s'en dessaisir au moment qu'elle pense à ces mouvemens. Lors qu'étant assis je pense à l'action de me lever & de marcher, & que dans le moment précis, que mon ame y pense, elle s'abstient de vouloir cette action, elle l'empéche positivement ; elle arrête le cours des esprits propres à l'exécuter, malgré l'impression des objets qui les solliciteroit à prendre ce cours ; parce qu'il importe pour assurer la liberté de l'ame unie, & son empire sur le corps, qu'elle y soit le premier principe de ces sortes de déterminations, & qu'elle les cause, ou par une volonté expresse qui suppose l'idée distincte de l'action, ou par un desir confus envelopé dans la sensation, comme nous l'avons déja expliqué. Quand même nous n'aurions pas recours à ce desir confus, pour expliquer les mouvemens indéliberez, & que le pur méchanisme agiroit alors, nous pourrions bien supposer en cas pareils, un empire des objets qui n'interesseroit point celui de l'ame ; puisqu'alors elle seroit occupée ailleurs, & ne voudroit rien par rapport

à

à l'action : au lieu que dans le cas proposé la seule volonté de ne point agir est un obstacle positif que l'ame apporte à l'action, lequel contrebalance suffisamment l'impression des objets extérieurs, & qui suivant les loix de l'union doit la contrebalancer. On peut opposer à l'argument fondé sur ce cas imaginaire, dont les conditions sont impossibles, ce grand nombre d'actions involontaires, dont l'ame profondément occupée d'autre chose, ne s'aperçoit pas, & qui pourtant gardant une certaine régularité, par rapport aux objets, semblent prouver assez clairement que c'est la seule impression des objets qni les produit. (7)

Rien ne donne une plus juste idée des Automates Cartésiens que la comparaison employée par Mr. *Regis*, de certaines Machines hydrauliques, que l'on voit dans les grottes & les fontaines de certaines maisons des Grands, où la seule force de l'eau determinée par la disposition des tuyaux, & par quelque pression extérieure, remue diverses machi-

(7) Regis, *Cours de Philos.* Tome 2. Avert. du Liv. VII. p. m. 504. Voyez cette même Comparaison ingenieusement poussée dans LA FORGE, *Traité de l'Esprit de l'homme*, chap. XIX. init.

chines. Il compare les tuyaux des fontaines aux nerfs ; les mufcles , les tendons &c. font les autres refforts qui appartiennent à la machine ; les efprits font l'eau qui les remue ; le cœur eft comme la fource, & les cavitez du cerveau font les regards (8). Les objets extérieurs qui par leur préfence agiffent fur les organes des fens des bêtes, font comme les étrangers qui entrant dans la grotte, felon qu'ils mettent le pied fur certains carreaux difpofez pour cela , font remuer certaines figures ; s'ils s'approchent d'une Diane, elle fuit, & fe plonge dans la fontaine ; s'ils avancent davantage , un Neptune s'approche & vient les menacer avec fon Trident. On peut encore comparer les bêtes dans ce Syftême à ces orgues qui jouent différens airs par le feul mouvement des eaux ; il y aura de même, difent ces Meffieurs, une organization particuliére dans les bêtes, que le Créateur y aura produite, & qu'il aura différemment reglée dans les diverfes efpèces d'animaux , mais toujours proportionnément aux objets, tou-

(8) Endroit où le Fontenier fe tient pour diftribuer les jets d'eau & en régler la conduite.

toujours par rapport au grand but de la conſervation de l'individu & de l'eſpèce. Rien de plus aiſé que cela au ſuprême Ouvrier, à celui qui connoît parfaitement la diſpoſition & la nature de tous ces objets qu'il a créez ; l'établiſſement d'une ſi juſte correſpondance, ne doit rien coûter à ſa puiſſance & à ſa ſageſſe. L'idée d'une telle harmonie paroît grande & digne de Dieu ; cela ſeul doit, dit-on, familiariſer un Philoſophe avec ces paradoxes ſi choquans pour le préjugé vulgaire, & qui donnent un ridicule apparent au Cartéſianiſme ſur ce point ; par exemple, qu'un Chien qui crie lors qu'on le frappe, ne ſent pourtant aucune douleur ; qu'il n'a point de joie, ni d'amour pour ſon Maître, lors qu'il le flatte & le careſſe ; qu'il obéït à ſon Maître, ſans ſavoir ce qu'il lui commande ; qu'un Agneau fuit le Loup, ſans avoir peur du Loup, & une infinité d'autres qui nous choquent, à cauſe de l'habitude où nous ſommes d'attacher une idée de ſentiment à des mouvemens ſemblables à ceux qui ſe paſſent en nous.

Il ſuit de la ſuppoſition générale d'une telle harmonie, que les bêtes auront

quelque chose d'analogue à ce que nous appellons passion, imagination, mémoire. Comme toutes ces facultez en nous supposent une organization particuliére du cerveau, qui détermine & modifie notre perception, des différentes maniéres auxquelles nous donnons ces noms, il n'y a qu'à concevoir la même organization, ou la même disposition du cerveau dans les bètes, separée de la perception, & voilà leur imagination & leur mémoire, d'où naissent toutes les actions que nous attribuons à l'une & à l'autre de ces facultez.

Par-là s'explique encore la discipline des Bêtes, les habitudes qu'elles contractent, les dispositions qu'elles acquiérent & qui leur tiennent lieu de l'expérience. Il suffit de penser que leur cerveau étant le principe des mouvemens de l'animal, & recevant lui-même diverses impressions de la part des objets du dehors, il s'y forme une infinité de traces plus ou moins profondes, plus ou moins étendues, par où les esprits ont plus de disposition & de facilité à couler, qu'ailleurs; que ces esprits peuvent fortuitement les renouveller, & les fortifier, sans une nouvelle impression du dehors;

dehors; c'eſt ce qui produit l'imagination & la mémoire. Concevez encore que ces traces peuvent s'unir d'une infinité de maniéres, en ſorte que quand les eſprits ouvrent l'une, ils en ouvrent en même tems une ou pluſieurs autres, à peu près comme l'eau coule dans une prairie entrecoupée de mille canaux; par cette liaiſon de traces & d'eſpèces, s'expliquent les habitudes des animaux, & comment on parvient à les dreſſer. Peut-être qui voudroit s'en donner la peine, expliqueroit-il aſſez naturellement par-là, la merveilleuſe police des Elephans qu'*Elien* dans (9) ſon Hiſtoire des animaux nous dit s'etre ſait admirer du Peuple Romain dans l'Amphithéatre aux Jeux publics que donna *Germanicus*, & la docilité de ceux que dreſſent les Siamois (10) au rapport du P. *Tachard* dans ſa Rélation du Voyage de Siam; & ce que (11) *Pline* rapporte à la louange de ces

(9) *Ælian.* Lib. 2. *de Nat. Animal.* C. XI. qui a pour titre περὶ τῆς τῶν ἐλεφάντων εὐμαθίας τε καὶ εὐπειθείας.

(10) Joignez-y l'Abbé Choiſi, *Journal du Voyage dë Siam* p. 240.

(11) *Pline*, L. VIII. *Hiſt. Nat.* C. I. *init.* met la Religion entre les vertus morales des Elephans *Maximum eſt Elephas proximumque humanis ſenſibus* &c

ces animaux dans le beau passage cité par

Voy. l'Art. *Rorarius* Rem. D. p. m. 2602. b. du Dict. Crit. de M. *Bayle* Voy. aussi *Celse* qui dit quelque chose d'aprochant sur ces animaux οὐκ οἶδα δ' ὅπως ὁ Κέλσος καὶ ὄρνις ἐλεφάντων ἴκασε καὶ ὅτι εἰσὶν οὗτοι πιστότεροι πρὸς τὸ θεῖον ἡμῶν καὶ γνῶσιν ἔχουσι τοῦ Θεοῦ. Orig. Philocal. C. 19. pag. 259. edit. *Tarini*. Voyez tout ce Chapitre où *Celse* attribue aux Bêtes la Religion, parce qu'elles possedent l'Art de la Divination & de la Magie comme les Aigles & les Serpens, & outre cela exercent la Justice & la Charité. C'est encore aujourd'hui l'opinion des Indiens, conséquence naturelle de leur Metempsychose. V. *l'Histoire du Christ. des Indes* par Mr. de la Croze. Liv. 6. p. 479. Ce ne sont pas les Payens seulement qui se sont plûs à debiter de pareilles réveries. V. l'Histoire d'un chien de Corbie, dont la dévotion étoit exemplaire, & qui écoutoit la Messe fort modestement & avec toutes ces postures qu'il faut avoir selon que le Prêtre lit l'Evangile ou qu'il fait l'élevation de l'Hostie. *ap. Ephem. Nat. curios.* Rep. des Lett. Sept. 1686. p. 1019. Il se rencontre plaisamment que le Monastère de Corbie, déja fameux par la Doctrine de son Abbé, le doive être aussi par l'Histoire de son Chien Notez que *Paschase* écrivoit en 818. & que le Chien vivoit l'an 893. ce que j'observe de peur que quelcun n'aille soupçonner la pauvre bête d'avoir été instruite par ce grand Docteur, Au reste on fera bien de placer ce fait, que je ne garantis point, dans le Chapitre de la Discipline des animaux. V. ci-dessous seconde Part. ch. X. Qui voudra voir un grand nombre de preuves de la même force en faveur de la Thêse de *Celse* n'a qu'à consulter le judicieux Auteur (*) du Livre intitulé: *Ecole de l'Eucharistie où l'on traite de l'honneur que les bêtes ont rendu à ce Sacrement.*

(*) C'est le R. P. *Toussaint Bridoul* Jésuite. L'Ouvrage

par M. *Bayle*. Je ne fais que couler ici ſur les ſources d'explications ; on peut conſulter ſur l'union des eſpèces dans le cerveau, l'explication ingénieuſe & détaillée qu'en donne Mr. *Dilly* dans le Livre que j'ai cité ; & l'on verra, de la maniére dont il la manie, que c'eſt une des meilleures clefs de la Doctrine Carteſienne ſur les Automates.

vrage eſt imprimé à Lille en l'an 1672. avec Approbation des Supérieurs.

CHAPITRE IV.

Suite des argumens du Carteſien. Machines ſurprenantes que les hommes ont faites. Comparaiſon de l'Art humain avec l'Art divin. L'Inſtinct des Brutes ſuppoſe une Raiſon extérieure qui les conduit, en produiſant par le Méchaniſme des effets raiſonnez. La Sageſſe increée, la Raiſon univerſelle eſt la Raiſon des Brutes. Magnificence de cette idée qui mal entendue a produit celle de l'Ame du Monde. Dieu ne fait rien d'inutile. Les Bêtes n'ont

donc point d'ame. Conclusion du Plaidoyer du Cartesien.

CONTINUONS d'écouter le partisan de cette Doctrine, il va nous alléguer en sa faveur une nouvelle considération, qui me paroit avoir quelque chose d'éblouïssant, elle est prise des productions de l'Art. On sait jusqu'où est allée l'industrie des hommes dans certaines machines; leurs effets sont inconcevables, & paroissent tenir du miracle, à ceux qui ne sont pas versez dans la Méchanique. Rassemblez ici toutes les merveilles dont vous ayez jamais ouï parler en ce genre; Des (1) Statuës qui marchent, des Mouches artificielles qui volent, & qui bourdonnent; des Araignées de même fabrique qui filent leur toile; des Oiseaux qui chantent, une Tête d'or qui parle, un Pan qui joue de la flute; on n'auroit jamais fait l'énumération, même à s'en tenir aux généralitez de chaque espèce, de toutes ces inventions (2) de l'Art qui copie

(1) V. *Kircher. Oedip.* Tom. 2. Clas. 8. C. 3. apud *Pardies, de la connoiss. des Bêtes,* §. 20.

(2) Telles étoient ces Statues de la façon de Dédale qui avoient en dedans des ressorts par le moyen

copie ſi agréablement la nature. Les Cartéſiens croyent que l'on pourroit tirer de ces eſſais imparfaits, de ces foibles ébauches, des Machiniſtes, le méme uſage que les Chimiſtes tirent de leurs fermentations artificielles, par où, dit Mr. DE FONTENELLE, *en contrefaiſant la nature on attrape quelquefois ſon ſecret.* Voici donc comme nos Philoſophes raiſonnent. Réuniſſez tout l'art & tous les mouvemens ſurprenans de ces différentes Machines dans une ſeule; ce ne ſera encore que l'Art humain; jugez ce que produira l'Art divin. Remarquez qu'il ne s'agit pas d'une machine en idée, que Dieu pourroit produire; la machine eſt toute produite; le corps de l'animal eſt inconteſtablement une machine compoſée de reſſorts

yen deſquels elles s'échapoient & marchoient comme ſi elles euſſent été vivantes. Socrate en parle dans l'Eutyphron de Platon, Trad. de Dacier. t. 1. p. 536. Ajoutez-y la Tête d'airain parlante & l'Androïde d'Albert le Grand, auſſi bien que ces machines de Boëce dont Caſſiodore dit *Metalla mugiunt Diomedis in ære grues buccinant, æneus anguis inſibilat, aves ſimulatæ fritinniunt, & quæ propriam vocem neſciunt ab ære probantur dulcedinem emittere Cantilena*, Caſſiod. l. Var. Epiſt. 45. Voi. encore la belle Préface de *Florentius Schuyl*, ſur le *Traité de l'Homme* de Descartes. p. 11.

ſorts infiniment plus déliez que ne ſeroient ceux de la machine artificielle, où nous ſuppoſons que ſe réunit toute l'induſtrie répandue & partagée entre tant d'autres que nous avons vu juſqu'ici. Il s'agit donc de ſavoir, ſi le corps de l'animal étant, ſans comparaiſon, au deſſus de ce que ſeroit cette machine, par la délicateſſe, la varieté, l'arrangement, la compoſition de ſes reſſorts, nous ne pouvons pas juger, en raiſonnant du plus petit au plus grand, que ſon organization peut cauſer cette varieté de mouvemens réguliers, que nous voyons faire à l'animal; & ſi, quoi que nous n'ayons pas à beaucoup près là-deſſus une connoiſſance exacte & complette, nous ne ſommes pas en droit de juger qu'elle renferme aſſez d'art pour produire tous ces effets.

En vain replique-t-on, qu'il n'eſt rien de plus vague que l'idée des Carteſiens, qu'ils ne peuvent donner la deſcription préciſe de cette fabrique, qu'ils s'expliquent toujours confuſément, indéterminément, qu'ils ne parlent jamais que de certaines fibres, de certaines traces; ſans nous marquer en detail le tiſſu de ces fibres, la nature de ces traces &c.

C'eſt

C'eſt là très-mal raiſonner, n'en déplaiſe au P. *Daniel* qui s'égaye fort ſur cet article. Nous avons une idée claire de certaines cauſes générales, dont la fécondité peut produire mille effets particuliers : nous connoiſſons clairement cette fécondité, quoi que nous ne puiſſions déterminer au juſte la maniere dont cette cauſe s'applique à tel & tel effet. Nous ſavons que les Plantes, les Métaux, les Mineraux, & tous les corps phyſiques, ne différent entr'eux que par la groſſeur, la configuration, l'arrangement de leurs parties intégrantes ; il nous eſt pourtant impoſſible de déterminer la figure, la groſſeur, l'arrangement précis des parties inſenſibles qui compoſent chaque corps, qui en conſtituent la forme, & qui le différencient de tous les autres. Outre cela, l'objection peut ſe retorquer contre ceux qui la font. Vous, Meſſieurs, dira le Cartéſien, qui vous moquez de mon Hypothèſe, parce que je ne puis vous la démontrer en détail ; expliquez-moi, je vous prie, quelle eſt cette différente impreſſion des objets ſur vos organes qui produit, ou excite dans votre ame les différentes ſenſations des couleurs, des

des ſons, des odeurs. Non ſeulement les ſenſations qui dépendent des différens ſens, mais les variétez infinies de chaque eſpèce de ſenſation, ſuppoſent autant de variétez dans l'impreſſion faite ſur les organes. Vous n'expliquerez jamais ces variétez, qu'en vous ſervant de ces termes vagues que vous me reprochez. Vous demandez pourquoi un Chien demeure immobile quand on prononce certaines paroles, & ſe met à ſauter au ſon de certaines autres? Vous ne vous payez pas de la correſpondance, que je ſuppoſe entre un certain ébranlement du nerf acouſtique & certain mouvement dans les jambes, parce que cela eſt vague; je demande à mon tour, pourquoi l'ame du Chien reçoit-elle deux idées diſtinctes, lors qu'on prononce deux différens mots? Vous voila dans le même embarras que moi.

L'admirable inſtinct des animaux, ſi nous en voulons tirer quelque conſéquence, ſemble conclurre pour le Méchaniſme: vous voyez dans chaque eſpèce une maniére d'agir uniforme, beaucoup plus ſûre & plus fixe, & qui les mène beaucoup plus droit à leur but,

que

que les hommes n'iroient en pareil cas, aidez, comme ils le font, de tous les fecours du raifonnement & de l'expérience. (3) Les bêtes font renfermées dans une certaine fphère dont elles ne s'écartent jamais, & dans cette fphère, elles paffent toute l'induftrie humaine. Ce n'eft point par les inductions du raifonnement, & par les vues que donne l'expérience, que les brutes choififfent leurs alimens, fe fervent des avantages particuliers de la ftructure de leurs corps pour fe défendre, que l'Hirondelle bâtit fon nid, que les Abeilles conftruifent leurs ruches, (4) & que les Fourmis rem-

(3) Cette inégalité de raifon & d'induftrie dans les Bêtes reffemble affez au caractere de ces Efprits que M. *Bayle* fuppofe prefider à la Fortune, Art. *Timoleon* rem. K. §. VI. a la fin. L'inftinct & la ftructure dans chaque efpèce de Brutes fupplée l'intelligence par rapport aux befoins de chacune, qui font bornez: dans l'Homme où les befoins font plus étendus, l'intelligence feule fupplée à ces divers méchanifmes. V. Myl. *Shaftsbury* Characterift. Tome II. *the Moralifts* p. 304. Sur l'inftinct des animaux Voy. *Schaftsb. ubi fup.* p. 308. &c. & le Spect. Tom. II. *Difc.* XXI. & XXII. de la Traduction Françoife, fur les fins & les ufages de leurs differentes fabriques.

(4) Il femble pourtant par une obfervation de *Leeuwenhoeck*, que la prétendue œconomie des Four-

rempliſſent leurs magazins ; que les mères en général pourvoient ſi admirablement, ſi convenablement, à la nourriture de leurs petits. On voit dans chaque eſpèce pour toutes ces différentes fonctions, un art, des vues, un ordre, une proportion des moyens aux fins, qui nous raviſſent en admiration, & que l'Intelligence humaine n'auroit pu ni prevoir, ni imaginer. Cet Art que poſſede chaque animal, eſt exactement renfermé dans un petit cercle : il paroît également dans tous les individus ; il y paroît tout d'un coup, ſans préparation ; il n'eſt jamais fautif, ni derangé le moins du monde. Qui peut avoir averti l'Agneau que le Loup eſt ſon ennemi ? Qui eſt-ce qui a conſeillé aux Abeilles de chaſſer les Guèpes qui gâteroient leur ouvrage ? (5) Sous quel Maître d'Archi-

Fourmis n'eſt qu'un inſtinct naturel à tous les animaux pour la conſervation de leurs petits, non une prévroyance pour l'avenir. V. *Bibl. Univ.* Tom. XI. p. 154.

(5) *Et cum ingenia noſtra quæ nos ſcilicet ambitioſi noſtri æſtimatores proxima divinis credimus, ad percipiendas diſciplinas multo labore deſudent, nulla apis niſi artifex naſcitur. Quid credas aliud quam divinæ partem mentis iis animis ineſſe? quid præcipuum referas?* Quintil. *Declam XIII. cui titulus,* Apes

chitecture ont-elles apris à construire si artistement leurs cellules? Qui leur a donné la recepte de leur miel? C'est la Nature, dit-on, c'est l'Instinct. D'accord: mais qu'entendez-vous par ces mots d'Instinct & de Nature? De bonne foi, (6) une si grande habileté & des lumieres si infaillibles, mais bornées à un seul objet, & qui ne passent jamais une certaine sphère, c'est ce qu'on ne peut attribuer raisonnablement à l'ame des Bêtes. Vous

Apes pauperis. *t.* 3. *p.* 291. *edit. Burm. quo loco a-pum laudes, indolem, artem, eleganter & fuse per-sequitur.* Comparez les passages citez ci-dessus II Part. Chap. XI.

(6) *Essais nouveaux de Morale de l'ame de l'hom-„ me.* Ch. VI. p. 43.

„ On ne peut reconnoître dans les Bêtes des in-„ stincts qui les éclairent, puis qu'ils ne nous é-„ clairent pas nous mêmes qui sommes d'ailleurs „ incontestablement capables d'être éclairez par la „ Raison. *Ibid.* p. 35.

„ Une Raison finie est toujours imparfaite & „ limitée. C'est une lumiere qui ne fait point tou-„ jours agir de même façon, elle n'est pas dé-„ terminée à un objet seulement. Elle conduit „ & est conduite: Or il est certain que la Raison „ des Bêtes n'a aucun de ces caractères. *Ibid.* „ p. 36.

Voyez aussi l'Illustre M. Abbadie, *Art de se connoître soi même*, Ch. II. p. 36-42. Il reconnoît que le Systême des Automates n'a pas encore été bien réfuté.

Vous vous recrierez tant qu'il vous plairra, (7) que c'eſt faire des ſuppoſitions inconcevables, ridicules, extravagantes, que de prétendre expliquer par la ſeule diſpoſition de la Machine, tout ce qui ſe paſſe dans la République des Abeilles; que cette multiplicité de reſſorts, que ces combinaiſons infinies d'impreſſions & de mouvemens qu'il faudroit ſuppoſer dans chaque Abeille, par rapport à tous les emplois qu'elle exécute, & pour répondre à toutes les relations qu'elle a avec les autres Abeilles du même eſſain, eſt une choſe dont l'abſurdité revolte l'eſprit; je détruirai par la retorſion toute la force de cet argument; car ſi l'ame de l'Abeille règle par ſon action ſur la Machine toutes ces opérations, où l'art qu'elles renferment doit être

(7) *Suite du Voyage du Monde de Deſcartes.* pp. 63-65. V. *Hiſt. de l'Acad. des Sciences* an. 1712. p. 6. & les Obſervations mêmes de Mr. Maraldi ſur les Abeilles p. 391. des *Memoires.* Les paroles de l'Hiſtorien de l'Academie ſont remarquables. *Le détail,* dit-il, *de la conſtruction de ces alveoles hexagones que M. Maraldi a fort curieuſement obſervés n'avoit point encore été connu, mais ce qui ne paſſe pas la portée & pour ainſi dire le genie de ces petits Inſectes, eſt trop géometrique & trop compliqué pour avoir place ici.* ubi ſup. p. 8.

être attribué à cette ame, à qui Dieu en aura communiqué au moment de ſa Création toutes les idées & toutes les règles par une habitude infuſe, ce qui feroit placer l'ame de ces petits animaux infiniment au deſſus de l'ame humaine; ou (8) bien, il faut que vous conveniez que c'eſt la ſtructure particuliére du cerveau de l'Abeille qui modifie ſon ame d'une maniere propre à imprimer à ſon corps telle ou telle ſuite de mouvemens; & c'eſt revenir par un grand détour au Méchaniſme qu'on vouloit éviter. Ainſi les différences que l'on aperçoit dans les animaux, par rapport au plus ou moins d'art, de fineſſe, de connoiſſance, dependront de la différente ſtructure de leurs organes.

De là le Cartéſien conclut que l'Intelligence qui préſide aux mouvemens des animaux, n'eſt autre que celle du Créateur, dont l'art infini a ſu préparer en

(8) Il me paroît en effet à moi que c'eſt le ſeul parti raiſonnable que l'on puiſſe prendre. Et le Carteſien que je fais parler ici a grand tort de ne pas voir la différence qu'il y a entre ces deux choſes: faire entrer le mechaniſme dans l'explication qu'on donne aux mouvemens des bêtes, & rapporter ces mouvemens au ſeul Méchanisme. V. infra. Part. II. Ch. VIII.

en eux par une eſpèce d'harmonie prée-tablie, tant de mouvemens ſi variez, ſi réglez, & proportionnez avec une ſi exacte juſteſſe aux fins qu'il s'eſt propoſé, qu'ils ne s'en écartent jamais. Le Carteſianiſme ne fait que donner à cette concluſion un peu plus d'étenduë qu'elle n'en a dans l'autre Syſtême; car on convient aſſez généralement, ce me ſemble, que le dernier but de certaines actions des Bêtes, ſur-tout celles que nous attribuons à l'Inſtinct, n'eſt pas un but que l'Ame de l'animal ſe propoſe, mais celui du Créateur.

On ſent mieux que je ne puis l'exprimer, la magnificence de cette idée. Il ſemble par un paſſage de *Plutarque* qu'*Anacharſis*, Philoſophe Scythe, l'avoit du moins entrevue: Il dit, „ que les „ animaux brutes obeïſſent dans leurs „ mouvemens aux impreſſions que leur „ donnent les Dieux, à peu près (9) „ com-

(9) Ὥσπερ Σκύθαις τόξα καὶ Ἕλλησι κιθάραι λύραι τε καὶ αὖ οἱ συμπαθεῖσι. Plut. *in Sympoſ.* verſus finem. Un homme qui auroit bien envie de trouver dans l'Antiquité l'opinion des Automates la trouveroit à coup ſûr dans ces paroles d'*Anacharſis*. Ce n'eſt pourtant point tout à fait cela ſi on examine bien ce paſſage. *Gorgias* venoit de raconter l'Hiſtoire d'*Arion* ſauvé par les Dauphins: on avoit enſuite alle-

„ comme la fleche tirée par un Scythe,
„ fuit la direction du mouvement que fa
„ main

allegué d'autres exemples de l'amitié que cette espèce d'animaux porte aux hommes & des bons offices qu'elle leur avoit rendus. Sur quoi *Anacharsis* prenant la parole, dit que ce que *Thalès* avoit soutenu, que les parties les plus considerables de l'Univers, sont gouvernées par une ame, doit s'étendre aux plus remarquables évenemens de la vie humaine, qui sont sans doute soumis à un pouvoir superieur; que comme le corps est un instrument de l'ame, l'ame elle-même est un instrument dans la main de Dieu; que comme le corps animal a de deux sortes de mouvemens, les uns qui procedent du corps seul; les autres qui sont les plus nobles & en plus grand nombre, dont l'ame est le principe, de même il y a des actions que l'ame opere par son propre pouvoir, mais qu'il y en a beaucoup plus où elle n'est que l'instrument de la volonté & du pouvoir de Dieu. Ce Philosophe ajoûte qu'il seroit injurieux à la sagesse des Dieux de supposer, qu'ils se contentent d'employer le feu, l'eau, les vents, les nuages & la pluye pour executer les desseins de leur Providence sur les hommes, pour les proteger ou pour les punir; & qu'ils ne se servent point pour les mêmes fins de l'action des animaux aussi dociles aux impressions que les Dieux voudroient leur donner, que la flêche d'un Scythe &c. Ce n'est point là l'idée Cartésienne d'une Raison divine qui gouverne les animaux par le pur méchanisme. *Anacharsis* suppose au contraire que c'est l'ame de ces animaux qui obeït aux impressions que lui donne la Divinité & que par conséquent chaque animal a son ame en propre.

„ main lui imprime, & comme la Lyre „ & la Flûte dans celle du Grec, ſont „ dociles à l'impreſſion qu'elle leur don- „ ne, & rendent fidélement tous les „ ſons qu'il plaît au joueur d'en tirer.

Cette vaſte Intelligence qui embraſſe tout l'Univers, qui anime & dirige tout, qui ſe manifeſte par-tout avec des caractères auſſi brillans que variez, mais qui cependant réſide dans un ſeul Eſprit infini, eſt quelque choſe de ſi grand que l'Eſprit humain a toujours eu de la peine à le concevoir. De là vient (10) l'opinion

(10) Voyez-la parfaitement bien refutée dans DITTON *Diſc. concerning the Reſurrect. of Chriſt.* Append. Sect. VIII. Les Partiſans de ce Syſtême ſe ſerviroient volontiers des expreſſions d'*Anacharſis*, quoi que dans un autre ſens. Ils employent la comparaiſon d'une Orgue dont les differens tuyaux remplis par un même ſouffle rendent une grande varié-té de ſons. L'ame du Monde reſſembleroit à ces Muſiciens de l'Antiquité qui jouoient avec des Flutes conjointes, c'eſt-à-dire avec pluſieurs Flûtes qu'un ſeul homme embouchoit à la fois, pour plus de juſteſſe dans l'accompagnement. Voyez auſſi la doctrine de l'Ame du Monde ſoutenue dans un autre ſens & developée par divers paſſages d'*Ariſtote*, que l'on prouve l'avoir enſeignée en concluant des corps organizez à l'Univers, ap. CUDWORTH *Intell. Syſt.* L. 3 § 23. 24. Platon ſemble ſuppoſer que le Créateur a formé les ames d'une matiere ([illegible]) ſpirituelle & intelligible, comme il a formé les corps d'une matiere ſenſible préexiſtente. C'eſt du

nion ſi commune chez les Anciens Philoſophes, touchant l'Ame du Monde, qu'ils concevoient répandue par tout l'Univers, dont les Ames humaines & celles des animaux brutes étoient autant de portions, & qui s'accommodant à la diſpoſition des Corps particuliers qu'elle animoit, raiſonnoit dans l'Homme, ſentoit dans les Betes, & vegetoit dans les

du moins le ſens qu'on pourroit donner à ces paroles de Plutarque dans ſon livre *de animæ procreatione ex Timæo.* ὁ γὰρ θεὸς οὔτε σῶμα τὸ ἀσώματον οὔτε ψυχὴν τὸ ἄψυχον ἐποίησεν. apud Stillingfleet Orig. Sacr. III. 2. Cette Matiere préexiſtante d'où les Ames ſeroient tirées, reſſemble aſſez à l'idée de l'Ame du Monde, & ne s'éloigne pas trop de la *penſée univerſelle* de Spinoſa, dont, ſelon lui, tous les individus penſans ne ſont que des modes particuliers. Mr. de Fenelon veut que les difficultez au ſujet de la connoiſſance des bêtes, ayent conduit les anciens Philoſophes à ce bizarre ſentiment d'une Ame univerſelle. Sur quoi il cite ce bel endroit de Virgile, Georg. L. IV. 220.

Eſſe apibus partem divinæ mentis &c.

Ainſi, ajoûte cet illuſtre Prélat, *les Philoſophes à force de s'eloigner des Poëtes, retomboient dans toutes les imaginations Poëtiques.* Demonſtr. de l'Exiſt. de Dieu §. 29. p. 59. Conf. infra. p. 95. Ch. VI. Note 5. On peut encore conſulter ſur ce ſujet Newton, Optique. p. 578. de la Trad. Françoiſe: & un Traite de Boyle intitulé, *de ipſa Natura diſquiſitio*, où il fait voir que la notion ordinaire qu'on ſe forme de la Nature, favoriſe l'opinion impie de l'Ame du Monde.

les Plantes. L'Esprit humain foible & borné n'a pu concevoir l'Intelligence qui gouverne l'Univers, qu'en la partageant & la dissipant, pour ainsi dire, en une infinité de parcelles, qu'en assignant à divers sujets distincts, une mesure distincte de raison & de connoissance. On a cru voir dans chaque partie du Monde, autant de principes particuliers de vie, de volonté, de pensée, d'action, qu'on voyoit de formes, de proprietez distinctes dans les corps, & de Phénomènes differens. C'est ce qui a donné lieu aux fictions des Poëtes, qui animent toute la Nature. Ce n'est pas dans leur seule imagination qu'ils les ont puisées; ils ont suivi la pente universelle de l'esprit humain, & c'est à cause du rapport qu'elles ont avec ce penchant, que ces fictions nous plaisent. (11) C'est encore là une des sources du Polythéïsme. C'est incontestablement celle des préjugez & du langage obscur de l'Ecole, quand elle enseigne que la Nature abhorre le vuide; quand elle parle de l'antiperistase, de la guerre des Ele-

(11) Voyez *Bayle, Dict. Crit.* Art. *Caïnites*, Rem. D. Voy. aussi le Discours de Mr. de *Fontenelle* sur *l'Origine des Fables*, 1 vol. de ses Oeuvres pp. 331-338. Edit. in 4.

Elemens, des ſympathies de certains corps, & de leurs antipathies. C'eſt la clef de mille maniéres de parler très-familiéres dans le langage commun &c. Vous voyez qu'un Carteſien, pour peu qu'il ait d'éloquence, a ici un fort beau champ.

Il ſouſcrit donc à cette thèſe priſe dans un bon ſens, *Deus eſt anima brutorum*, *l'Intelligence Divine eſt la Raiſon des Brutes*. Non qu'elle s'applique à chaque Automate pour y produire immédiatement tels & tels mouvemens; mais elle lui donne, par l'agencement des reſſorts qui le compoſent, une certaine tablature qu'il ſuit inviolablement, en vertu des Loix méchaniques.

Pour tout réduire en deux mots, Dieu peut produire une Machine qui ſans la direction d'une Ame qui lui ſoit unie, exécute tout ce que nous voyons faire aux bêtes. Le corps des bêtes réaliſe cette idée, parce que ce que nous en connoiſſons nous montre que c'eſt une machine extrêmement compoſée, & cela même que nous n'en ſaurions pénétrer tout l'artifice & tous les reſſorts, nous aide à comprendre qu'ils peuvent être dans un degré d'art & de

finesse qui réponde à la variété des Phénomènes. Si le peu de découvertes que nous avons faites dans cette structure, nous fournissent des principes d'explications générales pour les actions les plus simples, une connoissance parfaite nous donneroit tout le détail qui nous embarrasse. En un mot, Dieu a pu former de pareils Automates; il est même digne de la magnificence du Créateur d'en avoir formé. La merveilleuse structure des animaux, dont nous connoissons assez pour savoir combien nous sommes éloignez de connoître tout, nous conduit naturellement là; rien n'oblige d'y admettre une Ame qui seroit hors d'œuvre, puis que toutes les actions des animaux ont pour derniére fin la conservation du corps, & qu'il est de la Sagesse divine de ne faire rien d'inutile; d'agir par les plus simples voyes; de proportionner l'excellence & le nombre des moyens à l'importance de la fin; par conséquent Dieu n'aura employé que des loix méchaniques pour l'entretien de la Machine; il aura mis en elle-même, & non hors d'elle, le principe de sa conservation & de toutes les opérations qui y tendent. Donc, si nous

nous voulons régler nos jugemens ſur nos connoiſſances diſtinctes, & ne point deviner ce que nous ne voyons pas, il faut avouer que rien ne nous perſuade raiſonnablement de l'exiſtence de l'Ame des Bêtes. Voila le Plaidoyer du Cartéſien fini.

CHAPITRE V.

Refutation du Syſtême des Automates. Tout ſe réduit à une Queſtion de fait, où la ſimple poſſibilité ne prouve rien. Deux Principes qui fondent la Certitude morale. Ils ſont incompatibles avec l'hypothèſe Cartéſienne, qui par conſéquent eſt propre à jetter dans le Pyrrhoniſme. C'eſt l'endroit foible de cette hypothèſe. Imprudence de ceux qui l'ont attaquée par cet endroit. En refutant les Automates, ils ont travaillé à rendre douteuſe l'exiſtence des Ames humaines.

J'Ai tâché dans l'expoſé que je viens de faire du fameux Syſteme des Automates, de ne rien omettre de ce qu'il a de plus ſpécieux, & de repréſen-

ter en petit (car les détails euſſent été inutiles, vu le grand nombre d'Ecrits que nous avons ſur cette matiére) toutes les raiſons directes qui peuvent établir ce Syſtème, leſquelles étant bien peſées ſe réduiſent à ceci ; c'eſt que le ſeul Méchaniſme rendant raiſon des mouvemens des Brutes, l'hypothèſe qui leur donne une Ame eſt fauſſe, par cela même qu'elle eſt ſuperflue. Cela n'étoit point inutile à mon but. Il eſt toujours, non ſeulement juſte, mais avantageux, de mettre dans le plus beau jour que l'on peut, l'opinion que l'on veut combattre ; car on n'en découvre jamais mieux tout le foible, que lors qu'on en a ſenti tout le fort.

Je redis ici hardiment ce que j'inſinuois dès l'entrée ; l'Hypothèſe Cartéſienne revolte le préjugé naturel de tous les hommes ; elle amuſe enſuite la Raiſon pour quelque tems, enfin elle ſe voit détruite par la Raiſon même qui prend le parti du préjugé, en dévelopant ce qu'il y a de réel & de ſolide dans ces impreſſions confuſes que l'on appelle penchans naturels de l'eſprit à croire, ou à ne pas croire. Car la Raiſon, qu'eſt-elle au fond, qu'un Bon Sens plus

plus developé & plus lumineux, qui démontre aux esprits spéculatifs ce que le vulgaire ne fait que sentir? Je mets en fait, que si l'on veut raisonner sur l'expérience, on démonte les Machines Cartésiennes; & que posant pour fondement les actions que nous voyons faire aux bètes, on peut aller de conséquence en conséquence, en suivant les règles de la plus exacte Logique, jusqu'à démontrer qu'il y a dans les bétes un Principe immatériel lequel est cause de ces actions.

Je ne voudrois pas attaquer les Cartesiens sur la possibilité d'un Méchanisme qui produiroit tous ces Phénomènes: ce seroit les attaquer dans leur fort. Ils se retranchent là dans un asyle que son obscurité rend impénétrable, & d'où vous les tireriez mal aisément. Car quoi qu'on puisse se tenir sûr qu'ils ne montreront jamais cette possibilité d'une maniere évidente, en décrivant une Machine capable d'exécuter tous les mouvemens que nous voyons faire aux bêtes; d'autre part je doute qu'il y ait des démonstrations qui prouvent que cette Machine est impossible. En faveur de leur thèse se présentent je ne sai com-

bien de raisons vagues mais plausibles, & qui ont cet avantage qu'on ne leur sauroit opposer rien de précis. Que leur répondre en effet quand ils nous parlent de la fécondité des loix du mouvement, des miraculeux effets de la Méchanique, de l'étenduë incompréhensible de l'Entendement divin; & quand ils comparent l'industrie des machines que l'art des hommes a construites, avec le merveilleux infiniment plus grand que le Créateur de l'Univers pourroit mettre dans celles qu'il produiroit? Connoît-on les bornes des possibilitez méchaniques? Déterminera-t-on jamais tout ce qui peut résulter des diverses combinaisons des figures & du mouvement, entre les mains de la Souveraine Sagesse? On ne sauroit dire où ne mène point une idée si vaste; c'est un abîme pour notre esprit; & certainement quiconque a tant soit peu consulté l'idée de l'Etre infiniment parfait, prendra bien garde à ne nier jamais la possibilité de quoi que ce soit, pourvû qu'il n'implique pas une contradiction évidente.

Mais dès que le Cartésien prenant pied sur cette possibilité qu'on lui passe sans

ſans examen, vient argumenter de cette maniére: Puis que Dieu peut produire des Etres tels que mes Automates, qui nous empêchera de croire qu'il les a produits? Les opérations des brutes, quelque admirables qu'elles nous paroiſſent, peuvent être le réſultat d'une combinaiſon de reſſorts, d'un certain arrangement d'organes, d'une certaine application préciſe des Loix générales du mouvement, laquelle de votre aveu l'Art divin eſt capable de concevoir & de produire: donc il ne faut point attribuer aux bêtes un principe qui penſe & qui ſent, puis que tout peut s'expliquer ſans ce principe; donc il faut conclurre qu'elles ſont de pures machines. On fera bien alors de lui nier cette conſéquence, & de lui dire; Nous avons certitude qu'il y a dans les bêtes un principe qui penſe & qui ſent; tout ce que nous leur voyons faire nous conduit à un tel principe; donc nous ſommes fondez à le leur attribuer, malgré la poſſibilité contraire qu'on nous oppoſe.

Remarquez qu'il s'agit ici d'une queſtion de fait, ſavoir ſi dans les bêtes un tel principe exiſte ou n'exiſte point. Nous voyons des effets, ce ſont les ac-

tions des bêtes; il s'agit de découvrir quelle en eſt la cauſe, & nous ſommes aſtreints ici à la même maniere de raiſonner dont les Phyſiciens ſe ſervent dans la recherche des cauſes naturelles, & que les Hiſtoriens employent quand ils veulent s'aſſurer de certains événemens. Les mêmes principes qui nous conduiſent à la certitude ſur les queſtions de ce genre, doivent nous déterminer dans celle-ci. Dès que l'on ſort du païs des démonſtrations & de la ſphere des idées abſtraites, où la certitude eſt toûjours accompagnée d'évidence, on n'a pour guide que ces deux règles, qui ſont le fondement de ce qu'on appelle Certitude morale. La premiere règle, c'eſt que Dieu ne ſauroit tromper. Voici la ſeconde: „ La liaiſon d'un grand „ nombre d'apparences ou d'effets réu„ nis avec une Cauſe qui les explique, „ prouve l'exiſtence de cette Cauſe. Si dans une ſuite d'apparence ou d'effets, on n'en peut réduire que quelques-unes à une certaine cauſe particuliére, ſi la cauſe ſuppoſée n'explique qu'une partie des apparences, ſans expliquer l'autre partie, alors cette cauſe eſt ſimplement probable, & ſa probabilité croît en

même

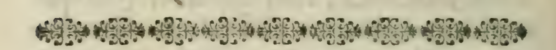
même proportion que le nombre des effets expliquez. Mais ſi la cauſe ſuppoſée explique tous les Phénomènes connus, s'ils ſe réuniſſent tous à un même principe, comme autant de lignes dans un centre commun, ſi nous ne pouvons imaginer d'autre principe qui rende raiſon de tous ces Phénomènes que celui-là, nous devons tenir pour indubitable l'exiſtence de ce principe. Voilà le point fixe de certitude au delà duquel l'eſprit humain ne ſauroit aller; car il eſt impoſſible que notre eſprit demeure en ſuſpens, lors qu'il y a raiſon ſuffiſante d'un côté, & qu'il n'y en a point de l'autre. Il lui eſt impoſſible lorſqu'il voit une ſuite d'effets, de ne pas affirmer l'exiſtence d'une cauſe qui rend clairement raiſon de ces effets, & qui ſeule en rend raiſon. Si nous nous trompons malgré cela, c'eſt Dieu qui nous trompe, puiſqu'il nous a faits de telle maniére, & qu'il ne nous a point donné d'autre moyen de parvenir à la certitude ſur de pareils ſujets. Si les Bêtes ſont de pures machines, Dieu nous trompe; cet argument eſt le coup de mort pour l'hypothèſe des Machines.

Les adverſaires du Cartéſianiſme avoient déja entrevu cet endroit foible; mais ils n'ont pas bien ſu conduire l'attaque, ou peut-être n'ont-ils pas oſé la pouſſer comme il faloit, de peur de fournir des armes aux Pyrrhoniens. Le P. *Pardies* (1) n'a fait qu'éfleurer l'objection: elle eſt devenue beaucoup plus redoutable dans les mains du P. *Daniel* (2). J'avoue qu'il l'a maniée avec eſprit & que ſon Livre eſt capable d'embaraſſer les Cartéſiens en les réduiſant à une eſpèce d'abſurde. Je dis une eſpèce; car ce tour de raiſonnement où il combat le dogme par ſes conſéquences, diſant au Cartéſien: Si vos argumens prouvent qne les Bêtes ne ſont que des Machines, vous ne pouvez être aſſuré que tous les hommes, excepté vous ſeul, ne ſont pas autant d'Automates; ce tour de raiſonnement, dis-je, n'eſt qu'un appel à la perſuaſion invincible où nous ſommes tous, qu'il y a dans le monde autant d'Ames humaines diſtinctes de la nôtre, que nous voyons de

(1) *Diſcours de la connoiſſance des bêtes* §. CXVII.
(2) *Suite du Voyage du Monde de Deſcartes*, pp. 49-73.

de corps vivans ſemblables au nôtre, & qu'en un mot, tous ces Hommes avec qui nous converſons ſont des Etres intelligens auſſi bien que nous. Cela s'appelle argumenter *ad hominem*, & jetter des ténèbres ſur une matiére, ſans rien prouver ni rien éclaircir. Le ſilence où l'on réduit le Cartéſien devient le triomphe du Sceptique qui ne manquera pas d'admettre tout du long la conſéquence, & de faire ſon profit des difficultez que le P. *Daniel* fait naître ſur l'exiſtence des Ames humaines, ſans apporter quoi que ce ſoit qui lève ces difficultez. Cet Auteur employe la ruſe ordinaire de ceux qui jouent le rôle avantageux d'attaquant: ils ne ſe ſoucient pas de rien établir, pourvû qu'ils ruïnent la Thèſe de leur adverſaire: ils ne s'arrêtent point d'ordinaire à la combattre dans le point de vue ſur lequel roule la diſpute; ils la tranſportent par la voye des conſéquences dans d'autres cas ſuppoſez, où cette Thèſe donne plus de priſe au ridicule; c'eſt-là qu'ils font tomber tout leur effort; ils montrent qu'une opinion par ſes ſuites néceſſaires, tend à faire douter de certaines choſes généralement reconnues pour vrayes, ſans ſe mettre en

peine d'apporter des preuves positives qui du même coup établissent démonstrativement ces véritez, & renversent la Thèse qui tendoit à les ébranler. Tel est l'inconvenient de la méthode du P. *Daniel*; il faut tâcher d'y rémedier, en montrant directement que les mêmes preuves qui nous assurent l'existence d'une Ame intelligente dans chaque homme que nous voyons, nous assurent aussi celle d'un Principe immatériel dans les Bêtes



CHAPITRE VI.

On prouve au Pyrrhonien, en appliquant les deux principes ci-dessus, que les Hommes qu'il voit ne sont pas autant d'Automates. On démontre par la même voie contre le Cartésien, que les Brutes ne le sont pas. Replique du Cartésien. On entend trop finement les actions des Bêtes. C'est l'imagination & la prévention qui les raconte. Foiblesse de cette défense. La preuve d'un Principe spirituel dans les Brutes, c'est que ce Principe y est l'unique raison suffisante des Phenomènes, & que sans lui

lui ils seroient trompeurs. Exemple pris d'une Tête parlante.

AVOUONS-LE d'abord; si Dieu peut faire une Machine qui par la seule disposition de ses ressorts exécute toutes les actions surprenantes que l'on admire dans un Chien, ou dans un Singe, il peut former d'autres Machines qui imiteront parfaitement toutes les actions des hommes. L'un & l'autre est également possible à Dieu, & il n'y aura dans ce dernier cas, qu'une plus grande dépense d'art: une organization plus fine, plus de ressorts combinez feront toute la différence. Dieu dans son entendement infini renfermant les idées de toutes les combinaisons, de tous les rapports possibles de figures, d'impressions, & de déterminations de mouvement, & son pouvoir égalant son intelligence, il me paroît clair qu'il n'y a de différence dans ces deux suppositions que celle des dégrez du plus & du moins, qui ne changent rien dans le pays des possibilitez. Je ne vois pas par où les Cartésiens peuvent échaper à cette conséquence, & quelles disparitez essentielles ils peuvent trouver, entre le cas du

du Méchanifme des Bètes qu'ils défendent, & le cas imaginaire qui transformeroit tous les hommes en Automates, & qui réduiroit le Cartéfien à n'être pas bien fûr qu'il y ait d'autres Intelligences au Monde que Dieu & fon propre Efprit. Mr. *Bayle* nous renvoye au P. *Lami* Bénédictin qui renverfe, dit-on, ce prétendu parallele en faifant voir, qu'on n'a nulle raifon folide d'attribuer de la connoiffance aux Bètes ; au lieu que chacun peut fe convaincre par de fortes raifons que les hommes connoiffent & ne font pas de pures Machines. Je voudrois voir ces raifons qui font pour l'homme, & qui lui font fi particuliéres qu'elles ne concluent rien pour la Bète.

On auroit tort de ramener la vieille réponfe, (1) tirée du langage que les hom-

(1) Voyez pourtant cette réponfe mife dans un affez beau jour par LA FORGE, *Traité de l'Efprit humain* p. m. 35. ibid Chap. XX. p. 359-362. & CORDEMOY *Difc. fur la Parole.* pag. 8-23. Il ajoute une autre raifon prife des actions qui n'ont aucun rapport à l'utilité du Corps, ou qui tendent même à fa deftruction. Cette raifon prife de l'ufage de la parole dont les animaux brutes font deftitués parut à Defcartes la plus forte de toutes en faveur de fon Syftême des Automates. Voyez fa Lettre à *Morus*, ubi fup. p. 274. & ibid. Lettre LIV. p. 160.

hommes employent ; des discours suivis, des entretiens soutenus que je puis lier avec un autre homme ; où j'interroge & où l'on me répond en conformité à ce que j'ai demandé ; où les idées qu'excitent dans mon esprit, les sons que tel homme profére , se lient, par une juste correspondance , avec celles que je voulois exprimer en lui parlant. (2) Le P. *Daniel* a forcé ce retranchement

(2) Notez que je n'aprouve le raisonnement du Jésuite qu'autant qu'il oppose la possibilité méchanique à un Cartésien qui s'appuye en faveur de ses Automates de cette pure possibilité. Elle donne un droit égal à tous les deux , & ne prouve rien au fond pour l'un ni pour l'autre. Et c'est en envisageant la chose de ce biais-là qne je soutiens au P. Lami qu'il ne sauroit produire en faveur de l'homme aucune raison qui ne concluë également pour la bête. S'il me dit que l'usage de la parole qui n'apartient qu'à l'homme , est une preuve que l'homme a de la raison & par conséquent de la connoissance, je repliquerai que les actions des bêtes prouvent aussi qu'elles ont du sentiment. Qu'à la vérité ce que fait la bête nous découvre un moindre degré de connoissance, & que ce que l'homme fait en montre un plus haut dégré ; mais que pour ce plus, & ce moins la preuve est d'égale force. Qu'à cette possibilité obscure, d'un méchanisme qui produiroit tous les mouvemens des brutes, on ne sauroit lui marquer de bornes précises , ni prétendre que le méchanisme pourra bien produire tout ce que font les bêtes , mais qu'il ne produira jamais les

ment; il a ſoutenu, que le diſcours n'é-
tant

les liaiſons raiſonnées du diſcours. Dans l'obſcure poſſibilité ces différences ſe confondent, & juſque là le Pere Daniel a raiſon. Il dit vrai, en diſant que les ſignes équivalent aux paroles pour déſigner l'Etre raiſonnable, pourvû qu'il n'étende pas trop la ſignification du mot de *ſigne*. Car s'il comprend ſous ce mot, toutes les actions proportionnées à un certain but, on lui niera la juſteſſe de ſa conſéquence. Les actions des Bêtes ont manifeſtement un but par raport à elles. D'où je concluS qu'il y a dans la bête des deſirs, des intérêts, & par conſéquent une Ame principe de ces actions. Mais il ſe peut fort bien que ce qu'il y a de raiſonné dans ces actions, c'eſt-à-dire leur ſuite, leur ſage proportion avec ce but, dépende d'un méchaniſme produit par quelque Intelligence ſuperieure. C'eſt ce que mon hypothèſe explique. La tendance vers une fin ſuppoſe une Ame à qui cette fin ſoit propre: mais il n'eſt point néceſſaire que le choix des moyens vienne de cette Ame, dès que le Créateur lui-même a pu s'en charger. Voilà l'uſage du Méchaniſme. Ce Méchaniſme eſt un moyen qui n'auroit nul uſage s'il n'y avoit que la machine à conſerver. Car la pure machine ne ſe propoſe aucun but, & n'a elle-même d'autre uſage que celui de loger une Ame en procurant ſon bien-être. Ainſi dans les actions des brutes l'Ame ſera le principe mouvant, l'intérêt de l'Ame ſera la fin de l'action, & le Créateur proportionnera l'action à cette fin, par un méchaniſme formé pour l'utilité de l'Ame. La bête ira vers ce but en aveugle, tandis que le Créateur l'y conduira par les moyens qu'il lui a ſagement préparez. Je ne puis ramener trop ſouvent ces diſtinctions; elles ſont le nœud de mon Syſtê-

tant qu'une ſuite de ſons formez par une
ſuite

Syſtême, contre lequel on argumentera toûjours en l'air ſi l'on vient à les brouiller. C'eſt ainſi que la *fin* des actions prouve viſiblement que la bête *ſent*, quoique leur *régularité* ne prouve point qu'elle *raiſonne*. Faute d'avoir à la fois devant les yeux ces deux principes combinez, le *ſentiment* & le *méchaniſme*, qui concourent dans ſon action, on lui attribue également, & la ſenſibilité qui la fait agir, & l'art avec lequel elle agit, pour conclure auſſitôt que ſi la bête ſent, donc elle raiſonne. Certainement la machine du corps animal doit être faite pour l'animal. Il doit donc y avoir en lui quelque autre choſe que cette Machine, & ce quelque choſe doit être une Ame capable au moins de ſentir comme la mienne, puiſque j'éprouve que mon corps, ſi reſſemblant à celui de la bête, m'eſt néceſſaire pour les ſenſations. Tous les mouvemens de la brute ſe rapportant à la conſervation de ſa machine, fortifient la preuve qui ſe tire de la proportion évidente de cette machine avec une Ame qui lui ſeroit unie. A quoi bon mettre dans cette machine par un art prodigieux, le principe des mouvemens qui tendent à la conſerver, ſi ſa conſervation n'intéreſſe aucun Etre ſenſitif? Vous qui niez contre toutes les apparences imaginables, qu'elle ſoit à l'uſage d'un tel Etre, vous êtes indiſpenſablement obligé de ſatisfaire à ma queſtion. Il eſt clair qu'une Montre eſt faite pour l'uſage que ſon Cadran m'indique. Quand même l'induſtrie de l'Horloger y auroit mis le mouvement perpetuel, tout l'artifice d'un tel chef-d'œuvre ſe raporteroit à cet uſage, & ne feroit que le rendre plus ſûr & plus commode. Je ne chercherai donc point d'Ame dans cette Machine, quoi qu'elle ſe conſerve elle-même parce que je vois qu'elle n'a d'uſage

que

ſuite de divers mouvemens dans les organes de la parole, ces mouvemens peuvent avoir été préparez & produits mèchaniquement, de ſorte qu'en vertu de la machine, ajuſtée à la différente diſpoſition des corps extérieurs, il ſuffit que le cerveau ſoit frapé de tels ou tels ſons, pour déterminer les eſprits à remuer la langue comme il le faut pour prononcer telles paroles rangées dans un certain ordre. Il a fort bien fait voir, que les ſignes ſont équivalens aux paroles, pour déſigner une Ame raiſonnable; il a même ſoutenu d'une maniére aſſez plauſible, que les actions ſuivies & proportionnées à un certain but, repréſentent auſſi clairement une penſée & une intelligence, que le feroit une harangue ou une converſation de deux heures, & que l'on remarque dans les brutes de ces actions ſuivies & raiſonnées qui découvrent, pour le moins, autant d'intelligence que celles de pluſieurs animaux à figu-

que pour l'Homme. En peut-on dire autant de la Machine de l'animal? Sa merveilleuſe ſtructure épuiſe-t-elle tout ſon uſage dans le profit que j'en tire? Un uſage ſi borné remplit-il l'idée qu'elle me donne comme le rempliroit une Ame ſenſitive qu'on ſuppoſera lui être unie?

figure humaine ; il eſt étrange , & quel ſujet ici de lamentations ſur la foibleſſe de l'eſprit humain ! Il eſt étrange que l'on puiſſe pouſſer des Philoſophes même avec une idée auſſi creuſe que celle-là. Mais cela nous montre à quel point c'eſt une voye d'égarement que de vouloir raiſonner ſur la puiſſance de Dieu en abandonnant l'expérience , & de conclurre de ce que Dieu peut faire à ce qu'il a fait. Les Pyrrhoniens ne demandent pas mieux que de s'égarer ainſi, en égarant les autres avec eux, à travers le pays perdu des poſſibilitez. Tâchons de leur fermer la bouche, par des preuves qui tendent à l'éclairciſſement de notre queſtion principale.

Si j'avois affaire à un Pyrrhonien de cette volée, comment m'y prendrois-je, pour lui prouver que ces hommes qu'il voit ne ſont pas des Automates ? Je ferois d'abord marcher devant moi ces deux principes. 1. Dieu ne peut tromper. 2. La liaiſon d'une longue chaîne d'apparences avec une cauſe qui explique parfaitement ces apparences , & qui ſeule me les explique , prouve l'exiſtence de cette cauſe. Convenez avec moi, Monſieur, lui dirois-je, que la pu-

re

re poſſibilité ne prouve rien, puiſque qui dit poſſibilité qu'une choſe ſoit de telle maniére, poſe en même tems poſſibilité égale pour la maniere oppoſée. Dans la pure poſſibilité l'eſprit garde un parfait équilibre; il ne penche de côté ni d'autre; il ne nie, ni n'affirme rien. Suppoſez dans une queſtion, ſimple poſſibilité d'une part, & deux dégrez ſeulement de probabilité de l'autre, ces deux degrez emportent la balance, & l'eſprit doit pencher de ce dernier côté, d'autant de degrez. Suppoſez encore que dans une queſtion problématique, il y ait quatre degrez pour le non, & dix pour le oui, mon eſprit doit pencher au oui de ſix degrez. Mais ſi je découvre une infinité de probabilitez pour un des partis qu'il y a à prendre ſur la même queſtion, vous voyez bien, que la ſeule poſſibilité qui ſe trouve dans l'autre parti, n'empêche pas qu'il n'y ait certitude entiere pour celui que j'ai pris. En un mot, vous voyez que la ſimple poſſibilité ne ſauroit déterminer à embraſſer quelque parti que ce ſoit.

Appliquons ceci à notre ſujet. Vous m'alleguez qu'il eſt poſſible que Dieu ait fabri-

fabriqué des machines semblables (3) au corps humain, qui par les seules loix du Méchanisme parleront, s'entretiendront avec moi, feront des discours suivis, écriront des Livres bien raisonnez, pratiqueront la plus fine manœuvre des Arts pour produire les Ouvrages les plus industrieux. Ce sera Dieu dans ce cas, qui ayant toutes les idées que je reçois à l'occasion des mouvemens divers de ces Etres que je crois intelligens comme moi, fait jouer les ressorts de certains Auto-

(3) L'Imagination des Poëtes a prévenu celle des Philosophes sur ce Merveilleux outré ; témoin ces Trepieds Ouvrages de *Vulcain* qui alloient d'eux-mêmes dans l'Assemblée des Dieux, au rapport d'*Homere*; & ces belles Esclaves d'or que *Thetis* trouva chez *Vulcain*, à ce que raconte ce même Poëte, qui paroissoient vivantes, & qui réellement douées avec cela d'entendement, de force & de souplesse par une faveur particuliére des Immortels, avoient si bien apris l'art de leur Maître, qu'elles travailloient auprès de lui, & lui aidoient à faire ces Ouvrages surprenans qui étoient l'admiration des Dieux & des Hommes. *Iliad.* XVIII. Voyez ce que dit là-dessus l'Abbé TERRASSON, *Dissert. Crit. sur l'Iliade.* Tome II. p. 246. Ne diroit-on pas que l'Harmonie préétablie a été imaginée d'après ce modelle? *Homere* & Mr. *Leibnitz* se ressemblent assez par leur amour demesuré pour le merveilleux. Il y a une certaine Philosophie qui sympathise avec la Fable.

tomates pour m'imprimer ces idées à leur occasion, & qui exécute tout cela lui seul par les seules loix du Méchanisme. N'incidentons point inutilement. Je vous passe votre supposition, parce que les raisonnemens qu'il faudroit employer pour la combattre en elle-même m'écarteroient trop de mon sujet. Prenons une voye plus courte; comparez un peu votre supposition avec la mienne; Vous, vous attribuez tout ce que je vois, à un Méchanisme caché, qui vous est parfaitement inconnu, aussi-bien qu'à moi, & dont, quelqu'effort que vous fassiez, vous ne pouvez ni vous former vous-même l'idée, ni me la donner. Vous supposez une cause dont vous ne voyez assurément point la liaison avec aucun des effets, & qui ne rend raison d'aucune des apparences: Moi je trouve d'abord une cause dont j'ai l'idée, une cause qui réunit, qui explique toutes ces apparences; cette cause c'est une Ame semblable à la mienne, laquelle est unie à un corps semblable au mien. Je sai que je fais toutes ces mêmes actions extérieures que je vois faire aux autres hommes, par la direction d'une Ame qui pense, qui raisonne, qui a des idées, qui

a

a des idées, qui eſt unie à un corps dont elle règle comme il lui plaît les mouvemens. Je prononce des diſcours ſuivis, je fixe mes penſées par l'écriture, je fais certaines actions, qui expriment mes penſées & qui tendent à exécuter les deſſeins que j'ai conçus. Je vois clairement la liaiſon de toutes ces opérations différentes, avec les idées & les volontez de mon Ame intelligente & raiſonnable ; une Ame raiſonnable m'explique donc clairement des opérations pareilles que je vois faire à ces corps humains qui m'environnent. J'en conclus qu'ils ſont unis comme le mien à des Ames raiſonnables. L'Ame raiſonnable eſt un principe dont j'ai l'idée, un principe qui réunit & qui explique avec une parfaite clarté les Phénomènes innombrables que je vois, un principe que tous ces Phénomènes réunis préſentent à mon eſprit comme leur véritable cauſe. Je ne puis par conſéquent m'empêcher d'admettre ce principe. La pure poſſibilité d'une autre cauſe dont vous ne me donnez point l'idée, votre Méchaniſme poſſible, mais inconcevable, & qui ne m'explique aucun des effets que je vois, ne m'empêchera jamais d'affirmer l'exiſtence d'une Ame
 raiſon-

raiſonnable qui me les explique, ni de croire fermement que les hommes avec qui je commerce tous les jours, ne ſont pas de purs Automates. Et prenez-y garde, ma croyance eſt une certitude parfaite; puis qu'elle roule ſur cet autre principe évident, c'eſt que Dieu ne ſauroit tromper: Or ſi ce que je prends pour des hommes comme moi n'étoient en effet que des Automates, il me tromperoit, il feroit alors tout ce qui feroit néceſſaire pour me pouſſer dans l'erreur, en me faiſant concevoir d'un côté une raiſon claire des Phenomènes que j'appperçois, laquelle pourtant n'auroit pas lieu; tandis que de l'autre, il me cacheroit la véritable.

Tout ce que je viens de dire s'applique aiſément aux actions des Brutes, & la conſéquence va toute ſeule. Qu'appercevons-nous chez elles? Des actions ſuivies, raiſonnées, qui expriment un ſens, & qui repréſentent les idées, les deſirs, les intérêts, les deſſeins de quelque Etre particulier. (4) Il eſt vrai qu'elles ne parlent pas; & cette diſparité entre les Bètes & l'Homme vous ſervira

(4) V. ci-deſſous. Part. II. Ch. X. Not. 6.

vira tout au plus à prouver qu'elles n'ont point comme lui, des idées univerſelles, qu'elles ne forment point de raiſonnemens abſtraits. Mais elles agiſſent d'une maniére conſéquente; cela prouve qu'elles ont un ſentiment d'elles-mêmes, & un intérêt propre qui eſt le principe & le but de leurs actions; nous l'avons déja remarqué plus haut, tous les mouvemens des bêtes tendent à leur utilité, à leur conſervation, à leur bien-être. Pour peu qu'on ſe donne la peine d'obſerver leurs allures, il paroît manifèſtement une certaine Societé entre celles de même eſpèce, & quelquefois même entre les eſpèces différentes; elles paroiſſent s'entendre, agir de concert, concourir au même deſſein; elles ont une correſpondance avec les hommes; témoin les chevaux, les chiens &c.; on les dreſſe, ils apprennent; on leur commande, ils obéïſſent; on les menace, ils paroiſſent craindre; on les flatte, ils careſſent à leur tour; ils aiment, ils haïſſent, ils ont pour leurs maîtres, & leurs maîtres ont pour eux, des ſignes intelligens. Bien plus; car il faut mettre ici à l'écart les merveilles de l'inſtinct, nous voyons ces animaux

faire des actions spontanées, où paroît une image de raison & de liberté, d'autant plus qu'elles sont moins uniformes, plus diversifiées, plus singuliéres, moins prevues, accommodées sur le champ à l'occasion présente. Là les animaux paroissent réflechir sur les objets, rappeller le passé, prévoir l'avenir, tirer des conséquences de ce qu'ils ont vu à ce qu'ils n'ont point vu; (5) on les voit, Logiciens & Politiques nouveaux, profiter de l'expérience, conclurre juste de certains principes, imaginer des ruses, former & conduire un dessein avec la derniere finesse, & donner souvent le change aux hommes, en ces cas-là plus bêtes qu'eux.

Ne dissimulons pourtant rien, & qu'il soit permis au Cartésien de reprendre pour un moment la parole, & de produire une instance qui manquoit à son Plaidoyer. On entend souvent, dit-il, trop finement les actions des bêtes; on leur prête souvent trop d'esprit; la prévention

(5) V. dans les Fables de la *Fontaine* Fab. 188. les ruses du Cerf & de la Perdrix, & la Fable suivante des deux Rats, où ce célèbre Poëte qui fait prêter tant d'esprit aux Bêtes devient Philosophe pour plaider en leur faveur.

tion générale où nous ſommes qu'elles penſent, à peu près comme nous, nous fait trouver des ſuites raiſonnées dans des mouvemens où il n'y en a point ; parce qu'ils ſont le pur effet du hazard, ou que, plutôt, ils ont chacun leur cauſe particuliére. Ce ſont de ces Chiffres où notre préoccupation nous fait lire ce que nous voulons, & toûjours ce que nous avons dans l'Ame. Ecoutez parler un Chaſſeur, ou bien entretenez quelqu'une de ces femmes qui ont la paſſion des animaux ; écoutez-les raconter l'Hiſtoire des faits & geſtes de leur chien, de leur chat, ou de leur oiſeau ; ce ſont des récits tels qu'une Créature humaine en pourroit fort bien être le ſujet ; des récits ornez, où, ſelon le défaut ſi juſtement reproché à quelques Hiſtoriens, les motifs des actions tiennent autant de place que les actions mêmes. Elles paſſionnent, elles animent tout, par-tout elles mettent du rafinement & des vuës ; elles ſubſtituent imperceptiblement des penſées & des réflexions à la place des mouvemens corporels, tout comme ſi ces réflexions, & ces penſées étoient viſibles à leurs yeux ; & mêle perpetuellement dans

leur récit ces deux ſortes de choſes comme ſi ce n'en étoit qu'une : (6) Voilà le langage de l'Imagination qui eſt preſqu'univerſel, comme on peut l'obſerver dans tous les entretiens qui roulent ſur cette matiére.

Rien de plus ordinaire que cette eſpèce d'illuſion. Mettez-vous une fois dans l'eſprit qu'un homme eſt fin & ruſé, vous examinerez curieuſement toutes ſes démarches, vous les interprêterez ſelon votre idée, vous ſoupçonnerez ſouvent du deſſein dans ſes actions les plus indifferentes. Au contraire, ſoyez perſuadé que tel autre homme eſt un eſprit des plus bornez, il fera tout ce qu'aura fait le premier, ſans que vous vous aviſiez de penſer qu'il ait des vues. L'idée que vous vous êtes formée de ſon génie, vous empêche d'être attentif à ſes actions, & de les tirer à conſéquence. Il en va de même des brutes, voyez-les à travers la haute opinion que nous en donne le préjugé vulgaire, vous ne manquerez pas d'alleguer d'un air triomphant, certaines actions qu'on leur voit fai-

(6) Liſez un joli trait là-deſſus dans l'Abbé de *Choiſi*, Journal du *Voyage de Siam*, p. 95.

ſaire, comme des preuves d'intelligence; tandis que celui qui les regarde d'un œil Cartéſien, & qui les mépriſe juſqu'à les traiter de Machines, déduira ces mémes actions des loix de la Méchanique, d'une maniére du moins auſſi vraiſemblable que la vôtre; & ſur cela je renvoye à pluſieurs exemples dont on trouve de bonnes explications méchaniques dans les Auteurs que j'ai citez.

Revenons de notre petit écart, en diſant que cette nouvelle inſtance avance peu les affaires des Cartéſiens; elle ne leur ſert qu'à chicaner un peu le terrain; ils revendiquent, tout au plus, à leur Syſtême quelques actions équivoques qu'on lui oppoſe, quoi qu'elles puiſſent s'interpréter en ſa faveur; mais qu'y gagnent-ils? Il y en a une infinité d'autres que l'on défie le Machiniſte le plus ſubtil d'approprier jamais à ſon art. On cite des bétes mille & mille actions raiſonnées, qui ne ſont pas méme des branches de l'impreſſion uniforme & générale de l'inſtinct. Mais ſans faire ferme là-deſſus, diſons tout d'un coup que toutes les actions des bêtes ſont raiſonnées, puis qu'elles ſe rapportent à un but, ſa-

voir la conſervation & l'avantage de la bête. Appliquons donc ici nos deux règles, en comparant leDogme Cartéſien avec l'Hypothéſe commune. Vous Cartéſien, m'alleguez l'idée vague d'un Méchaniſme prétendu poſſible, mais inconnu & inexplicable pour vous & pour moi; voilà, dites-vous, la ſource des Phénomènes que nous offrent les Bêtes: Et moi j'ai l'idée claire d'une autre cauſe, j'ai l'idée d'un principe ſenſitif; je vois que ce principe a des rapports très-diſtincts avec tous les Phénomènes en queſtion, & qu'il explique nettement & réunit univerſellement tous ces Phénomènes. Prenez garde, je ne dis pas que j'aye une idée claire de ce principe par rapport à tous ces attributs eſſentiels, par rapport à tous les effets qu'il peut produire, & à toutes les modifications qu'il peut recevoir; je dis ſeulement, que je vois avec évidence qu'il peut produire tous les Phénomènes dont nous parlons, c'eſt-à-dire, toutes les actions des Brutes; que ces actions le repréſentent & le ſuppoſent manifeſtement; voici ma preuve. Je vois que mon Ame en qualité de principe ſenſitif, produit mille actions & remue mon corps

corps en mille maniéres, toutes pareilles à celles dont les Bêtes remuent le leur dans des circonſtances ſemblables. Je ne connois point d'autre principe qui me donne ces raports diſtincts. Poſez un tel principe dans les Bêtes, je vois la raiſon & la cauſe de tous les mouvemens qu'elles font pour la conſervation de leur Machine. Je vois pourquoi un Chien retire ſa patte, quand le feu le brûle; pourquoi il crie quand on le frappe, &c. Otez ce principe, je n'apperçois plus de raiſon ni de cauſe unique & ſimple de tout cela. J'en conclus qu'il y a dans les Bêtes un principe de ſentiment; puiſque Dieu n'eſt point trompeur & qu'il ſeroit trompeur au cas que les Bêtes fuſſent de pures Machines; puis qu'il me préſenteroit une multitude de Phénomènes, d'où réſulte néceſſairement dans mon eſprit, l'idée d'une cauſe qui ne ſeroit point.

Enfin l'Hypothèſe des Automates eſt telle à mon avis que je n'ai pas eu beſoin de me ſervir de tous mes avantages contre ceux qui la ſoutiennent. J'euſſe pu me contenter de nier au Cartéſien, que ſon Automate ſoit poſſible & l'arrêter ainſi dès le premier pas. Car s'il eſt

vrai que les mouvemens des Bêtes ſont inexplicables par la Méchanique, il eſt bien clair qu'il faudra les attribuer à un Principe immatériel qui penſe & qui ſent, n'y ayant aucun milieu raiſonnable entre ces deux cauſes. Mais comme l'impoſſibilité d'un pareil Automate, à l'enviſager du côté de la Toute-puiſſance divine, ne me paroît pas démontrée, je m'en tiens à une autre méthode qui, ce me ſemble, ruïne l'Hypothèſe ſans reſſource. C'eſt qu'un principe immatériel & ſenſitif étant dans les Bètes l'unique raiſon ſuffiſante de leurs mouvemens ſpontanées, & tous ces mouvemens concourant à nous le repréſenter, il faut que ce principe exiſte, ou que toutes les règles de la Certitude morale ſoient fauſſes. Si vous conſiderez la choſe ſous ce point de vue, le Cartéſien ne ſera plus reçu à m'oppoſer ſon prétendu Méchaniſme, comme on oppoſe pour l'explication des Phénemènes phyſiques Hypothèſe à Hypothèſe. Car ſuppoſé qu'au lieu d'une Ame ce Méchaniſme exiſtât & qu'il produsît actuellement les mouvemens en queſtion, leur rapport avec une Ame ſpirituelle comme avec leur unique raiſon ſuffiſante, n'en ſubſiſteroit pas

pas moins, & cet arrangement méchanique dont ils deviendroient l'effet immédiat, ſe raporteroit lui-même à cette Ame pour nous en repréſenter l'exiſtence & les modifications, & par conſéquent pour nous tromper.

Un nouvel exemple éclaircira ce que je viens de dire. Tout le monde a ouï parler de la fameuſe Tête d'or d'Albert le Grand. Réaliſons pour un moment cette merveille aſſez douteuſe. Cette Tête donc qui me parle & qui me répond, quelle idée me donne-t-elle, je vous prie, par ces diſcours ſenſez & ſuivis que je lui entends proferer ? Quel eſt l'objet immédiat qui s'offre là-deſſus à mon eſprit ? Eſt-ce un composé de reſſorts ? Ces ſons que j'entends me repréſentent-ils le Méchaniſme intérieur du miraculeux Automate ? Rien moins. Ils me repréſentent une Ame humaine qui penſe tout ce que ces ſons expriment & qui les forme pour me communiquer ſes penſées. Il eſt ſi vrai que mon eſprit va néceſſairement là que ſi cette Tête étoit derriére un rideau je tomberois infailliblement dans l'erreur en jugeant que c'eſt un Homme qui me parle. Je ne m'y trompe point, car je vois

la Tète, si vous voulez même, on me l'ouvre pour m'en montrer tout le jeu. Mais j'en reviens toujours à ceci que l'Ouvrier dans la fabrique de sa Tète artificielle s'est proposé de représenter par les sons qu'il en fait sortir, l'action d'un véritable homme qui parle. S'il n'a pas en vue de me tromper réellement, du moins veut-il me faire admirer l'agréable imposture de son Art. Maintenant substituons à cette Tête parlante l'Automate Cartésien, mettons Dieu à la place du Machiniste, tout le reste est semblable, excepté, que selon cette Hypothèse Dieu me tromperoit en effet, puisque n'étant averti de rien, ne pouvant méme ni me former l'idée du Méchanisme des Bètes, ni m'assurer de sa possibilité, d'ailleurs toutes leurs actions me peignant une Ame sensitive avec ses diverses modalitez, il faudroit que Dieu dans l'agencement de la Machine animale se fût proposé de me représenter cette Ame, & de me la faire voir où elle n'est pas. Mais Dieu ne peut avoir eu un pareil dessein, puis qu'il n'est point trompeur. Sa véracité m'assure donc que les Bêtes ont une Ame; cette Ame étant,

je

je ne dis pas l'unique cauſe phyſique poſſible, mais l'unique raiſon ſuffiſante des Phénomènes. Que ce ſoit en qualité de cauſe occaſionnelle ou de cauſe phyſique que cette Ame les produiſe, il n'importe pour notre queſtion, ſuffit qu'il n'y a qu'elle qui les lie, qui en rende raiſon, & qui ſoit le Centre où ſe terminent tous leurs rapports, pour ne plus douter de ſon exiſtence. Si ce raiſonnement ſe trouvoit faux, toutes les Démonſtrations morales le ſeroient, puiſque procedant *à poſteriori*, comme on parle dans l'Ecole, c'eſt-à-dire, remontant des effets à la cauſe & des apparences liées au principe commun qui les lie, elles ſe fondent toutes ſur cette règle.

CHAPITRE VII.

Nouvelle preuve de l'exiſtence de l'Ame des Brutes, priſe de l'Analogie de leur Corps avec le Corps humain. L'admirable ſtructure de leurs organes ne peut avoir d'autre but que de loger une Ame immatérielle, & d'être pour cette Ame principe de ſenſation & inſtrument d'action. Examen

men de la question si les Animaux ont été créés pour l'Homme. Réflexion sur l'usage des causes finales dans la Philosophie. Il faut distinguer entre les usages directs des choses & les usages accessoires. La destination des Bêtes pour l'usage de l'Homme n'affoiblit point l'argument pris de leur structure en faveur d'une Ame spirituelle.

Mais il faut pousser plus loin ce raisonnement pour en mieux comprendre toute la force : supposons dans les Bêtes, si vous le voulez, une disposition de la Machine d'où naissent toutes leurs opérations surprenantes ; croyons qu'il est digne de la Sagesse divine, comme le soutiennent les Cartésiens, de produire une Machine qui puisse se conserver elle-même, & qui ait au dedans d'elle, en vertu de son admirable organization, le principe de tous les mouvemens qui tendent à la conserver. Je demande à quoi bon cette Machine? Pourquoi ce merveilleux arrangement de ressorts ? Pourquoi tous ces Organes semblables à ceux de nos Sens, pourquoi ces yeux, ces oreilles, ces narines, ce cerveau? C'est, dites-vous, afin

fin de régler les mouvemens de l'Automate sur les impressions diverses des Corps extérieurs. Le but de tout cela, c'est la conservation méme de la Machine. Mais encore, je vous prie, à quoi bon dans l'Univers des Machines qui se conservent elles-mémes? Ne vous récriez pas sur la hardiesse de ma question; ne dites pas que ce n'est point à nous de pénétrer dans les vues du Créateur, & d'assigner les fins qu'il se propose dans chacun de ses Ouvrages. Votre réflexion très-judicieuse en elle-même seroit-là fort mal appliquée, & porteroit manifestement à faux. (1) Il seroit

(1) *Socrate* faisoit consister la vraye Philosophie à rechercher les causes finales des œuvres de la Nature. De-là vint le mépris qu'il conçût pour les Livres d'*Anaxagore*. Voyez *Bayle*, Dict. Crit. Article *Anaxagoras* rem. R. & les Réflexions qu'il fait sur l'impossibilité de rendre raison par cette voye de l'arrangement de l'Univers, savoir en montrant par des raisons particuliéres que chaque corps y est au meilleur état qu'il soit possible. Pour remplir le souhait de *Socrate*, il faudroit avoir l'idée du Tout, mais cela n'empêche pourtant pas que les usages manifestes de plusieurs parties ne nous prouvent l'existence de ce meilleur total. Voyez *Shaftsbury* T. II. *the Moralists* p. 362-365. Voyez aussi *Cudworth*, *True Intellect. Syst* L. I. Ch. IV. p. 686.

roit téméraire de vouloir deviner les vues de Dieu, quand il nous les cache; mais il eſt très-raiſonnable de reconnoître ces vues quand il nous les découvre par des indices aſſez parlans. (2) Quoi! n'ai-je pas raiſon de dire, que l'oreille eſt faite pour ouïr, & les yeux pour voir, que les fruits qui naiſſent du ſein de la Terre ſont deſtinez à nourrir l'Homme; que l'air eſt neceſſaire à l'entretien de ſa vie, puiſque la circulation du ſang ne ſe feroit point ſans cela? Nierez-vous que les différentes parties du corps animal, celles que nous voyons, celles que l'induſtrie des Anatomiſtes nous découvre, ſoient faites par le Créateur pour l'uſage que l'expérience indique? Si vous le niez, vous donnez gain de cauſe à tous les Athées.

Je vais plus avant. Les organes de nos Sens, qu'un Art ſi ſage, qu'une main ſi induſtrieuſe a façonnez, ont-ils d'autres fins dans l'intention du Créateur que les ſenſations mêmes qui s'excitent dans notre

(2) Dans l'opinion Cartéſienne les Brutes reſſemblent aux Idoles du Paganiſme. Elles ont des yeux ſans voir, de oreilles ſans entendre, un nez qui ne flaire rien. V. Pſeaume CXXXV. v. 16.

notre Ame par leur moyen? (3) Doutera-t-on que notre corps ne ſoit fait pour notre Ame, c'eſt-à-dire, pour étre à ſon égard un principe de ſenſation & un inſtrument d'action? Qu'il ne nous ait été donné pour nous rendre ſuſceptibles d'une certaine eſpèce de bonheur? Pour nous mettre en état d'acquerir mille connoiſſances utiles & agréables, & pour nous fournir l'occaſion d'exercer mille vertus dont un pur Eſprit n'eſt pas ſuſceptible? En général, il paroît abſurde de dire, que le corps ſoit à lui-même ſa propre fin; Dieu qui a créé les Corps & les Eſprits, a fait les Corps pour les Eſprits. C'eſt une loi de l'ordre immuable que ce qui eſt ſimplement aperçu, eſt néceſſairement ſubordonné à ce qui aperçoit, & eſt fait pour lui; & s'il m'eſt permis de m'élever pour un moment à des vues plus hautes, il me ſemble que le Monde matériel ne peut ſervir à la grande fin de tous les Ouvrages de la Nature, je veux dire à la gloire de ſon Auteur, que par le moyen des Intelli-

(3) Ce raiſonnement paroîtra plus fort quand on aura lû avec quelqu'attention ce que je dis ci-deſſous de la nature des Senſations. C'eſt la clef de tout mon Syſtême.

telligences créées qui le contemplent, & que par conſéquent pour cette grande fin, il eſt ſubordonné aux Intelligences. Car la perception ou la ſenſation des Corps, avec le pouvoir de les remuer, contribue en mille maniéres différentes à la perfection, à la felicité des Eſprits créés & conſéquemment à la gloire du Créateur. L'union d'une Ame à la Machine du Corps humain devient, entre une infinité d'autres plans qui roulent dans l'Entendement divin, un moyen admirable de procurer le bonheur des Intelligences & d'avancer la gloire de Dieu. Ainſi ce que nous diſions de l'organiſation du corps humain, n'eſt qu'un cas particulier du principe général qui s'étend à la ſtructure du Monde matériel, lequel fournit aux Intelligences une ſource inépuiſable de lumiéres, de plaiſirs, & de ſecours pour connoître, aimer, glorifier le Créateur. Revenons.

Comme le but général de la Sageſſe divine paroît être de rapporter & ſubordonner le Monde corporel aux Intelligences qui ſe rapportent elles-mêmes à Dieu, le but particulier de l'organization d'une certaine portion de matiére doit être de ſervir à quel-

que principe immatériel, certainement plus excellent qu'elle : ce que notre Ame éprouve dans l'état d'union, nous découvre plus diſtinctement de quel uſage eſt pour elle ce corps qui lui eſt uni ; & de là nous tirons légitimement cette conſéquence, que toute Machine organiſée de la méme maniére, toute Machine où ſe trouvent des organes de ſenſation & d'action, pareils à ceux de notre corps, doit avoir été faite pour loger une Ame, c'eſt-à-dire, un principe actif & ſenſitif tout enſemble. Par la règle que nous avons ci-deſſus appliquée avec ſuccès, nous pouvons arriver ici à la certitude. Dans la Machine des Animaux nous découvrons un but très-ſage, très-digne de Dieu, but vérifié par notre expérience dans des cas ſemblables ; c'eſt de s'unir à un principe immatériel, & d'être pour lui ſource de perception & inſtrument d'action ; voilà une unité de but, auquel ſe rapporte cette combinaiſon prodigieuſe de reſſorts qui compoſent le corps organizé. Si vous niez ce principe immatériel, ſentant par la Machine, agiſſant ſur la Machine, & tendant ſans ceſſe par ſon pro-

propre intérêt à la conſerver ; ſi vous lui ôtez ce but, je n'en vois plus aucun qui ſoit digne d'un ſi admirable Ouvrage. Cette Machine doit certainement avoir été faite pour quelque fin diſtincte d'elle ; car elle n'eſt point pour elle-même, non plus que les roues de l'Horloge ne ſont point faites pour l'Horloge. Je vois chacune de ces pièces artiſtement façonnées, & agencées entr'elles, pour faire un tout qui ſe remue, & qui conſerve ſon mouvement ; mais ce tout, pour quel but eſt-il deſtiné, s'il n'y a point de Subſtance immatérielle ſimple & vraiment une, aux uſages de laquelle il ſe rapporte ?

Je ſai bien que le Cartéſien ne manquera pas de replique. Il dira que comme l'Horloge eſt faite pour marquer les heures & pour fournir aux hommes une juſte meſure du tems, de même les bêtes ayant été créées pour l'homme, l'uſage de leur Machine ſe préſente de lui-même dans l'abondante varieté de ſecours que ces animaux nous procurent. Mais cette replique paroît peu ſolide, j'ai deux choſes à lui oppoſer.

I. Que les animaux ayent été faits pour l'homme, c'eſt un principe qui ne ſau-

ſauroit être admis au Tribunal de la ſimple lumiere naturelle qu'avec de grandes reſtrictions : l'Homme eſt certainement le Roi des Animaux par l'excellence de ſa nature ; comme le plus noble des Habitans de ce bas Monde il doit naturellement être à leur tête. Sa Raiſon lui donne ſur toutes les Créatures privées d'intelligence & qu'il trouve à ſa portée, une ſorte d'empire fondé ſans doute ſur la volonté du Créateur, puiſque cette volonté ſe manifeſte par l'ordre même & par les rapports qu'il met entre les différents Etres ſortis de ſa main. Quand donc l'Homme uſant des facultez qu'il a reçues & profitant de ſa ſupériorité, gouverne les Etres purement ſenſitifs auſſi bien que les Créatures inſenſibles & les aſſujettit à ſes beſoins, il y a le même droit que ſi Dieu lui eût dit immédiatement ; Je ſoumets toutes ces Créatures à votre empire & je les ai faites pour vous. En ce ſens la Raiſon nous apprend que les Animaux ont été créés pour l'Homme. Mais que ce ſoit-là l'unique ou même la principale fin que la Sageſſe divine ſe ſoit propoſée dans leur Création, c'eſt ce que la Raiſon ne nous apprend pas.
L'ex-

L'expérience même semble démentir cette idée. Que répondre à un Philosophe qui raisonneroit ainsi: (4) ,, L'Homme regne, dites vous, sur les autres animaux, ils n'existent que pour lui : d'où vient donc qu'il y a d'innombrables Légions de ces prétendus Sujets qui ,, vi-

(4) *Aristote* qu'on a nommé le Secretaire & le confident de la Nature, & dont le génie, disoit-on, n'avoit point d'autres bornes qu'elle, ne fut pourtant admis qu'à moitié dans son secret sur cette matiere, lui qui croyoit que les animaux avoient uniquement été faits pour l'homme & que tant de bêtes sauvages n'existoient dans le monde qu'afin de nous revêtir de leur peau. Ὥστε ὁμοίως δῆλον dit-il, ὅτι καὶ γενομένοις οἰητέον τά τε φυτὰ τῶν ζώων ἕνεκεν εἶναι, καὶ τὰ ἄλλα ζῶα τῶν ἀνθρώπων χάριν. τὰ μὲν ἥμερα καὶ διὰ τὴν χρῆσιν καὶ διὰ τὴν τροφὴν, τῶν δ' ἀγρίων εἰ μὴ πάντα ἀλλὰ τά γε πλεῖστα τῆς τροφῆς καὶ ἄλλης βοηθείας ἕνεκεν, ἵνα καὶ ἐσθὴς καὶ ἄλλα ὄργανα γίνηται ἐξ αὐτῶν. εἰ οὖν ἡ φύσις μηδὲν, μήτε ἀτελὲς ποιεῖ μήτε μάτην, ἀναγκαῖον τῶν ἀνθρώπων ἕνεκεν ταῦτα πάντα πεποιηκέναι την φύσιν. Politic. L. I. c. 5. p. 47. edit Heins. Quelle confiance de répondre ainsi pour la Nature non-seulement des vuës qu'elle a, mais de celles qu'elle n'a pas! *Aristote* ressembloit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les Vaisseaux du Pirée lui apartenoient. Voy. *Entretiens sur la pluralité des Mondes.* On peut voir sur le but de la création de tant d'animaux, & sur-tout de ce Monde infini d'Insectes qui peuplent invisiblement la Terre, & dans quel sens, ceux qui nuisent à l'homme sont créez pour lui, le P. *Mallebranche*, Entret. XI. *sur la Religion & la Metaphys.* p. 88, &c. *Derham* Astro-Theol. L. III. ch. 4. p. 81, 82.

„ vivent inconnues à leur Roi, & fur
„ lesquelles ni fon pouvoir ni même
„ fes regards ne fauroient s'étendre?
„ D'où vient que parm fes Sujets l'Hom-
„ me compte un fi grand nombre
„ d'ennemis, indomptables pour la plu-
„ part, & que ce n'eft qu'à titre de
„ Conquête qu'il exerce fon empire fur
„ le refte? Gardons-nous de confondre
„ en chaque chofe les ufages acceffoi-
„ res avec la fin principale, & fur ce
„ que nous connoiffons certaines fins
„ des Ouvrages du Créateur, ne nous
„ imaginons par les connoître toutes.
„ Il eft évident que diverfes efpèces
„ d'animaux font deftinées à notre ufa-
„ ge & que nous fommes redevables
„ au Créateur de tout le bien qu'elles
„ nous font; mais s'enfuit-il de là que
„ l'utilité de l'Homme foit l'unique ou
„ même la principale fin de la création
„ des animaux en général? Combien y
„ en a-t-il dont l'homme ne tire nul
„ fecours; comme les bêtes feroces, les
„ infectes, tous ces petits Etres vivans
„ & imperceptibles à nos yeux, qui
„ peuplent chaque élement. Les ani-
„ maux qui fervent l'Homme femblent
„ ne le faire que par accident; & par-
„ ce

„ ce que l'Art humain les dompte, les
„ apprivoiſe, les dreſſe, les tourne a-
„ droitement à notre uſage, en les é-
„ cartant de leur route naturelle. Croi-
„ ra-t-on que toute cette merveilleuſe
„ fabrique des parties du corps d'un
„ chien, d'un cheval, d'un élephant,
„ n'ait pour but que de procurer aux
„ hommes le ſervice qu'ils tirent de
„ ces animaux? Cet uſage n'eſt-il pas
„ ſuppléé, ſurpaſſé même en pluſieurs
„ rencontres, par des machines infini-
„ ment moins compoſées & plus groſ-
„ ſiéres, comme les Vaiſſeaux, les Mou-
„ lins à vent, à eau, ou à feu? En-
„ core un coup, il faut bien diſtinguer
„ l'uſage naturel, la fin principale d'u-
„ ne choſe, d'avec les fins acceſſoires
„ & les uſages détournez. Nous nous
„ ſervons des chiens, des chevaux, en
„ les appliquant avec art à nos beſoins,
„ comme nous nous ſervons du vent
„ pour pouſſer les Vaiſſeaux, & pour
„ faire aller les Moulins. (5) On ſe
„ me-

(5) Un beau paſſage de Seneque, mais trop long pour la raporter ici, vient parfaitement à mon ſujet. C'eſt L. V. Nat. Quæſt. c. 18, il y traite de l'utilité des Vents & montre à cette occaſion comment les hommes ont l'art malheureux d'empoi-

„ méprendroit fort de croire que l'u-
„ ſage naturel du vent & le but prin-
„ cipal que Dieu ſe propoſe en produi-
„ ſant ce météore, ſoit de faire tour-
„ ner les Moulins, & de faciliter la
„ courſe des Vaiſſeaux ; & l'on aura
„ beaucoup mieux rencontré ſi l'on dit,
„ que les Vents ſont deſtinez à puri-
„ fier & rafraîchir l'air. Appliquez ce-
„ ci à notre ſujet. Une Horloge eſt
„ faite pour montrer les heures, & n'eſt
„ faite que pour cela ; toutes les diffé-
„ rentes pièces qui la compoſent ſont
„ néceſſaires à ce but & y concourent
„ toutes (6). Mais y a-t-il quelque
„ proportion entre la délicateſſe, la va-
„ rieté, la multiplicité, des organes
„ des animaux, & les uſages que nous
„ en tirons, que même nous ne tirons
„ que d'un petit nombre d'eſpèces &
„ encore de la plus petite partie de cha-
„ que eſpèce ?" Quoiqu'il en ſoit du
„ rai-

poiſonner les dons de la Providence. Faut-il s'en prendre à elle s'ils ſe prévalent du ſecours des vents pour porter les horreurs de la guerre dans les climats les plus reculez ?

(6) Conſultez ſur ces uſages indirects par raport aux inſectes la *Bibliotheq. Anc. & Mod.* Tom. XXIV. p. 405.

raisonnement de ce Philosophe dont je ne garantis pas à tous égards la solidité, j'ai quelque chose de plus précis à répondre en 2 lieu. J'accorde au Cartésien que les Animaux sont faits pour l'Homme. La Raison établit cette proposition dans un certain sens, la Revelation la confirme encore dans un sens plus étendu ; & les usages inconnus que la Providence peut avoir ménagez pour l'Homme dans les espèces d'animaux qui semblent avoir le moins de raport à lui, sont une solution suffisante aux difficultez proposées. Mais tout cela ne tirera point d'affaire mon Cartésien : car il ne s'agit pas ici de l'usage auquel la bête elle-même se raporte ; il s'agit de savoir si l'admirable structure de ses organes ne suppose pas en elle un principe immatériel en faveur duquel ils ayent été faits ; & si cet Etre vivant que nous reconnoissons avoir été fait pour l'Homme, n'est que pure Machine, ou bien si c'est un Composé d'Ame immatérielle avec un Corps façonné pour servir d'instrument aux opérations de cette Ame. Que la fin à laquelle l'Animal entier se raporte soit hors de lui cela n'empêche

pas

pas qu'il n'y ait en lui une ſubordination viſible entre la Nature corporelle & la ſpirituelle, & que ſa ſtructure n'ait pour uſage immédiat celui qu'une Ame unie à un Corps ainſi conſtruit en pourra tirer, uſage intérieur qui ſe rapportant à la Bête même prouve qu'elle n'eſt pas une pure machine. L'Horloge a un but diſtinct d'elle-même: mais regardez bien les Animaux, ſuivez leurs mouvemens, voyez-les dans leur naturel, lorsque l'induſtrie des hommes ne le contraint en rien, & ne l'aſſujettit point à nos utilitez & à nos caprices; vous n'y remarquez d'autre vue, que leur propre conſervation. Mais qu'entendez-vous par leur conſervation, eſt-ce celle de la Machine? Votre réponſe ne ſatisfait point, vous répondez à la queſtion par ce qui fait la queſtion même; la pure matiére n'eſt point ſa fin à elle-même, encore moins le peut-on dire d'une portion de matiére organiſée, l'arrangement d'un tout matériel a pour but autre choſe que ce tout; la conſervation de la Machine de la Bête, quand ſon principe ſe trouveroit dans la Machine même, ſeroit moyen & non fin. Plus il y auroit de fine

méchanique dans tout cela, plus j'y découvrirois d'art, & plus je ferois obligé de recourir à quelque chofe hors de la machine, c'eft-à-dire, à un Etre fimple pour qui cet arrangement fût fait, & auquel la Machine entiere eût un rapport d'utilité. Avant même que nous raifonnions, un inftinct fecret de Raifon nous dit, ou que cette organifation n'a aucun but proportionné à l'art merveilleux qui y brille, ou que ce but eft celui où nous conduit l'infpection du Corps humain, & fes différens raports avec l'Ame, connus par expérience.

CHAPITRE VIII.

Analogie des Plantes avec les Animaux. Difficulté qui en naît. Gradation infenfible dans les diverfes efpèces de Corps vivans. Difparitez effentielles entre les Animaux & les Plantes qui ne permettent pas d'attribuer une Ame à celles-ci. Leur principal ufage eft de fervir de retraite & de nourriture aux Animaux. En général elles paroiffent fe raporter à un but qui eft hors d'elles.

Bornes

Bornes qui séparent le genre animal du végétal malaisées à fixer, ce qui n'empêche pas que les preuves de l'Ame des Brutes ne soient sans conséquence pour les Végétaux.

NE passons point sous silence une difficulté qui se présente naturellement ici. Elle est assez spécieuse pour mériter un éclaircissement à part. J'ai dit tout-à-l'heure que tout Corps organisé ayant nécessairement un but qu'il ne faut point chercher dans la Machine même, celui des organes de la Bete paroît étre évidemment l'utilité d'une Ame qui leur soit unie. Il semble que ce raisonnement mène bien loin. Sur ce pied-là, direz-vous, il faudra donc aussi donner une Ame aux Plantes. Elles sont organisées à leur maniere. Ce sont des Machines naturelles, des espèces de Corps vivans dont la structure a divers raports avec celle des Animaux. Comme eux (1) elles respirent; comme eux elles

(1) Ce paradoxe hazardé d'abord par *Malpighi* fameux Anatomiste des Plantes, est porté bien près de la démonstration dans un Discours inseré dans *les Mémoires de Trevoux* Mai 1712. p. 895. L'Auteur se fonde sur leur structure méchanique qui nous dé-

les enferment dans leur ſein un principe de fécondité pour la propagation de leur eſpèce. Auſſi bien qu'eux elles forment un tout compoſé de divers organes qui ſont faits les uns pour les autres avec une juſte proportion. On y voit un mélange de ſolides & de liquides. Elles ont leurs tuyaux, leurs fibres, leurs articulations, leurs membranes, leurs veines & leurs arteres; ſans compter la circulation de leur ſève qui ſe filtre dans les diverſes parties de la Plante pour la nourrir, leur tranſpiration, leurs différentes maladies. Tant de merveilles que la Phyſique moderne nous découvre ſur ce ſujet, pouſſent loin l'analogie entre le genre animal & le végétal. On obſerve dans les Plantes

découvre certains Canaux auſſi différens de ceux où coule la ſève, que notre trachée & nos poumons le ſont de nos arteres & de nos veines. Ces Canaux diſpoſez le long du corps de la Plante & formez d'une lame mince ſemblable à une membrane, s'élargiſſent quelquefois en maniere de cellules; c'eſt par eux que l'air s'introduit dans la Plante qui ſe reſſerre & ſe dilate ſucceſſivement ſelon que l'air en eſt chaſſé & qu'il y rentre tour à tour. *Malpighi* obſerve une ſtructure à peu près pareille dans le Ver à ſoye pour lui tenir lieu de poumon. V. Willis *de An. Brut.* ch. 3. p. 12. ib. p. 21. ce que le même Auteur dit *de Lumbricis.*

tes non ſeulement de la vie, mais de la ſenſibilité. Car ſans parler ici de la contraction des feuilles de la Senſitive qui ſe reſſerre & ſe replie en elle-même au plus léger attouchement, on ſait les ſympathies & les antipathies que certaines Plantes ont entre elles. On leur voit affecter certains lieux, certaines ſituations &c. Ainſi, pourſuit-on, & pour l'organiſation de la Machine & pour les divers mouvemens qui tendent à la conſerver, les Plantes ont tant de rapports aux Animaux, que cette conformité ſemble détruire ma preuve en faveur d'une Ame ſpirituelle dans ceux-ci, ou favoriſer l'opinion (2) paradoxe qui attribue

(2) Mr. *Hartſoeker* épouſe ſans ſcrupule cette opinion. Voici les paroles de Mr. de Fontenelle dans l'Eloge de ce Philoſophe. Après cela on s'attend aſſez à une Ame intelligente dans les Bêtes qui en paroiſſent effectivement aſſez dignes. On ne ſera pas même trop ſurpris qu'il y en ait une dans les Plantes, où elle réparera, comme dans les Ecreviſſes, les parties perdues, aura attention à ne les laiſſer ſortir de terre que par la tige, tiendra cette tige toujours verticale, fera en tout, ce que le Méchaniſme n'explique pas commodément. *Hiſt. de L'Acad. des Sciences.* An. 1725. Il y a apparence que les Turcs attribuent une Ame ſenſitive aux Plantes, s'il en faut croire ce que dit Mr. *Tournefort* de la Charité dont ils ſe piquent à leur égard. *Voyage du Levant.* Tom. 2. Lettre XIV. p. 356.

bue aux Plantes une pareille Ame. L'embarras augmente quand on vient à confiderer que les limites des deux Empires, l'Animal & le Végétal, ne font rien moins que diftinctement marquées. Leurs extrémitez fe touchent & fe confondent. Il y a ce qu'on nomme (3) Zoophytes, forte de Corps vivans dont la nature ambiguë tenant également de la Plante & de l'Animal, laiffe indécis fous lequel des deux genres elle doit être rangée. S'il eft naturel de concevoir dans l'Univers une Echelle d'Intelligences, il eft certain que nous voyons dans la Nature une gradation de Corps orga-

(3) Il faut foigneufement diftinguer d'avec le Phyfique réel ce que les Naturaliftes ont mêlé de fabuleux dans leurs Obfervations fur ce fujet. Témoin ce qu'ils difent du Borametz plante de Tartarie, des *Berniches* d'Ecoffe ou Macreufes, de la Conche ou Plante *Anatifere*, efpèce de Coquillage ou de végétation marine &c. Le P. du Tertre dans fon Hiftoire naturelle des Antilles explique fort bien le merveilleux de ces Arbres de la Guadaloupe fur lesquels on voit croître des huitres. L'explication que Mr. de Réaumur a donnée de la *Plante ver* envoyée de la Chine, fert beaucoup à faire évanouïr divers prodiges du même ordre. V. Mém. *de l'Acad des Sciences* 1726. p. 426. Campanelle Liv. 3. *de fenfu rerum* accorde aux Plantes une Ame fenfitive les appellant *des Animaux immobiles*.

organisez qui descend du plus composé au plus simple. A commencer depuis l'Homme elle ne s'arréte point à l'Insecte, mais de l'Insecte elle continue jusqu'au moindre Végétable. Sur une Analogie si riante à l'esprit on est tenté de former un Systéme où l'opinion de Campanelle entre tout naturellement.

Je déclare pourtant que je ne succomberai point à cette tentation-là, persuadé que ce n'est pas sur de simples convenances, mais sur des principes solides & certains qu'on doit s'appuyer dans les choses de cette nature. Je crois avoir établi l'existence de l'Ame des Bêtes sur de pareils principes qui ne tirent à aucune conséquence pour les Plantes. Le fort du raisonnement qu'on vient de lire dans le Chapitre précédent, roule sur l'Analogie qui regne entre le Corps humain & celui des Brutes. J'infere de l'usage que découvre visiblement la structure du Corps humain, un but tout pareil dans celui des Animaux brutes pour une structure toute semblable. Ai-je eu tort de conclure ainsi? L'expérience ne nous convainct-elle pas que les organes de nos Sens sont

néceſſaires pour exciter nos ſenſations? Si vous dites qu'ils ne nous ſont donnez que pour la conſervation de notre Corps, je vous demanderai de quoi notre Corps ſert à notre Ame, ſi ce n'eſt à la mettre en état de ſentir & d'opérer au dehors? Après tous les efforts d'eſprit imaginables on en eſt réduit à conclure que c'eſt là le vrai but de l'union. Il vaut donc mieux ſans chercher aucun détour, avouer tout d'un coup que l'admirable ſtructure des organes de nos cinq Sens, ne peut avoir d'autre but que celui d'exciter ces cinq différentes ſortes de ſenſations que nous éprouvons par leur entremiſe. La ſtructure générale du Corps entier aura donc le même but. Ainſi voilà une Combinaiſon prodigieuſe d'organes & de reſſorts dont nous avons certainement, découvert le but général: ce qui nous met en droit d'aſſigner ce même but général à toute autre combinaiſon ſemblable, & de ſoutenir que ce qui ſert pour la ſenſation dans l'Homme y ſert auſſi dans la Bète; ou, en d'autres termes, que la Bète eſt animée d'un principe ſenſitif. Ces concluſions particulieres m'ont donné lieu de remonter aux

prin-

principes généraux dont elles dépendent : c'eſt à ſavoir que la Matiere ne ſauroit être à elle-même ſa propre fin. Que les Corps ſont faits pour les Eſprits, que par conſéquent l'Univers matériel eſt deſtiné pour l'uſage des Intelligences. De cette deſtination générale j'infere que celle d'une certaine portion de matiere organiſée doit être l'uſage que quelqu'Etre immatériel en peut tirer. Ce dernier principe n'eſt pas d'une médiocre étendue, puiſqu'il comprend toutes les eſpèces d'utilitez qu'une Intelligence peut tirer d'un Tout organiſé, & s'étend à toutes les Machines ſoit artificielles ſoit naturelles ; puiſque même par raport à ces dernieres il enferme, & cet uſage qui réſulte de l'union intime entre le Principe intelligent & la Machine, telle que je la conçois dans les Animaux, & ces autres uſages qui ne ſuppoſent point d'union ſi étroite, comme dans les Plantes. Enfin paſſant à quelque choſe de plus précis, je ſoutiens que toute Machine en qui le Créateur a mis & des organes propres à la ſenſation, & les reſſorts néceſſaires pour produire des mouvemens qui tendent à conſerver cette Machine, doit être faite pour lo-

ger une Ame. Ce qui déterminant le but particulier d'une telle Machine, convient à l'Homme & à la Béte, ſans pouvoir convenir aux Plantes. (4)

Car obſervez, s'il vous plaît, que quoi qu'à la rigueur celles-ci méritent le nom de Corps organiſez, il s'en faut beaucoup qu'il n'y ait entre elles & les Animaux une parité qui permette qu'on leur applique les raiſonnemens que j'ai faits ſur les Animaux, ni qu'on en tire pour elles les mêmes conſéquences.

1. Les Plantes n'ont point de Sens extérieurs; on n'y découvre point comme dans les Bêtes ces organes dont notre propre expérience nous aprend qu'ils contribuent ſi bien à la ſenſation, qu'elle ne s'excite jamais en nous ſans leur entre-

(4) *Un certain Plan général de ſtructure eſt tellement le même de part & d'autre, que l'on pourroit presque penſer que les Végétaux ſont des Animaux auquels il manque le ſentiment & le mouvement volontaire.* Hiſt. de l'Ac. des Sc. 1707. Puisqu'au jugement du ſavant Hiſtorien tout ce que les Plantes ont de commun avec les Animaux n'indique, ni ſentiment, ni mouvement volontaires, rien ne nous montre chez elles un Principe immatériel à qui ſeul ces deux choſes apartiennent, & nous ne pouvons à cet égard juger des Plantes comme des Animaux,

tremise. C'est sur cet usage naturel, incontestablement établi par l'expérience que je me fonde. L'organisation merveilleuse d'un œil, d'une oreille ne nous autoriseroit point à chercher du sentiment dans la Brute, si dans l'Homme le véritable emploi de ces parties nous demeuroit inconnu. Tout ce que nous pourrions alors conclure de leur artifice, seroit qu'elles se raportent sans doute à quelque fin importante ; cette fin nous l'ignorerions. Mais l'ayant une fois connue dans l'Homme, nous ne pouvons nous empécher de la retrouver dans la Bête. Ceci n'a point lieu pour les Plantes, Leur structure est si différente de celle du Corps animal, que n'y trouvant rien qui nous puisse paroître un indice ou un organe de sentiment nous n'avons aucune raison pour le leur attribuer.

2. On ne voit point non plus dans les Plantes ce qui s'appelle action, (5) mou-

(5) Releguons hardiment au païs des fables ce merveilleux Arbre dont les feuilles, à ce qu'assurent Bauhin & Scaliger, se changent en Animaux dès qu'elles tombent, marchent quand on les touche & s'en vont quand on les veut prendre : aussi bien que celui qui salua si poliment Apollonius, au raport de Philostrate, en lui donnant le titre de Sage. Vie d'Apollonius. L. VI. Ch. 5.

mouvemens ſpontanées, comme dans les Animaux. Tenant par leurs racines à la terre qui les produit, on ne voit jamais, ni le corps entier de la Plante ſe remuer, ni aucune de ſes parties avoir un mouvement ſenſible qui imite nos mouvemens volontaires & délibérez. Elle n'a de commun avec nous que ces mouvemens internes qui ſervent à la nourriture & à l'accroiſſement. Mais ce ne ſont point ces ſortes de mouvemens internes de l'Animal qui donnent la preuve d'un Principe immatériel; ceux d'où je tire cette preuve, ce ſont les mouvemens ſpontanées, qui ne pouvant ſe déduire du pur Méchaniſme, ſuppoſent pour leur vraye cauſe un principe actif & ſenſitif, qui agit parce-qu'il ſent, & dont l'action tend à procurer ſon bien propre en entretenant le bon ordre dans la Machine. Ainſi l'argument pris des mouvemens ſpontanées de l'Animal ſe lie avec celui que fourniſſent les organes des ſens & lui donne une nouvelle force. Il manque aux Plantes l'un & l'autre de ces avantages : car il n'y a pas moyen de faire paſſer pour mouvemens ſpontanées dans les Plantes ce qui n'en a

qu'une

qu'une apparence (6) très-légere, comme la contraction subite des feuilles de celle à qui cette singularité a valu le nom de *Sensitive* : Comme cette antipathie ou sympathie naturelle qui dispose certains Arbustes à s'unir avec d'autres ou bien à s'en éloigner: cette inclination de quelques Plantes à chercher le Soleil ou l'Ombre, à affecter certain port, certaine situation de branches qui leur convient, à ouvrir ou fermer leurs boutons, selon la différente température de l'air. Il n'est nullement besoin d'aller par delà le Méchanisme pour chercher la raison de ces Phénomènes, non plus que pour expliquer les jeux de l'Aiman, les effets de la fermentation ou l'action des Corps à ressort.

3.

(6) On peut voir l'explication méchanique que donne M. Parent des mouvemens extérieurs des Plantes dans les Mém. de l'Acad, des Sciences. An. 1710. Il compare celui de la Sensitive aux mouvemens convulsifs des Animaux, l'attribuant à un fluide très-subtil & très-spiritueux que l'impression reçuë de dehors agite plusqu'à l'ordinaire, & détermine à couler plus abondamment dans certains Canaux. C'est sans doute à quelque méchanique pareille qu'apartiennent ces fonctions vitales & ces apparences de sensibilité que conservent les parties d'animaux vivans qu'on aura coupées par morceaux. V. sup. Ch. III. p. 44. & la note 2.

3. Il faut convenir de deux choses; l'une que l'organisation des Plantes, quoi qu'elle renferme beaucoup d'art, est incomparablement plus simple que celle des Animaux, n'y ayant nulle comparaison à faire entre l'un & l'autre genre pour le nombre, la variété, l'agencement des ressorts. L'autre chose qu'il est bon d'observer, c'est que les Plantes sont des machines dont l'usage paroît se raporter tout entier à ce qui est hors d'elles, & cet usage extérieur que nous leur connoissons paroît assez considérable pour y réduire le but de leur création, sans en soupçonner d'autre plus caché, tel que pourroit être l'interêt d'une Nature spirituelle qui leur fût unie. Cet usage général sera de servir d'asyle & de nourriture tout ensemble à une infinité d'animaux. L'organisation des Plantes est un moyen convenable pour filtrer, pour exalter, pour préparer & pour cuire les sucs de la Terre, & fournir ainsi à chaque espèce d'animal l'aliment qui lui est propre. Rien n'empêche qu'on ne regarde cette prodigieuse variété de Plantes depuis le Cedre jusqu'à l'Hysope & depuis l'Hysope jusques à la plus fine

Mousse,

Mouſſe, comme autant de Mondes divers, où les différentes eſpèces d'Etres vivans trouvent chacune une habitation commode & richement pourvue de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſon entretien. Le Microſcope ſera mon garand là-deſſus. Les Phyſiciens ſavent que certaines Plantes ont leurs Inſectes particuliers qui s'y attachent, les rongent, y pondent leurs œufs, ſans jamais toucher à celle d'une autre eſpèce. A cet uſage ſi digne par ſon étendue de l'infinie bonté du Créateur, joignons encore les vues d'ornement & de magnificence; tout ce que les Plantes offrent aux hommes & au reſte des animaux d'agréable pour les ſens & d'utile pour la ſanté; les ſecretes vertus des Simples, & leurs diverſes utilitez, tant dans la Médecine que par raport aux autres Arts; la riche parure dont elles couvrent notre Terre, l'émail & l'odeur de leurs fleurs, les beautez diverſifiées de leur verdure, la fraîcheur délicieuſe de leur ombrage &c. Tant d'uſages réunis ſemblent ſuffiſamment répondre à tout l'art de leur ſtructure. Et quoi qu'une partie de ces uſages des Plantes ſe puiſſe tirer auſſi des Animaux qui s'en nourriſſent, l'orga-

ga-

ganiſation du Corps animal étant infiniment plus compoſée, demande toûjours qu'on lui cherche un uſage plus relevé tel qu'eſt manifeſtement celui de loger une Âme & de lui ſervir d'inſtrument pour appercevoir & pour agir.

Quant à l'objection priſe du peu de différence qu'il ſemble y avoir entre certaines Créatures animées & certaines Plantes, & de l'imperceptibilité du paſſage d'un genre à l'autre, c'eſt un effet des bornes de nos connoiſſances qui ne nous permettent pas de déterminer bien juſte auquel des deux tel corps vivant doit appartenir, faute d'en connoître à fond les propriétez & la fabrique; ce qui n'empêche pas que les deux genres n'ayent chacun leurs propriétez eſſentielles & diſtinctives. A quels ſignes, dites-vous, paroît-il que l'Huître ait une ame tandis que la Senſitive n'en a point? Celle-ci n'en eſt-elle pas tout auſſi digne que l'autre? Je réponds que ſi l'on ne connoiſſoit après l'Homme d'autres animaux que l'Huître on ne s'aviſeroit pas d'imaginer pour elle un principe ſenſitif & immatériel; l'on confondroit volontiers la vie des Coquillages avec celle des Plantes. Mes preu-

ves

ves en faveur des Brutes se tirent de l'inspection de celles dont les mouvemens ont un caractère tout autrement sensible d'intelligence & dont l'organisation est incomparablement plus fine & plus marquée, en un mot des Animaux les plus parfaits. Ce n'est que l'analogie qui se trouve entre ceux-ci & ceux de la plus imparfaite espèce, qui nous faisant ranger ceux-ci sous le genre des Animaux plutôt que sous celui des Plantes, nous persuade qu'ils renferment quelque chose de plus que de simple matiére modifiée. Bien entendu qu'on se souviendra toûjours des divers ordres d'Ames sensitives qu'il faut concevoir proportionnées à la dignité de chaque Animal. Observez que dans la nature tout semble aller par nuances, par progrès insensibles & jamais par sauts. Chaque espèce d'Etre se varie encore en je ne sai combien de dégrez; ce qui fait qu'on n'aperçoit presqu'aucun intervalle entre les espèces; le plus haut degré de l'espèce inférieure touchant au plus bas de celle qui la précede immédiatement. Ainsi l'on voit des Animaux dont l'Intelligence ne le cede guère à celle de certains hommes & semble

même

même l'emporter à quelques égards. Par exemple les Singes paroissent avoir plus d'esprit que les Negres leurs compatriotes, les Castors pourroient disputer d'intelligence avec les Sauvages du Canada & l'emportent en bien des rencontres. La réflexion que je fais n'est pas nouvelle. Un ancien Philosophe, après avoir remarqué que certains Minéraux tiennent beaucoup de la nature des Végétables & qu'il y a des Plantes qui aprochent assez de celle des animaux ajoûte ces paroles remarquables. (7) *Le Créateur*, dit-il, *passant des Etres brutes à l'Animal raisonnable qui est l'Homme, n'en est point venu tout d'un coup à former ce bel ouvrage, mais il a donné aux autres Animaux une espece d'Intelligence naturelle, leurs inventions & leurs ruses, ensorte qu'ils approchent assez des Etres raisonnables.* Selon la pensée de ce Philosophe les Bêtes sont un prélude, un essai par où le Créateur se préparoit à son chef-d'œuvre. S'il falloit accorder

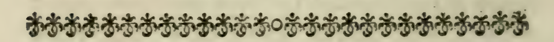
(7) Ὁ δημιουργὸς μεταβαίνων ἀπὸ τῶν ἀλόγων ἐπὶ τὸ λογικὸν ζῶον τὸ ἄνθρωπον οὐδὲ τοῦτο ἀθρόως μετεσκεύασεν ἀλλὰ πρότερον καὶ τοῖς ἄλλοις ζώοις φυσικάς τινας συνέσεις καὶ μηχανὰς καὶ φυσικάς τινας πανουργίας ἀνέθηκεν ὡς ἐγγὺς λογικῶν αὐτὰς φαίνεσθαι. Nemes. de natura hom. cap. I.

der une Ame aux Plantes, ſous prétexte qu'on ne ſauroit déterminer bien juſte où le genre animal commence, il en faudroit donc auſſi donner une aux pierres, puiſqu'on ne ſait pas bien non plus où commence le genre végétatif, y ayant des Plantes pierreuſes ou des pierres qui tiennent de la nature des plantes, témoin les Coraux & les Corallines, vû ſur-tout l'opinion très-plauſible de Tournefort & dans laquelle il s'eſt fait ſuivre de pluſieurs Phyſiciens, ſur la végétation des Foſſiles. Où n'engageroit point une pareille Analogie? Mais ſi des reſſemblances extérieures, ſi certains raports de ſtructure ſuffiſent pour ranger tels Etres corporels dans telle Claſſe plutôt que dans telle autre, il faut plus que cela, il faut des preuves tirées d'effets évidens pour établir l'Exiſtence d'une Ame immatérielle.

Ainſi l'expérience d'un côté, de l'autre l'évidence des principes généraux qui ont été poſez dans les Chapitres précedens, me mettent en droit de conclure que les Plantes ſont faites pour les Animaux, comme dans les Animaux le Corps eſt fait pour une Ame. Il ne ſera donc point néceſſaire afin de leur

en aſſurer une d'en diſtribuer libéralement à tout le genre végétatif ni de reſſuſciter pour cet effet après *Cudworth* les Formes plaſtiques enſevelies depuis tant de Siècles. Il ne faudra plus chercher à l'exemple de Mylord *Shaftsbury* (8) dans la ſuperſtition de l'ancienne Egypte, dans les viſions de la Fable, & juſques dans les Sylvains, les Dryades, & les Hamadryades des Poëtes, de quoi réhabiliter la bizarre ſuppoſition d'une Ame immatérielle qui ſoit le principe de la vie des plantes.

(8) Charact. Vol. II. 4. *Moraliſts* p. 347.



CHAPITRE IX.

Récapitulation des preuves précédentes éclaircies par la Comparaiſon priſe d'une Horloge où l'on ſuppoſeroit le mouvement perpétuel. Imperfection de cette Comparaiſon. Quand l'Ame ne ſeroit point la cauſe phyſique des actions des Brutes elle en ſeroit toujours la vraye raiſon auſſi bien que de la ſtructure de leurs Organes. Le Méchaniſme préétabli ſur la préviſion des

des desirs de l'Ame moins digne de la Sagesse infinie que l'établissement d'une influence réciproque entre les deux Substances. Examen d'un scrupule. D'où vient que l'existence de l'Ame des Bêtes étant susceptible de démonstration, passe depuis si long-tems pour problématique? Force des préjugez dans des exemples tout pareils. Bon sens altéré par le goût de paradoxe.

POUR reprendre en peu de mots toute la substance des preuves contenues dans les Chapitres précedens je vais tâcher de rendre sensible dans un exemple l'état de la Controverse entre le Cartésien & moi. Je suis en peine de savoir la cause du mouvement d'une Pendule: je ne demande point pourquoi elle va, sachant bien qu'elle se meut par ressorts selon les règles de la Méchanique: je demande seulement pourquoi elle va toujours sans que je la voye jamais s'arrêter? Sur cela je reçois deux réponses. L'un me dit que l'Horloger la remonte à des tems reglez: l'autre me répond qu'elle n'a nul besoin d'être remontée vû qu'elle renferme le mouvement perpétuel. Le mouvement perpétuel, me récri-

récriai-je ! Oui, dit-on, car ce mouvement est possible, du moins personne jusqu'ici n'en a démontré l'impossibilité. Supposé même qu'aucun Homme n'ait pu le trouver qui vous a dit qu'un Ange n'a point fait cette découverte & ne l'a point actuellement appliquée à cette Pendule ? Quand on me parle ainsi, je me tais ; mais je m'en tiens sans héziter à la premiére réponse, qui du moins résout clairement ma question, au lieu que la seconde réponse ne me donne aucune idée claire de la cause que je cherche. L'application de tout ceci n'est pas malaisée. On convient assez que le Corps des Bêtes est une Machine, & que leurs mouvemens supposent des ressorts qui les produisent : mais sont-elles de pures Machines ? Est ce la Méchanique seule qui produit tous leurs mouvemens, ou si quelqu'autre Agent dirige cette Méchanique & supplée à son défaut pour les produire ? Au reste on se souviendra que cet exemple ne remplit pas à beaucoup près toute l'étendue de mon raisonnement : car il est bien vrai que l'obscurité du Problême touchant le mouvement perpétuel, rend plus vraisemblable l'opinion où je m'en tiens sur le

le mouvement de la pendule, mais il ne la rend pas certaine. Posé une fois la possibilité du problême, cette opinion n'auroit plus aucun avantage sur l'autre ; l'autre deviendroit même beaucoup plus probable, en supposant l'Horloger d'une habileté à exécuter tout ce qui est possible dans la méchanique ; puisqu'il est sans comparaison plus digne d'un tel Artisan de construire une Horloge capable d'aller toujours toute seule, que d'en faire une à laquelle il fallut retoucher de tems en tems. Il n'en va pas de même des Bêtes. En demandant si elles ont une Ame, on ne cherche pas simplement la cause efficiente, on cherche sur-tout la raison de leurs mouvemens. Je veux qu'il soit également aisé de les expliquer, ou par un Méchanisme si parfait qu'il n'a nul besoin d'être aidé d'ailleurs, ou par un Méchanisme moins parfait, que quelque Agent spirituel dirige sans cesse ; mes preuves en faveur de l'Ame des Bêtes n'en sont pas moins fortes. Car dans la premiére supposition, le jeu de ce parfait méchanisme nous représentant les besoins, les sentimens, les desirs, les opérations d'une Ame unie à un Corps, & se réglant mani-

festement sur cette idée, si une telle ame n'y étoit pas unie en effet, il nous tromperoit, & ne serviroit qu'à nous tromper. Les mouvemens & les ressorts de la pendule, se rapportent évidemment à l'usage des Spectateurs, & se réglent tous sur cet usage externe; au lieu que l'ordre des mouvemens du Corps animal, est conséquent à celui des perceptions, qu'une Ame unie à ce Corps recevroit à l'occasion de l'impression que les objets font sur lui, & n'est pas moins relatif aux desirs qui s'exciteroient en elles en vertu de ces perceptions. De plus la structure de l'Animal, renfermant des Organes, dont l'usage, connu par notre propre expérience, se rapporte aux sensations, ramene encore par un autre endroit l'idée d'un Agent sensitif, pour lequel seul cette machine paroît avoir été faite. Il est donc vrai, que quoique l'Horloger ne nous trompât point, en mettant une fois pour toutes dans sa pendule, par le secours d'un Art qu'il nous cache, ce mouvement, qui nous paroît ne pouvoir s'y perpétuer qu'à l'aide de nouvelles impulsions, le Créateur ne laisseroit pas de nous tromper, s'il formoit l'automate Cartésien sans aucun rapport à une Ame, qui s'intéressant

à

à ce qui s'y paſſe, & affectée par les impreſſions qu'il reçoit, fût ſecondée dans ſes deſirs par les mouvemens qu'il produit.

Mais l'exiſtence d'une telle Ame étant admiſe, l'on peut agiter cette nouvelle queſtion; eſt-ce par un Méchaniſme réglé d'avance ſur les deſirs prévus de l'Ame unie, ou bien par une influence réelle de cette Ame, que les mouvemens ſpontanées s'exécutent? L'Ame, que l'on reconnoît pour la vraye raiſon de ces mouvemens, en eſt-elle auſſi la cauſe efficiente? On peut décider cette queſtion en faveur de l'Ame, ſoit en niant la poſſibilité de l'Automate Cartéſien, ce qui ſeroit en même tems la voye la plus courte pour démontrer l'exiſtence de cette Ame, ſoit en montrant, qu'il n'en eſt pas de la Machine vivante par rapport à l'Ame, comme de l'Horloge par rapport à celui qui la monte; & que quoiqu'un mouvement perpétuel fût plus digne de l'Ouvrier, que ne feroit une pendule ordinaire qui a beſoin qu'on la régle par intervalles, ce ſeroit employer à la Machine vivante un art ſuperflu, que de la rendre indépendante d'une Ame qui doit en dépendre elle-même.

Assurément, la loi d'une dépendance reciproque entre l'Ame & cette machine, est quelque chose de bien plus simple & de bien plus naturel, que ne le seroit ce Méchanisme prodigieux qui mettroit la dépendance toute d'un côté ; & il paroît digne de la souveraine Sagesse, d'épargner un long circuit de moyens, en réglant, que l'Ame déja nécessairement affectée par les impressions du Corps organisé, soit à son tour la directrice de ses mouvemens, & qu'elle ait sur cet Organe corporel, pour le remuer, du moins la même influence qu'il a sur elle, pour y exciter des sensations.

Mais enfin quelques suppositions que l'on fasse, quelque loin qu'on veuille porter les possibilités méchaniques, il demeurera toujours constant, soit que l'on considere les Organes des Bêtes, soit qu'on étudie leurs mouvemens extérieurs, qu'une Ame spirituelle y est l'unique raison suffisante des Phénomènes, & par conséquent que cette Ame existe.

C'est ainsi que les idées de la Sagesse, & de la Véracité de Dieu, nous menent de concert à cette conclusion générale, que nous pouvons regarder desormais comme certai-

taine (9). Il y a une Ame dans les Bêtes, c'est-

(9) J'ai toujours été charmé de la comparaison que fait Sénéque entre la Machine du Corps animal, & celle de l'Univers, tant elle m'a paru magnifique & instructive. Voici comme il l'exprime. *Nempe universa ex materia & ex Deo constant --- Deus ista temperat, quæ circumfusa rectorem sequuntur & ducem. Potentius autem est quod facit, quod est Deus, quam materia patiens Dei. Quem in hoc mundo locum Deus obtinet, hunc in Corpore animus: quod est illic materia, hoc nobis corpus est.* Epist. 65. in fine. Ciceron avant lui avoit pris cette idée chez les anciens Philosophes. *Ut mundum ex quadam parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile Corpus animus sempiternus movet.* Paroles qu'il met à la bouehe de Scipion, Somn. Scip. c. 8. L'examen des disparitez & des rapports qui se trouvent entre les deux objets comparez, nous met sur les voyes d'une Méditation profonde. On découvre Dieu dans la structure & dans les divers mouvemens de l'Univers, comme on découvre un principe immatériel dans les actions des Hommes & des Brutes. La différence consiste en ce que la structure de la petite machine mène droit à l'intelligence infinie du Créateur, aussi-bien que la structure générale du Monde, au lieu que ce sont seulement les mouvemens spontanées des Animaux, qui nous découvrent l'Ame invisible qui leur est unie. L'Ame qui gouverne l'Univers n'est point affectée par ses mouvemens, & n'en dépend point, parce qu'elle en est la cause totale. Mais la petite Machine animale à autant d'empire sur son Ame, que son Ame en a sur elle. Ici l'empire est joint à la dépendance, parce qu'il est précaire, & que le même pouvoir souverain qui l'a donnée, lui assigne des bornes. Mais la cause totale & première ne

c'est-à-dire, il y a dans les Bêtes, un

prin-

peut dépendre ainsi du Monde qui est son effet.
2. L'Univers est une Machine entretenue par le mouvement même qui y est renfermé; le Corps de l'animal a bien en lui-même le principe de sa vie, qui dépend de la combinaison de son Organization particulière, avec les Loix générales de la communication des mouvemens, par où l'Univers subsiste; mais comme ce Corps est construit pour affecter une Ame, c'est cette Ame qui doit contribuer à sa conservation, contre le choc perpétuel causé par ces mêmes loix. Qui voudroit poursuivre le parallèle, remarqueroit qu'il y a dans la vaste machine du Monde divers Agens spirituels, continuellement appliquez chacun dans leur département à réparer les défauts du Méchanisme, pour entretenir la juste correspondance du tout. On pourroit regarder ces Agens, qui opérent sous l'Intelligence infinie, comme autant d'ames partiales de ce grand Corps. Consultez l'Optique du Chevalier *Newton, ubi supra.* Ce grand Philosophie fait voir qu'il y a un sens très-juste où Dieu peut-être appellé *l'Ame du Monde*; savoir dans le point de vue que je viens d'indiquer. Nouvel exemple qui prouve que les Erreurs les plus monstrueuses ont souvent avec la Vérité quelque ressemblance éloignée, *v. sup.* p. 73. dans la note. Jamais peut-être on n'a mis dans un si beau jour la pensée de Sénéque que l'a fait Mr. *Berkley*, autre Illustre Philosophe Anglois, en soutenant à l'Athée, que les mêmes signes qui lui montrent l'Ame de son Ami, lui montrent bien plus clairement encore dans l'Univers, une Intelligence souveraine. Selon lui la Vision est un langage naturel que tous les hommes entendent & que Dieu leur parle. Dans cette idée, ce ne sont pas tant les Cieux qui annoncent la gloire de Dieu, que c'est

Dieu

principe immatériel uni à leur machine, fait pour elle, comme elle eſt faite pour lui, qui reçoit à ſon occaſion differentes ſenſations, & qui leur fait faire tant d'actions qui nous ſurprennent, par les diverſes directions qu'elle imprime à la force mouvante renfermée dans la Machine.

En finiſſant cette premiére partie, il faut aller au devant d'un ſcrupule capable d'arreter quelques Lecteurs. Si l'exiſtence d'une Ame ſenſitive dans les Bêtes, eſt ſuſceptible de démonſtration, d'où vient, direz-vous, qu'elle eſt demeurée problématique juſqu'ici? Pourquoi depuis près d'un Siècle les Cartéſiens, Parti conſiderable dans le Monde philoſophe, ſe ſont-ils obſtinez à nier que les Bêtes ſentent? Les choſes moralement certaines n'ont coûtume de ſouffrir nul doute de la part des eſprits ſenſez. On s'y rend antécédemment à toute diſcuſſion, & avant que d'avoir jamais ſongé à en deméler les preuves. Il n'en eſt pas comme des Vérités Méthaphyſiques, ſur leſquelles on ſe partage, parce qu'elles dépen-

Dieu lui même qui nous annonce ſa propre gloire en nous les rendant viſibles. V. *Alciphron, or the Minute Philoſopher*. Dial. IV. pp. 215. &c.

dépendent de certains principes abſtraits que tout le monde ne ſauroit comprendre. Mais celles-ci ſans raiſonnement ſe font ſentir, & convainquent toute ſorte d'eſprits. Ceux qui n'ont jamais vu l'Amérique doutent-ils de l'exiſtence de ce Continent ? Douteroit-on non plus de l'Ame des Bêtes, ſi l'on avoit ſur ce dernier Fait des preuves de même nature, que ceux qui nous perſuadent le premier ? Ce qu'on diſpute depuis ſi longtems ſur cette queſtion, n'eſt-ce donc pas une marque que l'on n'a de part & d'autre que de ſimples probabilités à faire valoir, & qu'il ſeroit trop hardi de prétendre y atteindre la certitude ? La réponſe eſt aiſée. Diſtinguons deux choſes dans un même homme, l'Homme & le Philoſophe. L'opinon que les Bêtes ſentent a pour elle, je l'oſe dire, le conſentement du Genre-Humain. Donnez-moi un homme qui ne ſoit qu'homme, & qui ne conſulte que ſa Raiſon, il jugera que les Bêtes ſentent & connoiſſent. Mais eſt-on une fois devenu Philoſophe ? A-t-on pris qualité de Bel-Eſprit ? on court grand riſque d'altérer ſon bon ſens naturel, par un faux & dangereux rafinement. Les opinions communes

munes paroissent alors trop unies ; l'on s'en dégoûte, on les fuit, on tâche de les rendre suspectes en les traitant de préjugez populaires, & l'on trouve mieux son compte à briller par des Paradoxes, qu'à se confondre avec la foule en pensant comme elle. La vanité n'est pas le seul principe qui nous jette dans ce travers. Dès qu'on aura quelqu'intérêt à contester des faits historiques, fussent-ils indubitables, croyez qu'aussi bien que les faits naturels ils trouveront des contredisans. L'entêtement de Systême n'endurcira pas moins un Critique contre l'autenticité des Monumens & des Annales, qu'il endurcit le Cartésien contre les preuves de connoissance que lui donnent les Animaux. Le P. Hardouin n'a-t-il pas déclaré la guerre, pour ainsi dire, au Corps de la République des Lettres, en tâchant de ruïner la certitude de presque tous les Monumens anciens ? Si quelcun se mettoit en tête de prouver qu'il n'y a jamais eu d'Alexandre, & que par un tissu de conjectures subtiles, il forgeât un Systême lié d'Histoire sur cette belle supposition, qui empêcheroit qu'il ne vint à bout de se persuader à lui-même un tel paradoxe , & qu'il ne réus-

reussît ensuite à le persuader à d'autres? Cela feroit une nouvelle Secte parmi les Historiens, & produiroit divers Ouvrages où l'on debiteroit mille pensées aussi frivoles qu'ingénieuses. On peut se souvenir de ce Savant qui composa un Livre exprès pour démontrer que tout ce qui est contenu dans les Commentaires de César touchant la guerre des Gaules est faux, & que jamais César n'a été en deçà des Alpes (10). C'est ainsi que sur un petit nombre de raisons vagues, à qui l'on a su donner un air plausible, s'est bâti le Systême des Automates. En approfondissant la nature de notre Ame, on s'avisa qu'il y auroit de grands inconvéniens à avouer que les Bêtes sentent. Ces difficultez Métaphysiques, jointes à la haute opinion que l'on commençoit d'avoir du Méchanisme, dont l'application aux Phénomènes de la Nature étoit nouvelle alors, & s'étoit trouvée fort heureuse, donnerent naissance à l'Hypothèse des Machines. Il n'en fallut pas davantage pour partager les esprits, & pour mettre en problème une Vérité certaine.

(10) V. Rép. des Lettres, Mois d'Avril 1685. p. 399.

Fin de la premiére Partie.

